U d'/of OTTAWA
39003001910776

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/catchismeouintro04luis

ŒUVRES
DE GRENADE.

CATÉCHISME,

OU

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

Où il est traité des Moyens par lesquels les créatures peuvent s'élever à Dieu qui les a créées; — de l'Excellence de la Religion chrétienne; — du Mystère de la Rédemption et de la certitude de la venue de Jésus-Christ.

COMPOSÉ EN ESPAGNOL

PAR LE R. P. LOUIS DE GRENADE,

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Traduit en français par M. GIRARD, conseiller du roi en ses conseils.

TOME QUATRIÈME.

A LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE MERCIÈRE, N.° 33.

A PARIS,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES.

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N.° 11.

1825.

DE LA BIBLIOT

BX
1752
.L8214
1825
.V4

LE

CATÉCHISME DE GRENADE.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

DIALOGUES

ENTRE UN DOCTEUR ET UN DISCIPLE,

Dans lesquels il est très-clairement répondu à toutes les questions que la prudence humaine peut faire touchant le mystère de l'Incarnation et de la Passion de notre Sauveur.

PREMIER DIALOGUE,

Où il est traité des causes de la venue du Fils de Dieu au monde.

Le disciple. J'ai lu avec beaucoup de soin et d'attention ce que vous avez écrit du mystère de notre rédemption, et je ne saurois vous expliquer par mes paroles, combien grande est la consolation et l'édification que mon âme a reçue de cette nouvelle lumière;

je ne puis même assez admirer les grands fruits et les avantages qu'a produits au monde cet arbre sacré de la croix, n'y ayant point d'action de vertu dont il ne nous donne des exemples, aussi-bien que des forces pour l'exécution des entreprises vertueuses. Néanmoins pour être mieux éclairci des secrets d'une si haute philosophie, je voudrois bien vous faire (si vous le trouviez bon) quelques questions, pour demeurer encore plus ferme et plus résolu sur tous mes doutes. Il est vrai que j'avoue que dans les choses que vous avez traitées jusqu'ici, vous avez déjà répondu à quelques-unes des questions que je pouvois vous proposer touchant ce mystère; car dès le commencement vous m'avez enseigné par des exemples fort exprès, que c'étoit avec raison et avec justice que le péché et la peine du premier péché étoient descendus des pères aux enfans, dont toute la nature humaine avoit été infectée.

Vous m'avez encore donné des raisons qui m'ont entièrement satisfait, de ce que l'ange et l'homme étant tous deux tombés dans une même faute, la providence divine a laissé l'ange dans son obstination, et a voulu remédier au péché de l'homme; de sorte que touchant ces deux points, il ne me faut point d'autre réponse que celle que vous m'avez déjà donnée. Ce qu'il me reste donc maintenant à désirer, est d'être, s'il vous plaît, éclairci par votre ordre (comme si je ne faisois tout nouvellement que d'entrer en la connoissance de Dieu) de toutes les circonstances et des convenances de toutes les parties de ce mystère, pour

être mieux et plus distinctement éclairci des connoissances de cette vérité.

Je vous demande donc en premier lieu la cause de la venue du Fils de Dieu au monde, puisqu'il ne manquoit pas de ministres pour exécuter tout ce qu'il auroit voulu, sans y venir lui-même en personne.

Le Docteur. Je suis bien content que nous traitions séparément chaque partie de ce mystère, afin que nous ne confondions point les matières. Pour répondre donc à cette question, vous devez premièrement supposer que ce prince souverain et ce maître de toutes les choses, est la cause efficiente et finale de ce monde : lui seul l'a fait, et l'a fait pour lui; car, comme nul autre que lui ne l'a pu faire, aussi n'a-t-il pu être fait pour autre que pour lui; c'est-à-dire, afin que tout ce monde fût un livre de toutes les perfections divines, par le moyen duquel toutes les créatures intellectuelles, qui sont les hommes et les anges, connussent, aimassent et glorifiassent ce seigneur souverain, auteur de toutes choses. Tellement que tout ce monde n'est plus qu'un temple, qu'un chœur et qu'une chapelle royale, dans laquelle toutes les créatures doivent chanter d'une commune voix la gloire et les louanges de leur Seigneur; ceci est la fin pour laquelle, selon la foi, le monde a été créé, et selon même la philosophie naturelle. Les choses ayant été mises en cet état, le prince des ténèbres, insolent et téméraire ennemi de la divinité, vint à s'élever contre Dieu, entreprit d'occuper son royaume, de tyranniser ce monde, d'usurper la gloire de Dieu, et de se faire honorer

et adorer partout, comme s'il eût été le vrai Dieu; tellement qu'il leva partout sa bannière, ses armes, ses enseignes, ses temples, ses sacrifices et ses autels, et se fit presque partout obéir et adorer. En ce cas-là, supposé qu'il y ait une providence divine, que pouvoit et devoit faire le vrai et légitime Seigneur du monde? Il semble que la raison et le droit vouloient qu'il fît ce qu'ont accoutumé de faire les rois de la terre, lorsqu'il y a quelque soulèvement dans leurs états. Ils y envoient premièrement leurs ambassadeurs, leurs capitaines et leurs principaux officiers et serviteurs pour ramener les révoltés à l'obéissance légitime, faisant faire la punition des chefs des mutins et des rebelles: mais si le mal est si grand, que ces premiers soins demeurent inutiles et sans effet, alors le roi va lui-même en personne, ou envoie son propre fils avec pleine puissance et autorité, pour terminer entièrement l'affaire, en châtiant les rebelles, et récompensant les bons sujets; afin qu'usant ou de rigueur ou de clémence selon le mérite des personnes, il rende le royaume paisible entre les mains de son Père. Voilà l'ordre qui s'observe dans le monde; et c'est le même que Dieu, notre vrai roi et notre empereur souverain, a gardé en même occasion. Ayant vu que le monde qu'il avoit créé pour soi, étoit occupé par ce tyran, il a envoyé premièrement ses ambassadeurs, qui ont été les patriarches, les prophètes et les anges; il a exercé dans le monde plusieurs châtimens rigoureux, pour le ramener à son service, comme des déluges, des mortalités, des famines, des

pestes, des captivités, des feux du ciel, et d'autres semblables punitions. Enfin la rigueur de la justice divine a été si grande en ce temps-là, surtout contre son peuple propre (lequel étoit d'autant plus obligé au service de son Dieu, qu'il en avoit reçu plus de biens), qu'il leur a dit par Isaïe : *Jusques à quand continuerai-je à vous punir, vous qui devenez chaque jour plus méchans, et qui ajoutez méchancetés sur méchancetés? Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en vous; il n'y a pas une partie qui ne soit déchirée de mes verges, sans qu'il y ait aucun remède qui vous puisse guérir.* Il se plaint encore plus aigrement de cette opiniâtreté et de cet endurcissement par Ezéchiel, lorsqu'il dit : *Nous avons beaucoup travaillé et beaucoup sué, et nous n'avons pu nettoyer la rouille de la malice de ces gens-là, encore que souvent nous l'ayons mise au feu.* Mais que dirai-je de cet endurcissement? Les hommes furent bien si éloignés de s'amender par les menaces ou par les avertissemens des prophètes, que non-seulement ils ne se corrigèrent point; mais au contraire, comme furieux et frénétiques, ils s'élevèrent contre les prophètes mêmes qui les vouloient guérir, et les firent périr par divers genres de morts, lapidant les uns, sciant les autres par le milieu, et perçant les autres avec des barres de fer : voilà le fruit qui se recueillit de ce remède, par lequel Dieu avoit voulu guérir les maux de son peuple. Que restoit-il donc à faire dans une occasion si importante? falloit-il que Dieu cessât? falloit-il qu'il se rendît? falloit-il

qu'il demeurât vaincu, et que son entreprise demeurât imparfaite? falloit-il que le diable demeurât victorieux et triomphant, et qu'il se glorifiât que Dieu n'avoit pas eu la puissance de le renverser de son trône? Non, certainement cela n'étoit pas juste. Que falloit-il donc faire? Le maître fera ce que n'ont su faire ses serviteurs; ce qui n'a pu réussir par la rigueur, réussira par la miséricorde. L'amour obtiendra ce que la crainte n'avoit pu gagner, le Seigneur même l'avoit ainsi promis, ayant dit par un prophète qu'il attireroit à soi les hommes avec des liens et des chaînes d'amour. Ce fut donc pour un si juste sujet que le souverain Monarque de l'univers se résolut d'envoyer son Fils au monde, afin que ce qui n'avoit pu être fait par les ambassadeurs, le fût par leur Monarque. C'est par cette haute et importante résolution que l'Apôtre a commencé son épître aux Hébreux, disant : *Que Dieu avoit parlé et traité avec les anciens Pères par la bouche de ses prophètes en plusieurs manières; mais qu'à présent il avoit résolu de leur parler par le moyen de son Fils, qui étoit héritier et seigneur de toutes les choses, par lequel et pour lequel il les avoit créées.*

Mais voyons en quel état il envoya ce nouvel ambassadeur. Ce fut certainement selon qu'il étoit convenable à la dignité d'une personne si relevée, telle qu'étoit le Fils de Dieu, rempli de pouvoir et de grâces : de pouvoir, pour surmonter les démons; et de grâces, pour gagner et attacher à soi les cœurs des hommes, en leur pardonnant les fautes passées, en leur faisant de nouvelles faveurs; afin que ce qui n'a-

voit pu réussir par les châtimens, réussît par les bienfaits, et que ce que les coups et les rigueurs n'avoient pu faire, se fît par la douceur et par les caresses. C'est ce qui donna sujet à ce même Fils de dire par la bouche d'Isaïe : *Qu'il venoit annoncer au monde une année de jubilé et une journée de vengeance; le jubilé pour le pardon des péchés, et la vengeance pour la punition des démons.* Et en un autre endroit le même prophète dit encore : *Qu'il viendroit nous venger et nous sauver*, c'est-à-dire, nous faire justice et miséricorde; la miséricorde pour les hommes, et la justice pour les démons; la miséricorde pour ceux qui avoient été trompés, et la justice contre ceux qui les avoient trompés; la miséricorde pour son royaume, et la justice pour le tyran qui s'étoit révolté contre lui. Le Sauveur parla de ceci bien clairement quelque temps avant sa sacrée passion, lorsqu'il dit : *C'est à cette heure que le monde sera jugé et condamné; c'est à cette heure que le prince de ce monde en sera chassé.* Il appelle le diable prince de ce monde, non pas qu'il lui appartînt de droit, mais parce qu'il s'en étoit emparé tyranniquement, ayant usurpé sur la terre ce qu'il n'avoit pu obtenir dans le ciel. C'est donc celui-ci qui doit être jugé par le Fils de Dieu, qui doit être par lui-même chassé hors du monde, et dépouillé de tout ce qu'il y avoit volé; c'étoit lui qui étoit ce fort armé, de qui le Sauveur a dit dans son Evangile : « Qu'il gardoit à la vérité puissamment sa maison, » mais qu'un autre plus fort que lui étant venu, l'a- » voit tiré de sa place forte, l'avoit saccagé et dépouillé

» de toutes ses armes. » Ce fort armé, qui étoit le diable, s'étoit donc emparé du monde, et tenoit ses prisonniers tellement assujétis sous les chaînes de leurs affections, qu'il n'y avoit point de puissance sur la terre qui les en pût délivrer, jusqu'à ce qu'il est venu une puissance du ciel qui l'a vaincu, et qui lui a enlevé toutes ses dépouilles. Le prophète Isaïe parlant de cette célèbre victoire, a dit : *Que le Seigneur en ce jour-là viendra trouver et combattre avec son épée dure et forte, le serpent Léviatan, et qu'il tuera la baleine qui est dans la mer.* C'étoit cette grande et horrible baleine qui dévoroit tout le monde, et ce serpent tortueux qui du bout de sa queue fit tomber la troisième partie des étoiles du ciel, et presque toutes les trois parties du monde. Le Fils de Dieu est donc venu pour combattre ce monstre, et avec l'épée de son bras il a coupé la tête à ce dragon, lui a enlevé ses dépouilles, et a renversé par terre ses temples et ses autels. De là vient que ceux qui ont les yeux assez éclairés pour contempler cette victoire, et qui ont expérimenté cette nouvelle liberté que le Fils de Dieu leur a acquise en les délivrant de la tyrannie de leurs passions, et de leurs péchés; ravis de cette nouvelle victoire, s'écrient avec le prophète Isaïe, qui sous le nom du roi de Babylone s'étonne de cette victoire : *Comment est-ce que le voleur de ce monde a cessé de commettre ses larcins? Comment avons-nous été soulagés du tribut des péchés qu'il exigeoit de nous? Dieu a brisé le bâton des méchans, et la verge de ceux qui dominoient. Il blessoit les peuples de plaies incurables,*

par sa fureur il assujétissoit les nations, et les persécutoit cruellement. Plus bas il dit encore : *Comment es-tu tombé du ciel en terre, ô Lucifer ! toi qui te levois du matin? Tu es tombé en terre, toi qui battois les peuples. Toi qui disois en ton cœur : je monterai au ciel, et mettrai mon siége au-dessus des étoiles de Dieu, et m'assiérai sur la montagne du Testament; je monterai par-dessus la hauteur des nues, et serai semblable au Très-Haut. Mais avec tout cela tu seras précipité dans l'enfer, et au plus profond du lac.*

En ceci même fut accomplie la prophétie de Jérémie, qui avoit dit : *La perdrix a couvé les œufs qu'elle n'avoit point faits. Il a assemblé des richesses sans jugement, il les laissera aussi au milieu de ses jours.* Saint Jérôme explique cette prophétie par ces paroles : « Ceux qui écrivent l'histoire naturelle disent, » que la perdrix a cela de propre et de naturel, qu'elle » dérobe les œufs d'une autre perdrix, se met dessus, » et les fait éclore; mais dès qu'ils sont un peu grands, » ils n'entendent pas sitôt le cri de leur véritable mère, » qu'ils laissent la fausse mère, pour aller auprès de la » véritable. » Ce saint homme accommode fort bien cet exemple à la conversion des gentils, lesquels ayant servi et adoré le diable, comme s'il eût été le vrai Dieu, de qui il avoit dérobé la gloire, n'ont pas plutôt ouï la prédication de l'Evangile, et la voix de leur vrai Dieu et de leur légitime Seigneur, qu'ils ont quitté le trompeur, pour suivre celui qui les avoit créés.

Voilà quelle fut la cause de la venue du Fils de Dieu sur la terre; ce fut pour briser la tête du serpent, comme

il l'avoit promis dès le commencement du monde; chassant dehors le tyran, et faisant que celui qui en étoit le vrai et le légitime Seigneur y fût reconnu et adoré.

Le Disciple. Il me semble que la cause de cet avénement du Sauveur a été très-juste, puisque le culte des idoles étoit le plus grand de tous les maux qui fussent au monde, et qu'il attiroit après soi le mépris et le déshonneur du Créateur, et la perte d'un nombre infini d'âmes. Tellement qu'une si haute entreprise n'étoit pas indigne du Fils de Dieu, au contraire c'étoit à lui seul qu'elle étoit due, puisque toutes les nations, tous les rois, et tous les monarques du monde appuyoient et étoient favorables à une si mauvaise cause. Car qui est-ce qui a plus de droit et plus de raison de s'intéresser à faire rendre l'honneur et le royaume à un père, que le fils, et principalement un tel fils?

Le Docteur. Il en est comme vous dites. Mais il nous suffira pour cette fois de ce que je viens de dire; nous traiterons ci-après plus expressément et en détail, de la victoire du monde et de l'idolâtrie. Voyez si vous avez encore quelque doute à me proposer.

Le Disciple. Ce sera pour demain, parce que c'est une chose qui demande plus de temps qu'il ne nous en reste.

II.e DIALOGUE,

Dans lequel on demande pourquoi le Sauveur venant au monde, voulut prendre la nature humaine.

Le Disciple. Etant satisfait sur ma première question, dans laquelle je vous avois proposé pour quelle cause le Créateur s'étoit déterminé de venir en personne pour réformer le monde qu'il avoit créé, venons maintenant au principal point de ce mystère. Dites-moi donc, je vous prie, pourquoi il y a voulu venir revêtu de chair humaine? Et pour joindre cette question avec la précédente, pourquoi ayant voulu se faire homme, et ayant pu d'abord paroître au monde en âge d'homme fait, il a mieux aimé naître enfant, tel que sont les autres enfans?

Le Docteur. Il faut en premier lieu vous avertir, que bien que toute la divinité fût renfermée dans un si petit corps, il ne laissoit pas pour cela d'être en toutes les choses créées, comme première cause d'où dépendent toutes les autres causes, sans la vertu et le concours de laquelle elles s'arrêteroient toutes, comme feroient les roues d'une horloge, si on leur ôtoit le poids qui les fait mouvoir. Et tout ainsi que Dieu, pour résider dans l'âme du juste, et lui donner la vie spirituelle, ne laisse pas pour cela d'être dans tout le monde; de même bien qu'il fût enclos et enfermé dans cette sacrée humanité, et qu'il lui communiquât

son Etre divin, il ne laissoit pas d'être en toutes les choses, leur donnant l'être naturel. Que si nous éprouvons tous les jours que notre âme, qui est une substance spirituelle, bien qu'elle soit enfermée dans son corps, ne laisse pas de parcourir tout le monde, à combien plus forte raison pourra faire la même chose cet esprit divin, étant très-pur et très-simple comme il est? C'est pour cela que le Prophète a dit, parlant de lui : Qu'*il est monté par-dessus les chérubins, et* qu'*il a volé sur les plumes des vents;* et par ces paroles il nous a enseigné la présence et l'assistance de Dieu qui voit tout, qui pénètre tout, qui va partout, qui maintient tout, et qui gouverne et conduit tout par sa divine providence. Que si la vertu du soleil, qui n'est qu'une créature de Dieu, a bien le pouvoir d'éclairer et d'échauffer tout le monde, combien plus avant doit passer la vertu et la puissance du Créateur même!

Mais parce que ceci n'admet point de doute, je m'en vais répondre à la question que vous m'avez faite, pourquoi ce Seigneur ayant déterminé de se faire homme, a voulu commencer par une si petite figure, non-seulement d'homme, mais encore d'un petit enfant et d'un enfant né si humblement et si pauvrement. Pour répondre à ceci, il faut se souvenir de ce que nous disions hier : que ce grand et vaillant capitaine est venu au monde pour briser la tête de ce vieux serpent, et pour combattre contre le fort armé, pour le bannir et le chasser de l'empire du monde qu'il avoit usurpé. Or, venant à ce dessein, de quelle sorte d'armes devoit-il user en ce combat? S'il fût venu tel

qu'il étoit en effet, et armé de ses propres armes, quelle gloire eût-il acquise? Ce n'est pas la manière d'agir de Dieu. Quand il lui plaît, il fait la guerre aux rois avec des moucherons. Par la main d'une simple femme il ôte la tête à Holopherne, et met en déroute tout le camp des Assyriens : tellement qu'il choisit d'ordinaire les choses les plus foibles du monde pour faire la guerre aux plus fortes; et c'est ce que nous a voulu signifier l'Apôtre, lorsqu'il a dit : « Que ce qui » paroissoit foible en Dieu, étoit plus fort que toute la » force du monde. » Il étoit donc à propos que le Seigneur vînt de cette sorte, afin que sa victoire fût plus glorieuse, combattant son ennemi non pas avec la puissance, mais avec la foiblesse; non pas avec le pouvoir de sa divinité, mais avec l'humilité de son humanité; non pas avec la force de son esprit, mais avec la foiblesse de son corps; non avec un corps de géant, mais avec le corps d'un petit enfant, de qui il avoit été prédit : « Qu'avant que de savoir parler, il détruiroit la » force de Damas, c'est à-dire, la puissance du prince » de ce monde. » David avoit combattu auparavant de la même sorte contre le géant Goliath. Ce n'avoit pas été avec les armes dorées de Saül, mais avec une fronde et un caillou; c'est-à-dire, non pas avec la puissance de la divinité, mais avec la foiblesse de son humanité. Et l'honneur de la victoire a été d'autant plus illustre, que les armes ont été plus foibles; de sorte qu'il étoit très-à propos qu'il vînt sous cette figure. Mais ce n'étoit pas pour cette seule cause qu'il venoit de la sorte; c'étoit aussi parce que cette forme

étoit la plus convenable pour faire réussir son entreprise. Car puisqu'il venoit pour réconcilier à soi les hommes, et pour confondre les démons, il falloit qu'il vînt en cet état, pour être mieux aimé des hommes, et moins connu des démons; afin qu'il gagnât par ce moyen les affections des hommes, et qu'il vainquît par adresse les démons; de sorte que celui qui par artifice avoit vaincu et trompé l'homme, fut vaincu par l'art et par l'adresse d'un Dieu. Vous voyez donc que pour l'un et pour l'autre, il ne pouvoit prendre de forme plus convenable que celle-ci.

Le Disciple. Certainement, monsieur, voilà qui est fort bien dit, et mon âme est infiniment consolée par votre réponse; car il y a une douceur extrême d'entendre le souverain conseil, et l'adresse admirable qu'il y a dans toutes les œuvres divines; et de voir combien les voies et les moyens que Dieu tient, sont proportionnés aux desseins où il veut parvenir. Mais ceci à mon avis ne doit pas être la seule cause pour laquelle il s'est revêtu de notre humanité, il faut qu'il y en ait eu beaucoup d'autres, que je serois bien aise d'apprendre. Car à ne regarder ceci qu'avec des yeux de chair, il ne semble pas qu'il fût fort convenable que cette très-haute, très-pure et très-simple substance, laquelle, comme dit Isaïe, *soutient de trois doigts toute la masse de la terre suspendue; qui a assis les montagnes et les vallées par poids et par mesure*, voulût se revêtir d'une robe si vile et si basse, telle qu'est la chair humaine.

Le Docteur. O mon enfant, que vous venez d'ou

vrir un grand champ par cette question, pour donner sujet à un grand esprit de déployer toutes les voiles de son éloquence sur une si digne matière ! O combien de richesses sont renfermées sous un si haut mystère ! Mais qui est-ce qui aura assez de pureté de conscience pour oser entreprendre de les traiter, et qui sera assez éclairé des lumières du Saint-Esprit, pour comprendre les merveilles qui y sont encloses ? Néanmoins me confiant en la bonté de ce Seigneur, qui s'est tant abaissé pour l'amour de nous, je dirai quelque chose de ce nombre infini de grandeur qui sont comprises sous votre demande. Pour procéder en ceci avec plus d'ordre, je vous dirai en premier lieu, que ce n'a pas été une chose indigne de la grandeur et de la majesté de Dieu, de s'être fait homme, tel qu'il s'est fait; et cela posé, je vous dirai ensuite combien il a été convenable que cette bonté suprême se soit revêtue de la robe de notre humanité, et combien de gloire il lui en est arrivé.

Je vous dis donc, que ce qui a fait que les infidèles ont tenu pour une chose indigne de la majesté de Dieu de s'être fait homme, ç'a été pour avoir considéré Jésus-Christ un pur homme, comme les autres hommes, c'est-à-dire avec les propriétés et les infirmités qui sont communes et ordinaires aux hommes. Car étant conçus comme ils sont, en péché, ils naissent avec toute cette confusion d'appétits et de passions dont nous avons parlé ci-devant dans le traité du péché originel; et de là il arriva que l'entendement demeura obscurci, le libre arbitre foible, la volonté

rebelle, l'imagination vagabonde et inquiète, l'appétit déréglé et lâche pour le bien, et très-ardent pour le mal; mais surtout la chair très-infirme, et avec de très-mauvaises inclinations. Tel naît l'homme quand il sort du ventre de sa mère; et si les hommes n'ont pu croire que Dieu se soit fait un homme tel que cela, ils ont eu raison, n'y ayant rien si indigne de Dieu, que de prendre une forme et une nature semblable à celle ci.

Le Disciple. Quel homme est-ce donc qu'il s'est fait.

Le Docteur. O merveille et douceur infinie, en laquelle l'âme dévote ne se peut rassasier d'y penser jour et nuit! O sagesse de Dieu qui sait ainsi exalter les choses basses, agrandir les petites, et honorer les humbles! Car ayant par sa bonté infinie déterminé de s'abaisser jusques à prendre notre humanité, il se fit un tel homme, que non-seulement il n'y eut pas de déshonneur, mais au contraire beaucoup de gloire à se faire tel: aussi étoit-il en son pouvoir de se faire tel qu'il vouloit, sans qu'il lui en coûtât que le vouloir.

Car il y avoit premièrement en la nature ordinaire des hommes, une chose que Dieu avoit faite, qui étoit la nature; et une autre que le diable y avoit introduite, qui étoit le péché. Le Seigneur prit donc en lui ce que Dieu avoit fait, et laissa ce que le diable y avoit mis, en prenant notre nature sans péché. Il ne fut non plus ni conçu, ni mis au monde par la voie ordinaire des autres hommes, mais par une voie merveilleuse et digne d'une si grande majesté; car il fut

conçu

conçu par la vertu du Saint-Esprit, et naquit d'une mère vierge. En effet, si un Dieu devoit naître, ce devoit être d'une vierge, et si une vierge devoit enfanter, ce devoit être un Dieu. Cette sorte de conception et de naissance fut si nouvelle, si glorieuse et si digne du fils de Dieu, qu'encore que plusieurs empereurs aient été assez fous pour se donner le titre de Dieu, et pour se faire adorer en cette qualité, il n'y en a jamais eu aucun qui soit arrivé à s'attribuer cette gloire et cet avantage.

Mais que dirai-je des richesses et des grâces qui furent concédées à cette sacrée humanité? La première et celle qui est par-dessus toutes les autres, a été l'union qu'elle a eue avec le verbe divin, ce qui est en effet le plus grand don que la toute puissance pouvoit faire. Par la grandeur de cette dignité, cette humanité sacrée fut relevée par-dessus tout ce que Dieu a créé ou peut créer, à proportion de cette suprême dignité; toutes les grâces lui furent aussi données, savoir la grâce de chef universel de tout le genre humain, afin que par lui la grâce pût être donnée à toute la postérité d'Adam. Avec celle-ci, elle reçut toutes les autres grâces qu'on appelle gratuites, comme la grâce de prophétie, de sagesse, de faire des miracles, de guérir les malades, de commander aux démons, et toutes les autres richesses et dons du Saint-Esprit, qui furent logés dans cette âme. Le prophète Isaïe l'avoit long-temps auparavant prédit, lorsqu'il avoit dit : *Il naîtra une verge de la racine de Jessé, et de cette verge il naîtra une fleur, sur laquelle se reposera*

l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété qui remplira son âme de l'esprit de la crainte du Seigneur. Ces dons et tous les autres du Saint-Esprit, qui sont en un nombre infini, furent infus dans cette âme très-sainte, parce que tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu y furent mis en dépôt, comme le demandoit la dignité de l'âme unie personnellement à lui. Les choses étant ainsi ordonnées, il n'étoit pas indigne de la majesté de Dieu de se vêtir d'une robe si belle et si fort enrichie; car encore que la nature de l'homme soit inférieure à celle de l'ange, elle a néanmoins été tellement relevée par la grâce, qu'elle surpasse infiniment toute la hauteur et toute la dignité angélique. D'un drap quoique vil et grossier, il se peut faire une robe garnie de tant de pierreries, de broderies, et de tant d'autres ornemens, qu'elle sera beaucoup plus précieuse que si elle étoit toute de toile d'or; parce que ce qui manque à la dignité de la matière, est très-avantageusement compensé par la beauté de l'art et de la forme. Le voile du temple qui étoit au-devant de l'Arche du Testament, étoit fait de diverses couleurs, et travaillé à l'aiguille par le commandement de Dieu. Et en ceci la sacrée humanité nous étoit représentée, sous laquelle la gloire de la divinité étoit couverte. Par la variété de ses couleurs, nous devons entendre la multitude et la diversité de ses vertus; et ce qui étoit travaillé à l'aiguille, nous signifie l'artifice très-subtil du Saint-Esprit, qui orna et embellit cette

humanité sacrée. C'est pour cette raison que David a dit : « Que le Seigneur s'étoit revêtu de beauté, et » s'étoit ceint de force; » et c'est pour cela même qu'il est dit, que sa beauté surpasse toute la beauté des enfans des hommes, c'est-à-dire de tous les saints qui ont été ou qui seront jamais. L'épouse nous fait bien voir ceci dans ses cantiques, lorsqu'elle dit : *Mon bien-aimé reluit et paroît aussi beau parmi les enfans des hommes, que le pommier entre les arbres sauvages,* qui est, comme si nous disions, entre tous les saints. Et c'est pour le même sujet que le Roi prophète a dit : Que le Seigneur avoit été *oingt de la grâce du Saint-Esprit, par-dessus tous ceux qui y ont participé,* c'est à-dire, par-dessus tous les élus. Et c'est enfin à cause de ces mêmes avantages que Daniel l'appelle *le saint des saints.*

Outre ces premiers avantages, les passions naturelles qui sont d'ordinaire si rebelles parmi les hommes, et si désobéissantes aux lois de la raison, à cause du péché dans lequel nous avons tous été conçus, étoient en lui aussi soumises et aussi obéissantes, qu'elles étoient avant le péché, à cause de la vertu originelle qui étoit en lui; parce qu'ayant été conçu par le Saint-Esprit, il n'avoit pris d'Adam que la nature, et non pas la coulpe; c'est pourquoi il n'y avoit pas en lui cette mauvaise racine qui est en nous; n'étant pas juste qu'il y eût la moindre trace de péché en celui qui venoit pour guérir les plaies mortelles de nos péchés. Enfin la beauté et la perfection de cette sainte humanité fut bien si grande, que plusieurs

grands docteurs, bien loin d'avoir regardé comme indigne de la majesté de Dieu, qu'il soit venu au monde sous cette figure, afin de satisfaire pour nos péchés, n'ont pas fait de difficulté de soutenir, que quand même il n'y auroit eu ni péchés ni pécheurs à racheter, Dieu n'eût pas laissé de s'incarner, n'étant pas raisonnable, à leur avis, que cette œuvre si excellente de la sacrée humanité, qui vaut mieux que toutes les créatures, eût été dépendante d'une chose tellement accidentelle et fortuite comme le péché. Ils allèguent encore, outre cette raison, que cette souveraine communication étoit convenable au souverain bien, pour nous faire connoître par ce moyen la grandeur de sa bonté et de sa charité, et pour honorer le monde qu'il avoit créé; parce que tout le grand monde demeuroit infiniment honoré par l'union qu'il faisoit avec l'homme, qui est le petit monde, et par cette liaison avec le principe d'où il procédoit, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long.

§ 1.

Mais l'excellence et la gloire de cette sacrée humanité n'est pas bornée à ceci, parce que tout le reste qui s'est rencontré en elle, a eu de la conformité à cette première et suprême dignité de son union avec le verbe divin; car telle est la suite et la correspondance de toutes les opérations qui sont ordonnées par le conseil de Dieu. Tellement, qu'outre ce que nous venons de dire, afin qu'il ne manquât aucune sorte de dignité, ni de gloire à ce grand mystère, avant la

nativité de Notre-Seigneur, dès le commencement du monde, et dans tous les siècles qui ont succédé depuis, ce bien-là fut promis aux patriarches, annoncé par les prophètes, prédit par les sibylles, et préfiguré dans toutes les cérémonies, dans tous les sacrifices et dans tous les sacremens de la loi. Mais lorsqu'il voulut venir au monde, de quelle manière est-ce qu'il y vint? Il y vint comme il étoit convenable à une si haute majesté; car il fut annoncé par un ange, il fut conçu par la vertu du Saint-Esprit, il naquit d'une mère vierge, sa naissance fut célébrée par les chants de plusieurs milliers d'anges, il fut visité par les pasteurs, publié par les étoiles, adoré par les rois, reconnu par les justes Siméon, Anna, Zacharie, Elisabeth, mais principalement par saint Jean, lequel, quoique renfermé dans les entrailles de sa mère, le reconnut et l'adora, ce qui fut la plus extraordinaire manière de respect et de révérence dont il ait jamais été parlé. Aussi étoit-elle fort convenable à la gloire et à l'honneur de ce grand maître, qui venoit tout nouvellement au monde. Mais après qu'il eut commencé à croître, sa gloire crût aussi; car les cieux s'ouvrirent à son baptême, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme visible de colombe, et cette voix puissante et magnifique du Père fut entendue : *Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.* Après ceci, allant par le monde, et conversant parmi les hommes, il faisoit des actions si merveilleuses, qu'elles faisoient bien voir qui il étoit, par la proportion qu'elles avoient à sa dignité. Mais puisqu'un Dieu étoit descendu,

du ciel en terre sous la forme humaine, quelles actions devoit-il faire, que des actions d'un Dieu? Aussi les fit-il toujours de cette dignité; car il guérit les malades, il rendit la lumière aux aveugles, il nettoya les lépreux et chassa les démons; il releva les paralytiques, il ressuscita les morts, il changea la nature des choses, il multiplia les pains, il marcha à pied sec sur les eaux de la mer, il commanda aux vents, il calma les tempêtes, il découvrit les secrets des cœurs, et prédit les choses futures. Il mena une vie très-sainte, il prêcha une doctrine merveilleuse, il pardonna les péchés, il illumina et sanctifia les hommes. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, est qu'il ne se contenta pas de faire par soi-même ces miracles; il en fit autant faire et encore davantage, par ceux qui croyoient en lui. Il ne faisoit pas même tout ceci par la seule vertu de sa parole, le simple attouchement de ses habits faisoit le même effet, et il n'y en avoit point qui eussent le bonheur de les toucher qui ne fussent soudainement et entièrement guéris. Que pouvoit-il donc y avoir, qui fût plus digne d'un Dieu, qu'une telle vie? Comment falloit-il qu'un Dieu conversât parmi les hommes, qu'en faisant des actions de ce prix et de cette importance?

Il nous faut parler aussi de sa mort, laquelle, quoiqu'ignominieuse en apparence, ne fut pas moins glorieuse que sa vie. Car si dès le commencement du monde, la guerre des méchans contre les gens de bien fut ouverte par la mort d'Abel, et si elle a toujours été continuée depuis dans tous les âges par la mort

des prophètes, que pouvoit faire le monde malin et pervers comme il étoit, contre celui qui menoit une vie si sainte, qui prêchoit une si sainte doctrine, et qui rendoit des témoignages si publics de ses mauvaises actions, sinon de persécuter celui qui le persécutoit, de détruire celui qui le détruisoit, et de faire une guerre mortelle à celui qui la lui faisoit de la sorte? Que devoit faire celui qui étoit tout chair, sinon se soulever contre celui qui étoit tout esprit? Que devoit faire le frénétique, sinon de vouloir mal à son médecin? Que devoit faire le chassieux, sinon de se plaindre de la splendeur de la lumière? Et que devoit enfin faire le voleur, sinon de massacrer celui qui découvroit ses rapines?

Mais que dirai-je de la modération, et de la gravité qu'il garda en sa mort? Lui-même s'en vint au lieu où il devoit souffrir la passion. La veille de ce triste jour, il prêcha et consola ses disciples, il leur lava les pieds, il les pourvut de ce très-haut et très-divin sacrement de son corps et de son sang. Il alla au-devant de ceux qui venoient pour le prendre, et après avoir été renversés à terre par la vertu de sa parole, il les releva par deux fois, et réprima saint Pierre de ce qu'il avoit blessé un de ses ennemis, duquel il guérit sur l'heure même la plaie par l'attouchement de sa divine main. Mais lorsqu'il fut au milieu de ses ennemis, quelle patience fit-il paroître dans ses tourmens! Quel silence parmi les fausses accusations! Quelle douceur parmi les injures! Quelle gravité en ses réponses! Et quelle contenance en la présence de tant d'injustes juges, et

devant tant de tribunaux ! Mais les paroles qu'il proféra, étant sur la croix, ne sont pas moins remarquables, et ne sont pas moins dignes de celui qui les prononçoit. Car ne pria-t-il pas pour ceux mêmes qui le crucifioient et qui blasphémoient actuellement contre lui ? N'offrit-il pas le paradis au bon larron ? ne recommanda-t-il pas à son bien-aimé disciple, sa sainte mère qui étoit digne de compassion, et son esprit entre les mains de son père ; mettant fin par là à cette grande œuvre de son infinie obéissance ? Toutes ces choses rendoient un témoignage très-évident, non-seulement de son innocence, mais aussi de la dignité de sa personne. Mais elle fut encore bien plus manifestement prouvée par le regret et par le ressentiment du monde au temps de sa passion, par l'altération des élémens, par l'obscurité des cieux, par le tremblement de la terre, par le brisement des pierres, par l'ouverture des sépulcres, par la résurrection des morts, par la rupture du voile du temple, lequel étant la figure de cette sacrée humanité, il étoit bien raisonnable qu'il se déchirât lorsqu'elle souffroit. N'étoit-il donc pas bien juste que tout le monde rendît ces témoignages de sa douleur, au temps que le créateur du monde souffroit sur la croix tant de douleurs pour l'amour du monde ? Tellement que nous voyons comme toutes les choses s'accordent ensemble depuis le commencement jusqu'à la fin, ainsi qu'il étoit convenable à la dignité d'un tel Seigneur : la conception, la naissance, la vie, la mort, et tout le reste. Mais ce n'est pas en ceci que sa gloire est bornée ; car s'il

mourut, il ressuscita dans le troisième jour, comme maître et victorieux de la mort, et ressuscita avec lui plusieurs autres morts ; il saccagea tout l'enfer, et se saisit du prince du monde. Cela étant exécuté, et s'étant emparé d'une si glorieuse prise, par sa seule puissance il monta en corps et en âme au ciel, laissant ses disciples en admiration d'une si haute merveille. Peu de temps après il envoya le Saint-Esprit, par la vertu duquel ayant inspiré quelques pauvres pêcheurs, il réforma le monde, renversa les autels des idoles, vainquit les empereurs, fortifia les martyrs, peupla les déserts de moines, et les lieux habités de vierges, et remplit le monde de sagesse, de religion, de la connoissance du vrai Dieu, triomphant de ses ennemis, de toute la puissance du monde, et ce qui importoit le plus, du péché même. Mais ceux qui avoient pris part à sa mort, reçurent le paiement qu'ils avoient mérité; car celui qui l'avoit vendu se pendit, celui qui l'avoit condamné se tua; et ceux qui le livrèrent à la mort furent bientôt après ruinés, détruits et désolés ; leur royaume finit par les plus grands massacres, et par la plus horrible captivité dont il ait été parlé depuis le déluge du monde, parce qu'un si grand péché ne méritoit pas un moindre supplice.

Pour revenir à notre propos, qui est-ce qui regardera comme indigne de la majesté de Dieu de s'être fait homme ; tout le temps de sa vie et de sa mort ayant été orné et rendu illustre par tant de merveilles, et par un si bel ordre et une suite si convenable des choses? Qui est-ce qui, considérant toutes ces

voies, ce concert et ce rapport de mystères, ne reconnoîtra point les desseins merveilleux de la sagesse de Dieu? Comment est-ce que de pauvres pêcheurs, grossiers et ignorans, auroient pu conduire cet ouvrage, et venir à bout d'une chose si bien concertée, si la vérité même ne les avoit conduits? C'est pourquoi, comme les philosophes ayant remarqué en la composition du monde un si bel ordre, et une si grande raison, ont reconnu que ce n'étoit point un ouvrage du hasard, mais qu'il falloit qu'il y eût un très-sage ouvrier, et un très-prudent gouverneur pour les conduire, et pour les maintenir dans cette admirable économie; de même si l'on considère tout ce merveilleux progrès de la vie de Jésus-Christ, si l'on prend garde à ce qui l'avoit précédé et à ce qui s'en est suivi, si l'on observe encore le rapport admirable et la convenance de tous ces mystères, et beaucoup plus encore les grands avantages que tout le monde en a retiré, il sera impossible que les hommes s'empêchent de se persuader qu'un ouvrage si admirable ne soit pas émané du conseil et du dessein d'un Dieu, plutôt que d'une invention humaine. Ce n'est pas que ceci soit le seul fondement de notre foi, y en ayant une infinité d'autres qui confirment cette vérité céleste. C'est pourquoi le prophète a eu grande raison de dire, que les mystères et les témoignages de la foi avoient été rendus infiniment croyables au monde, à cause des grands et pressans motifs de crédibilité qui sont répandus par tout le monde.

Le Disciple. Je ne saurois, monsieur, vous témoi-

gner par mes paroles, la consolation que mon âme a reçue par ce long et beau discours. Car un homme chrétien, qui a deux lumières dans son entendement, l'une naturelle de raison, et l'autre de foi, éprouve la plus vive satisfaction à voir le rapport et la convenance d'une de ces lumières avec l'autre; mais maintenant que vous avez si bien prouvé qu'il n'a pas été indigne de la grandeur d'un tel Seigneur de se faire un tel homme que vous me l'avez ici dépeint, enseignez-moi, je vous supplie, ce que vous m'avez proposé au commencement; que ç'a été une grande gloire à notre Sauveur de prendre notre chair, et que cela même a été une chose fort convenable à la nature divine; car pour moi je ne puis comprendre quelle convenance, ni quelle raison il y a eu de joindre et d'assembler en une seule personne deux natures si différentes, telles que sont la nature divine et la nature humaine.

§ 2.

Pour montrer combien il a été convenable à la nature divine, de se lier et de s'unir à la nature humaine; et combien de fruits admirables se sont ensuivis de cette admirable union.

Le Docteur. Pour répondre à la question que vous me faites, je me servirai d'une raison tirée du docteur angélique saint Thomas, laquelle me semble si forte et puissante, que je ne pense pas qu'il y ait aucun esprit raisonnable qui n'en demeure convaincu. Pour la mieux comprendre, vous devez en premier

lieu supposer comme une chose certaine, que cela convient à chaque chose qui lui convient selon sa propre nature. Ainsi nous disons, qu'étudier, lire, philosopher et être capable de doctrine, sont des choses qui conviennent à l'homme, parce qu'elles sont conformes à son naturel, qui est d'être une créature raisonnable. Voyons maintenant quelle est la nature de Dieu. Tout le monde confesse qu'il est la bonté essentielle, par laquelle il a créé, il conduit et gouverne toutes choses; ceci est la perfection qu'il estime le plus et dont il tire plus de gloire, comme nous avons dit ci-devant. Je vous demande maintenant, quelle chose est la plus propre de la bonté.

Le Disciple. J'entends dire communément dans les écoles cette célèbre sentence de saint Denis, que le bien est de soi-même libéral et communicatif, et nous le voyons dans la plus excellente des créatures corporelles, qui est le soleil, lequel communiqne très-libéralement sa clarté, sa chaleur et sa vertu à toutes les créatures corporelles.

Le Docteur. Vous avez fort bien répondu, et nous avons le même exemple dans tous les hommes qui sont entièrement et véritablement bons; car ils voudroient, s'il leur étoit possible, répandre toute cette même bonté dans tous les autres, et les rendre semblables à eux. C'est pourquoi ce grand sage disoit, qu'il communiquoit à tous les autres sans aucune envie, tout ce qu'il avoit de sagesse, et qu'il ne cachoit à personne l'honnêteté et la beauté qu'il y avoit découverte. Puis donc que la propriété naturelle de la

bonté est telle, il s'ensuit que plus cette bonté sera grande, plus elle sera communicative d'elle-même. Comme nous voyons que brûler et embraser est une chose naturelle au feu, plus le feu sera grand, plus il brûlera et embrasera.

Le Disciple. Qui peut nier cela?

Le Docteur. Aussi peu pourra-t-on nier ce qui s'ensuit de là, à savoir, que comme Dieu est non-seulement bon, mais souverainement bon, et la bonté même, il faut que de soi-même il soit infiniment communicatif. Or, il n'avoit pas une plus excellente ni une plus souveraine manière de se communiquer à l'homme, qu'en lui communiquant son propre être. Et par cette communication il ne s'est pas communiqué seulement à l'homme, mais aussi à toutes les autres créatures, selon leur capacité, puisqu'elles concourent et s'assemblent toutes en l'homme tant les spirituelles que les corporelles, étant un composé des deux natures.

Le Disciple. Cette raison est si puissante que je ne vois point de moyen d'y répliquer. Car si quelqu'un me dit, que Dieu avoit déjà communiqué à l'homme toutes les richesses de ce monde, destinant à son service toutes les créatures qu'il contient, je n'estimerai pas plus cela comparé avec Dieu, que je ferois un petit point au milieu du monde, comparé à la circonférence du plus haut des cieux; ce monde-ci, au dire du Sage, n'étant devant Dieu, que comme une petite goutte de la rosée du matin, ou comme un petit grain de poids, que l'orfèvre met dans sa balance. Mais Isaïe

passe encore plus avant, et dit : *Que toutes les nations du monde sont devant lui comme si elles n'étoient point du tout;* et qu'elles sont estimées comme rien en sa présence. Ainsi, comment pourrons-nous appeler une suprême communication de Dieu, le don qu'il nous a fait des choses que le prophète, rempli de son esprit, appeloit un néant ? Tellement que nous devons conclure, que la raison de saint Thomas ne peut recevoir de contradiction.

Le Disciple. Je ne puis voir sans admiration avec combien peu de paroles vous satisfaites à ma demande; et combien vous me prouvez clairement, qu'il n'y avoit rien qui fût plus convenable à la majesté de Dieu, que ce qui me sembloit d'abord le plus étrange. Mais avec cela, que répondrons-nous à ceux qui disent, qu'il eût été mieux séant à la majesté du Fils de Dieu de se revêtir d'un corps formé de lumière, qui est une créature fort belle, que d'un fardeau descendu de la chair d'Adam, et de plusieurs grands pécheurs qui se trouvent dans sa généalogie, encore qu'à son égard sa chair fût très-innocente et exempte de toute sorte de péché.

Le Docteur. Je vous répondrai encore à ceci fort brièvement, en me servant des paroles d'Eusèbe d'Emesse, qui dit (1) : « Que cela n'eût pas été raison-» nable pour la justice de notre rédemption ; car » n'est-ce point, dit ce grand docteur, que la lu-» mière avoit péché, pour purger en un corps formé » de lumière, les péchés d'autrui? D'ailleurs, Dieu

(1) Homil. 2. de Pasch.

» ne pouvoit dans le corps de cette créature nous » donner ni le prix de sa mort, ni l'exemple de sa ré- » surrection; il ne pouvoit non plus nous donner l'as- » surance de vaincre l'ennemi, s'il n'eût triomphé de » lui dans notre propre corps. A quel propos donc » est-ce que celui qui venoit pour racheter l'homme, » eût pris un corps de lumière? Ce médecin seroit » fort ignorant, qui se chargeroit des soins de traiter » un homme sain, et qui abandonneroit le malade, » car c'est sur le corps malade où il faut employer le » remède. »

Le Disciple. Je suis encore satisfait sur ma question; mais je voudrois bien que vous me répondissiez aussi à cette autre, qui est, qu'il semble même aux yeux de la chair, que cette souveraine Majesté a fait une chose fort indigne d'elle, de s'être revêtue de notre chair.

Le Docteur. Je réponds encore à ceci en peu de mots, et vous dis : Que bien que l'homme soit une des plus misérables et des plus méprisables créatures du monde, si nous ne considérons que les infirmités, les bassesses de sa chair, cependant si nous venons à considérer l'excellence de son âme, et la fin pour laquelle il a été créé, nous trouverons qu'il ne cède en rien, comme dit saint Thomas, au plus haut de tous les séraphins, la fin et la béatitude des séraphins n'étant pas autre que celle de l'homme, puisque tous deux sont créés pour une même gloire. C'est cette même gloire qui est aussi l'objet perpétuel de tous les saints, afin de ne faire jamais rien qui soit au-dessous d'une

si grande dignité. Sur quoi on raconte de l'un des anciens Pères, nommé Isidore, qu'un jour en mangeant il se prit à pleurer; et comme on lui demanda le sujet de ses larmes : je pleure, répondit-il, de me voir réduit à manger des viandes de bêtes, moi qui par la dignité de mon âme dois être un jour dans le paradis, me nourrissant des viandes divines. Tellement que celui qui considérera bien cette dignité de l'homme si haute et si excellente, verra bien que ce n'étoit pas une chose indigne de cette bonté immense de remédier aux malheurs d'une si noble créature.

Le Disciple. Je ne puis m'empêcher de ressentir de la joie d'une si favorable réponse, puisqu'elle tourne si fort à mon avantage. Mais parce qu'une chose si grande, comme de voir qu'un Dieu se soit fait homme, doit apporter sans doute des utilités très-grandes à la vie humaine, je voudrois bien qu'il vous plût me les expliquer.

Le Docteur. Vous le pouvez comprendre de vous-même, si vous vous remettez en mémoire ce que nous venons de dire, et ce que vous me dites que vous avez lu avec soin dans le traité précédent. Vous vous ressouviendrez donc en premier lieu, que ç'a été un moyen très-puissant pour nous exciter à l'amour d'un maître qui nous avoit si clairement témoigné l'immensité de sa bonté; ce qui est le plus grand motif qui soit dans l'amour. Car comme c'est le propre de la souveraine bonté, ainsi que nous avons dit, de se communiquer infiniment; cette même souveraine communication est un argument très-clair, que cette bonté,

bonté, qui s'est ainsi communiquée, est la souveraine bonté. Cela même nous a encore fait paroître la grandeur de sa charité; ayant bien daigné se faire notre chair et notre sang, qui est encore un autre très-puissant motif d'amour. Par ce moyen notre espérance a été fortifiée, et nous avons eu sujet de croire, que puisque Dieu s'étoit abaissé jusqu'à se faire homme, l'homme pourroit aussi par la grâce s'élever jusqu'à se faire semblable à Dieu, puisque l'un est bien plus difficile et plus important que l'autre, comme nous l'avons prouvé dans le traité précédent. Que si vous vous souvenez encore de ces fruits admirables de l'arbre de la croix, que nous avons expliqués fort au long, vous aurez pu comprendre que tout le fondement et l'origine de ces fruits incomparables, est qu'un Dieu se soit humanisé; parce qu'il n'eût pu mourir sur une croix, s'il n'eût été homme. Tellement que sans cela nous serions privés de ces agréables fruits, desquels dépend tout notre salut, et l'effet de notre rédemption. Nous devons considérer encore, que notre Sauveur en se faisant homme, et en conversant parmi les hommes dans une si grande sainteté, nous a aplani et nous a rendu facile le chemin de l'éternité bienheureuse par la lumière de sa doctrine; qu'il nous a tout ensemble encouragés à nous avancer dans ce chemin par la vertu de ses exemples. Car comme notre ignorance avoit besoin de l'un, notre foiblesse n'avoit pas moins besoin de l'autre; et nous avions grand besoin de ces deux choses, pour combattre contre la sagesse de la chair et contre la puissance du monde. Et puisque la

philosophie de l'Evangile proscrit et condamne d'un côté la convoitise désordonnée des honneurs, des richesses et des plaisirs des sens, et que d'un autre côté il n'y a rien, à parler généralement, que tout le genre humain recherche avec plus de soin, ni que tous les grands et tous les sages du siècle désirent avec plus d'ardeur, que ces sortes de biens périssables, vu même qu'ils les poursuivent et par mer et par terre, au travers du fer et du feu, pour en acquérir la possession en laquelle ils établissent leur félicité et leur dernière fin; comment est-ce qu'un homme naturellement foible et misérable eût pu s'opposer à ce torrent, et démentir tout le monde, s'il n'eût pas été fortifié par les exemples et par les témoignages de Jésus-Christ? Car il est facile maintenant de s'armer de ce raisonnement que fait saint Bernard, lorsqu'il parle de l'humilité, de l'austérité et de la pauvreté, en laquelle l'enfant Jésus voulut naître. Il dit donc et fort à propos : « Ou cet enfant qui a fait choix de cette grande » rigueur de vie, se trompe; ou bien le monde, qui » choisit tout le contraire. Or, il est impossible que » la souveraine sagesse se trompe; il s'ensuit donc que » c'est le monde qui est dans l'erreur. Les gens de » bien, armés de la force de cet argument, se mo- » quent de toute la puissance et de toute la prudence » du monde. » Et ceci est l'un des principaux fruits que le Fils de Dieu apporta au monde, comme saint Augustin nous l'apprend par ces belles paroles : « Afin, » dit-il, que les hommes s'approchassent avec plus de » confiance de la première et suprême vérité, qui est

» Dieu. » Cette même vérité revêtue de chair humaine a établi et fondé la foi, c'est à-dire, la vérité et la doctrine de la foi. Mais je ne sais par quelles lumières Platon, ce grand et célèbre philosophe, découvrit la nécessité que les hommes avoient d'une instruction de si grande autorité; car dans quelque endroit de ses ouvrages il exhorte ses disciples à garder les préceptes qu'il leur avoit donnés, jusqu'à ce que quelque saint personnage, beaucoup plus vertueux que lui, fût venu au monde pour leur enseigner une plus sainte doctrine.

Le Disciple. C'est bien certes avec beaucoup de raison, monsieur, que David a dit dans un endroit de ses psaumes : *Que vos paroles, Seigneur, sont douces à ma bouche ! elles sont plus douces que le miel.* Je vous dis ceci à cause de la consolation extrême que j'ai éprouvée à vous entendre, ayant surtout considéré et compris par vos discours, en combien de manières cette bonté infinie aide et appuie notre foiblesse par le mystère de son incarnation. Car en effet, celui qui se trouvoit environné de tant d'infirmités, et accablé du poids de tant de mauvaises inclinations à cause de ce péché commun et général, avoit grand besoin d'un remède universel pour sa guérison; et ce remède se trouve très-abondamment dans le mystère de la croix, dans ce que vous venez de dire, et dans ce qui est contenu au traité précédent. Mais comme la matière de ce mystère est d'un côté si relevée, et de l'autre si abondante, j'ai encore beaucoup d'autres choses à vous demander, qui seront, s'il vous plaît, remises à une autre séance.

Le Docteur. Vous faites fort bien d'en user de la sorte, parce que la foiblesse de nos esprits reçoit beaucoup mieux les choses lorsqu'elles leur sont enseignées progressivement et peu à peu, que si on les leur vouloit débiter tout-à-coup. Sur quoi je me souviens d'avoir lu dans Quintilien, que comme les vases étroits ne sauroient recevoir une liqueur si elle leur étoit versée tout à la fois, mais qu'ils la reçoivent bien facilement si cela se fait goutte à goutte; de même une doctrine relevée et difficile est bien mieux conçue lorsqu'elle nous est enseignée peu à peu, que si l'on vouloit tout d'un coup nous en rendre capables.

III.e DIALOGUE,

Dans lequel on demande pourquoi notre Sauveur ayant voulu se faire homme, a choisi une vie humble, pauvre et laborieuse.

Le Disciple. La matière que nous traitons, est d'un côté si agréable, et de l'autre tellement remplie de majesté, que je ne cherche que des occasions pour m'en pouvoir entretenir. C'est pourquoi je m'en vais ajouter une nouvelle question à celle que je viens de vous faire. Je vous demande donc pourquoi le Fils de Dieu très-haut et très-puissant ayant bien voulu se faire homme pour nous servir de remède, a voulu mener en ce monde une vie nécessiteuse, humble, et accompagnée d'autant de travaux et de peines qu'il en a souf-

fert durant sa très-sainte vie, et surtout à sa mort; car selon le jugement du monde, la pauvreté, l'humilité et le travail sont des marques de bassesse; de sorte que chacun tâche de s'en garantir par toutes sortes de voies possibles et impossibles.

Le Docteur. Si nous traitions cette question entre des philosophes et des gens sages, elle ne seroit seulement pas admise, y ayant eu plusieurs de ces grands personnages, qui sans être conduits par aucune lumière de la foi, mais seulement par leur simple raison naturelle, ont rejeté toutes ces sortes de biens que le monde adore, comme des choses qui leur étoient à charge, qui les remplissoient de soins, qui n'étoient que des empêchemens à l'étude de la philosophie, à laquelle ils s'étoient entièrement adonnés, et des obstacles à la véritable félicité qu'ils cherchoient. Ce qui est tellement vrai, que les disciples mêmes d'Epicure, qui avoient constitué la félicité dans les voluptés, rejetoient ces sortes de biens, disant : que les soins et les inquiétudes qu'ils leur causoient, rouloient et jetoient l'amertume sur tous les plaisirs de leurs vies. Pour les philosophes stoïciens, ils n'ont jamais voulu consentir qu'on leur donnât le nom de biens, puisqu'ils ne contribuoient en rien à faire gens de bien ceux qui les possédoient; mais au contraire qu'ils les rendoient d'ordinaire plus vains, plus insolens, plus délicats et plus inhumains envers les misérables, ne sachant pas ce que c'étoit que misère ; mais surtout déshonnêtes et impudiques, les richesses ne servant qu'à leur fournir les moyens d'entretenir tous ces vices et plusieurs autres.

Mais puisque le monde est si aveugle, qu'il ne sait pas quels sont les véritables biens, et que les Juifs attendent un messie le plus riche et le plus puissant du monde, je veux montrer très évidemment aux uns et aux autres la vanité de leurs erreurs, et comme dans les choses qui sont destinées à quelque fin, l'ordre et la raison pour y parvenir se prennent de la même fin. Je vous prie de me dire, pour quelle fin vous croyez que le Fils de Dieu se soit résolu de venir au monde.

Le Disciple. Il me semble qu'une chose si grande, comme étoit la venue du Fils de Dieu au monde dans une chair mortelle, ne pouvoit être que pour des choses de très-grande importance, comme pour renouveler et réformer le monde, et faire de grands biens aux hommes.

Le Docteur. Je vous demande encore, puisqu'il y a deux sortes de biens, les uns du corps et les autres de l'âme, lesquels vous pensez qui soient les plus grands?

Le Disciple. Il n'y a point de villageois, quelque grossier qu'il fût, qui ne vous pût répondre, n'y ayant rien de si clair, que l'âme étant plus excellente que le corps, les biens de l'âme qui nous rendent capables de l'éternité bienheureuse sont à proportion plus excellens que ceux du corps, qui ne vont pas plus loin que la vie. Or, pour nous faire jouir de ces biens si excellens, il falloit que le Fils de Dieu vînt au monde; et sans vous en demander davantage, je veux passer plus avant, et conclure de ce qui a été dit : que comme les biens de l'âme sont

plus excellens que ceux du corps, aussi les maux de l'âme qui sont les péchés, sont plus grands que ceux du corps; et cela à un tel degré, que je me souviens d'avoir lu dans saint Augustin, que le mal seroit plus léger, quand toutes les créatures du monde périroient, que si Dieu étoit offensé d'un seul péché véniel.

Le Docteur. Votre raisonnement est fort bon, et nous en pouvons tirer cette conséquence; que puisque le Seigneur du monde venoit pour réformer le monde qu'il avoit créé, il étoit raisonnable qu'il vînt, principalement pour deux choses : l'une pour bannir les péchés, qui sont les véritables maux; et l'autre pour nous enrichir des biens de l'âme, qui sont les véritables biens. Que s'il venoit pour cela, il n'avoit point d'autre vie à mener, que celle qu'il a choisie étant au monde, qui a été une vie pauvre, austère et humble.

Le Disciple. C'est ce que je voudrois bien que vous me fissiez mieux comprendre.

Le Docteur. Soyez donc bien attentif, et je vais vous satisfaire. Lorsque les médecins veulent guérir une maladie, ils emploient tout leur soin à en ôter les causes, qui sont les humeurs corrompues, d'où elle prend sa naissance. C'est la voie qu'a tenue ce grand médecin qui est venu du ciel; car d'abord il a appliqué son remède aux principales racines de tous les péchés. Pour bien comprendre ceci, vous devez savoir, que l'amour déréglé de soi-même est le principe et la source universelle de tous les maux, c'est le premier né du péché originel, le principe de toute cor-

ruption, et le précurseur de l'antechrist, à la venue duquel l'Apôtre dit : *Que les hommes seront grands amateurs d'eux-mêmes.* Ce mauvais amour produit trois autres mauvais amours, comme trois enfans, qui sont l'amour déréglé de l'honneur, celui des biens, et celui des voluptés sensuelles. De ces trois branches, qui naissent de cette dangereuse racine, tout le fruit de mort, et toute la corruption de la vie, prend son origine; de sorte que nous pouvons dire, que comme le genre humain, après le déluge, est descendu de Noë, par les trois enfans qu'il eut, Sem, Cham et Japhet; de même tout ce qu'il y a de vices dans le genre humain, procède de ce père universel qui les a tous produits; qui est, comme j'ai dit, l'amour propre, par le moyen de ces trois enfans, qui sont les trois mauvais amours dont nous venons de parler. Car le premier, qui est l'amour déréglé de l'honneur, est la cause et le principe de plusieurs sortes de péchés; parce que les hommes ne constituent pas leur honneur dans la vertu, laquelle seule mérite d'être honorée; mais en plusieurs autres choses vaines, que l'aveuglement du monde a voulu rendre honorables, bien qu'en effet elles ne le soient pas. Tellement que pour parvenir à chacune de ces choses, comme il y a plusieurs mauvais moyens, les amateurs de ces vanités passent par toutes ces mauvaises voies, pour jouir de ce qu'ils désirent avec tant de passion. Par là ils tombent dans le précipice de plusieurs péchés, sans se soucier de faire les choses qui importent au salut de leurs âmes, lorsqu'il leur semble qu'elles sont moins

honorables. Ce fut pour cette raison que les pharisiens ne voulurent pas croire en Jésus-Christ, bien qu'ils vissent tous les jours les actions merveilleuses qu'il faisoit; parce, comme dit saint Jean, qu'ils préférèrent la gloire du monde à celle de Dieu. Le Sauveur même leur reprocha la même chose, lorsqu'il leur dit : « comment est-ce que vous pourriez croire, vous qui ne recherchez que l'honneur que vous vous donnez les uns aux autres, sans faire aucun cas de celui qui vient de Dieu? » Il y a aussi plusieurs sortes de richesses, aussi-bien que plusieurs mauvais moyens pour les acquérir; mais il y a autant de divers motifs pour pécher. Ce qui a fait dire à l'Apôtre, « que l'avarice étoit la racine de tous les maux. » Mais la concupiscence des voluptés charnelles est encore comme un autre arsenal de plusieurs maux. Car les hommes du monde méprisant les plaisirs de la bonne conscience, qui sont les véritables et solides plaisirs, ou, comme dit le Sage, un banquet perpétuel, ne mettent plus leurs plaisirs qu'à manger, à boire et à dormir; en leurs voluptés charnelles, en leurs habits somptueux, en leurs lits mollets et délicats, en leurs édifices superbes, en leurs jeux et leurs réjouissances, et aux autres passe-temps qui sont conformes aux appétits de la chair. Il n'y a presque aucun de tous ces plaisirs que les hommes puissent acquérir, que par de très-mauvais moyens; tellement qu'ils viennent à être la cause de plusieurs péchés; mais outre cela ne rendent-ils pas les hommes efféminés, méprisables, brutaux, lâches et vrais disciples de l'infâme Epicure, et de

Mahomet son sectateur? Ce qu'il y a de plus malheureux encore, c'est qu'ils les rendent, comme dit l'Apôtre, ennemis de la croix de Jésus-Christ; « amateurs de leurs plaisirs, beaucoup plus que de ceux » de Dieu; et enfin, idolâtres et esclaves de leurs ventres. » Ce mauvais et malheureux amour ne se contente pas d'être la cause de plusieurs péchés, il est aussi l'exterminateur de toutes les vertus; parce que l'amateur des plaisirs étant l'ennemi de toutes sortes de peines et de travaux, et toutes les vertus étant toujours accompagnées de difficultés, par la même raison qu'il est ennemi du travail, il l'est aussi de la vertu. C'est ce qui a donné sujet à Sénèque de dire fort à propos, « que la vertu n'avoit aucune part dans » le royaume de la volupté. » Et en un autre lieu, « qu'il » faut que celui-là ait bien peu d'estime et d'attache » pour la vertu, qui a un amour démesuré pour son » corps. » Aussi est-ce une opinion fort commune entre les philosophes, que l'amour des plaisirs est l'appât de tous les maux. Que si cela se dit d'un seul, tous ces trois amours ensemble feront bien encore un plus dangereux effet. Comme ils sont tous et chacun en sa manière très-violens, ils poussent aussi très-violemment les hommes à pécher. Aussi voyons-nous que ceux qui en sont possédés, ne se souviennent, ni du paradis, ni de l'enfer, ni du jugement, ni de la mort, ni des promesses, ni des menaces, non plus que des bienfaits de Dieu; au contraire ils passent par-dessus tout ceci, avec autant de facilité que si ce n'étoient que des toiles d'araignée, pour arriver où ils aspirent.

Puisque c'étoit de ces trois mauvaises sources que procédoient tous nos maux, et les trois plus dangereuses blessures de la nature humaine, il étoit très-convenable que ce Seigneur qui est venu du ciel pour être le médecin du monde, fût pourvu de tous les remèdes nécessaires pour sa guérison. C'est pourquoi outre le remède de la grâce, et des sacremens qui servent pour tout ceci, il a voulu encore que sa vie fût pauvre, humble, laborieuse, et sa mort beaucoup davantage. Que s'il venoit pour ce dessein, de quelle autre manière est-ce qu'il devoit venir? Devoit-il emprunter l'éclat et la pompe, venant pour guérir notre orgueil? Devoit-il venir chargé d'or et de richesses, lui qui venoit pour guérir les appétits déréglés que nous avions pour le bien? Devoit il venir comblé de plaisirs et de délices, comme un autre Salomon, lui qui venoit pour en condamner l'excès? Car si un contraire se guérit par son contraire, en quel état devoit venir le souverain médecin de nos maux, sinon avec les remèdes des vertus qui leur étoient contraires?

Ce grand exemple a donc été un très-puissant motif à tous les saints, pour les porter au mépris du monde, et à l'amour de cette sorte de vie qu'ils ont vu mener à leur maître. En effet, quel homme sauroit-on trouver si ingrat et si méconnoissant, qui voyant le créateur des cieux, le Seigneur des anges, la gloire des bienheureux sous une figure si humble, et dans la souffrance de tant de peines et de travaux, ne dût s'efforcer d'imiter quelque chose de ce qu'il verroit en lui, quand ce ne seroit que pour ne pas souffrir qu'un

si cher remède et d'un si haut prix, ne fût pas inutilement employé ? O remède, s'écrie saint Augustin, qui remédiez à tout ! « qui ramassez tout ce qui étoit » dispersé, qui renforcez tout ce qui étoit foible et in» firme, qui retranchez les choses superflues, qui » corrigez celles qui étoient dépravées ! » Comment se pourra guérir l'orgueil s'il ne se guérit pas par cette humilité du Sauveur ? Comment se pourra guérir l'avarice, si elle ne se guérit pas par sa pauvreté ? Mais il ne nous a pas moins enseigné cette philosophie céleste dans sa nativité, que dans sa mort ; puisque dès le premier jour qu'il vint au monde, sans avoir égard à la rigueur du temps ni de la saison, il voulut être logé dans une étable, couché dans une crèche, et éprouver à l'heure même par sa propre expérience, une partie des injures et des misères de la vie. Car comme saint Bernard a remarqué : « Le temps de sa » naissance fut l'hiver, la nuit froide, le lieu décou» vert, le lit dur, les langes pauvres et déchirés, et » la compagnie, Joseph et Marie seuls. » Après cela que trouverons-nous de comparable à cette pauvreté et à cette humilité ? Dans quel plus grand abaissement se pouvoit mettre ce Seigneur, que de naître dans une étable et d'être couché dans une crèche, c'est-à-dire, partager son lit et son logement avec des bêtes ? O roi des anges ! O Seigneur et maître des cieux, quel lieu avez-vous choisi ? si le ciel est votre trône, et la terre l'escabeau royal de vos pieds ; si vous êtes assis par dessus les chérubins, et si vous voyez de là les abîmes, comment avez-vous voulu poser votre siége

dans l'abîme d'une si grande bassesse ? La cause de tout ceci sans que nous nous mettions en peine d'en chercher d'autre, n'a été que le soin de remédier aux désordres de notre vie; car il faut commencer plutôt à enseigner par exemple, ce qui se doit après publier par la parole; et cette crèche est une chaire, Seigneur, d'où sans parler vous enseignez très-efficacement, et le mépris du monde, et la philosophie de l'Evangile.

§ 1.

Le Disciple. Je suis très-satisfait, et vous m'avez suffisamment prouvé que la plus convenable manière de vivre que le Sauveur devoit embrasser, étoit celle qu'il a choisie, supposé qu'il vînt pour chasser les péchés du monde, et pour en couper toutes les racines. En effet venant pour combattre contre ces trois forts et puissans géans, pour renverser ces idoles, que tous les peuples du monde adoroient, et pour faire la guerre au faste, à la vanité, à l'orgueil, à l'avarice, aux délices qui tenoient le monde sous leur tyrannie, et qui attiroient tous les hommes après elles, en les éloignant du service de Dieu pour s'adonner au culte des fausses divinités; de quelles autres armes se devoit-il servir pour leur faire la guerre, et en quel autre état devoit-il venir ?

Mais puisque vous m'avez dit, que ce n'étoit pas seulement pour chasser les maux du monde qui sont les péchés, que Notre-Seigneur est descendu sur la terre, mais aussi pour nous enrichir des véritables biens, je

voudrois bien savoir comment cet habit de pauvreté et de bassesse peut servir à ce même effet?

Le Docteur. Je vous ferai voir ceci aussi clairement que le reste, mais pour cela il faut supposer premièrement, que le plus grand bien que puisse acquérir la créature raisonnable, est de se rendre semblable à son créateur, imitant selon ses forces et sa capacité, cette souveraine sainteté et cette parfaite pureté qui est en lui. Personne ne doit craindre que d'aspirer à cette ressemblance soit un effet de présomption, puisque lui-même nous y exhorte si souvent, lorsqu'il dit : *Soyez saint comme je suis saint;* l'Apôtre ne nous y exhorte pas moins par ces paroles : *Le premier homme créé de terre a été terrestre, mais le second qui est venu du ciel est céleste; les hommes de la terre sont semblables à celui qui étoit terrestre, mais les hommes du ciel sont semblables à cet homme céleste; tellement que si jusqu'à présent nous avons porté l'image et la ressemblance de l'homme terrestre; il faut que nous portions maintenant l'image de cet homme tout céleste et tout divin.*

Le Seigneur nous a divinement représenté cette excellence de vie par une fort belle comparaison du prophète Ezéchiel qui dit : *Je prendrai de la moëlle du haut cèdre, et des rejetons de ses branches, et les planterai sur une haute montagne, où ils naîtront et donneront leur fruit.* Quel est ce cèdre, cette moëlle, et ces rejetons? Le haut cèdre, c'est le Père tout-puissant; la moëlle du cèdre, c'est le Fils qui est dans le sein du Père, et le rejeton des hautes branches, le

Saint-Esprit qui procède de tous les deux. Ce rejeton avec la moëlle a été planté sur la haute montagne de l'Eglise, laquelle a reçu ce divin esprit, et a donné son fruit céleste, élevant sur la terre des hommes célestes et divins, conformes à la nature de la plante qui a été plantée sur elle.

C'est donc pour cela principalement que le Fils de Dieu est venu au monde, et c'est pour cela même qu'il nous a envoyé son Saint-Esprit, afin que par la vertu de ce divin Esprit, les hommes fussent tellement spiritualisés et divinisés, que se dépouillant de toute leur chair, ils pussent mener une vie d'hommes célestes. Elle est appelée vie céleste à cause de la ressemblance qu'elle a en sa manière, avec la vie de ces bienheureux esprits; lesquels comme libres et dégagés de toutes les choses de la terre, sont toujours occupés à la contemplation des divines beautés, jouissant de cette lumière infinie et de ce bien infini et universel, qui contient tous les autres biens. C'est ce que font en quelque façon, ceux qui étant favorisés des grâces de cet Esprit céleste, sont parvenus à cette sorte de vie; et ce qu'ont fait tous les saints, qui après avoir fait divorce avec le monde, n'ont employé tous leurs soins et leur étude, qu'à penser à Dieu et à converser avec lui. Tellement qu'il n'y avoit que leur seul corps qui fût au monde, mais leur esprit, leurs pensées et leurs désirs n'étoient que pour cette patrie céleste. C'est de ce genre de vie que Dieu est le principal auteur, et lui-même s'en glorifie, parlant au saint patriarche Jacob en ces termes : *Peut-être que tu sais l'ordre qui est*

établi au ciel, et que tu seras assez puissant pour établir le même ordre sur la terre ? C'est Dieu seul qui est capable de faire ce changement, tel qu'est celui des hommes, qui étant sur la terre, imitent l'ordre, la pureté et les exercices du ciel. L'Apôtre nous fait voir qu'il pratiquoit ceci, lorsqu'il dit : « Qu'il n'avoit » plus de conversation ni de pratique qu'au ciel; » parce qu'il ne tournoit plus les yeux de son âme sur les choses temporelles qui se voient, mais sur les éternelles qui ne se voient pas.

Mais pour venir à bout d'une si haute et si généreuse entreprise, il faut que l'homme renonce généralement à toutes les affections déréglées, et à tous les soins et les empressemens du monde; car, ainsi que dit fort bien saint Jean Climaque : « Comme il » est impossible qu'un même œil regarde en même » temps le ciel et la terre, parce que ce sont deux » termes contraires; de même il est impossible de te- » nir son cœur attaché à l'amour des choses du ciel, » et à celles de la terre, parce que pour vivre aux » unes, il est nécessaire de mourir aux autres. » C'est en ceci que consiste cette abnégation et cette croix de l'Evangile, aussi-bien que cette mortification à laquelle nous sommes tant de fois invités par l'Apôtre, lorsqu'il nous exhorte si fort à mourir de ce genre de mort aux choses du monde, pour vivre à celles du ciel.

Mais une viande si exquise et si précieuse ne se donne pas à vil prix, elle nous coûte au contraire fort cher, puisque pour l'obtenir il faut ainsi que nous venons de

de dire, bannir de notre âme tous les appétits des choses de la terre; afin que ramassant et réunissant ensemble toutes ses forces, ces filets d'eau de son amour qui se perdoient dans la terre par tous ces divers canaux, s'élèvent vers le ciel et se remplissent de l'amour du vrai et souverain bien qui est Dieu. Et quoiqu'il y ait divers degrés en la vie évangélique, par lesquels les hommes peuvent parvenir à leur salut; celui-ci néanmoins étant le plus assuré, nous disons aussi que c'est principalement pour le fonder et pour le bien établir, que le Fils de Dieu est venu au monde, ayant spécifié la cause de sa venue, du nom de la fin et du dernier terme qu'il s'étoit proposé en se faisant homme.

Que s'il est vrai que ce céleste et nouvel homme soit venu pour ce sujet, comment devoit-il mieux annoncer et proposer cette sorte de vie, qu'en l'honorant et l'exerçant en sa propre personne? Comment pouvoit-il mieux donner crédit à ce remède, qu'en s'en servant le premier? Comment auroit-il pu persuader que ceci étoit le meilleur, s'il eût lui-même pris tout le contraire? Comment auroit-il pu faire que les hommes se fussent revêtus de cet habit d'homme nouveau, s'il fût venu vêtu du vieil homme et déjà tout usé dans le monde? Comment les hommes eussent-ils pu ajouter foi aux paroles de celui qui condamnoit l'affection démésurée des richesses, de l'honneur et des plaisirs, s'il fût venu accompagné de toutes les mêmes choses qu'il blâmoit. Il devoit donc venir tel qu'il est venu, dépouillé de tous les biens du corps. et enrichi de tous les biens de l'âme; humble au dehors, et au

dedans glorieux et triomphant; méprisé aux yeux des hommes, et précieux devant les yeux de Dieu. Enfin il devoit venir tel qu'il vouloit que nous fussions, et son genre de vie devoit être tel que sa doctrine; car s'il y eût eu de la différence, il eût été contraire à lui-même, et par ses actions il eût détruit ce qu'il vouloit établir par ses paroles.

Le Disciple. Véritablement vous avez pleinement satisfait mon esprit par les choses que vous m'avez enseignées, et je ne pense pas qu'il y ait d'entendement, quelque aveugle qu'il soit, qui venant à considérer les convenances que vous avez proposées, n'en demeure pleinement et absolument convaincu, et qui ne voie clairement que celui qui venoit pour réformer les désordres et les déréglemens du monde, ne pouvoit prendre un habit, ni suivre un genre de vie plus convenable à son dessein; car celui qui vouloit que les hommes terrestres et charnels devinssent des hommes célestes et spirituels, ne pouvoit pas faire qu'ils s'attachassent à l'un, sans se dépouiller de l'autre. Que s'il est vrai que la plus grande perfection que l'homme puisse acquérir en cette vie, consiste en ce point, n'étoit-il pas juste que celui qui venoit pour nous en ouvrir le chemin en fût le premier orné, et qu'il fût revêtu de toutes les conditions dont il vouloit que nous fussions pourvus ?

§ 2.

Pour montrer qu'il a été convenable que Jésus-Christ ait mené cette sorte de vie pauvre et humiliée, à cause de la fin pour laquelle l'homme a été créé.

Le Docteur. Cette matière est si riche et si abondante, que quelque chose que nous en puissions dire, il en restera toujours plus que nous n'en aurons dit. Car quelle langue sera assez éloquente pour expliquer ce que la sagesse infinie de Dieu a ordonné dans une si importante occasion ? Mais puisque vous avez eu tant de satisfaction d'apprendre ce que je vous ai enseigné jusqu'ici, je veux aller encore plus loin, pour vous faire mieux comprendre presque les mêmes choses que je viens de vous expliquer, quoiqu'en des termes et d'une manière différente. Pour vous éclaircir ceci, vous devez savoir que comme généralement dans toutes les choses il y en a qui sont véritables, et les autres fausses, d'une telle manière néanmoins qu'elles semblent véritables, il en est de même de la félicité de l'homme; il y en a une véritable, et une autre seulement apparente qui semble être véritable, et qui ne l'est pas ; et néanmoins avec cette apparence fausse et contrefaite, elle trompe la plus grande partie du monde. Cette félicité est celle qui consiste en l'abondance des richesses, des honneurs et des voluptés sensuelles, laquelle est fausse, trompeuse, de courte durée, fragile et sujette à mille soins et à mille sortes d'ennuis. L'autre félicité qui est la véritable, consiste toute au

contraire, non dans les biens du corps, mais dans les biens de l'âme, qui sont des biens spirituels, et principalement en la contemplation et en l'amour du bien souverain qui est Dieu, en qui l'homme trouve son véritable et parfait repos. Mais que fait le diable pour nous détourner de cette contemplation, et pour nous séduire? Il nous met devant les yeux l'appétit de cette félicité sensible et extérieure, qui semble être une félicité et qui ne l'est pas; et nous, comme des gens grossiers et sans expérience, nous nous laissons aveugler par l'éclat de cette fausse félicité, ou pour mieux dire, nous nous laissons tromper comme des bêtes, par le goût et par l'apparence de cet appât extérieur; de cette sorte il nous prend et nous réduit sous sa captivité, en nous faisant esclaves de nos appétits. C'est de ce genre de tromperie que naissent toutes les autres tromperies et tous les malheurs de cette vie; parce que la fin de la vie étant pervertie, il faut nécessairement que la vie soit aussi toute pervertie, et en désordre. Tellement que l'homme abusé, présupposant que toute sa félicité consiste en ce genre de biens, il s'occupe tout entier à les rechercher et à les acquérir, employant pour cela tous les soins et tous les péchés que requiert cette malheureuse possession.

Cette erreur étant si générale et si dangereuse, il falloit que ce Seigneur qui étoit descendu du ciel pour nous enseigner la vérité, nous en garantît, et qu'il nous fit comprendre en quoi consistoit la véritable félicité, nous montrant aussi les moyens pour l'acquérir. C'est donc lui qui nous a appris que dans la con-

templation et dans l'amour du bien souverain, (qui est l'opération du plus grand des dons du Saint-Esprit, qu'on appelle sagesse,) consistoit notre vraie félicité; et que les principaux moyens pour l'aquérir, c'étoit le mépris de toutes les choses du monde, et la mortification de toutes les passions et de toutes les délices de notre chair. Cette doctrine, outre qu'elle nous est inspirée par les lumières de la foi, nous est encore confirmée par celles de la raison naturelle; y ayant eu même des philosophes qui sont parvenus à ce degré de sagesse, et qui ont soutenu que c'étoit en cela que consistoit le souverain bien de l'homme. Ce n'est pas que leur philosophie et la nôtre ne soient fort différentes; parce que la nôtre nous est inspirée par le Saint-Esprit, au lieu que la leur s'acquéroit par une étude humaine. Entre ces grands philosophes, Platon est l'un de ceux qui ont le plus fortement appuyé cette opinion, ayant conclu dans son dialogue intitulé Phédon, et parlant sous la personne de Socrate, que toute notre félicité consistoit en cette sorte de sagesse.

Cette précieuse mine d'or (que tous les premiers philosophes avoient fort recherchée sans la pouvoir rencontrer) étant découverte, les amis de Socrate vinrent le prier avec grande instance qu'il leur enseignât les moyens pour acquérir un si grand bien. Il leur répondit, que ce n'étoit pas une sagesse que l'on pût acquérir en cette vie, et qu'il en falloit attendre une autre. Entre les raisons qu'il alléguoit pour cela, une des principales étoit que l'homme en cette vie est sujet à une infinité de nécessités, de maladies, de

soins, d'affaires, de peines, de périls, de disgrâces, et d'une infinité d'autres accidens qui arrivent durant le cours de la vie, soit en nos personnes propres, ou en celles de nos proches et de nos amis, dont les maux et les adversités ne nous troublent et ne nous inquiètent pas moins que les nôtres mêmes. Or, l'âme étant si étroitement qu'elle est unie et attachée à son corps, se trouvant engagée et accablée par tant de sollicitudes, et piquée de tant d'épines, ne peut avec liberté s'élever à la contemplation de cette souveraine sagesse qui a son trône devant une lumière inaccessible, et qui ne se laisse pas bien connoître, si ce n'est à des âmes pures et dégagées de toutes les affections déréglées, et de tous les embarras du monde : car autrement si elle veut s'élever en haut, la pesanteur de la chair, et le fardeau des soins et des inquiétudes la retirent en bas, et l'empêchent d'arriver à cette souveraine sagesse. C'est pourquoi ce grand philosophe avoit beaucoup de raison de dire, que l'homme ne pourroit parvenir à cette sagesse et s'occuper tout entier en ce bel exercice, que son âme ne fût dégagée de la servitude du corps, par le moyen de la mort qui délioit ce nœud, et qui rompoit cette union; laquelle étant une fois détruite, il pouvoit avec liberté s'élever en haut sans aucun obstacle ni empêchement du corps.

Ce philosophe néanmoins apporte quelque tempérament à cette opinion, lorsqu'il dit : Que s'il y avoit quelqu'un qui vécût de telle sorte, qu'en cette vie il fût comme s'il en étoit déjà dehors, et qu'il bannît

de soi tous les soins et toutes les affections de son corps, comme s'il en étoit déjà séparé, il se pourroit tenir déjà pour mort; et plus il se trouveroit en cet état, plus il seroit capable de vaquer à la contemplation des choses divines; en quoi consiste, comme nous avons dit, le propre et le vrai office de cette sagesse. Par ce genre de mort, ce philosophe entend la séparation de tous les appétits de notre corps; ce qui ne se peut mieux expliquer que par le nom de mort, parce que la mort n'est autre chose que la séparation de l'âme et du corps. Or, l'office de l'homme véritablement sage, est de séparer son âme, autant qu'il lui est possible, des soins démesurés, et des appétits et délices de son corps, se contentant de ce qui est purement et ponctuellement nécessaire pour le soutien de sa vie. Cette opinion, au rapport de saint Jérôme, dans l'épitaphe de Népotien, a été extrêmement louée de plusieurs grands philosophes, qui l'ont exaltée jusqu'au ciel. Ce qu'ils ont fait, sans doute, avec beaucoup de raison; car outre qu'elle est très-véritable, elle sert encore d'un argument très-ferme et très-solide, pour prouver et pour confirmer la vérité de la perfection évangélique. Le Prophète nous l'avoit déjà auparavant enseignée en deux seules paroles, lorsqu'il nous avoit dit : *Détachez-vous, et voyez que je suis Dieu.* Et par là nous voyons qu'il avoit pris le détachement des choses du monde pour un moyen d'élever et d'occuper l'âme à la connoissance et à la contemplation du souverain bien. Lorsque nous entreprenons de faire cette séparation, elle doit être si géné-

rale, qu'elle puisse mériter le nom de mort, qui lui a été donné par les philosophes; puisque la mort n'est autre chose, comme nous avons déjà dit, que la séparation de l'âme d'avec le corps. Les philosophes sont parvenus à ce point; il leur a semblé qu'ils avoient volé fort haut, et qu'ils étoient déjà arrivés où plusieurs des plus grands esprits avoient aspiré; qui étoit de bien établir en quoi consistoit le souverain bien, et par quel moyen on le pouvoit acquérir. Mais nous avons grand sujet de rendre des grâces infinies à ce souverain Maître venu du ciel, qui nous a si bien enseigné cette philosophie, à laquelle les plus grands hommes de tous les siècles, après une très-longue étude, étoient à peine parvenus, sans néanmoins l'avoir jamais pratiquée. Car un nombre infini de personnes, sans aucune connoissance des lettres, l'ont non-seulement comprise, mais très parfaitement exercée. Et n'est-ce pas ce qu'ont fait dès la naissance de l'Eglise tous ces saints pères d'Egypte qui vivoient dans les déserts et dans la solitude? lesquels nous pouvons presque dire avoir été plus que morts au monde et à leur propre chair; puisque la plupart la nourrissoient des seuls légumes, ou des racines d'herbes sauvages. Saint Jérôme en rend un célèbre témoignage en une épître qu'il écrit à la vierge Eustochie, où parlant de la pénitence qu'il faisoit au désert, il dit: « Je » ne parle ni du boire ni du manger; parce que les » moines, quoi que malades, ne boivent que de l'eau, » et tiennent pour une espèce de luxe de manger quoi » que ce soit de cuit. » Ces saints personnages ainsi

degagés de la servitude de leurs corps, employoient tous les jours et toutes les nuits à l'étude et à l'exercice de cette divine philosophie; et en cela ils recevoient des joies et des consolations infinies du Saint-Esprit. Car autrement comment est-ce que des hommes de chair eussent pu supporter une vie et une solitude tellement insupportables, l'homme étant naturellement animal politique, et ami de la société et de la compagnie? Le même saint Jérôme parlant de ces saints pères dans l'épître que je viens d'alléguer, dit: « Qu'ils » vivoient dans la chair, comme s'ils en eussent été » déjà séparés. » Et en ce peu de paroles il a compris tout ce que j'ai pu dire de cette mort philosophique. Philon, l'un des plus graves et des plus éloquens philosophes du monde, décrit ce genre de mort, et cette sorte d'exercice que pratiquoient les premiers fidèles qui faisoient leur retraite aux environs d'Alexandrie. Nous rapporterons ci-après, et en leur propre lieu, les choses qu'il en a remarquées. Et en cet endroit je dirai seulement ce qui regarde le sujet que je traite. « Il dit donc que ces saints faisoient leur demeure éloi- » gnés de tout le commerce des hommes, dans de cer- » taines petites cellules, qu'ils dressoient près du lac » appelé Marian. Qu'ils quittoient premièrement, et » abandonnoient toutes les possessions et toutes les af- » faires temporelles, et par ce moyen ils arrachoient » de leur cœur tout l'amour et tout le soin des affai- » res du monde. Aucun d'eux, dit-il, ne boit ni ne » mange, que le soleil ne soit couché; et leur temps » est départi de telle sorte, que le jour s'emploie à

» l'étude de la sagesse, et une partie de la nuit à satisfaire aux nécessités du corps. Il y en a parmi eux » qui passent trois jours entiers sans manger, et ce » sont ceux que la parole divine a rendus bien plus » affamés de ses secrets que des autres viandes. Tous » ceux qui pénètrent plus avant dans cette haute sagesse, et qui découvrent mieux la profondeur des » divins secrets de l'Ecriture sainte, demeurent tellement attachés à la douceur de ces viandes salutaires, qu'ils oublient les corporelles jusqu'au sixième » jour, et alors ils prennent quelque chose, non pas » pour aucun goût ni pour aucun plaisir qu'ils y trouvent, mais seulement pour nourrir le corps. » Voilà les paroles de Philon.

Le Disciple. Je suis infiniment étonné de ce que vous me dites d'un auteur si grave, et d'un témoin si célèbre, comme a été Philon. Et sans son autorité je n'aurois jamais pu croire que des corps humains eussent pu demeurer si long-temps sans se nourrir, ni que des esprits eussent pu demeurer attachés un si grand espace de temps à la contemplation et à la recherche des choses divines. Cela étant, de combien est-ce que notre philosophie est plus haute et plus admirable que celle de ces grands philosophes que vous m'avez nommés ! et de combien est-ce que nos philosophes ont outre-passé tout ce que les autres avoient pu s'imaginer ! Quelle mort, ou quel plus grand détachement du corps peut-on concevoir que celui-ci, où le corps passe six jours entiers sans nourriture? Combien grandes devoient être les joies, les forces et les consola-

tions de ceux qui pouvoient supporter un jeûne si long ! Mais dites-moi, je vous prie, si au temps où nous sommes il reste encore quelques vestiges de la sainteté de ces anciens pères?

Le Docteur. C'est un article de foi que le Saint-Esprit demeurera dans l'Eglise jusqu'à la fin du monde, et c'est lui qui est le principal auteur de cette doctrine céleste. Tellement que notre Sauveur en quittant ses disciples leur dit : Voyez, *je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Et là-dessus nous devons croire que l'Eglise ne sera jamais sans avoir des enfans qui ayant méprisé les choses du monde, mettront tout leur amour, toute leur félicité, et toute leur espérance en Dieu. Il est vrai que, comme dit Cassien, ces grandes abstinences de semaines entières sans rien manger, ne peuvent pas s'accommoder au tempérament de nos régions occidentales. Mais pour le reste, comme la pauvreté, l'austérité de vie, l'attention continuelle à la prière, enfin, ce genre de mort dont nous venons de parler, se trouve et se pratique dans plusieurs parties de la chrétienté. Car il est certain qu'elle contient plusieurs monastères, et même des provinces entières, où cette philosophie est mieux étendue, et mieux pratiquée, qu'elle n'a jamais été comprise par Socrate, ni par Platon son disciple. Ce qu'il y a encore en ceci de plus admirable, est que ceux qui exercent cette divine philosophie, ne sont pas des gens savans, ni versés dans les sectes ou dans les sciences humaines, mais des gens sans aucune sorte d'étude, ni de doctrine. Tellement que si ces philosophes

humains revenoient au monde, et s'ils voyoient que cette haute philosophie qu'ils avoient tâché d'acquérir avec tant d'étude, a été comprise et pratiquée en tant de lieux par cette sorte de gens, ils ne sauroient assez s'en étonner, ni s'empêcher d'avouer que le doigt de Dieu y est, et par conséquent que la foi et la religion qui ont pu comprendre une si haute philosophie, sont certaines et véritables.

Pour reprendre notre premier discours, je dis, que si nous sommes bien persuadés, non-seulement par la lumière de la foi, mais aussi par la raison, et par le témoignage de plusieurs grands philosophes, que la vie du vrai sage consiste en ce genre de mort, que nous disons être l'abandonnement des biens du monde, et des délices du corps, pour employer notre esprit tout entier à la contemplation des choses divines, quelle autre pouvoit être la vie de ce grand philosophe descendu exprès du ciel pour nous enseigner cette philosophie céleste, sinon, pauvre, humble et laborieuse? Et si, comme nous avons prouvé, il y a deux sortes de félicité, l'une fausse, qui consiste en l'abondance des biens du corps, et l'autre véritable, qui consiste aux biens de l'âme et au mépris de ceux du corps, en quel état devoit venir au monde celui qui venoit pour condamner la fausse félicité, et pour nous enseigner la véritable? Et en ceci nous voyons fort clairement la tromperie et l'erreur des pauvres mortels, qui pensant bien rencontrer la véritable félicité, se jettent à corps perdu après les biens du corps. Cette erreur n'est pas moindre que seroit celle d'un homme

qui voulant naviguer en orient, prendroit la route d'occident, puisque cherchant la félicité, ils s'arrêtent à ce qui est entièrement contraire à la véritable félicité. Or, comme la vérité ne peut compatir avec le mensonge, parce que l'un détruit l'autre, aussi peu saurions-nous trouver ensemble la vraie et la fausse félicité, lesquelles ne sont pas moins contraires l'une à l'autre, que la vérité et le mensonge.

IV.e DIALOGUE,

Où il est traité des causes et des convenances de la mort et passion de notre Sauveur.

Le Disciple. Il est temps maintenant, ce me semble, que nous commencions à parler du plus haut point qu'il y ait en tout ce mystère de notre rédemption, qui est le mystère de la croix, et de la mort du Fils de Dieu; laquelle, comme dit l'Apôtre, « fut un scandale » pour les Juifs, et une matière de risée pour les gen» tils. » Car, comme dit saint Grégoire, il sembla aux hommes que c'étoit une vraie folie de croire que l'auteur de la vie voulût mourir pour eux; et de là vint que l'homme prit pour sujet de scandale et d'incrédulité, ce qui lui devoit servir d'aiguillon, et de motif pour aimer davantage. Afin que Dieu me garantisse d'un si grand péril, outre le secours de la foi, (que nous avons tous par la miséricorde de Dieu) pour ne pas douter d'un si grand mystère, je serai bien aise

d'apprendre, s'il vous plaît, les convenances et les fruits que la raison humaine, éclairée par la foi même, en peut recueillir; car la prudence humaine s'effarouche extrêmement d'entendre parler de la mort d'un Dieu.

Le Docteur. La cause de cet étonnement vient de ce que les hommes sont si charnels, et font si peu de cas de l'esprit, qu'ils ne connoissent ni d'autres biens, ni d'autres maux que ceux du corps. Tellement qu'ils s'abandonnent entièrement à la recherche des uns, et fuient (comme l'on dit) à toutes voiles les autres. Et parce qu'entre les maux du corps, Aristote soutient que la mort est le plus terrible, ils la craignent si fort, et l'ont tellement en horreur, que la plupart n'y osent pas seulement penser. Mais avant que je commence de répondre à cette question, je vous veux avertir que lorsque dans les articles de notre foi, nous confessons que Dieu est mort, et a souffert, nous n'entendons pas que Dieu selon la nature divine ait souffert, mais seulement selon la nature humaine qu'il avoit prise pour l'amour de nous. Car cette très-haute substance est tellement simple, tellement pure et tellement immuable, qu'il n'y a aucune sorte ni de qualité, ni d'accident, ni quelque autre cause étrangère qui puisse tomber en elle; parce qu'en Dieu il n'y a nulle autre chose que Dieu. Et sur cela saint Augustin a fort bien dit: « Que comme dans la mort d'un martyr, il n'y » avoit que le corps qui mouroit, et non pas l'âme, » aussi lorsque le Fils de Dieu souffroit, la seule hu- » manité sacrée souffroit, mais la divinité demeuroit

» libre et exempte de toute passion. » Ceci nous est fort bien représenté dans ce célèbre sacrifice d'Abraham, à qui Dieu commanda d'immoler son fils Isaac; mais au même temps qu'il leva le bras pour le sacrifier, un ange lui prit la main, et lui commanda de ne le pas toucher, puisqu'il avoit déjà montré l'intégrité de sa foi et de son obéissance; et à l'instant il vit un belier dans un buisson, attaché par les cornes, lequel il offrit en sacrifice. Tellement que le fils demeura en vie, et le belier seulement fut tué. Ceci, comme dit saint Ambroise, nous représente fort bien la condition du sacrifice de notre rédempteur, en la personne duquel nous confessons et adorons deux natures, la divine et l'humaine; dont la seule humaine souffroit, mais la divine comme un autre Isaac, demeuroit libre, et exempte de toute passion.

Le Disciple. Ce que vous dites est clair, et tout le monde le croit ainsi; mais cela étant véritable, pourquoi est-ce que nous confessons que Dieu souffrit, qu'il mourut, et qu'il fut enseveli; puisque tout ceci ne regarde pas la divinité, mais la seule humanité?

Le Docteur. Je réponds à cela, que le lien avec lequel le Fils de Dieu unit à lui notre humanité, fut si étroit, que bien que nous reconnoissions en lui deux natures parfaites et distinctes, nous ne reconnoissons néanmoins qu'une seule personne qui les soutient toutes deux, qui est un seul Christ. Tellement qu'à cause de cette liaison si étroite la propriété de l'une de ces natures vient à se joindre avec l'autre; si bien que ce qui est le propre de Dieu, est attribué à l'humanité

sacrée ; et ce qui est à elle, est attribué à Dieu. Nous voyons la même chose dans les mariages, où les conjoints devenant une même chose, tous les biens et les avantages de l'un se communiquent à l'autre ; de sorte que si un roi épouse une femme de moindre condition, (comme fit jadis le roi Assuérus, lorsqu'il épousa Esther) elle sera et s'appellera reine, comme lui roi. Nous reconnoissons et confessons la même chose en ce mariage spirituel du Verbe divin avec la nature humaine, et cela avec bien plus de raison, parce que cette liaison et cette union est bien la plus étroite, la plus admirable et la plus divine qu'il y ait entre toutes les choses créées.

Ce fondement ainsi posé, je répondrai à la question que vous venez de me proposer, quoique dès le commencement j'appréhende d'entrer et de m'engager en cette mer si profonde, et dans laquelle il y a tant de grandeurs et tant de merveilles, que les langues même des anges ne seroient pas capables de les expliquer ; mais comme cette parole d'Aristote est fort véritable, que le peu que nous sommes capables de concevoir des choses les plus hautes et les plus relevées, est à préférer de beaucoup, et est plus agréable que tout ce que nous pouvons comprendre des choses basses, ce peu que nous pourrons dire de ce grand mystère, ne laissera pas de nous causer un profit et un plaisir inestimables.

Je dis donc que la mort violente est accompagnée d'une condition qui se rencontre en fort peu d'autres choses ; qui est qu'elle peut être la chose du monde la plus

plus basse et la plus honteuse, comme aussi la plus honorable et la plus glorieuse. Car de voir un homme puni pour ses crimes, c'est ce qu'il y a de plus bas et de plus ignominieux; parce que cela est accompagné de deux grands maux, qui sont la coulpe et la peine. Mais au contraire, si l'on fait mourir violemment un homme pour le service de sa patrie, de son roi, de sa religion, pour la conservation de sa chasteté, ou pour quelqu'autre vertu, il est tout certain que cette mort sera d'autant plus glorieuse et plus honorable, qu'elle aura été plus cruelle, plus douloureuse et plus ignominieuse; de sorte que pour juger d'une mort, nous ne considérons pas la souffrance, mais ce qui l'a causée; et selon la cause nous l'estimons, ou nous la blâmons. C'est pourquoi, comme nous disons que l'amour est tel que la chose aimée, si elle est bonne il est bon, comme au contraire, si elle est mauvaise il est mauvais; ainsi en cette manière nous disons que la mort est semblable à sa cause bonne ou mauvaise, honnête ou déshonnête selon sa cause. Quel honneur ne rendit point Rome aux Décies, pour s'être dévoués à la mort pour leur patrie! Combien a été louée et estimée l'action de Régulus, lequel ne laissa pas pour aucune considération ni pour la crainte même de la mort, de conseiller ce qu'il croyoit être utile au bien de sa patrie, et qui néanmoins pour garder la foi qu'il avoit engagée, s'en retourna à Carthage, où, à cause des conseils qu'il avoit donnés au préjudice des Carthaginois, il fut tourmenté d'une infinité de très-cruels supplices! Mais sans nous arrêter aux exemples des païens,

qui ne voit combien glorieuse est la mort de nos vierges sainte Agnès, sainte Marguerite, sainte Dorothée, sainte Agathe, et d'une infinité d'autres, lesquelles pour conserver leur chasteté méprisèrent d'un côté toutes les menaces, et de l'autre les plus avantageuses promesses des tyrans? Mais entre tous ces exemples je ne dois pas taire celui de la grande pureté de la vierge Potamienne, puisqu'il est moins public que les autres, bien qu'il soit écrit par Palladius, et par Eusèbe au sixième livre de son histoire Ecclésiastique : « Ils rapportent donc l'un et l'autre, que cette vierge » ayant été aimée à cause de son extrême beauté, par » un seigneur de grande condition qu'elle servoit, elle » ne put jamais ni par promesses, ni par menaces, » souffrir qu'il fût fait la moindre atteinte à sa chasteté; son cruel amant enragé contre la sainte fille, » l'envoya au président d'Alexandrie, afin que s'il ne » pouvoit pas la disposer à consentir à ses lâches désirs, il lui fît souffrir les plus cruels tourmens. Ce mauvais juge lui ayant mandé que si elle ne cédoit » aux désirs de son maître, il la feroit jeter dans une » chaudière de poix fondue, la vierge consentit de » bon cœur à cette mort pour éviter le péché, le con- » jurant seulement par la vie de l'empereur, qu'il ne » la fît point dépouiller, mais que vêtue comme elle » étoit, elle fût mise dans la chaudière. Ce qui fut » fait; et elle y demeura quelque temps, jusqu'à ce » que la poix ayant gagné le gosier, elle envoya son » esprit très-pur au chaste lit de son Epoux céleste, » triomphant glorieusement de la chair, de la puis-

» sance du monde et du diable, qui étoit le promoteur » de toute cette persécution. » Une mort de cette sorte ne fut-elle pas plus glorieuse que celle de cette Lucrèce tant vantée; laquelle préféra l'honneur à la chasteté, et commit premièrement un grand crime par son adultère; et un second encore plus grand par son homicide? Quoique l'exemple que je viens de raconter soit suffisant pour prouver ce que j'ai avancé, je ne laisserai pas d'en rapporter encore un autre, qui est écrit par le même Eusèbe, au huitième livre de la même histoire, étant très-digne d'être lu et su de tout le monde : « Il dit que dans la même ville d'Alexandrie il y avoit » une vierge d'une rare beauté, et de grande naissance, nommée Dorothée; les biens accompagnoient » ses autres conditions; mais la gloire de ses vertus, » sa prudence, la vivacité de son esprit, et son » adresse à toutes sortes d'honnêtes exercices, la rendoient bien plus illustre que tout le reste. Sa beauté même fut si ravissante, qu'il sembloit que Dieu » la voulût rendre remarquable par-dessus toutes les » personnes de son temps. Mais comme elle faisoit bien » plus de cas de la beauté de l'âme, qui consiste en » la vertu et en l'exercice de la vraie religion, elle se » résolut de consacrer à Dieu avec son esprit, ce qui » étoit encore si agréable aux hommes, tellement » qu'elle fit vœu d'une perpétuelle virginité. L'empereur Maximin, qui ne tâchoit pas moins à souiller » les choses divines, que les humaines, par sa luxure » et par sa brutale cruauté, connoissant l'extrême » beauté de la sainte, mais non pas la force et la

» vigueur de sa résolution, se résolut de surmonter la » fermeté de son chaste dessein ; sachant encore » qu'elle étoit chrétienne, et voyant que par la ri- » gueur des lois elle devoit plutôt être punie que » priée, son esprit demeura en suspens de quel côté » il inclineroit. Mais à la fin la luxure, qui avoit plus » de pouvoir sur lui, l'emporta. Tellement que la sainte » étant sur le point d'être prise pour aller au marty- » re, elle reçut des messagers secrets de la part du » tyran pour corrompre sa chasteté. A ces déshonnê- » tes recherches, elle fit cette généreuse et sage ré- » ponse : Que l'on dît au tyran, qu'elle ne vouloit » pas garder moins net et moins pur le temple de » son corps pour son époux, que celui de son esprit; » et qu'elle ne tenoit pas pour une moindre infidélité » de consentir au violement de l'un, que si elle com- » mettoit le blasphème d'adorer les idoles. Tellement » qu'elle n'étoit pas moins préparée à souffrir la mort » pour l'un que pour l'autre. Qu'il ne convenoit pas à » un barbare si cruel, d'envoyer une ambassade si » civile, et qu'un cœur que les ruisseaux de sang de » tant d'hommes égorgés par ses ordres, n'avoient pu » amollir, ne devoit pas être attendri par de lâches » plaisirs. Cette réponse au lieu d'éteindre les flam- » mes du tyran, ne fit que les allumer davantage; de » sorte qu'il se résolut d'emporter de force ce qu'il ne » pouvoit obtenir par le consentement de la sainte. » Comme elle sut qu'il avoit formé ce dessein, et qu'il » étoit près de l'exécuter, elle abandonna de nuit, sa » maison, sa famille, et ses richesses; et accompa-

» gnée de quelques-unes de ses plus fidèles servantes, » mais surtout de sa très-chère compagne la chaste- » té, elle sortit de la ville, laissant le tyran aussi sur- » pris de se voir moqué de la sorte, qu'étonné d'une » si haute résolution. Il attaqua plusieurs autres da- » mes, et plusieurs autres vierges de grande condi- » tion par les mêmes voies; lesquelles aussi touchées » de l'exemple de Dorothée, firent tant de mépris de » ses recherches, qu'elles aimèrent mieux s'offrir à la » mort, que se soumettre à la servitude de son impu- » dicité. Il ne les épargnoit pas aussi, les faisant tour- » menter par mille sortes de peines; mais elles les en- » duroient avec plaisir, espérant bientôt de leur Sei- » gneur et de leur époux une double couronne, soit » pour le mérite de leur foi, ou pour la récompense » de leur chasteté. » Tout ceci est d'Eusèbe. Et qui n'admirera point la gloire de ces belles morts? Quelles paroles, quel esprit, quelle éloquence pourront dignement louer cette vertu et cette constance si admirables, surtout dans un sexe aussi délicat et aussi foible que celui des femmes? Nous voyons donc par ces exemples, que nous qualifions les morts violentes, et leur donnons des noms selon leurs causes; et que c'est par là que nous disons qu'elles sont honnêtes, ou déshonnêtes.

Mais que dirons-nous des morts des martyrs, qui se sont exposés avec une constance si merveilleuse à toutes sortes de tourmens, pour ne se relâcher pas en la moindre partie de la fidélité qu'ils devoient à leur prince souverain? Quelle bouche les pourra louer assez

dignement? Tout ce long discours n'a été fait que pour vous montrer ce que j'ai dit au commencement, que la mort est telle que le sujet qui l'a causée.

Le Disciple. Qui est-ce qui doute de cette vérité? En quoi est-ce qu'Homère, Virgile, Lucain et plusieurs autres poètes, et très-célèbres historiens, ont mieux déployé les forces de leur éloquence, qu'à louer le courage de ceux qui se sont exposés, ou pour la patrie, ou pour la vertu, à toutes sortes de périls? Et Platon même ne veut-il pas que ceux qui meurent pour la défense de la patrie soient tenus pour des héros, c'est-à-dire pour des hommes divins?

§ 1.

Le Docteur. Puisque cela est si véritable, dites-moi, je vous prie, pour quel sujet vous croyez que Notre Seigneur ait souffert. Et si vous ne le savez pas, demandez-le au prophète Isaïe, il vous dira : *Qu'étant le seul entre tous les enfans d'Adam, qui fût innocent et exempt de péché, il a souffert pour payer la dette de tous nos péchés, selon qu'il avoit été déterminé par le Père éternel.* De sorte qu'il ne souffrit pas seulement pour remédier aux malheurs de sa patrie, mais aussi pour ceux de toutes les nations du monde, et pour tous les siècles passés, présens et à venir. Il souffrit pour la gloire de son Père éternel, et pour lui témoigner son obéissance. Il souffrit pour avoir prêché la vérité de sa doctrine, et pour avoir repris les vices des prêtres et des pontifes, qui entretenoient le peuple dans l'erreur. Il souffrit pour avoir

voulu réformer et renouveler le monde; il souffrit pour nous délivrer de la tyrannie et de la servitude du diable et du péché; il souffrit pour nous rendre purs et nets devant la face de son Père, pour nous ouvrir les portes de son royaume, et pour nous délivrer des peines de l'enfer. Enfin, pour comprendre tout en peu de paroles, il souffrit pour nous communiquer tous ces grands et précieux fruits de l'arbre de la croix, dont nous avons pu voir le dénombrement. C'est aussi par cette mort que nous avons été pourvus de toutes les aides et de tout le secours qui nous étoit nécessaire pour mener dans le monde une vie sainte, et pour mériter ensuite une vie éternelle; car si vous considérez bien les choses, vous verrez que tous ces excellens fruits sont des aides très-efficaces pour un si grand effet; de sorte que pour reprendre tout ce qui a été dit, nous pouvons conclure que par le mystère de la croix nous avons été réconciliés avec le Père éternel, et faits non-seulement ses amis, mais aussi ses enfans. Par la croix nous avons reçu une très-parfaite connoissance de la bonté, de la charité, de la miséricorde et de la justice de Dieu; de l'excellence de la vertu, de la laideur du vice et de tout ce qui concerne notre philosophie. Par la croix le Fils de Dieu nous a rendus dignes de la première grâce et de toutes les autres qui sont requises pour notre salut; de la source et de la vertu de la croix sont découlés les sept sacremens, qui sont les remèdes de toutes nos nécessités et de toutes nos maladies. Que dirai-je davantage? dans le mystère de la croix nous trouvons

tous ces puissans motifs que nous avons déjà expliqués, pour nous exciter à l'amour de Dieu, pour espérer en sa miséricorde, pour craindre sa justice et pour avoir en horreur le péché, qui sont quatre choses les plus nécessaires qu'il y ait dans toute la vie chrétienne. Dans la croix nous trouvons des exemples très-efficaces, pour être portés à embrasser toutes les vertus, et principalement l'humilité, l'obéissance, la patience, l'austérité de vie, la pauvreté évangélique, le mépris du monde et de tous les plaisirs du corps; la croix nous console dans toutes nos afflictions et dans nos maladies; elle nous fournit une matière très-abondante et très-agréable pour méditer, et pour enflammer notre cœur en l'amour de ce Seigneur qui a tant souffert pour nous. La croix nous donne de quoi faire à Dieu des offrandes et des présens, afin de ne pas paroître les mains vides en sa présence, lorsque nous lui demanderons grâce par nos prières. Que dirai-je encore? car je vous avoue que je suis affligé et honteux de dire si peu de choses d'un mystère dont il y a tant de choses à dire. Néanmoins, par ce peu que j'en ai dit, vous pourrez comprendre en quelque sorte combien de différentes faveurs et de puissans secours nous trouvons dans la croix, pour suivre la vertu. Saint Augustin considérant toutes ces choses, s'écrie avec beaucoup de raison, et dit: « O nom » de la croix! mystère couvert et grâce ineffable! O » croix qui avez uni l'homme avec Dieu, et qui l'a» vez délivré de la puissance du diable qui le tenoit » captif! O croix qui faites voir chaque jour aux fidè-

» les les louanges de l'agneau sans tache, qui ôtez » toute la malignité du cruel venin de ce vieux ser- » pent, par la liqueur du sang de Jésus-Christ, et » qui éteignez le feu de l'épée flamboyante, qui défen- » doit l'entrée du paradis ! O croix qui mettez tous les » jours la paix entre les choses de la terre et celles du » ciel, et qui représentez au Père éternel la mort du » médiateur, en faveur des enfans de l'Eglise ! O que » le mystère de la croix est grand et qu'il est pro- » fond; et que le lien de charité par lequel il nous a » unis avec Dieu est ineffable ! Par le moyen de la » croix Dieu a attiré toutes choses après lui, parce » que c'est le vrai arbre de vie, par lequel l'empire » de la mort, qu'un autre arbre nous avoit produit, a » été détruit. » Dans un autre sermon, sur le sujet de la même croix, il dit encore : « Cette croix nous a » causé des biens sans nombre; c'est elle qui nous a » tirés de l'erreur, et qui a éclairé tous ceux qui étoient » dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Elle » nous a faits domestiques, d'étrangers que nous » étions; elle nous a faits voisins, bien que nous fus- » sions fort éloignés; et de pélerins et passans, elle nous » a rendus bourgeois et citoyens; elle a été la mort » des inimitiés, l'affermissement de la paix et le tré- » sor de toutes sortes de biens. C'est par elle que nous » ne nous égarons point parmi les déserts, puisque par » elle nous trouvons le chemin de la vérité. Nous ne » sommes plus en danger d'être chassés du royaume, » puisque nous y sommes entrés par cette porte roya- » le; nous n'avons plus sujet de craindre les flèches

» embrâsées du diable, ayant trouvé la fontaine de » vie pour les éteindre. C'est par elle que l'on ne peut » plus appeler les âmes veuves, puisqu'il leur est venu » un époux du ciel; nous ne craindrons plus le loup » cruel et sanguinaire, puisque par elle nous avons » trouvé le bon pasteur. Par elle nous n'aurons plus » de crainte du tyran, puisqu'elle nous fait voir le vrai » roi que nous devons suivre. » Tout ceci est de saint Augustin.

Le Disciple. Mon cœur s'est infiniment réjoui durant ce beau dénombrement que vous venez de faire des fruits de l'arbre de la croix, lesquels tous ensemble ont été la véritable cause pour laquelle notre Sauveur y endura la mort. Or, puisque les causes de sa passion ont été si glorieuses, la passion même ne doit pas l'être moins. C'est pourquoi je commence tout de nouveau à admirer la sagesse divine, d'avoir su enfermer dans une chose qui sembloit à des yeux de chair si abjecte et si basse (comme la mort d'une croix), tant de richesses et tant de trésors. Mais je voudrois bien après ceci, que vous voulussiez prendre la peine de me donner le moyen de répondre à ce que les infidèles nous opposent, tenant pour une chose très-indigne de cette souveraine majesté, de s'être assujétie à tant de sortes d'injures et de mépris, et à un genre de mort si ignominieux.

Le Docteur. Vous voyez maintenant l'ample et la belle matière que peut avoir une âme religieuse, pour s'étendre et pour philosopher à souhait sur ce que nous venons de dire; mais pour éviter une longueur

trop ennuyeuse, je laisse cela à la dévotion de chacun. Vous devez seulement savoir que ce que je viens de dire, et tout ce que vous avez pu lire au traité précédent, est pour répondre à votre objection, et pour faire voir très clairement que ce genre de mort et toutes les injures qui l'accompagnent, non seulement ne sont pas indignes de cette grandeur suprême; mais au contraire, entre toutes les choses qu'elle a faites jusqu'ici, ou qu'elle fera dans tous les siècles, il n'y en a pas une plus glorieuse, ni plus honorable, ou qui soit plus digne d'une si haute majesté.

Le Disciple. Je suis tout étonné de ce que vous me dites, et je voudrois bien voir comment vous pouvez tirer cette conclusion des choses que vous m'avez expliquées.

Le Docteur. J'en suis bien content, et pour cet effet je prendrai pour fondement ce que je vous ai proposé au commencement du traité précédent, de l'immense bonté de Dieu; puisque c'est elle-même, comme vous avez pu voir, qui est le principe universel de toutes ses œuvres, soit de nature, soit de grâce. Cela nous a été enseigné par le Saint-Esprit, auteur des Ecritures saintes, dans le psaume 135, qui commence par ces mots : *Confessons-nous au Seigneur, parce qu'il est bon, et parce que sa miséricorde est éternelle.* Parce que dans tout ce psaume qui contient vingt-sept versets, le prophète ne raconte que les grandeurs des œuvres divines, tant de nature que de grâce. Et à la fin de chacun de ces versets, il donne pour cause et pour principe de ces œuvres, la miséricorde de Dieu,

qui est l'effet de sa bonté; tellement qu'il répète vingt-sept fois ces mêmes paroles, *parce que sa miséricorde est éternelle.* Ceci ne fut dicté de la sorte par le Saint-Esprit, que pour nous faire entendre, que le premier principe de toutes les œuvres de Dieu, est sa bonté et sa miséricorde, laquelle est toujours accompagnée de ses deux sœurs, la sagesse et la toute-puissance, pour exécuter tout ce que la bonté infinie veut faire. Ainsi toutes les choses créées prêchent et annoncent cette bonté; et toute l'Ecriture depuis le commencement jusqu'à la fin nous dit la même chose. Enfin, entre toutes les perfections de Dieu, c'est celle que lui-même prise davantage, et pour laquelle il demande d'être plus glorifié. Car lorsque David chante que ses miséricordes sont par-dessus toutes ses œuvres, veut-il dire autre chose, sinon que sa bonté, de laquelle sa miséricorde procède, va devant toutes ses autres œuvres? Je vous demande maintenant, (laissant à part la procession des personnes divines), quelle est l'œuvre la plus propre et la plus naturelle de cette même bonté.

Le Disciple. Cela même a déjà été dit, lorsque vous m'avez enseigné que la nature du bien est d'être diffusif et communicatif de soi-même.

§ 2.

Le Docteur. Mais traitons, je vous prie, un peu plus particulièrement cette même vérité; il s'ensuit de là, que la chose la plus propre et la plus naturelle à un homme de bien, est de faire du bien et de faire

les autres gens de bien. Et parce que le plus grand bien que l'on puisse faire à un homme, est de le rendre homme de bien, parce que tout le reste n'est presque rien; il s'ensuit que la plus propre du bon, est de vouloir faire que tous soient bons comme lui. Voilà ce que c'est qu'être communicatif de soi-même. Or, plus l'homme est bon, plus il est ardemment poussé de ce désir; et plus ce désir est grand, plus il s'expose courageusement aux plus grands travaux et aux plus grands périls, quand ce seroit même d'aller jusqu'au bout du monde pour faire réussir son dessein. C'est ce que firent autrefois les apôtres, et ce qu'ont fait depuis tous leurs successeurs, lesquels, comme nous apprenons par les histoires ecclésiastiques, sont allés dans toutes les parties du monde pour mettre ce dessein à exécution, quoiqu'ils sussent qu'il leur en devoit coûter la vie. Quels voyages ne fit point saint Paul? Quelles peines ne souffrit-il point pour ce sujet? Combien de fois fut-il persécuté! combien de fois flagellé! combien de fois emprisonné! et avec cela, quoique captif, il disoit que sa langue n'étoit pas captive; parce que de là même il écrivoit à toutes les églises, ses divines épîtres qui convertissoient tant d'âmes; et ce fut de là, comme il dit lui-même, qu'il convertit Philémon. Que si l'on demande à cet apôtre, ce qui l'obligeoit à souffrir tant de maux et tant de morts, il répondra sans doute qu'il souffroit tout ceci pour l'amour des élus, afin que par le moyen de sa doctrine ils pussent acquérir leur salut. Que dirai-je aussi de notre bienheureux père saint Dominique, lequel selon

qu'il est rapporté en sa vie, se fondoit ainsi qu'un flambeau allumé, de la douleur qu'il ressentoit des âmes qui se perdoient? Je ne dois pas non plus passer sous silence l'exemple du saint diacre Benjamin, rapporté par Nicéphore. Ce saint ayant été fait prisonnier par le commandement du roi de Perse, fut mis en liberté à la prière de l'ambassadeur des Romains, à condition qu'il ne prêcheroit plus la foi de Jésus-Christ. Mais n'ayant voulu ni accepter la vie à ce prix-là, ni entretenir la condition qui lui étoit proposée, il aima mieux souffrir un très-cruel martyre, qui fut tel qu'on lui fit passer au travers du corps deux grandes barres toutes garnies de pointes de fer, et de cette sorte ce glorieux saint demeura dans les tourmens jusqu'à ce que son âme bienheureuse s'en alla au ciel. Je pourrois remplir plusieurs livres de pareils exemples, mais ceux-ci suffiront pour nous prouver combien c'est le propre des bons de rendre les autres gens de bien, et de faire le bien quoi qu'il leur en puisse arriver. Il faut donc conclure, que plus quelqu'un sera parfait en bonté, plus librement il s'exposera pour ce sujet à de plus grands travaux; et plus seront grands les travaux qu'il endurera, plus manifestement il découvrira la perfection de sa bonté, et plus il sera digne de gloire, puisqu'elle est due à la seule bonté. Croyez-vous cela?

Le Disciple. Qui est celui qui le pourroit nier, s'il n'étoit privé tout-à-fait de jugement?

Le Docteur. C'est donc sur ce fondement si assuré que je tire la conclusion de ce que j'ai proposé au

commencement; que non-seulement la mort de la croix n'a pas été ignominieuse, mais au contraire que c'est la plus grande gloire qui puisse être donnée à notre Sauveur. Car si ce qu'il y a de plus glorieux en Dieu est la bonté, comme je viens de vous le prouver, et si l'effet le plus propre de la bonté parfaite, est de rendre les autres véritablement bons, et de s'offrir même pour cela aux plus grandes difficultés et aux plus grands travaux, le Sauveur ayant souffert pour un sujet si glorieux les plus grands maux qui aient jamais été endurés, quelle gloire et quelles louanges lui peut-on donner qui ne soient infiniment au-dessous de celles qui lui sont dues? Il ne faut donc point douter que la grandeur de sa gloire n'ait été augmentée à proportion de la grandeur de ses peines, et que l'homme, à proportion de la grandeur de cette dette, ne soit d'autant plus obligé à l'aimer.

Ceci a été fort bien expliqué par saint Bernard, dans un discours très-dévot, où il dit : « Que le Sauveur est » venu pour mettre le feu sur la terre, et pour l'enflam- » mer par la grandeur d'un bienfait, dans lequel il s'est » si fort humilié, et si fort abaissé pour l'amour de » nous; car il s'est humilié, dit ce saint, jusqu'à la » chair, jusqu'à la mort, jusqu'à la croix. Et en effet, » qui est-ce qui pourra dignement concevoir com- » bien grande a été la douceur et l'humilité de cette » souveraine majesté, d'avoir voulu se revêtir de chair, » d'avoir voulu être condamnée à la mort, et à être » déshonorée par l'ignominie de la croix? Mais quel- » qu'un dira peut-être : le Créateur ne pouvoit-il point

» réparer les fautes de l'homme sans passer par ces » difficultés? Il le pouvoit sans doute, et s'il a voulu nous » rétablir au prix de tant d'injures, ce n'a été que pour » nous exciter davantage à son amour ; afin que la dif » ficulté de la rédemption engageât à une nouvelle et » plus grande reconnoissance, ceux que la facilité de » la création avoit rendus moins reconnoissans. Car » qu'est-ce que disoit l'homme ingrat, sinon, je vois » bien que j'ai été créé par grâce, mais ç'a été sans » peine et sans travail du Créateur? Que lui a-t-il » coûté que de dire, et tout a été fait aussitôt? C'é » toit par de semblables discours que la malice et l'in- » gratitude humaine alloit diminuant le bienfait de la » création, prenant pour sujet de méconnoissance, ce » qui devoit être la cause d'un amour extrême. Mais » Dieu a fermé la bouche à ceux qui tenoient ce dis- » cours, en nous faisant voir plus clair que le jour, » les grandes et les infinies dépenses que le Sauveur » a employées pour notre guérison : de maître il s'est » fait esclave; de riche, pauvre; de verbe, chair; et » de Fils de Dieu, fils de l'homme. C'est pourquoi, » homme ingrat, tu te dois souvenir qu'encore que » Dieu t'ait fait de rien, il ne t'a pas racheté de rien. » En six jours il a créé toutes choses, et toi avec elles ; » mais durant l'espace de plus de trente ans il a tra- » vaillé pour ton salut sur la terre. » Voilà les paroles de saint Bernard, par lesquelles nous voyons clairement combien ce mystère fournit de puissans motifs au cœur humain, pour l'exciter à l'amour de son rédempteur et de toutes les vertus. Mais ceci n'est pas

le

le seul secours que nous avons reçu pour devenir bons. Ressouvenez-vous, je vous prie, de ces dix-sept excellens fruits, que je vous ai expliqués dans le traité précédent de ce précieux arbre de la croix. Ce sont autant d'aides très-efficaces pour nous rendre bons et saints, et cela étant bien entendu, il est suffisamment prouvé combien il étoit glorieux à cette bonté infinie, et combien il étoit digne d'elle, d'avoir fait une si grande action pour nous procurer un si grand bien.

Le Disciple. Je comprends maintenant le dessein et l'ordre que vous avez tenu en traitant cette matière, par l'exposition que vous avez faite si exactement de tous les fruits de l'arbre de la croix; parce que sur cette preuve et sur ce fondement il est bien clair qu'il n'y avoit rien de plus glorieux, ni qui fût plus digne de cette suprême bonté que de faire une action si puissante pour nous rendre gens de bien.

Le Docteur. Cela est très-vrai, et certainement c'est le principal et le plus assuré fondement de cette divine philosophie. Et à ce propos, dites-moi je vous prie, si l'on vous disoit que ce fameux peintre Appelles a fait un portrait dans la dernière perfection, ou Démosthène ce grand orateur, une oraison très-éloquente, ou Hippocrate ce célèbre médecin, un remède très-efficace pour la guérison de quelque maladie, le croiriez-vous?

Le Disciple. Je le croirois sans doute, parce que ces trois hommes ont été très-éminens chacun en sa pro-

fession ; c'est pourquoi on ne peut croire rien d'eux qui soit plus conforme à la raison que cela.

Le Docteur. S'il est donc vrai que chacune de ces œuvres soit si croyable en ce genre de personnes, à cause qu'elles ont excellé en leurs arts ; de combien est à votre avis plus éminente et plus excellente la bonté, en cette très-haute et très-noble substance ! Elle l'est à tel point, qu'il n'y a pas d'entendement créé qui le puisse comprendre. Et cela étant, comme il est indubitable, combien sera-t-il plus propre à une telle bonté, d'avoir fait une œuvre si puissante pour nous rendre bons, et un remède si efficace pour guérir toutes les maladies de nos âmes, qui étoient les plus grands obstacles pour nous empêcher de ressentir les effets de cette bonté ! Cela est bien si véritable, qu'il est beaucoup plus glorieux à Dieu d'avoir composé ce remède par la précieuse liqueur de son sang, que d'avoir créé les cieux et la terre. Parce qu'en l'œuvre de la création, il fit paroître principalement la grandeur de sa sagesse et de sa toute-puissance, par où il acquit la gloire de sage et de puissant ; au lieu qu'en celle-ci il a acquis la gloire de bon, qui est, ainsi que nous venons de prouver, entre toutes ses perfections celle qu'il estime davantage. C'est pourquoi entre les personnes divines cette œuvre-ci est attribuée au Saint-Esprit, à qui la bonté appartient particulièrement, parce qu'il est d'une extrême et souveraine bonté.

Le Disciple. La vertu d'un remède ne se reconnoît pas tant par les paroles qu'on emploie à le louer, que

par les effets qu'il opère; c'est pourquoi je vous prie de m'enseigner quel fut l'effet que ce remède produisit dans le monde.

Le Docteur. C'est bien dit : mais pour bien juger de cela, remarquez un peu quel fut le grand changement qu'il y eut dans le monde, après que ce remède y fut descendu du ciel. Nous vous en avons déjà enseigné quelque chose, et nous vous le ferons encore voir plus amplement ci-après, et par là vous en connoîtrez la vertu et l'efficace; car avant l'ignominie de la croix, Dieu n'étoit seulement connu que dans un fort petit recoin de la Judée, où il étoit encore fort mal servi, au lieu qu'après il a été connu et annoncé par tout le monde; de sorte que ce que Dieu n'avoit pas gagné sur les hommes avec toute la sagesse du monde, ni avec toute la beauté du soleil, de la lune, des astres, ni de toutes les autres créatures, il l'obtint par les coups de verges, par les épines, par les soufflets, et enfin par la honte et l'ignominie de la croix. C'est ce que le Sauveur nous enseigna lui-même, lorsque parlant aux Juifs il leur dit : *Quand vous élèverez le Fils de l'homme,* (c'est-à-dire en la croix), *vous connoîtrez alors qui je suis;* de sorte que la même chose qui sembloit aux yeux de la prudence humaine, servir de scandale et d'empêchement à ne pas croire au Sauveur, fut employée par la sagesse et par la puissance infinie de Dieu, comme un moyen très-propre pour le faire adorer.

Mais ceci est peu de chose en comparaison de ce que je vais vous dire, qui est bien si merveilleux, que

ni vous ni quelqu'autre que ce soit, ne sauriez vous empêcher d'en concevoir de l'admiration. Si vous voulez le bien considérer, souvenez-vous des grandes merveilles que Dieu fit lorsqu'il voulut retirer son peuple de la terre d'Egypte. Il tua tous les premiers nés de ce royaume, il ouvrit les mers pour donner passage aux Israélites, il submergea les chariots et l'armée de Pharaon; il envoya la manne du ciel, il fit sortir l'eau de la pierre, il conduisit ce peuple de jour et de nuit par une nuée en forme de colonne dans le désert, il arrêta les eaux du Jourdain, il mit par terre les murs de Jéricho, il fit tomber une pluie de pierres sur ses ennemis; et ce qui surpasse toutes les autres merveilles, il arrêta le soleil durant l'espace de trois heures au milieu de sa course, afin qu'ils pussent poursuivre le débris de leurs ennemis. Enfin ces merveilles furent si grandes, que Dieu même dit à Moïse qu'il feroit de tels signes, qu'il ne s'en étoit jamais vu de semblables dans le monde. Tout cela ne se faisoit que pour porter ce peuple à reconnoître la grandeur de Dieu, à le servir, à le révérer, à l'aimer et à lui obéir. Dites-moi maintenant je vous prie, comment est-ce que ce peuple répondit à ces merveilles et à l'intention de Dieu?

Le Disciple. Vous savez cela mieux que moi, étant beaucoup mieux versé que je ne le serai jamais dans la lecture des Ecritures.

Le Docteur. Il est donc écrit, que ce peuple servit Dieu à la vérité au temps de Josué et de ces pères anciens qui avoient été témoins oculaires des grands

miracles que Dieu avoit faits en leur faveur. Mais ceux-ci étant morts, ce qui arriva en bien peu de temps, ils quittèrent aussitôt leur libérateur et leur Seigneur, pour s'abandonner au culte des idoles; tellement qu'ils leur sacrifioient leurs propres enfans, et par là s'engageoient à toutes les abominations et à tous les vices qui accompagnoient l'idolâtrie; ils y devinrent même si adonnés, que ni toutes les merveilles passées, ni tous les bienfaits reçus, ni tous les châtimens présens n'étoient pas capables de les retirer d'un si horrible péché. Cette maudite inclination fut comparée par la bouche de Dieu même, à l'appétit sensuel des onagres, qui sont des ânes sauvages, lorsqu'il dit : « Que » comme cet animal ayant senti l'odeur de la femelle, » court si aveuglément et si témérairement après elle, » que les chasseurs au temps qu'il est en chaleur, le » prennent sans aucune peine; » ainsi ce peuple couroit avec le même aveuglement et avec la même témérité à son péché d'idolâtrie. Que s'il arrivoit quelquefois que par les grands châtimens que Dieu lui faisoit souffrir pour cela, il s'en retirât, dès qu'il se trouvoit tant soit peu soulagé de ses peines il retournoit à l'heure même à son péché, dans lequel il s'obstina enfin de telle sorte, que la patience divine étant lassée et comme vaincue, elle l'abandonna, et de douze tribus dont ce peuple étoit composé, il en engagea onze sous la domination du roi des Assyriens dans une perpetuelle servitude. Pour l'autre tribu qui restoit, elle fut encore menée en captivité à Babylone, où elle souffrit soixante et dix ans d'esclavage, sans

qu'il restât dans Jérusalem ni temple ni autel, ni prêtres pour y faire aucun sacrifice. Voilà quel fut le fruit que Dieu retira de tous ses grands miracles, par lesquels il avoit donné des marques si évidentes de la toute-puissance et de la gloire de sa divinité. Mais avec quelles paroles pourrai-je maintenant expliquer ce qui me reste à dire, et qui est certainement capable de ravir en admiration, non-seulement les hommes, mais les anges mêmes? Ce Seigneur si grand et si puissant, qui fit voir par tant de merveilles la grandeur et la toute-puissance de sa divinité, désirant par là de maintenir son peuple dans son service, n'en put jamais tirer que ce que je viens de dire : au lieu que lui-même étant pris pour un criminel, étant meurtri de coups, couvert de crachats, de soufflets, moqué et méprisé, vêtu d'une robe tantôt de fou et tantôt de roi, par dérision, couronné d'épines, moins considéré que Barrabas, condamné à mort et à la honteuse mort de la croix, mis tout nu entre deux larrons, et exposé en cet état aux yeux du monde, fit un tel effet sur le même monde, que dans toutes les nations dont il est composé il y a eu des millions de personnes qui l'ont reconnu, et l'ont adoré pour vrai Dieu créateur du ciel et de la terre, du soleil, de la lune et des étoiles, des temps, des saisons et de toutes choses. Et cela avec tant de fermeté, qu'ils en ont renversé et foulé aux pieds leurs idoles, sans que les plus cruels tourmens que la brutalité des tyrans pût jamais inventer, fussent capables de les faire tant soit peu chanceler en la vérité de leur con-

fession. Que peut-on s'imaginer de plus admirable, ni de plus étonnant que ceci? Comment s'est-il pu faire que tant de miracles, tant de bienfaits, et tant de châtimens de Dieu, n'aient pu gagner sur un seul peuple pour le retirer du culte des idoles, et que les ignominies et les opprobres aient porté toutes les nations et tous les peuples du monde à traîner ces idoles par les rues, à les brûler, et à fouler aux pieds les mêmes divinités qu'ils adoroient auparavant, et qu'en leur lieu ils aient adoré un homme puni comme criminel? Ceci sans doute étoit suffisant pour persuader aux hommes que c'étoit une œuvre de Dieu; mais cette vérité est infiniment confirmée, si l'on vient à considérer que le Sauveur même avoit prophétisé que ceci devoit arriver, lorsqu'il dit: *Si je suis élevé de la terre* (c'est-à-dire mis en croix,) *j'attirerai toutes choses après moi.* C'est donc en ceci que consiste la plus grande de toutes les merveilles que Dieu ait jamais faites, d'avoir choisi la chose la plus scandaleuse et la plus effroyable qui fût au monde, pour convertir le monde, et l'attirer à lui.

Le Disciple. Je ne sais point de paroles assez expresses pour vous témoigner la reconnoissance que j'ai de la grâce que vous m'avez faite en me découvrant un si grand trésor, et en me donnant les lumières nécessaires pour pénétrer dans un si profond mystère, où je vois clairement la grandeur du pouvoir qui est couvert sous ce qui sembloit une extrême foiblesse.

Le Docteur. Je vois que vous avez fort bien compris la philosophie de ce mystère, qui nous est encore

mieux expliquée par ces belles paroles de saint Augustin : « C'est certainement un grand et étrange spec-
» tacle de voir le Fils de Dieu portant sa croix sur ses
» épaules ; s'il est considéré par les yeux des infidè-
» les, il leur semble que c'est un très-grand affront ;
» mais si c'est par ceux des fidèles, c'est un très-
» grand mystère. Pour ceux-là c'est une marque de
» grande ignominie ; mais pour ceux-ci c'est l'effet
» d'un grand courage. Les premiers voient ce Roi por-
» ter entre les mains au lieu de sceptre, les instru-
» mens de son tourment. Mais les seconds le voient
» chargé du bois où il devoit à la vérité être cloué,
» mais qui devoit aussi après cela être élevé sur la
» tête des empereurs du monde. Dans ce bois il de-
» voit souffrir le mépris des méchans, mais dans ce
» même bois il devoit être glorifié dans le cœur des
» saints. » Ceci est de saint Augustin. De sorte que si nous considérons notre Sauveur avec les yeux de la foi, nous trouverons que plus il est méprisé en cet état-là, plus il en est glorieux ; que plus il est abaissé, plus il en est puissant ; que plus il est dépouillé, plus il est riche ; que plus il est injurié des méchans, plus il en est loué et glorifié des bons ; et qu'enfin plus il est sali et enlaidi dans l'extérieur de son corps, plus il est embelli dans l'intérieur de son âme, et par conséquent d'autant plus aimé des âmes qui le contemplent avec des yeux chrétiens. C'est de cette merveille que David a parlé, lorsqu'il a dit : *La pierre qui avoit été délaissée par ceux qui bâtissoient, a depuis été posée sur la plus haute partie de l'édifice.*

Le Seigneur a été l'auteur de cette grande œuvre, ce qui est à nos yeux un très grand sujet d'admiration. En effet qu'y a-t-il eu jamais au monde plus de digne d'admiration, que de voir un homme attaché à une croix entre deux larrons, être reconnu et adoré pour vrai Dieu par toutes les nations du monde? O puissance admirable! O puissance cachée! qu'un homme attaché à un bois infâme, ait eu le pouvoir de tuer la mort qui faisoit mourir tout le genre humain! Qu'un homme condamné avec des criminels, ait pu sauver les hommes condamnés avec les diables! Qu'un homme cloué sur une pièce de bois, ait attiré toutes choses à son service! Qu'une âme qui s'étoit offerte volontairement aux tourmens, ait pu retirer une infinité d'âmes des enfers! Et que par la mort d'un seul corps, la mort de toutes les âmes et de tous les corps ait été mise à mort!

Mais pour éclaircir davantage ce que je viens de dire, je veux ajouter encore une autre considération qui fait beaucoup à ce propos. Souvenez-vous, je vous prie, de ce qui a été dit ailleurs, où j'ai prouvé que Dieu généralement en toutes ses œuvres, ne prétend qu'à l'augmentation de sa gloire, et au profit des hommes. De sorte que comme par le sceau du roi nous connoissons que l'écrit où il est apposé est un écrit royal, de même lorsque nous voyons en une œuvre qu'il s'agit de la gloire de Dieu, et de l'utilité de l'homme, nous pouvons aussitôt conclure que c'est une œuvre de Dieu. Dites-moi maintenant, je vous prie, en quelle autre œuvre on a pu trouver ces deux choses plus parfaite-

ment unies qu'en la croix de Jésus-Christ; car pour ce qui regarde l'utilité de l'homme, les aveugles mêmes la voient, et tout ce que nous avons dit jusqu'ici le prouve. Mais on n'y découvre pas moins aussi la gloire de Dieu, si l'on y veut bien prendre garde; parce que si vous vous souvenez de ce qui a été dit, Dieu a mieux et plus clairement fait connoître par cette œuvre la grandeur de son pouvoir, que par aucune autre. Ayant conquis le monde par l'ignominie et par la bassesse de la Croix, celle de sa bonté ne s'y remarque pas moins, puisqu'il s'est exposé à tant de travaux et à tant de peines pour nous rendre bons et saints. Nous n'y découvrons pas moins la grandeur de sa miséricorde, d'avoir voulu se charger de toutes les misères et de toutes les dettes de notre nature, aussi-bien que la grandeur de sa justice, n'ayant pu consentir que la coulpe demeurât impunie. Nous n'y découvrons pas moins aussi le conseil de la sagesse divine, laquelle, comme dit l'Apôtre, les gentils tenoient pour folie; parce que c'est le propre de la sagesse, s'étant proposé une fin, de chercher les moyens les plus propres pour y parvenir. Et comme la fin de l'homme est son salut, et que les vertus, l'amitié et la grâce de Dieu sont le moyen pour y arriver, vous voyez s'il se pouvoit rencontrer pour tout cela un plus puissant moyen que le mystère de la croix. J'y découvre encore une chose, laquelle à la vérité me cause une très-grande admiration, et une consolation extrême; qui est, que si vous considérez attentivement ces dix-sept fruits de l'arbre de la Croix que nous avons

expliqués, où entrent les principales vertus de la vie chrétienne, vous trouverez que ce mystère s'accommode à chacune de ces vertus aussi parfaitement que s'il avoit été expressément institué pour chacune en particulier, et non pour toutes ensemble. En effet, si vous parlez de la satisfaction pour les péchés du monde, si c'est des choses qui peuvent donner de l'inclination à nos cœurs ou à l'amour de Dieu, ou à la vertu de l'espérance, de l'humilité, de l'obéissance, de l'austérité de vie, de la pauvreté de la vie évangélique, et de toutes les autres vertus; vous trouverez que ce que je dis est très-véritable, et que ce mystère sert aussi proprement et aussi parfaitement pour chacune de ces vertus, que s'il n'avoit été destiné que pour une seule. C'est en cela que paroît avec un merveilleux éclat le conseil de la sagesse divine, qui a su inventer un remède si universel et si efficace pour toutes les infirmités et pour toutes les nécessités de nos âmes. Tout ceci vous fait voir clairement avec quel concours s'assemblent en l'œuvre de notre rédemption ces deux choses dont nous avons parlé naguères; savoir la gloire de Dieu et le profit de l'homme. Et vous voyez par le même moyen ce que nous disions, qu'il y a non-seulement le profit de l'homme sans aucun détriment de la grandeur de Dieu, mais au contraire un très-grand avantage pour sa gloire. Vous semble-t-il après ceci qu'une telle œuvre en laquelle concourt d'un côté un si grand profit de l'homme, et de l'autre une si grande gloire de Dieu, mérite d'être reçue et adorée?

Le Disciple. Je demeure convaincu sans aucune

réplique par cette réponse, et confesse qu'il n'y a rien sous le ciel qui mérite d'être cru avec plus de raison. Mais que me direz-vous de ce général étonnement des hommes imprudens et inconsidérés, lorsqu'ils entendent dire que Dieu s'est fait homme, et qu'il est mort sur une croix; car c'est ce qui entretient le plus les infidèles en leur incrédulité, et qui cause le plus d'admiration et d'étonnement aux fidèles?

Le Docteur. Si vous avez lu avec attention un chapitre du premier livre de ce traité, où nous avons parlé des merveilles des œuvres de la nature, et combien la puissance de Dieu est admirable et incompréhensible en la plupart de ces œuvres, vous vous trouverez satisfait sans doute sur cette nouvelle question; car vous y aurez vu combien Dieu a été admirable et incompréhensible dans l'œuvre de la création, dans la grandeur inestimable des cieux, dans la légèreté de leurs mouvemens, dans l'ordre infaillible qu'ils y gardent; combien il l'a été dans la vertu des semences, d'où toutes les choses sont produites; en la fabrique de tous les corps des animaux, et dans les facultés qu'il leur a données pour se nourrir, pour se guérir, pour se défendre, et pour élever leurs petits. Et par là vous aurez pu remarquer combien Dieu est admirable en toutes ses œuvres; vous y aurez pu remarquer encore qu'il ne l'est pas moins dans les petites que dans les grandes; comme dans la fourmi, dans l'araignée, dans le moucheron, dans l'abeille, dans le ver à soie, n'y en ayant aucun qui, selon Aristote, ne donne de l'admiration à celui qui le saura bien

considérer. Que si Dieu est si admirable dans toutes les œuvres de la nature, c'est-à-dire dans les œuvres qui dépendent de sa sagesse et de sa toute-puissance, comment ne le sera-t-il point encore davantage en celles de sa bonté qui est de tous ses attributs, celui dont il se glorifie le plus, celui qu'il estime davantage et par lequel il veut que nous le connoissions principalement, afin que nous ayons aussi et plus d'amour, et plus de respect pour son saint nom. Tous les plus grands esprits sont étonnés, et tous les entendemens épuisés lorsqu'ils viennent à considérer la grandeur de la science et de la puissance divine qui reluit dans les merveilleux ouvrages qui en sont produits; comment ne le seront-ils point lorsqu'ils viendront à contempler ceux de la bonté et de la miséricorde divine, qui, suivant les paroles du Roi prophète, surpassent tous les autres? Or quelles œuvres pouvoit-il faire qui pussent causer un si grand étonnement, que d'endurer ce qu'il a enduré, et de faire les grands efforts (si nous devons ainsi les appeler) qu'il fit pour renouveler le monde, et rendre les hommes bons et bienheureux? Pour vous faire mieux comprendre ceci, je veux vous dire une chose qui sans doute ne vous donnera pas moins de satisfaction que celles dont je viens de vous parler.

Disons donc, que les rois de la terre font paroître leur pouvoir et leur bonté en diverses manières; par exemple, prenons saint Louis roi de France. Ce grand prince fit voir la grandeur de sa puissance par cette grande flotte qu'il assembla pour aller à la conquête

de la terre-sainte. Mais ne faisoit-il point voir aussi quelle étoit sa bonté et sa sainteté, lorsque selon qu'il est écrit dans sa vie, tous les samedis, à l'imitation de Jésus Christ, il s'alloit retirer dans un lieu très-secret pour laver les pieds aux pauvres, les nettoyant et les baisant après cela ; et lorsqu'en certains autres jours il donnoit à manger à deux cents pauvres avant qu'il eût rien mangé, les servant lui-même à table, et leur apprêtant les vivres ? car par ces actions il faisoit voir combien il étoit bon et charitable prince, puisqu'à l'imitation du roi suprême (qui étoit venu au monde pour servir, non pour être servi,) il s'abaissoit et s'humilioit à tous ces petits offices. Hélène, la sainte mère de l'empereur Constantin, fit paroître la même bonté, lorsque dans Jérusalem elle servoit en personne un collége de vierges dévouées au service de Dieu, qui y faisoient leur demeure. Ceci est rapporté par Rufin, lequel écrit encore que Placidie, femme de l'empereur Théodose, passa bien plus avant. Celle-ci ayant été élevée au trône impérial, fit de nouveaux progrès dans l'amour de ce Seigneur qui l'avoit élevée à ce point de grandeur; tellement que dès qu'elle se vit constituée en cette haute dignité, elle s'attacha à prendre un soin particulier des pauvres et des malades, mais elle ne se servoit pas pour cela du ministère de ses officiers ; elle alloit elle-même dans les maisons des malades, les assistoit de tout ce qui leur étoit nécessaire, et parcourant tous les hôpitaux, elle servoit de ses propres mains les malades, leur nettoyoit et coupoit les ongles, goûtoit les bouillons qu'on

leur avoit apprêtés, leur présentoit la cuillère pour manger, leur tranchoit le pain, mettoit leurs vivres sur la table, lavoit leurs verres, et faisoit enfin tous les autres offices qu'ont accoutumé de faire les serviteurs les plus vils. Lorsqu'on lui parloit de cela ou pour l'en louer, ou pour l'en détourner, elle disoit que c'étoit aux empereurs à faire les grands biens; et que pour elle, ne pouvant pas faire davantage, elle l'offroit à Dieu de tout son cœur pour la conservation de l'empire qu'il lui avoit donné. Mais elle disoit aussi à l'empereur, et lui représentoit sans cesse : il faut, seigneur, que vous considériez bien ce que vous étiez naguères, et ce que vous êtes maintenant; car si vous pensez bien à cela, vous ne serez jamais ingrat envers votre bienfaiteur; et ainsi vous conduirez en prince légitime les états que vous avez reçus de sa main. Qui ne remarque point l'extrême bonté aussi-bien que la sainteté de cette excellente princesse, par des actions d'une charité et d'une humilité si grande? Nous voyons par là que la majesté et la magnificence des empereurs se manifeste ou par de grands dons, ou par des actions de grand éclat; au lieu que la bonté consiste dans l'exercice de ces actions d'humilité et de sainteté.

Le Disciple. Je comprends fort bien ce que vous me dites, mais à quel propos, je vous supplie?

Le Docteur. Vous l'allez apprendre. Sachez donc qu'y ayant une infinité de perfections en Dieu, toutes enfin se réduisent en deux classes. Car les unes sont attribuées à la majesté, les autres à la bonté, (quoique celles qui appartiennent à la majesté soient

aussi-bien de la bonté), et chacune de ces perfections a ses opérations propres et proportionnées, par où elle se découvre ; car les perfections qui appartiennent à la majesté, telles que sont la sagesse, la toute-puissance, etc. se manifestent par les grandes œuvres; mais celles qui sont propres à la bonté, se remarquent tout au contraire par des œuvres d'humilité. Les unes se découvrent en faisant des actions de grande magnificence, les autres en faisant des actions de grande charité; les unes en s'élevant à des choses très-hautes, les autres en descendant et condescendant aux nécessités humaines. Ainsi les unes pour être infiniment relevées, s'échappent à notre vue; au lieu que les autres étant basses et humbles, nous paroissent mieux. Tellement que comme celles-là à cause de leur hauteur, découvrent davantage la grandeur de la majesté, ainsi ces autres étant plus humbles, font plus manifestement connoître la grandeur de la bonté, ainsi que nous pouvons remarquer dans les exemples que j'ai allégués. Or puisque la gloire de la bonté, ainsi que j'ai tant de fois remarqué, est la plus grande et celle par laquelle notre bon Dieu se prise et s'estime davantage, et pour laquelle il est le plus glorifié dans le ciel par les esprits bienheureux, il s'ensuit donc qu'il a d'autant plus manifesté la gloire et les richesses de sa bonté infinie, qu'il s'est plus humilié, qu'il s'est plus humanisé, et qu'il s'est plus conformé à notre pauvreté et à notre misère pour y remédier. Et comme les œuvres de sa sagesse et de sa magnificence ravissent nos esprits d'étonnement et d'admiration,

tion, de même, et beaucoup plus encore, il est juste que celles de sa bonté fassent le même effet sur nos esprits; et plus les unes et les autres de ces œuvres divines nous ravissent d'étonnement, plus elles sont dignes, et plus elles appartiennent à Dieu qui est admirable en toutes choses. Or comment eussionsn-ous pu être surpris et étonnés des œuvres de cette immense bonté, si ce n'étoit en voyant le créateur, pour l'amour de ses créatures, fait prisonnier, couvert de crachats et de soufflets, déchiré de coups de verges, méprisé, couronné d'épines, moins estimé qu'un Barrabas, et enfin condamné à la mort de la croix, et crucifié entre deux larrons?

Le Disciple. O! ce que vous me dites là est véritable! Et certes il y en a de quoi faire pâmer d'étonnement tous les cœurs qui voudront entrer en considération de cette bonté suprême, comme ils se pâment en considérant les effets de la sagesse et de la toute-puissance divine. Je dis bien davantage, que je ne vois pas comment les œuvres de cette bonté nous auroient pu faire pâmer d'étonnement, si notre Sauveur n'eût enduré ce qu'il endura. Car d'avoir créé toutes les créatures de l'univers, et de leur avoir donné toutes les choses nécessaires pour se maintenir, c'est certainement un effet de bonté, mais non pas pour nous ravir d'étonnement; car il n'a coûté à celui qui a fait ce bien-là, qu'un seul mouvement de volonté; et cela seul ne suffit pas pour nous ravir d'admiration, il faut encore que le bienfait coûte cher au bienfaiteur, comme a fait celui de notre rédemption. Mais je ne suis

pas moins satisfait de la distinction que vous avez faite en réduisant toutes les perfections divines à ces deux principales; savoir, la puissance et la bonté, ce que j'ai fort bien remarqué, car par cette distinction vous avez levé tous les nuages et toutes les ténèbres des infidèles, afin qu'ils voient clairement que dans les mêmes choses qui à leurs yeux ne semblent que bassesse, les plus grands trésors de gloire et de beauté y sont enfermés. Mais après tout je veux prendre sur moi, et représenter en ma personne, celles des hommes mondains; et en cette qualité vous demander pourquoi cette philosophie de la croix, étant si conforme à la philosophie divine, ainsi que vous m'avez enseigné, les hommes grossiers et adonnés aux voluptés, s'en éloignent si fort, demandant à toute heure quelle nécessité il y avoit en Dieu de s'exposer à tant de peines, puisqu'il pouvoit s'il lui eût plu, beaucoup plus facilement remédier aux malheurs de l'homme?

Le Docteur. J'ai déjà répondu à cela par les raisons que je vous ai représentées touchant ce mystère, aussi ne veux-je rien répéter de ce que j'en ai dit; mais je veux bien avec cela que vous sachiez que cette question est proprement d'un homme qui n'a jamais pris les armes pour combattre contre le diable, et contre les mauvaises inclinations de sa chair qui est le plus grand et le plus proche ennemi que nous ayons; quoique d'ailleurs ce soit le plus intime de nos amis, et par conséquent le plus difficile à vaincre. Un homme rustique qui n'aura jamais vu la mer, et ne sera entré dans aucun navire, admirera la première

fois qu'il y aura mis le pied, tout cet embarras et ce grand équipage de cordes qui environnent le mât, et demandera au marinier : pourquoi tout ceci, et pourquoi tout cela? mais le marinier lui répondra, il paroît bien, mon ami, que vous n'avez jamais été sur mer, car si vous y aviez fait le moindre voyage, vous connoîtriez qu'il n'y a rien en tout ce que vous voyez, qui ne soit nécessaire pour la navigation. C'est de la même sorte que parlent les hommes charnels et infidèles, qui n'ont jamais mis le pied dans le chemin de la vertu; lorsqu'ils entendent dire que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il a souffert tant de peines et tant de travaux pour le salut des hommes, ils disent en leurs cœurs les mêmes choses que vous venez de m'alléguer. Mais celui qui chemine par les voies étroites de la vertu, et qui ne se contentant pas de la vie commune et ordinaire, s'efforce d'arriver à la perfection, n'a pas sitôt mis le pied dans ce chemin, qu'il ne tourne incontinent ses yeux sur Jésus-Christ crucifié, s'il veut jeûner, s'il veut maltraiter sa chair, s'il veut mortifier ses appétits et ses mauvais désirs, s'il veut renoncer à sa propre volonté, s'il veut se rendre facile à pardonner les injures, s'il veut se résoudre à la patience dans ses peines, s'il veut résister courageusement et promptement aux douces et flatteuses suggestions de l'ennemi, se priver des délices de la chair, et embrasser la croix de la pénitence et de la vertu. Quel autre remède, ou quel autre moyen emploîra-t-il pour se fortifier dans son entreprise, si ce n'est de lever ses yeux vers Jésus-Christ crucifié?

C'est là qu'il trouvera un exemple où il prendra courage, où il recevra des consolations dans toutes ses peines, considérant combien plus grandes ont été celles que le Sauveur et le Seigneur de toutes les choses créées a souffertes, non pas pour soi, mais pour lui; tellement qu'à peine met-il le pied dans ce chemin, qu'il a incontinent cet objet devant les yeux. Mais pour nous mieux persuader que l'étude de la vertu est un des plus puissans motifs qu'il y ait pour connoître la pureté et l'excellence de notre religion, il ne faut que bien observer ces paroles que Notre-Seigneur prononça pour confirmer la vérité de sa doctrine, lorsqu'il dit : *Que si quelqu'un s'employoit à faire la volonté de son Père, et à garder ses commandemens, il connoîtroit clairement la vérité et l'excellence de sa doctrine.* Par ces paroles il nous a fait connoître que l'austérité de la vie étoit un des principaux moyens pour connoître la pureté et la vérité de notre philosophie, parce que ceux qui conservent cette pureté, sont beaucoup plus éclairés des rayons de cette divine lumière, et voient beaucoup plus clairement la vérité et la convenance de nos mystères; ils voient avec cela combien ils servent tous, et contribuent aux actions et aux exercices de la bonne vie; et de cette sorte fortifiés par ce puissant secours, ils y trouvent un tel goût et une telle douceur, qu'ils disent avec le Prophète : *Seigneur, je me suis délecté dans la voie de vos commandemens, autant que dans toutes les richesses du monde;* et en un autre lieu il dit qu'il a aimé *plus que l'or les commandemens du Seigneur, et plus que toutes les pierres précieuses.*

Le Disciple. Par l'extrême contentement, et par la consolation que j'ai reçue en toutes ces conférences, aussi-bien que par les réponses si précises que vous avez rendues sur toutes mes questions, je comprends fort bien ce que j'ai lu dans ce livre; savoir, que comme il y a une musique et un concert pour le plaisir de l'ouïe du corps, il y en a aussi pour celle de l'âme, et je l'ai bien aperçu par l'admirable et très-doux concert qu'il y a entre toutes les choses qui regardent le mystère de notre rédemption, et celles de la vérité et de la grandeur des bontés divines. Cette correspondance des unes avec les autres, est une très-douce harmonie pour notre entendement, dont la perfection consiste à bien connoître la vérité; tellement qu'il se délecte naturellement à la bien connoître, comme nos oreilles se délectent d'entendre la musique, et comme tous nos autres sens et les autres puissances de nos âmes se plaisent en leurs propres perfections. Or puisque cette correspondance est un si grand argument de la vérité, (comme les philosophes nous l'enseignent;) je ne sais pas ce que pourront répondre les infidèles, qui n'auront pas voulu recevoir la foi de ce mystère, dans lequel nous voyons un si admirable rapport, et une si grande correspondance de toutes choses. Car lorsque ce souverain juge les appellera en jugement, et leur demandera pourquoi ils n'ont pas voulu croire une vérité confirmée par tant de miracles, par tant de prophéties, et par tant de témoignages des saintes écritures, en laquelle il se traitoit d'une œuvre qui convenoit si fort à la bonté de Dieu, de qui la princi-

pale propriété est de faire du bien, et de faire des gens de bien; que répondront-ils, sinon ce qu'a fort bien dit un docteur: Nous ne croyions point, Seigneur, que vous fussiez si bon et si clément, que de vous exposer à tant de peines et à tant de travaux, pour rendre les hommes vertueux et bons? Il semble que c'est ce que répondront les infidèles, mesurant la bonté de Dieu par la leur; et ne croyant pas que Dieu ait voulu faire ce qu'ils n'auroient jamais fait, s'ils avoient été des dieux. Mais cette réponse qui est un grand blasphème, ne fera qu'attirer sur eux un plus grand châtiment.

Conclusion de tout ce traité.

Le Docteur. Il s'ensuit donc des choses que nous avons dites, que la passion de Jésus-Christ notre Sauveur, qui est le plus haut mystère et le plus difficile de notre foi, (puisque les juifs l'ont pris pour scandale, et les gentils pour folie, ainsi que dit l'Apôtre) est l'œuvre de la plus grande sagesse et de la plus grande providence que Dieu ait jamais faite en ce monde, et qu'il n'y avoit rien de plus convenable à sa gloire, c'est-à-dire, à la gloire de sa bonté, de sa charité, de sa miséricorde, de sa justice et de sa sagesse. Il s'ensuit encore qu'il n'y avoit point de remède plus propre pour guérir notre misère, c'est-à-dire, pour satisfaire à notre dette, pour nous conduire à la connoissance de Dieu, et pour nous donner de pressans exemples et de puissans motifs pour nous exciter à toutes sortes de vertus; mais principalement à la charité, à

l'humilité, à la crainte de Dieu, à l'espérance, à l'obéissance, à la douceur, à la patience et à l'horreur de toutes sortes de péchés. Mais à quoi bon tant de paroles pour expliquer la convenance admirable de ce mystère et de ce remède? car quelle personne, soit dans le ciel ou sur la terre, auroit-on pu rencontrer plus propre pour un si grand effet, que la propre personne du Fils de Dieu? parce que comme il n'y avoit dans tout le monde rien de plus grand ni de meilleur que lui, aussi n'y avoit-il personne qui pût enseigner avec plus d'autorité, ni impétrer avec plus d'efficace, ni satisfaire avec plus de justice, ni mériter avec plus de grâce, ni obliger par de plus signalés bienfaits que lui, ni donner de plus grands exemples que ceux qu'il donna. Quel autre second Adam? Quel autre père? Quel autre pasteur? Quel autre sauveur? Quel autre avocat? Quel autre roi? Quel autre prêtre? Quel autre médiateur? Pouvions-nous en avoir un meilleur que lui? Ceci est bien si évident, qu'il n'y a point d'homme au monde, s'il n'est entièrement abandonné de Dieu, qui ne le voie clairement. Mais ce qui surprend davantage en ceci les esprits des hommes, est de voir que ce remède, ainsi que nous l'avons montré, est aussi propre et aussi proportionné à chacune des choses qui appartenoient à la gloire de Dieu, et au salut de l'homme, que s'il n'avoit été fait que pour une seule, et non pour toutes les autres; et cela certainement est digne d'une très-grande admiration, et nous montre bien clairement la grandeur de la sagesse et du conseil de Dieu en la disposition de cette grande œuvre.

Le Disciple. Je ne puis, monsieur, que vous rendre une infinité de grâces de la doctrine que vous m'avez enseignée; car il me semble maintenant que je reviens tout de nouveau à la foi, et que mes yeux ne font que s'ouvrir pour voir la beauté de ce mystère, et pour y donner plus de foi et de croyance que je n'avois fait jusqu'ici. En quoi il n'y a pas sujet de s'étonner, car comme deux flambeaux joints ensemble rendent plus de lumière qu'un seul, ainsi la lumière de la foi, jointe à celle de la raison que Dieu nous a donnée en naissant, éclaire davantage nos entendemens et nous confirme bien plus en la même foi, laquelle ayant en soi la fermeté et la certitude, reçoit de la raison la clarté qui lui manque dans cette vie mortelle.

Le Docteur. J'ai bien de la joie de voir que cet entretien que j'ai eu avèc vous n'a pas été infructueux, puisque vous en avez tiré un si grand avantage, tel qu'a été l'accroissement de votre foi; parce que comme elle est le fondement et la racine de toutes les vertus, il est évident que cette racine bien cultivée, d'un côté par la doctrine, et de l'autre par la grâce du Saint-Esprit, le bien qui en proviendra se répandra sur toutes les vertus qui en procèdent. Mais il faut que je vous donne un avis très-important en ceci, qui est, que vous ne devez pas attribuer ces nouvelles lumières, ni cette fermeté de foi aux considérations, ni aux raisons que j'ai alléguées, ni à d'autres encore, quelque excellentes qu'elles puissent être, parce que la vertu des chrétiens ne s'appuie pas sur des raisons hu-

maines, qui sont toujours humaines, quelque bonnes qu'elles soient ; mais sur la lumière qui est infuse par le Saint-Esprit dans l'entendement de celui qui est baptisé. C'est cette lumière qui lui fait croire avec plus de certitude et de fermeté les mystères de notre foi, que toutes les raisons et toutes les démonstrations du monde. Car il est certain que la vertu de Dieu est bien plus puissante que ne sont toutes les autres choses créées, outre que la foi, comme dit l'Apôtre en l'épître aux Ephésiens, est un don de Dieu, sans lequel ni les raisons humaines, ni les opérations divines, tels que sont les miracles, ne sauroient établir cette sorte de foi dans nos entendemens. En effet, quels plus grands miracles peut-on désirer que ceux que virent les pontifes et les pharisiens, lesquels néanmoins furent ceux qui apportèrent plus de passion à procurer la mort de notre Sauveur ? Quel plus grand miracle que celui de la résurrection de Lazare ? et néanmoins quelques-uns de ceux mêmes qui en furent témoins, n'en demeurèrent pas convaincus ? Mais quel plus grand miracle encore, que celui de la résurrection du Sauveur même au troisième jour ? Quand est-ce qu'on a vu ou lu depuis le commencement du monde, qu'un homme mort ressuscitât par sa propre vertu ? Et néanmoins les pharisiens et les pontifes, quoiqu'ils eussent connoissance de tout ceci, et qu'une merveille si étrange leur fût certifiée par le témoignage des gardes qu'eux-mêmes avoient mis au sépulcre, non-seulement ils n'en voulurent rien croire, mais au contraire ils donnèrent beaucoup d'argent aux gardes

mêmes, afin qu'ils dissent, que tandis qu'ils dormoient, les disciples étoient venus qui avoient dérobé le corps; de sorte que non contens de leur propre aveuglement, ils voulurent encore que tout le peuple fût aveugle, afin de les entraîner avec eux dans les ténèbres de l'enfer. Par tous ces exemples vous voyez clairement que sans une particulière assistance de Dieu, les miracles mêmes (qui, selon l'opinion de saint Thomas sont des preuves suffisantes des mystères de la foi,) ne suffisent pas pour l'établir dans nos âmes. Tellement que si vous ressentez maintenant dans la vôtre cette nouvelle lumière et cette certitude de la foi, vous en devez rendre des grâces infinies à ce Père des lumières, de qui procèdent tous les biens et tous les dons célestes, afin qu'à mesure que votre gratitude s'augmentera, il lui plaise aussi d'augmenter la grâce de ses bienfaits.

Du fruit que nous devons tirer de tout ce discours.

Mais il ne me suffit pas de l'avis que je viens de vous donner, je veux y en ajouter un autre très-important, et qui sert beaucoup pour tirer le fruit et la substance de tout ce qui a été dit. Car si vous y prenez bien garde, la plupart des choses que j'ai avancées, contribuent grandement à instruire et à éclairer notre entendement, par la lumière et par la connoissance de la vérité; mais la perfection de la vie chrétienne ne consiste pas en la seule lumière de l'entendement, c'est bien plutôt en l'ardeur de la charité qui est dans la volonté, car il y a eu plusieurs philosophes qui ont fort

bien connu qu'il y avoit un Dieu, comme dit l'Apôtre; mais parce qu'ils ne l'ont ni aimé, ni glorifié par la volonté, leurs pensées se sont évanouies, et leurs cœurs sont demeurés obscurcis, parce qu'ils n'ont pas bien usé de la connoissance que le Créateur leur avoit donnée par le moyen des créatures. Il faut donc que nous commencions à nous servir de la connoissance que nous avons acquise, afin d'exciter l'amour de Dieu dans notre volonté, avec tous les autres mouvemens de zèle et d'ardeur que requiert la grandeur de ce mystère. Pour cela, je veux vous remettre en mémoire ce que saint Augustin dit de lui même au livre de ses confessions. « Je reçus, dit-il, l'eau du saint baptême, » et aussitôt je fus délivré de tous les soins et de tou» tes les pensées de ma vie passée; durant ces pre» miers jours, je ne pouvois assez à mon gré, ni pen» ser, ni admirer les douceurs merveilleuses de la hau» teur du conseil divin, d'avoir choisi des voies si fa» ciles pour le salut du genre humain. » Ainsi ce saint homme considérant par la grande lumière qu'il avoit reçue, et par la sublimité de son esprit, combien l'incarnation et la passion du Fils de Dieu avoient été un moyen proportionné et convenable, autant pour l'honneur et pour la gloire de Dieu, que pour servir de remède à toutes les nécessités humaines, il ne pouvoit se satisfaire, ni son âme s'assouvir dans la contemplation de cette très-douce harmonie, de ce concert admirable et de cette merveilleuse proportion qui se rencontroit en ce remède inventé et préparé par le Sauveur pour la guérison de notre maladie. O que si quel-

qu'un pouvoit avoir le même esprit, la même lumière et le même entendement qu'avoit ce saint homme, combien auroit-il de consolations dans la contemplation de ce mystère!

Mais afin que selon notre petite mesure, nous ne demeurions point entièrement privés de quelque partie de cette consolation, je veux vous donner ici une courte méthode pour méditer sur ce bienfait. Vous devez donc premièrement bannir de votre âme cette indignité apparente qui s'offre aux yeux de la chair, de ce que Dieu s'est fait homme, et de ce qu'il a voulu mourir en croix. Pour cela vous vous souviendrez de ce qui a été dit dans ces dialogues, dans lesquels nous avons, ce me semble, manifestement prouvé, qu'un Dieu s'étant fait un tel homme qu'il s'est fait, non-seulement ce n'a pas été une chose indigne de sa grandeur, mais au contraire très-glorieuse pour sa divinité. Nous avons enseigné la même chose touchant la sacrée passion, en considérant la cause pour laquelle le Sauveur avoit souffert, et la manière en laquelle il avoit souffert; et ces deux choses rendent sa sacrée Passion d'autant plus glorieuse, qu'elle a été plus ignominieuse et plus douloureuse. Ces deux points étant posés par forme de préface, présupposez-en encore un troisième, que nous avons dit être le fondement de tout le mystère de notre rédemption; savoir, que notre grand Dieu dans les choses qu'il fait de son pouvoir absolu, n'a d'égard qu'à ce qui convient à leur perfection. Suivant cela, nous avons dit qu'il n'y avoit point d'autre remède plus convenable pour notre ré-

demption, que l'incarnation et la passion de notre Sauveur.

Ces fondemens ainsi posés, considérez, je vous prie, l'état misérable dans lequel l'homme étoit plongé par le péché; vous le trouverez dans la disgrâce et dans l'inimitié de Dieu, qui étoit le dernier de tous les malheurs. Il étoit aveugle pour ne pas connoître son Créateur, il étoit plus froid que glace pour ne le pas aimer, impuissant pour le servir; banni du paradis, captif et assujéti sous la puissance du diable, lié par les chaînes de ses propres appétits, incapable de toutes les vertus véritablement chrétiennes, et non-seulement malade, mais tout-à-fait mort pour elles; au lieu qu'il étoit non-seulement vivant, mais plus que vivant pour tous ses appétits.

De cette considération passez à une autre, et vous ressouvenez de ces admirables fruits de l'arbre sacré de la croix, que vous avez lus, et vous trouverez sans doute que notre Sauveur a guéri par ces fruits précieux et par sa passion, chacun de nos maux, et que ce remède a été aussi efficace, que s'il n'avoit été ordonné que pour chacun d'eux en particulier, et non pour tous en général, ce qui est certainement digne d'une très-grande admiration. Les médecins ont divers remèdes destinés à diverses maladies, mais ce médecin céleste par ce seul remède a su très-parfaitement guérir toutes les maladies de nos âmes. Ce sera par ces considérations que vous pourrez sentir quelque chose de ce que sentoit saint Augustin, lorsqu'il admiroit si fort cette nouvelle invention que la sagesse divine avoit

trouvée, d'envoyer son fils au monde, pour guérir nos maux. Elle fut si puissante et si efficace, que des hommes elle en fit des anges, et des esclaves du diable et de leurs appétits, des enfans de Dieu.

Après cette considération de la sagesse divine, élevez votre esprit à la contemplation de la bonté, de la charité et de la miséricorde que Dieu nous a fait paroître en cette grande œuvre. Pour cela il faut que vous montiez avec moi sur une haute montagne. C'est-à-dire, que vous devez élever avec toute sorte de respect et d'humilité, les yeux de votre âme; monter par-dessus les nues et par-dessus tous les cieux, prendre votre vol au delà des chérubins et des séraphins; et vous étant placé au-dessus de tous ces esprits célestes, en un lieu si haut, que votre vue n'y peut presque pas atteindre, contempler dans le trône de la majesté cette substance très-sublime, cette lumière très-éclatante et si pure, qu'elle éblouit les yeux de ceux qui la regardent; ce Seigneur qui fait sa demeure dans une lumière inaccessible et qui n'a jamais été vue d'aucun homme mortel; celui en qui sont (avec des avantages infinis), toutes les beautés et toutes les perfections de tout ce qu'il y a jamais eu de créatures corporelles et spirituelles; celui qui, par un simple mouvement de sa volonté a créé les cieux et la terre, avec tout ce qui possède quelque être en l'un et l'autre; celui dont le savoir est infini, dont la puissance et la beauté sont infinies; la majesté, la grandeur sans bornes; celui qui est seul ineffable, incompréhensible, inaccessible, qui meut tout sans se

mouvoir, gouverne tout sans s'occuper, opère tout sans se lasser; celui dont les étoiles du matin célèbrent les louanges, à qui les enfans de Dieu chantent des hymnes, à la présence duquel les colonnes du ciel tremblent; celui *qui tient*, comme dit Isaïe, *suspendue avec trois doigts toute la masse de la terre;* celui en la présence duquel, comme dit le même prophète, *toutes les nations sont comme si elles n'étoient point;* celui enfin dont la béatitude et la félicité est si grande que ni tout ce monde créé, ni cent mille mondes qu'il a pu créer, ne lui sauroient rien ajouter, ni toutes les louanges des bien heureux le rendre plus glorieux, ni tous les blasphèmes des damnés diminuer la moindre partie de sa gloire. Et lorsque vous vous serez élevé de cette sorte, et que vous aurez rassasié les yeux de votre âme dans cette très-haute substance, descendez de là, comme avec des ailes d'aigle, et venez dans la petite étable de Bethléem; passez de là à la montagne de Sion, à la maison des pontifes, au prétoire de Pilate, au mont de Calvaire et au saint sépulcre, et vous comprendrez alors combien il y a de sujet d'étonnement de ce que vous verrez en chacun de ces lieux-ci. Vous verrez ce Seigneur que vous contempliez naguères si grand, avoir pour maison une étable, pour lit une crèche, enveloppé de langes déchirés, et attaché aux mamelles d'une femme pour se nourrir de son lait. De là passez au cénacle, et vous verrez le Créateur du monde ayant mis bas son manteau, et ceint d'un linge comme un serviteur, prosterné aux pieds de quelques pauvres pêcheurs, et

de celui-là même qui le devoit trahir, pour les laver avec une humilité très-profonde. Partez encore de là avec le même Seigneur, et le suivez pour contempler sa prise ignominieuse; lui-même ne put s'empêcher de s'en plaindre, disant : *Vous êtes venus me prendre avec des lances et des épées, comme si j'étois un voleur.* Suivez-le encore dans tous les tribunaux où il fut présenté, et voyez toutes les sortes d'injures qu'il reçut, dans les maisons d'Anne, de Caïphe, d'Hérode et dans le prétoire de Pilate. Considérez encore cette nouvelle invention de mépris par ce cruel couronnement d'épines, et tâchez autant qu'il vous sera possible, d'être présent en chacun de ces endroits-là. Considérez-y les nouvelles sortes d'injures qu'il reçut partout; car pour moi je confesse que j'ai horreur d'en faire le récit; et jugez vous-même dans quel sentiment vous seriez, si d'un côté vous contempliez des yeux de l'esprit la dignité de ce Seigneur, tel que nous vous le représentons ici, et si des yeux de la chair vous voyiez les indignités et les injures qu'il endura partout. Ne croyez-vous pas que celui-là n'auroit pas un cœur de chair, mais de pierre ou de marbre, qui, voyant tant d'injures et tant d'opprobres, ne seroit pas transporté hors de soi-même, considérant la plus grande hauteur du ciel, jointe avec la plus grande bassesse de la terre? Peut-on concevoir quelque chose de plus étrange?

Que si après un si grand et si juste transport, vous veniez à vous informer des choses qui auroient causé ces douleurs et ces ignominies, vous trouveriez qu'elles n'ont

n'ont été autres que l'immense bonté et la miséricorde de Dieu, qui pouvant par plusieurs autres moyens réformer et donner remède au monde, voulut user de celui-ci, parce qu'il étoit, comme nous avons dit, le plus propre et le plus convenable à la gloire et à la sanctification des hommes; de sorte que le désir qu'il a eu de nous rendre saints et bienheureux, c'est-à-dire, de nous rendre grands amateurs et vrais serviteurs de Dieu, de nous rendre humbles et débonnaires, de nous donner du mépris pour les plaisirs de la chair, pour les vanités du monde, et de l'amour pour la croix, enfin de nous rendre parfaits dans toutes sortes de vertus; ce désir, dis-je, a été si grand, que connoissant combien ce moyen étoit plus puissant et plus effectif que tous les autres pour acquérir ces vertus, il n'a point fait de difficulté de s'exposer à toutes ces peines pour ce sujet.

Pour mieux vous faire comprendre ce grand désir du Sauveur, il m'a semblé à propos de vous apporter ici un exemple, par lequel vous le pourrez mieux concevoir, quoiqu'à dire le vrai, il ne soit point d'exemple qui puisse seulement représenter l'ombre de ce mystère. Les historiens écrivent qu'Agrippine, mère de Néron, fut possédée d'un si violent désir de voir un jour son fils élevé à l'empire, qu'elle fit mourir de poison son mari l'empereur Claude, pour mettre ce fils en sa place; et qu'un astrologue lui ayant dit que véritablement Néron parviendroit à l'empire, mais qu'il la feroit mourir, elle répondit : qu'il me tue, pourvu qu'il règne. Nous pouvons en quelque façon accommoder

cet exemple à notre Sauveur, qui désira si fort de nous faire empereurs, non de la terre, mais du ciel, de nous rendre enfans de Dieu, de faire que les hommes fussent spirituels et divins, d'embellir nos âmes par les grâces et par les dons du Saint-Esprit, afin que par elles l'image de Dieu parût en l'homme; et qui désira surtout de fortifier tellement les martyrs, afin qu'ils glorifiassent Dieu par leurs combats et par leurs triomphes; que connoissant bien qu'il n'y avoit pas de moyen plus puissant pour tout cela que celui de sa passion, ni qui fût plus convenable, il n'hésita point à s'exposer à toutes ces injures, à tous ces mépris et à toutes ces moqueries, jusqu'à être battu de verges, crucifié, et moins estimé que Barrabas. Y a-t-il quelque esprit qui ne demeure transporté hors de soi-même par la considération de tant de choses étranges? Un Dieu couvert de crachats comme un blasphémateur, un Dieu flagellé comme un voleur, un Dieu crucifié entre des criminels, un Dieu soufflété, couronné d'épines, vêtu tantôt de blanc, et tantôt de rouge par moquerie? O bonté! ô piété! ô charité! ô miséricorde digne d'un Dieu! qui eût pu faire ceci, sinon un Dieu? quelle bonté se pouvoit étendre jusque là, que celle d'un Dieu? que faites-vous, anges du ciel? et vous créatures de la terre, que faites-vous, voyant ce qu'endure votre créateur? terre, comment ne trembles-tu point d'effroi? pierres, comment ne vous fendez-vous point de douleur? cieux, comment répandez-vous votre lumière sur la terre où est crucifié votre Créateur? Seigneur, j'ai ouï vos paroles,

et j'ai tremblé; j'ai considéré vos œuvres, et j'en ai été étonné; vous voyant non point couché entre deux animaux, mais crucifié entre deux larrons. C'est donc en ceci que se perdent les âmes religieuses, c'est en ceci qu'elles se pâment d'admiration, c'est en ceci qu'elles demeurent muettes, non-seulement de la bouche, mais de tous leurs sentimens intérieurs, lesquels suspendus et ravis dans la contemplation d'une si grande bonté de Dieu, le louent et le glorifient dans un saint silence; en se taisant, elles ne laissent pas de prêcher et de publier que cette miséricorde divine est ineffable, incompréhensible, et qu'elle surpasse toute sorte de connoissance et de louange. Mais quelle merveille que tous les esprits demeurent suspendus et étonnés en considérant une bonté si grande? puisque si la grandeur de la providence et de la sagesse de Dieu, qui paroît en quelques créatures, ont bien le pouvoir de tenir si fort en suspens les esprits humains, qu'ils les laissent comme ravis et hors d'eux-mêmes, à combien plus forte raison devra produire ce même effet l'infinie bonté de Dieu qui reluit en ce mystère, puisque cette bonté est de toutes ses perfections celle dont il tire le plus de gloire, et qu'il estime davantage! Or, quel plus puissant moyen y avoit-il pour ravir les hommes de cette manière, et les transporter hors d'eux-mêmes, si ce n'étoit en considérant comme cette majesté incompréhensible, et cette grandeur infinie, avoit pu se soumettre aux plus cruelles douleurs et aux plus grandes ignominies qui aient jamais été souffertes, afin de nous laisser par ce moyen de plus grands

exemples, et de plus pressans aiguillons pour nous porter à toute sorte de sainteté et de vertu? Jugeons donc quel a été le désir qu'a eu ce Seigneur de nous rendre saints, puisque pour ce sujet il s'est soumis à tant de choses difficiles?

Un cœur dévot considérant bien ceci, ne devra-t il point s'efforcer de suivre la vertu et la sainteté, pour donner quelque satisfaction à celui qui a désiré si fort de le porter à la perfection, et qui a tant fait de choses pour cet effet? Qui est-ce qui ne tâchera point d'aimer celui qui nous a donné tant de preuves de son amour? Et qui ne voudra point imiter les vertus dont ce Seigneur nous a laissé dans sa vie et dans sa mort de si bonnes marques?

Je dis donc pour conclusion de cette troisième partie, qu'une sainte et dévote contemplation de ce mystère produira les cinq effets que je vous vais ici brièvement proposer; le premier est de suspendre et de ravir les âmes en une profonde et respectueuse admiration de cet excès de bonté du Rédempteur; le second, de les enflammer d'un très-grand amour et d'une très-ardente charité; le troisième, de leur donner une reconnoissance et une gratitude très-tendre de ce souverain bienfait; le quatrième, d'exciter en elles un désir très-violent d'imiter en quelque sorte les grandes vertus et les merveilleux exemples que ce Seigneur nous a donnés, et par-dessus tout, de causer en elles un désir extrême de souffrir des peines et des injures pour l'amour de celui qui en a tant enduré pour nous. Voilà quels sont les principaux fruits que

nous pouvons retirer de la considération de ce mystère, et auxquels, comme j'ai dit, se rapporte tout ce que nous avons traité jusqu'ici.

Le Disciple. C'est à cette heure que vous avez mis le sceau à tout ce grand discours. Je comprends maintenant quel est le fruit qui se recueille de cette palme si glorieuse de la croix, dont vous m'avez fait la description dès le commencement. Je vois bien que tout aboutit à l'amour du crucifié, et à l'imitation de ses vertus, mais surtout de ses travaux et de ses peines. Je comprends encore par ceci, combien les impies et les hérétiques savent mal philosopher sur ce mystère, pervertissant de telle sorte les intentions et les conseils de notre Dieu, qu'ils tirent des motifs pour persévérer témérairement en leurs péchés, des mêmes choses qu'il nous avoit données pour nous servir d'aiguillon à embrasser toutes les vertus. Tellement que ce que la sagesse divine avoit ordonné pour nous rendre amateurs des honnêtes travaux, est converti par leur malice, en un poison malin, qui les fait croupir, aux dépens de Jésus-Christ crucifié, avec une malheureuse confiance, dans l'ordure de leurs péchés. Qui ne voit point en ceci l'ouvrage de l'ennemi de notre salut? Car comme c'est le propre de la bonté de Dieu de tirer le bien du mal, c'est aussi le propre de la méchanceté de cet ennemi de tirer le mal du bien, comme nous voyons qu'il fait en ceci, tirant d'un si grand mystère, que Dieu a seulement opéré sur la terre pour nous faire gens de bien, les motifs pour nous rendre méchans.

§ 5.

Sommaire de cette troisième partie.

Reprenons maintenant le commencement de cette troisième partie, et le joignant avec la fin, tirons-en la conclusion que nous nous étions proposée. Tout ce que nous y avons traité, consiste sommairement en trois principaux points, dont le premier est, que l'homme avoit besoin d'un puissant remède, parce qu'il étoit demeuré perclus par le péché, enclin au mal, et tout-à-fait inhabile pour plaire à Dieu. Cela se voit par toutes les maladies, et par tous les défauts de l'homme, lesquels nous avons en partie expliqués, lorsque nous avons parlé du péché originel. Nous y avons aussi fait connoître bien au long une grande partie des maladies et des infirmités de la nature humaine, aussi-bien que le schisme et la rébellion de la partie sensuelle de notre âme, contre la spirituelle et la plus noble. Que si l'on veut connoître ceci encore plus clairement, il ne faut que considérer l'homme dans l'état de nature, sans loi, et sans être pourvu d'aucun remède contre le péché. Celui qui veut bien voir quel est un cheval qu'il a dessein d'acheter, lui fait ôter tous ses harnois, et le considère tout nu. Il faut considérer en la même manière la nature humaine, sans le secours de la loi ni de la grâce. Nous pourrons comprendre quelle elle étoit par le premier chapitre de l'Epître aux Romains, où l'Apôtre rapporte à ce mauvais principe les idolâtries, les abominations, et les

péchés horribles des gentils. Ceci a été traité bien au long dans ce troisième livre, lorsque nous avons parlé de la première des quatre grandes œuvres que Jésus-Christ avoit faites en ce monde, d'où il avoit banni l'idolâtrie et fait cesser le culte que les hommes rendoient aux pierres, aux arbres, aux dragons, aux serpens, aux oiseaux et aux bêtes brutes. Nous y avons aussi parlé de leurs sacrifices, dont les uns étoient très-cruels, puisque les pères y tuoient leurs propres enfans; les autres très-déshonnêtes, tels qu'étoient ceux du dieu Bacchus, et de la déesse Flora, qui étoient accompagnés de tous les vices et de toutes les abominations que les gentils y commettoient, pour suivre les mauvais exemples de leurs dieux adultères et homicides. Mais que dirai-je des douze tribus qui ayant reçu la loi de Dieu avec des promesses si avantageuses, et des menaces si terribles que ceux qui les lisent en sont encore étonnés, ne laissèrent pas, à l'exception d'une seule, de se livrer à l'idolâtrie, ce qui fut cause que Dieu les abandonna, et qu'elles furent menées captives en des terres étrangères? La douzième qui étoit demeurée le fut à la fin; tellement qu'en punition de son péché, elle souffrit le châtiment de la servitude des Babyloniens; la malice et le péché ayant pris un tel empire sur eux, et la vertu en ayant été tellement bannie, que Dieu dit par Jérémie : *Tournez par toutes les rues de Jérusalem, et si vous y trouvez un seul homme fidèle, et qui fasse ce qu'il doit, je leur ferai miséricorde.* Quelle plus grande marque de la rareté des hommes attachés à la vertu et à la religion,

que celle-ci? Mais nous en avons une autre qui n'est pas moins certaine; j'entends parler de la mauvaise vie de plusieurs chrétiens, qui même depuis la loi et après la grâce, et étant éclairés de la foi, vivent néanmoins avec la même corruption que s'ils n'en avoient point; ne s'abandonnant pas avec moins de licence à toutes sortes de vices et de concupiscences, en croyant ce qu'ils croient, que s'ils ne croyoient rien du tout. Qui pourra douter qu'une créature étant en cet état, n'eût pas besoin des remèdes de la grâce, et de tous les autres secours surnaturels, pour guérir sa nature d'une telle infirmité? Voilà quel est le premier point et le fondement de cette matière. Le second est, qu'il étoit très-convenable à l'immense bonté de Dieu, quoiqu'il n'y fût nullement obligé, de subvenir à une nécessité si grande et si pressante, et de pourvoir de remède l'homme perdu et misérable, afin qu'étant tombé dans tous ces malheurs par la faute d'autrui, il fût aussi secouru par la justice d'autrui. Tellement qu'ayant trouvé un père qui l'avoit perdu, il en trouvât aussi un autre qui le sauvât et qui le secourût; c'est en ceci que consiste le second point. Le troisième est, qu'encore que la bonté et la providence divine pût donner remède à l'homme par plusieurs autres moyens, s'il lui eût plu, il ne s'en pouvoit toutefois rencontrer aucun, ni plus efficace, ni plus excellent, ni plus convenable, soit pour la gloire de Dieu, ou pour le salut de l'homme, que le mystère de l'Incarnation et de la passion du Fils de Dieu. Ceci se peut fort bien comprendre par ces fruits excellens

et merveilleux de l'arbre de la croix, que nous avons rapportés, et par une infinité d'autres raisons qui ne peuvent être expliquées.

Mais quant aux deux principales objections qu'on propose sur cette matière; savoir, pourquoi le Créateur de toutes choses a voulu s'abaisser à un tel point, que de se vêtir de notre humanité, et mourir enfin sur une croix, nous y avons déjà répondu. Car sur la première nous avons dit, que si Dieu a daigné prendre cette robe, et joindre avec soi notre humanité, ç'a été pour l'embellir, pour l'orner et l'enrichir de tant de grâces, de richesses et de dons surnaturels, que non-seulement il n'en a pas contracté d'ignominie, mais au contraire il en a retiré beaucoup de gloire, puisqu'il étoit en son pouvoir de la rendre telle qu'il lui plairoit. Et sur la seconde objection de la mort de la croix, nous avons dit aussi, que dans toutes les morts, dans les peines et dans les souffrances, nous ne considérons pas tant la peine que la cause. Tellement que quand la cause est juste et favorable au bien public, non-seulement une telle peine est sans ignominie, mais au contraire, plus il y a de peine et d'ignominie, plus il y a de véritable gloire. Voilà l'abrégé de tout ce souverain mystère, duquel le lecteur pourra se servir (après avoir lu avec attention le discours entier) pour l'avoir toujours entre les mains et présent devant les yeux. Et par ce moyen il en retirera des fruits d'un goût et d'une utilité inestimables.

LE

CATÉCHISME DE GRENADE.

QUATRIÈME PARTIE.

DU MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION CONSIDÉRÉ SUIVANT LES LUMIÈRES DE LA FOI.

PRÉFACE.

L'apôtre avoit un zèle si ardent pour le salut des hommes, et principalement pour le salut de ceux qui étoient ses frères selon la chair, que par un serment solennel, dans lequel il prend le Saint-Esprit à témoin, il fait connoître la douleur et l'affliction continuelle qu'il souffre de leur aveuglement; protestant qu'il souhaiteroit de bon cœur d'être séparé de Jésus-Christ, pourvu qu'ils en tirassent avantage pour leur salut. Quoiqu'ils l'eussent si cruellement persécuté, et même fouetté jusqu'à cinq fois, sans lui avoir fait aucune grâce, il ne laissoit pas de souffrir pour l'amour d'eux tout ce que je viens de dire, et ne cessoit jamais de faire des prières en leur faveur. A l'imita-

tion de ce grand exemple, nous avons eu dans l'Eglise plusieurs docteurs, tant anciens que modernes, lesquels touchés du même esprit et du même zèle pour le salut des Juifs, ont écrit plusieurs livres, dans lesquels ils ont tâché de prouver que Jésus-Christ notre Sauveur et notre maître, est le vrai Messie; qu'il est déjà venu, et que par sa venue et par l'approche de la lumière de sa vérité, toutes les figures et toutes les ombres de la loi ont cessé; et pour confirmer les preuves qu'ils en apportent, ils proposent les argumens et les objections des docteurs de la synagogue. Afin de leur répondre, ils combattent fort à propos les expositions forcées par lesquelles ces docteurs veulent se défendre de connoître la lumière de la vérité; et ils leur montrent très-évidemment la fausseté de leurs opinions. Cette matière ayant été déjà traitée par ces grands esprits, je ne dois pas entreprendre d'en parler davantage. C'est pourquoi j'en dirai fort peu de choses, me contentant simplement d'alléguer les prophéties qui parlent de ce que notre Sauveur devoit opérer lorsqu'il viendroit au monde, et des autres signes et marques de son origine, de sa conception, de sa vie, de sa mort, et de toutes les circonstances qui la devoient accompagner, sans m'arrêter à répondre aux fausseté's que les rabins ont inventées pour obscurcir la vérité de ces prophéties. Je m'arrêterai un peu davantage sur les paroles d'Isaïe, contenues au chapitre cinquante-neuvième, dans lequel il parle de la passion de notre Rédempteur; les rabins l'attribuent aux travaux et à cette longue captivité que souffre le peuple

juif; mais cela est si manifestement faux, que le moindre enfant verroit qu'il n'y a presque pas une clause qui demande l'explication qu'ils y donnent. Par ce moyen ceux qui voudront ouvrir les yeux, comme ceux-ci les ferment à cette lumière du midi, pourront découvrir la vérité qui leur est proposée; c'est donc en cette seule prophétie, et en deux ou trois autres, qui se pouvoient brièvement et facilement expliquer, que je me suis un peu arrêté; pour les autres je les ai laissées aux docteurs, lesquels, comme j'ai dit, ont traité à fond cette matière. J'ai aussi proposé tout simplement les objections que ces pauvres aveugles font par la bouche d'un catéchumène, pour avoir lieu de persévérer dans leur erreur. Mais ce catéchumène fait plutôt la proposition par voie de prière et de demande pour être enseigné, que par voie d'argument pour combattre la vérité. J'ai voulu traiter cette matière avec cette simplicité et avec cette clarté, parce que la vérité proposée simplement, est bien souvent plus forte par elle-même, que lorsqu'elle est appuyée de plusieurs raisonnemens. D'ailleurs, les marques et les signes que le Saint-Esprit nous a laissés dans l'Ecriture, pour connoître l'avénement de notre Sauveur, sont si évidens, que la moindre partie n'en est que trop suffisante pour se faire connoître à tous ceux qui ne seront pas entièrement aveugles et obstinés. Mais si mes raisons ne peuvent servir à cet effet, au moins elles serviront à ceux qui seront plus dociles et plus capables de discipline; et sans doute que ces derniers ne seront pas en petit nombre, puisque Notre-Seigneur

désire que tout le monde soit sauvé, et qu'il arrive à la connoissance de la vérité, comme dit l'Apôtre. C'est pour cette même raison que je ne me suis pas engagé à réfuter un très-grand nombre d'erreurs, dans lesquelles ces aveugles sont ensevelis, m'étant contenté de toucher seulement celles qui sont connues de tout le monde; car il n'y a point d'homme si ignorant qui ne sache fort bien que les Juifs sont toujours dans l'attente de leur messie, qu'ils croient devoir être un roi si puissant, qu'il conquerra tout le monde par la force de ses armes; qu'ils observent aussi le jour du sabbat, avec les autres cérémonies de la loi et plusieurs autres choses semblables. Or, comme toutes ces choses se publient dans tous les actes du saint office, où plusieurs personnes assistent, il n'y a presque personne qui les ignore; tellement que nous ne devons point appréhender qu'on nous blâme d'enseigner des erreurs, puisque celles-ci sont connues de tout le monde.

Pour le regard du mystère de la très-sainte Trinité, que ces obstinés ne veulent pas avouer, je ne me suis pas engagé non plus de le prouver par des raisons, comme fait Richard de Saint-Victor; mais parce que tout chrétien étoit obligé de croire ce mystère, ainsi que les autres articles de foi, il a été nécessaire que je fisse connoître ce que nous en devons croire, afin qu'entendant parler de père et de fils, aussi-bien que d'engendrer, nous ne conçussions rien de corporel, ni d'indigne d'une si haute majesté; le reste de ce traité est employé à humilier et soumettre l'esprit humain, afin qu'il ne s'imagine point, que ce qu'il ne

comprend pas, ne puisse pas être, étant certain, comme dit le philosophe, que nos esprits sont aussi aveugles et aussi incapables de comprendre la sublimité des choses qui regardent la divinité, que les yeux du hibou sont incapables de souffrir les rayons du soleil. En effet, si nous ne connoissons pas la substance de nos âmes qui sont en nous-mêmes, comment connoîtrons-nous le plus haut secret qui soit dans les cieux? aussi ne nous est-il pas commandé de comprendre, mais de croire, afin que notre foi ait d'autant plus de mérite, qu'elle se sera plus hautement élevée pardessus la raison humaine.

Ce qui m'a principalement porté à entreprendre cette matière, a été pour servir de consolation aux fidèles, et pour les confirmer davantage dans notre sainte foi; c'est le principal objet de ce livre, et particulièrement pour ceux qui d'une autre religion sont passés en la nôtre, quoiqu'il soit utile aussi à tous les fidèles en général, parce que les prophéties qui parlent de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et l'accomplissement des mêmes prophéties ont converti autrefois, non-seulement ceux qui croyoient aux Ecritures, mais aussi les gentils qui n'y croyoient pas; ainsi qu'il appert par le dix septième chapitre des Actes des Apôtres, où il est écrit que saint Paul disputant dans la ville de Thessalonique, et prouvant par l'Ecriture les choses qui concernent les mystères de Jésus-Christ, il y eut un grand nombre de gentils, et des femmes de condition même qui crurent en lui; car en considérant d'un côté les prophéties anciennes, et voyant de

l'autre en leur temps l'accomplissement de la plus grande partie des choses qui avoient été prédites, ils confessoient que cela ne se pouvoit faire que par une vertu divine, n'y ayant que Dieu seul qui sache les choses à venir, lesquelles ne dépendent point des astres, mais du libre arbitre de l'homme. Que si cela suffisoit alors pour convaincre les esprits des gentils, combien doit-il plus servir à cette heure, que nous voyons l'accomplissement de plusieurs autres prophéties plus universelles, et sur des sujets beaucoup plus importans ! Il étoit prophétisé que Notre-Seigneur banniroit entièrement l'idolâtrie du monde, où elle régnoit souverainement; qu'il attireroit les hommes à la connoissance du vrai Dieu; que les ministres qui devoient mettre fin à ce grand ouvrage partiroient de la ville de Jérusalem; mais surtout, que cette même ville, avec son temple si fameux, et toute la république de Judée, seroit détruite, en punition de la mort de notre Sauveur, ainsi que Daniel l'avoit prophétisé en termes plus clairs que le jour (*c.* 5). Nous voyons l'entier accomplissement de tout ceci, par un bannissement et une servitude générale de toute cette nation, qui est répandue par tout le monde, sans roi, sans temple, sans autel, sans prêtre, sans sacrifice, sans forme ni ordre de république, et sans avoir un seul hameau qui lui soit propre, bien que ce fût un des plus célèbres et des plus puissans états du monde, et beaucoup plus ancien que l'empire des Romains; celui qui voit des choses prophétisées depuis si longtemps, et qui les voit maintenant accomplies avec tant

de certitude, pourra-t-il douter que ce ne soit pas Dieu seul qui a pu faire de si grandes choses, et les prophétiser tant d'années auparavant qu'elles arrivassent? C'est pour cette raison que nous avons dit, que cette doctrine servoit généralement à tous les fidèles pour les confirmer dans la foi, et nous voyons combien cela est nécessaire, par les rudes assauts et les contradictions qu'elle reçoit en ces tristes et misérables temps.

Mais ceci servira principalement à ceux qui ont passé de la loi ancienne à la foi de l'Evangile, lesquels sont en très-grand nombre en ce royaume de Portugal; car, comme dit saint Jérôme dans l'épitaphe de Népotien, Notre-Seigneur par le titre royal de la croix, qui étoit écrit en lettres latines, grecques et hébraïques, destina pour son service les nations qui parloient ces trois langues. Aussi l'un des plus grands triomphes de Jésus-Christ, est que son Evangile ait été non-seulement reçu parmi les nations barbares, mais aussi parmi les trois principales nations du monde, savoir à Rome où étoit le siége de l'empire, en Grèce où étoit l'école de la doctrine, et en Judée où étoit principalement la connoissance du vrai Dieu. Cela se vit bientôt dans la primitive Eglise; car dans la ville de Jérusalem, en une seule prédication de saint Pierre trois mille âmes furent converties, et en une autre cinq mille : tellement que chaque jour on voyoit croître le nombre des fidèles, non-seulement en cette ville-là, mais en plusieurs autres voisines; et c'étoit pour cette raison, et pour en empêcher le progrès

progrès, que saint Paul avant sa conversion s'en alloit dans la ville de Damas, avec ordre du souverain pontife, de prendre et arrêter prisonniers tous ceux qu'il y trouveroit tant hommes que femmes qui auroient embrassé la foi de l'Evangile. Saint Luc écrit que la vie de ces nouveaux fidèles étoit dès ce temps-là très-parfaite, n'ayant tous qu'une même âme et un même cœur en Dieu; ils se dépouilloient de tous leurs biens pour les mettre aux pieds des apôtres, afin qu'ils les départissent à ceux qui en avoient le plus besoin. Et enfin leur sainteté s'augmenta jusqu'à un tel point, que l'Apôtre voulant louer ceux de Thessalonique, leur dit qu'ils avoient imité les Eglises de Dieu qui étoient dans la Judée, ayant souffert de ceux de leur pays les mêmes persécutions que les Juifs avoient endurées de leurs compatriotes; et dans l'épître qu'il écrit aux Hébreux mêmes qui étoient les Juifs, il les loue encore d'avoir souffert la perte de leurs biens non-seulement avec patience, mais encore avec joie, se souvenant qu'une autre possession bien plus assurée leur étoit préparée dans le ciel.

Les fidèles de cette nation demeurèrent dans la sincérité de leur foi et de leur religion, même après cette grande mortalité, qui arriva en la ruine de Judée, et en la destruction de Jérusalem. Et jusqu'au temps de l'empereur Adrien qui régna après Trajan, l'on compte quinze successions de très-saints évêques de la même nation, ainsi qu'Eusèbe nous l'a transmis au quatrième livre de son histoire ecclésiastique, chapitre premier. Dieu fit toutes ces choses en ce temps-là; mais la main

libérale de ce Seigneur, qui ne fait point de différence des personnes, et qui attire les hommes à lui par divers moyens, n'en fait pas moins pour nous en ce temps-ci. Car il a voulu que par les soins et par le saint zèle des rois catholiques, dom Ferdinand et dona Isabelle, un très-grand nombre de ces poissons soient rentrés dans les filets de saint Pierre; qu'ils aient confessé la foi, et qu'ils y aient persévéré déjà plusieurs années; et parmi ceux-ci il s'en est trouvé qui ont été fort remarquables en doctrine, en fidélité et en vertu. La même chose est arrivée en ce royaume de Portugal, quoique un peu plus tard; parce que ce n'a été qu'au temps du roi dom Manuel, de glorieuse mémoire, lequel poussé du même zèle pour l'augmentation de la foi, et usant d'une extrême bonté et d'une grande magnificence envers les hommes de cette nation, qui étoient venus de Castille en son royaume, a tant fait qu'ils ont reçu la foi de Notre-Seigneur et se sont fait baptiser, espérant que le temps, les bonnes instructions et la force de la vérité feroient sur leurs esprits qu'ils embrasseroient un jour de bon cœur, ce qu'ils ne recevoient alors que par ses prières. Cela a réussi comme ce bon prince avoit pensé; aussi voyons-nous les grands progrès que la foi a faits en ce royaume; car ceux qui n'étoient que zizanie, se sont retirés en d'autres pays; et le bon blé est demeuré où il avoit crû, c'est-à-dire, dans la terre des fidèles.

Je dis donc pour conclusion de ce discours, que la doctrine contenue en ce livre servira pour affermir tous les fidèles dans la foi, et principalement ceux qui

de cette fausse religion sont passés en la nôtre ; ceux-ci sans doute recevront une grande consolation de cette lecture, s'ils la font avec humilité et avec simplicité ; parce qu'ils verront que les fondemens de la foi qu'elle professe sont si clairs et si évidens par les témoignages des saintes Ecritures, qu'ils connoîtront combien ils sont obligés de rendre des grâces infinies à Notre-Seigneur de ce souverain bienfait, qui ne leur est pas seulement utile pour le salut de leurs âmes, mais aussi pour la conservation de leurs biens, de leurs vies, de leur honneur, et de celui de toute leur postérité; parce que c'est Dieu qui dispose toutes les choses pour le bien de ceux qui l'aiment, et qui ont confiance en lui.

CHAPITRE PREMIER.

De la manière dont procède l'auteur en cette quatrième partie.

Notre-Seigneur communique deux lumières à tous les chrétiens afin qu'ils le connoissent ; l'une de raison, et l'autre de foi; l'une est naturelle, et l'autre surnaturelle; l'une humaine, et l'autre divine ; mais toutes deux sont filles de Dieu, parce que toutes deux procèdent d'un même principe qui est Dieu ; l'une par la voie de la nature, et l'autre par celle de la grâce. La lumière de la foi est infuse dans l'entendement à mesure que l'homme est baptisé, et ne se perd par aucun péché, s'il n'est contraire à la foi même; la

connoissance qui nous vient par cette lumière est aussi certaine, aussi ferme et aussi infaillible que Dieu même; parce qu'elle est fondée sur sa vérité et sur sa parole, qui ne peut jamais manquer; et nonobstant toute cette certitude, elle ne laisse pas d'avoir de l'obscurité dans cette vie, parce que la lumière et la clarté est réservée pour l'autre. Mais la connoissance qui s'acquiert par la lumière naturelle de la raison, quoiqu'elle ne soit ni certaine, ni si assurée que celle de la foi, peut avoir aussi sa lumière et sa certitude, lorsque celui qui nous annonce la foi de quelques vérités, appuie sa proposition par la lumière de la raison. C'est de cette manière qu'on prouve l'immortalité de l'âme et la providence divine. Or, il faut maintenant que l'on sache que si au livre précédent, après avoir supposé les principes de la foi, nous nous sommes servis ensuite des lumières de la raison en expliquant comment toutes les choses que la foi nous enseigne touchant le mystère de notre rédemption, non-seulement ne sont pas contraires à la raison, mais qu'elles y sont très-conformes, nous voulons dans ce livre procéder par les seules lumières de la foi, qui est beaucoup plus parfaite et plus assurée. Nous rapporterons donc tous les témoignages des Ecritures saintes, et surtout ceux des prophètes, pour expliquer et pour confirmer le mystère de notre rédemption, et de la venue de notre Sauveur au monde; car il y a très-suffisamment de quoi prouver cette vérité dans l'Ecriture.

CHAPITRE II.

Du premier principe et de la cause de notre rédemption, qui a été la bonté immense de notre Créateur très-clément, et de la fin pour laquelle il a créé l'homme.

Non-seulement la foi catholique, mais même la philosophie humaine nous montre clairement que Dieu est un abîme ou un océan de grandeurs et de perfections infinies. Toutes les créatures du monde annoncent cette vérité, n'y en ayant point qui ne confessent que Dieu est une chose si grande, qu'on ne peut concevoir rien de plus grand. Entre ses perfections il n'y en a point de plus grande ou de plus petite l'une que l'autre, parce qu'elles sont toutes comprises et embrassées par la nature très-simple de sa divinité. Mais avec cela (selon notre manière de comprendre), la bonté est la plus louable et la plus glorieuse. Je dis à notre manière, parce qu'un homme peut exceller en plusieurs arts et en plusieurs connoissances; mais si avec cela il n'est pas vertueux, nous ne le saurions appeler bon. Au lieu que s'il est seulement vertueux, quoique toutes les autres choses lui manquent, nous l'appellerons et le publierons hautement bon. C'est donc pour cette raison que je dis, qu'à notre façon de concevoir les choses, nous estimons particulièrement en Dieu la bonté de laquelle procède la miséricorde.

C'est aussi de quoi lui-même se glorifie le plus, et ce qu'il fait le plus évidemment paroître en toutes ses œuvres, dont la cause vient toujours de sa divine bonté; celle-ci appelle les autres vertus avec elle et à son aide, comme son pouvoir et son savoir infini pour l'exécution de ses desseins. C'est par cette bonté qu'il a créé le monde, c'est par elle qu'il le gouverne, qu'il supporte tant d'offenses qui se commettent tous les jours contre son saint nom; c'est par elle qu'il ne cesse point de départir ses bienfaits au monde, faisant naître la lumière de son soleil sur les bons et sur les méchans, et tomber ses pluies sur les pécheurs, aussi-bien que sur les justes. Enfin, c'est par elle qu'il étend sa providence particulière sur toutes les créatures, les conduisant par des moyens convenables à leurs fins, qui leur ont été assignées par cette même bonté. Toutes ces choses ont pour principe et pour cause la bonté immense du Créateur, tellement que toutes la reconnoissent, et en rendent témoignage par la composition admirable de leurs corps, et par le rapport et la convenance de leurs opérations.

Or, selon l'opinion de saint Denis, la nature du bien étant d'être communicatif de soi-même et de tous ses biens, comme le soleil l'est de sa lumière et de sa vertu, il s'ensuit que le souverain bien doit être infiniment communicatif de soi-même; et l'effet de cette communication est de rendre toutes les choses, chacune selon sa capacité, participantes de sa bonté et de sa félicité. Ceci a été la seule cause pour laquelle ce grand Dieu a fait tant de bien à ses créatures, sans

qu'il en eût nul besoin, ou qu'il en pût retirer quelque gloire particulière pour ajouter à la sienne ; car avant qu'il créa le monde, il avoit été un million de siècles sans cette grande maison, et cette grande famille du monde. Et néanmoins étant ainsi seul, il étoit aussi riche, aussi glorieux et aussi heureux avec soi-même, avec son fils unique l'image de sa gloire et de sa beauté, et avec son Saint-Esprit, le lien de l'amour infini de tous les deux, qu'il l'est maintenant avec tout ce qu'il a créé, sans que cela ait rien ajouté en lui qu'il n'eût auparavant; parce que selon le consentement de tous les philosophes et même d'Aristote, Dieu est un acte tout pur. Voulant dire par là, qu'il est une substance si haute, si pure et si parfaite, qu'elle ne peut recevoir d'augmentation, ni être plus qu'elle n'est, ni recevoir plus qu'elle n'a; parce qu'elle a tout, étant infiniment parfaite, infiniment riche, infiniment puissante, et remplie de toutes sortes de biens.

Dieu étant dans ce très-riche et très-heureux état, sans avoir besoin d'aucune chose, par sa seule bonté et par l'excellence de sa majesté, il n'a pas voulu être seul bienheureux. Il a donc voulu créer certaines créatures si nobles, qu'elles pussent être participantes et compagnes de sa propre gloire; c'est-à-dire, que comme il voit sa propre essence et sa beauté, et qu'il en jouit, de même elles la vissent, l'aimassent et en jouissent, et qu'ainsi elles fussent bienheureuses comme lui, et par le même moyen que lui, quoique non pas autant que lui, parce qu'elles ne sauroient le

comprendre comme il se comprend lui-même. Cette fin est bien si haute, et cette dignité si relevée, qu'il n'y a point, ni ne peut y avoir de personne créée, quelque haute et quelque relevée qu'elle puisse être, qui soit digne par nature d'une si grande gloire. Et c'est cette félicité et cette gloire, qui remplit tout le sein et toute la capacité, quoique très-ample, de nos âmes, et qui les rend bienheureuses. C'est aussi pour cette fin, si haute et si excellente, qu'il a plu à cette bonté infinie de créer non-seulement les anges, mais aussi les hommes; n'ayant point dédaigné qu'une créature si vile et si abjecte, qui d'un côté est alliée des bêtes, fût assise à sa table, qu'elle mangeât de ses mêmes viandes, et qu'elle jouît des biens dont elle jouit. O que bénie soit une telle miséricorde, une telle et si généreuse noblesse, une telle bonté et une telle magnificence, qui s'est bien voulu communiquer à des créatures si basses!

§ 1.

Mais parce que les œuvres de Dieu sont très-bien ordonnées, et très-bien conduites, ayant créé l'homme pour une fin si relevée, il l'a aussi pourvu de toutes les facultés, et de toutes les grâces surnaturelles par le moyen desquelles il pût se rendre capable de cette dignité; car c'est la conduite ordinaire de ce grand maître, lorsqu'il a destiné une créature à quelque fin, de lui donner toutes les facultés et toutes les aptitudes suffisantes pour l'obtenir.

Ces facultés surnaturelles étoient principalement ces

deux-ci : la justice originelle et la grâce ; la grâce rendoit l'homme beau, agréable à Dieu et son ami, elle lui donnoit aussi un titre et un droit pour la gloire, tel que l'a un fils, lequel pour raison de ce qu'il est, a droit sur le bien de son père.

Outre cela, avec la grâce, la charité lui étoit donnée, par la vertu de laquelle il aimoit Dieu plus que soi-même, et que toutes les choses du monde ; et avec la charité il recevoit toutes les autres vertus, et tous les dons du Saint-Esprit, afin de pouvoir avec facilité et avec suavité, faire des œuvres qui méritassent la gloire, et afin aussi qu'il obtînt par la justice, ce à quoi Dieu l'avoit prédestiné par sa grâce.

Le second bienfait étoit la justice originelle qui est une rectitude et un ordre par lequel l'homme étoit en paix avec Dieu et avec soi-même. Tellement que par le moyen de cette rectitude et de cet ordre, il étoit maître de soi-même, de toutes ses affections et de ses passions naturelles ; c'est-à-dire, que dans l'homme y ayant deux parties, l'une animale et l'autre raisonnable, la sagesse divine a fort bien ordonné, et fort à propos, que la partie animale fût sujette à la raisonnable, parce qu'autrement tout eût été en grand désordre. Outre cet avantage, l'homme avoit encore l'empire sur tous les animaux, auxquels il donna leurs noms propres ; il l'avoit tout de même sur la mort et sur toutes les infirmités qui nous y acheminent.

Mais tout ceci lui fut donné à condition qu'il demeureroit fidèle et obéissant à Dieu, pour jouir de tous ces priviléges autant lui que ses descendans ; comme au

contraire, s'il manquoit d'obéissance, il les perdroit pour lui et pour eux. Ce qui est la même chose que si un roi donnoit quelque place distinguée à un gentilhomme, à condition que lui demeurant fidèle et faisant bien son devoir, elle seroit pour lui et pour les siens; comme au contraire s'il y manquoit, elle seroit perdue pour lui et pour eux. Cette condition est juste en plusieurs choses, mais surtout dans les biens de pure grâce; parce que comme il n'y a nulle obligation à les donner, celui qui en est le maître les peut donner avec de telles conditions et telles réserves qu'il lui plaît. Ainsi, comme Dieu pouvoit créer l'homme sans lui donner ces facultés et ces grâces, et sans que personne eût sujet de s'en plaindre; aussi, lui ayant plu de les donner, il a pu y imposer les conditions qu'il lui a semblé bon, et la condition a été celle que je viens de dire. Pour mettre à l'épreuve cette fidélité et cette obéissance, l'homme fut mis dans le paradis terrestre, avec la permission de manger des fruits de tous les arbres qui y étoient, à la réserve d'un seul, dont il lui fut commandé de s'abstenir, sous peine de la mort et de la perte de tous les dons qu'il avoit reçus.

§ 2.

L'homme étant en cet heureux état, le diable qui brûloit d'envie de ce qu'une créature si vile et si abjecte avoit été mise en sa place, et jouissoit des biens qu'il avoit perdus, vint en forme de serpent, et attaqua l'homme par sa plus foible partie, qui étoit sa

femme; et l'ayant trompée la première, il lui fit enfreindre le commandement de Dieu. Etant ainsi trompée et pervertie, elle pervertit aussi son mari, tellement que tous deux violèrent le commandement de Dieu. Ils n'eurent pas sitôt commis cette faute, qu'ils ouvrirent incontinent les yeux, et s'aperçurent qu'ils étoient tout nus; ils eurent honte d'eux mêmes de se voir en cet état, car ils perdirent aussitôt l'innocence, et la concupiscence commença de règner en eux. Réduits en ce misérable état, et ayant perdu ce qu'ils avoient reçu, ils nous engendrèrent tels qu'ils étoient demeurés, nus, pauvres, aveugles, misérables et mortels, parce que le fils suit la condition du père; de sorte que celui qui est noble, engendre des nobles; et le roturier, des roturiers. Ainsi, le premier homme nous engendra tels qu'il étoit; car les enfans qu'il engendre aujourd'hui, ne sont pas tels qu'il étoit avant qu'il eût péché, mais tels qu'il est lorsqu'il les engendre. C'est pourquoi, comme il demeura privé des dons qu'il avoit reçus, nous naissons aussi tous avec la même privation; tellement que le premier homme ayant corrompu par le péché qu'il commit, la nature qu'il avoit reçue, cette même nature ainsi corrompue passa dans sa postérité par la voie naturelle de la génération.

Nous voyons aussi que selon les lois humaines, lorsqu'un père noble vient à être privé pour quelque crime de trahison, du fief qu'il possédoit, tous ceux qui descendent de lui en demeurent privés, parce qu'ils sont ses enfans. Quelle merveille sera-ce donc,

que les enfans d'Adam aient perdu le fief qu'il perdit par sa trahison et par son infidélité ? Mais ce châtiment durant sa vie même tomba sur ses enfans, lesquels se multiplièrent de telle sorte, qu'ils remplirent tout le monde ; et ainsi la perte qui échut à ce peu de personnes, se répandit dans tous les autres pour la même raison.

CHAPITRE III.

En quel état est demeuré l'homme par le péché.

Nous avons à montrer maintenant en quel état est demeuré l'homme et tout le genre humain par le péché, afin que par la connoissance de sa chute et de son mal, nous jugions du besoin qu'il avoit de secours et de remède. Nous connoîtrons aussi par là, combien le remède a eu de rapport à la maladie, et par là nous jugerons mieux combien a été excellent et convenable le moyen que la sagesse divine a choisi pour la guérison de ce mal. Mais ce ne sera pas le seul fruit que nous recueillerons de la connoissance de l'état et de la misère à laquelle l'homme fut réduit par le péché ; nous en remarquerons bien encore d'autres, c'est pourquoi nous nous étendrons un peu sur cette matière.

Je dis donc que l'homme par ce péché ayant perdu la grâce de Dieu, dont le propre est de rendre l'homme beau et agréable aux yeux de la divinité et de l'unir d'amitié avec elle, il devint aussitôt laid et désa-

gréable à ces mêmes yeux, ennemi de Dieu et enfant de colère ; et tous autant que nous sommes, nous naissons tels (comme dit l'Apôtre). Tellement qu'ayant perdu la grâce par laquelle nous avions droit à la gloire, nous perdîmes ce droit, et en demeurâmes entièrement exclus; d'où il arrive que les enfans qui meurent sans le baptême vont aux limbes, parce que n'ayant point de grâce, ils ne peuvent avoir de gloire.

Nous disons aussi que par la perte de la grâce nous perdîmes la charité, qui rendoit l'homme plus amoureux de Dieu que de soi-même, et que de toutes les choses du monde; au lieu que les choses vont maintenant tout au contraire, parce qu'après la perte de la charité et de la justice originelle, qui tenoit en devoir la sensualité, l'homme s'aime beaucoup plus que Dieu, et que toutes les autres choses. Il se met en la place de Dieu, et s'attribue à soi-même l'amour qu'il ne devoit qu'à Dieu seul. Il y a plus encore, c'est qu'en perdant la grâce il perd toutes les facultés et tous les dons qu'il avoit reçus pour être excité à bien faire; tellement qu'il demeure défectueux et incapable de toute sorte de mérite, quoique la foi ni l'espérance ne se perdent par aucune coulpe. Jugez donc vous-même quelle seroit une galère, si vous lui ôtiez ses rames et ses rameurs, son mât, ses voiles et son gouvernail, avec tout le reste de son équipage; en cet état, comment est-ce qu'elle pourroit naviguer? L'homme demeura tel lorsqu'il perdit tout ce bel équipage spirituel de dons et de grâces, que Dieu lui avoit donné en le créant, afin de le rendre capable de mériter la

gloire éternelle. C'est de là que procède la difficulté que nous avons à nous porter à des actions qui puissent mériter ce bien souverain, puisqu'après tant de prédications, tant de promesses et de menaces, tant de bienfaits et tant de châtimens de Dieu, il y a si peu de gens qui s'attachent entièrement à son service.

Par la perte aussi de la justice originelle, (laquelle, comme nous avons dit, tenoit en bride les appétits de notre chair,) cette bête farouche s'est si fort emportée et si fort déréglée, que si nous exceptons le diable, il n'y a rien en ce monde de si furieux, ni de si dommageable qu'elle; de là procède un nombre infini d'appétits et de passions si violentes, qu'il semble à certaines gens qu'ils ne leur sauroient résister et qu'ils sont contraints de pécher; quoique cela ne soit pas, puisque Dieu a créé l'homme avec son libre arbitre, lui ayant dit, qu'il auroit ses appétits sous son empire (cela néanmoins par sa grâce et par sa faveur). Mais par-dessus tous ces maux, il lui est resté une inclination dont il a fait une habitude, de s'aimer plus que Dieu, ce qui est le plus grand désordre et la plus grande misère de toute la vie humaine, et comme la source de tous les péchés du monde. C'étoit aussi ce qu'alléguoit David au psaume 50 de sa pénitence, pour excuser en quelque façon la faute qu'il avoit commise, quand il disoit : *Considérez, Seigneur, que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans les péchés;* pour nous marquer par ses paroles la foiblesse et les mauvaises inclinations que le péché originel a attirées sur nous. Cela nous est enseigné par

ce mot de *péchés* au pluriel, parce que (comme disent les théologiens,) bien que le péché originel ne soit qu'un seul péché, il est néanmoins tous les pechés en puissance, parce qu'il est la cause et l'origine de tous les péchés.

Voilà le fondement pour bien entendre le mystère de notre rédemption, et l'un des principaux articles de notre foi, laquelle confesse que tous les enfans d'Adam naissent avec cette maladie et ce vrai péché.

CHAPITRE IV.

De la première espérance de salut qui nous a été donnée après le péché.

La disgrâce de notre conception et de notre naissance étant telle, il plut à la bonté immense de notre Créateur de ne différer pas long-temps à nous donner les bonnes nouvelles de ses divins décrets; car même à l'instant du péché il donna à l'homme renversé l'espérance de se relever, lorsqu'il dit au serpent, ou plutôt au diable qui étoit venu sous cette forme, ces paroles : *Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre sa semence et la tienne : elle te brisera la tête, et tu seras toujours à dresser des embûches à ses talons* (*Gen.* 3); c'est-à-dire, tu lui tendras des embûches dans toutes ses voies et tous ses passages. Cette sentence de Dieu prononcée contre le diable, est d'une très-grande considération, parce que le diable étoit infiniment glo-

rieux de sa victoire, voyant que cet homme en la personne duquel résidoit tout le monde, étant vaincu, il demeuroit sans contredit le maître et le vainqueur de tout le monde; il se glorifioit aussi de sa puissance, voyant, selon son opinion, qu'il avoit eu plus de pouvoir que Dieu, ayant eu la puissance d'empêcher l'effet des intentions et des conseils divins; il se glorifioit encore d'avoir avec tant de sagesse mis fin à cette affaire, renversant le fort par le foible; c'est-à-dire, trompant l'homme et le pervertissant par le moyen de la femme, et par elle se rendant maître de tous les deux. Mais Dieu lui fit connoître par ces paroles qu'il abattroit bientôt son orgueil, en lui brisant la tête; c'est-à-dire, en détruisant sa puissance, en délivrant l'homme de sa tyrannie, et le remettant en sa première dignité, et en sa première grâce. Il ajouta même qu'il obtiendroit cette victoire sur lui, non par le ministère des anges ni des archanges, par lesquels il avoit été déjà une fois vaincu et chassé du ciel, mais par une autre femme et par un autre homme; comme s'il avoit dit : Tu t'es glorifié d'avoir triomphé du monde par la foiblesse d'une femme, mais je rabattrai cette gloire, parce que le fruit d'une autre femme foible triomphera de toi, et par là tu seras dépouillé de tout ton orgueil; car il te sera bien plus honteux de voir que le fruit d'une femme foible triomphe de toi, qui es un esprit, que non pas qu'un esprit ait triomphé d'une femme foible. Nous voyons donc par ces paroles, que Dieu usant de justice et de miséricorde, comme il fait dans toutes ses œuvres, châtia l'homme avec justice,

et

et lui promit son secours par la miséricorde, et par ce moyen l'homme demeura libre, le diable confus, et Dieu vainqueur et maître de tout ce qu'il avoit déterminé.

Ceci fut, après cette chute générale, le premier rayon, la première miséricorde, la première grâce, et le premier gage d'espérance que la divine bonté donna au monde, et surtout à ceux qui furent plutôt parricides de leurs propres enfans, qu'ils n'en furent pères. De cette première promesse nous devions tenir pour certain que celui qui remédieroit à nos maux, seroit un homme, non pas un ange, puisque celui qui les avoit causés étoit un homme : mais dans le progrès du temps, Dieu nous a bien plus expressément fait connoître les conditions et les qualités de ce nouvel homme.

Pour cet effet, il détermina de choisir un peuple exprès dans le monde, de la race duquel naquît ce réparateur, et auquel toutes les prophéties et tous les signes qui le devoient faire connoître se pussent rapporter lorsqu'il viendroit au monde. Pour faire entendre ceci, nous remarquerons trois choses. La première, que la coutume étoit dans les temps anciens, avant et depuis la loi, que les hommes demandoient à Dieu des signes surnaturels, afin d'être plus assurés de ses promesses. Ainsi Abraham demanda un signe à Dieu sur la promesse qu'il lui fit de la terre des Cananéens; (*Gen.* 15.) Gédéon, Ezéchias et Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, en demandèrent aussi, pour assurance d'autres promesses (*Judicum* 6, *Lucæ* 1).

Dieu même les offroit quelquefois sans qu'on les lui demandât, comme il fit à Moïse, lorsqu'il le chargea de son ambassade vers Pharaon (*Exod.* 3). Samuel de la même sorte donna des signes à Saül, pour l'assurer que Dieu l'avoit choisi pour le faire roi de son peuple, qui étoit une chose en apparence fort étrange, parce qu'il étoit de la plus petite tribu d'Israël, et tellement pauvre, qu'en ce même temps il alloit cherchant les ânesses de son père. (1 *Reg.* 10.) Or le prophète, pour vaincre cette incrédulité, lui donna non pas seulement un seul signe, mais trois signes par ces paroles : « Afin que tu croies que Dieu t'a élu pour » être roi de son peuple, je te donne premièrement » pour signe, qu'en te séparant de moi, tu rencontre- » ras deux hommes lorsque tu seras arrivé à la sépul- » ture de Rachel. Ces deux hommes te donneront des » nouvelles, que ton père a trouvé les bêtes que tu » cherchois; qu'il te cherche maintenant, et qu'il est » en peine de te trouver. Quand tu auras été plus » avant, et que tu seras arrivé à un chêne qui est » sur le mont de Thabor, tu trouveras au pied de l'ar- » bre trois hommes qui s'en vont pour sacrifier à Dieu » en Béthel : l'un deux porte trois gâteaux de pain en » la main, l'autre trois chevreaux, et l'autre un vais- » seau plein de vin; et ils t'inviteront à prendre deux » pains, lesquels tu recevras de leurs mains. Passant » encore plus avant, tu arriveras au coteau qui est ap- » pelé de Dieu, et tu y trouveras une assemblée de » prophètes qui prophétisent, avec un grand nombre » d'instrumens de musique qu'ils portent devant eux;

» alors l'esprit de Dieu descendra sur toi, et tu pro-
» phétiseras aussi-bien qu'eux, et deviendras tout un
» autre homme. Lorsque tu verras l'accomplissement
» de tous ces signes, sache que ce que je t'ai dit tou-
» chant le royaume, vient de la part de Dieu, parce
» que je n'aurois su te donner tous ces signes, sans des
» lumières particulières de sa part. » Or comme Dieu voulut manifester sa volonté par ces trois signes si exprès à cet homme, afin qu'il connût qu'il étoit choisi de Dieu pour avoir la royauté de son peuple, ce même Seigneur a voulu aussi nous donner non-seulement trois signes, mais plusieurs autres plus clairs et plus exprès, afin que nous connussions le vrai roi et le vrai messie lorsqu'il viendroit au monde. Ces signes ont été d'autant plus certains et plus efficaces, que l'affaire étoit de plus grande importance. Tellement qu'après cela s'obstiner à ne pas reconnoître encore ce Seigneur, l'incrédulité est d'autant plus grande et plus punissable, que les signes sont plus certains et en plus grand nombre.

Ces signes nous ont été donnés par les prophètes, qui ont été des hommes très-saints envoyés de Dieu pour reprendre les péchés des hommes. Remplis comme ils étoient du Saint-Esprit, ils ont prophétisé tout ce qui regardoit le mystère de la venue de notre Sauveur. Nous ne pouvons douter qu'ils n'aient été remplis de cet esprit prophétique, voyant l'effet des choses qu'ils avoient prédites long-temps auparavant, soit dans les intérêts de leur nation, ou d'autres encore; de quoi nous voyons des témoignages par

écrit, non-seulement dans les histoires sacrées, mais aussi dans les profanes. Nous en avons une preuve bien manifeste en la prophétie du règne de Cyrus, (*Isa.* 44) qui fut prédit plusieurs années avant sa naissance, et en d'autres semblables. Une autre preuve de leur sainteté, est leur genre de vie qui fut fort pauvre et fort humble, et tellement éloignée d'ambition, qu'ils ne voulurent jamais rien posséder des choses de ce monde. Par là il paroît combien ils étoient éloignés de la pensée de tromper personne, n'espérant point d'autre fruit temporel de leur travail, que des bannissemens, des persécutions et des morts très-cruelles. L'Apôtre fait mention de ces travaux, lorsqu'il dit, (*Héb.* 11.) « Qu'ils endurèrent des mépris, des coups, des fers » et des prisons, qu'ils furent lapidés, sciés, tentés et » mis à mort par l'épée. Qu'ils alloient vagabonds par » les montagnes, par les cavernes et par les déserts, » vêtus de peaux de brebis ou de chèvres, nécessi- » teux, oppressés et affligés, quoique le monde ne » fût pas digne d'eux. » Par ces paroles de l'Apôtre, nous sommes suffisamment éclaircis, combien ces saints étoient éloignés de toute sorte d'intérêt. Mais la cause de leur persécution étoit leur liberté et leur zèle à reprendre les péchés publics et à enseigner la vertu, dont la connoissance n'est pas moins importune aux hommes vicieux, que la lumière du jour est importune à des yeux malades.

Nous devons encore un très-grand respect à leur ancienneté, parce qu'ils furent, comme dit saint Augustin, longtemps avant les philosophes du monde. Ce

qui se connoît par l'ancienneté du peuple Juif; car depuis Sem fils de Noé, jusqu'à Abraham, il y eut neuf générations. Après lui, survint la captivité d'Egypte, qui dura quatre cents ans; lesquels étant expirés, tout le peuple en fut délivré, et conquit la terre de promission (1). Ceci arriva sept cent et dix-huit ans avant la fondation de Rome. Durant tout ce temps il y eut des prophètes de Dieu parmi ce peuple; mais il ne nous en reste plus que seize, quatre grands et douze petits; tous lesquels ayant prophétisé par l'inspiration d'un même esprit, ils se sont aussi tous accordés dans les prophéties qu'ils nous ont laissées de Jésus-Christ, ainsi que nous ferons voir ci-après, lorsque nous alléguerons leurs témoignages.

La seconde chose que nous devons remarquer, est que toutes les œuvres de Dieu étant très-parfaites, il devoit nous donner de tels signes pour connoître notre Sauveur, que nous le pussions très-clairement discerner, si notre méchanceté et notre obstination n'y faisoient point d'obstacle, puisque cette connoissance étoit le principe et le fondement de notre remède, et que sans elle nous ne pouvions être sauvés. Je dis, si notre méchanceté n'y eût pas apporté d'empêchement, parce que quand celle-ci règne, il n'y a ni raison, ni miracle, ni chose au monde qui suffise. Nous avons vu un exemple de ceci dans Pharaon; lequel après avoir reçu plusieurs plaies et vu plusieurs miracles, vit enfin que la mer s'ouvrit pour donner passage au peuple d'Israël, sans que pour tout cela il cessât de persévérer dans son obstination.

(1) Aug. de Civit. Dei lib. 18.

§ 1.

Notre Sauveur déclara la certitude de ces signes à ces deux disciples qui alloient au château d'Emmaüs, désespérés du remède qu'ils avoient attendu. Il les reprit par ces paroles : *O insensés et stupides, de ne pas croire à ce qui a été dit par les prophètes ! N'est-il pas évident qu'il falloit que Jésus-Christ endurât de cette sorte, et qu'ainsi il entrât dans sa gloire? Commençant alors par Moïse et parcourant tous les autres prophètes, il leur expliquoit les Ecritures qui parloient de lui* (*Luc.* 24.) Cette conduite de notre Sauveur qui s'expliqua avec cette véhémence, fait voir avec combien de clarté les prophètes ont annoncé ce mystère ; aussi les disciples confessèrent depuis que leurs cœurs brûloient d'une chaleur et d'une dévotion particulière, lorsque le Sauveur leur expliquoit ces prophéties. Et lui-même connoissant leur efficace, fit de ses propres ennemis les juges de sa cause, leur disant : *Voyez et considérez les Ecritures ; car ce sont elles qui rendent témoignage de moi* (*Joan.* 5.)

C'étoit encore pour cette raison que les apôtres se servoient de ces témoignages, pour persuader et pour établir la foi de Jésus-Christ. Et saint Luc écrit aux Actes des apôtres, (*Act.* 17.) « Que saint Paul étant » venu à Thessalonique, et entrant dans la synagogue » des Juifs, il prêcha durant trois samedis ce mystè- » re; prouvant par les Ecritures, qu'il falloit que Jé- » sus-Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts, » et que c'étoit ce Jésus-Christ qu'il prêchoit. » Ce

saint évangéliste ajoute aussitôt, que plusieurs des Juifs crurent, qu'ils se joignirent à l'Apôtre avec plusieurs gentils et plusieurs femmes de condition. Un peu plus bas il dit encore, que quelques hommes des principaux de la même ville reçurent la parole de Dieu avec grande ferveur et grand zèle, feuilletant tous les jours les Ecritures pour voir comment elles s'accordoient avec le mystère de Jésus-Christ (*Act.* 18). Dans le chapitre suivant, il parle d'un Juif natif d'Alexandrie, nommé Apollon, homme éloquent et fort versé dans l'Ecriture; saint Paul en fait mention dans l'épître aux Corinthiens, disant: (1 *Cor.* 5.) *J'ai planté, et Apollon a arrosé les plantes.* Cet Apollon enseignoit dans la ville d'Ephèse la foi de notre Sauveur, avec une grande ferveur d'esprit. Etant venu de là à Corinthe, il fit un grand fruit sur ceux qui avoient cru, confondant puissamment les Juifs en public, et montrant par les Ecritures, que Jésus étoit le Christ, c'est-à-dire le roi messie promis dans la loi. Tout ceci est tiré de saint Luc, et sert pour nous faire comprendre par les Ecritures, que le mystère de Jésus-Christ est très-suffisamment prouvé.

Que si en ce temps-là ceci suffisoit pour croire, nous avons bien maintenant d'autres plus grandes raisons; car alors les grandes actions que notre Sauveur avoit à faire dans le monde n'étoient pas encore connues; comme la destruction des idoles, la connoissance du vrai Dieu, la sanctification de plusieurs âmes, et le châtiment fameux et public du péché de ceux qui le crucifièrent; ce que nous voyons maintenant entière-

ment accompli. Tellement que par ces signes nous connoissons que celui qui, selon le témoignage des prophètes, devoit exécuter des choses si remarquables et si publiques dans le monde, est déjà venu. Par là nous voyons quelle est la force des Ecritures, pour prouver le mystère de Jésus-Christ, puisque même avant toutes ces grandes actions elles suffisoient pour persuader ces vérités. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est que la chose ne fut pas seulement crue par les Juifs, qui avoient du respect pour les Ecritures, mais aussi par les gentils qui ne les avoient pas encore reçues; parce que voyant que plusieurs autres choses avoient été accomplies en la personne, en la vie, et dans la mort de Jésus-Christ, qui avoient été prophétisées plusieurs années auparavant, ils jugeoient bien que la vertu de Dieu agissoit en ceci, personne ne pouvant savoir les choses futures, que lui-même.

Enfin les prophéties et les signes qui nous ont été donnés pour connoître notre Sauveur, sont si clairs et si certains, que les ennemis de notre religion auroient pu dire que c'étoient des inventions des chrétiens pour donner du crédit à leur foi et à leur religion; mais afin qu'ils ne pussent pas nous faire cette objection, la providence divine a voulu que ces mêmes ennemis de notre foi avouassent la vérité de ces Ecritures, que nous, qui sommes chrétiens, reconnoissons et approuvons. Tellement qu'ils portent avec eux-mêmes les témoignages de leur condamnation et de nos vérités aussi-bien que de notre justification.

Saint Augustin explique de la sorte les paroles de David, qui prie Dieu dans un psaume, de ne pas exterminer les témoins de la vérité, (qui sont les Juifs), afin que le témoignage des Ecritures ne périsse point avec eux.

Notre-Seigneur, non content du témoignage des prophètes, a voulu que celui des sibylles y concourût aussi. Elles témoignent toutes les mêmes choses, comme nous verrons ci-après, afin que comme le Créateur de tout le monde venoit pour le salut commun des Juifs et des gentils, il y eût parmi les uns et les autres des prophètes qui nous prophétisassent les merveilles de ses œuvres : car sibylle, selon quelques interprètes, signifie prophétesse, ou bien interprète des conseils de Dieu.

La troisième chose qui est à remarquer est, que puisque Dieu nous donnoit des signes certains pour connoître le rédempteur, il ne devoit pas permettre qu'il y eût personne dans le monde en qui tous ces signes pussent concourir; autrement, ce seroit dire qu'il y auroit eu du défaut dans la sagesse infinie de Dieu, qui nous auroit donné des signes ambigus et défectueux pouvant convenir à d'autres personnes, ce qui seroit un grand blasphème. L'homme seroit aussi par ce moyen déchargé de blâme, ayant pu reconnoître pour Sauveur celui qui ne l'étoit pas, puisque les signes qui lui auroient été donnés, lui étoient convenables.

Ces avertissemens ainsi présupposés, nous disons que Dieu ayant voulu créer un peuple duquel notre

Rédempteur devoit prendre naissance, et parmi lequel il fut prédit et prophétisé, il choisit un chef et un père commun de ce peuple qui fut le patriarche Abraham, il lui commanda de sortir de son pays pour venir faire sa demeure dans la terre promise qu'il vouloit donner à ceux qui descendroient de lui ; ce qui lui fut ordonné en ces termes (*Gen.* 22) : *Sors de ton pays, et quitte tes parens et la maison de ton père, pour venir dans la terre que je te montrerai. Je te ferai père de plusieurs peuples ; je te bénirai, j'agrandirai ton nom, et tu seras béni ; je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les nations de la terre.* Cette promesse de Dieu fut encore plus parfaitement éclaircie, lorsqu'après cet insigne sacrifice où le saint patriarche fut sur le point de sacrifier son fils, Dieu lui confirma par un serment solennel la même promesse et avec les mêmes paroles, ajoutant que pour un fils qui naîtroit de lui, toutes les nations de la terre seroient bénies. Or d'être ainsi béni, cela veut dire être sauvé et sanctifié, et réconcilié avec Dieu, ce qui est en effet la vraie bénédiction, sans laquelle il n'y a rien qui mérite ce nom-là. Cette bénédiction nous fut expliquée par Zacharie, père de saint Jean-Baptiste dans son cantique, lorsque parlant du bienfait de la rédemption il dit (*Luc.* 1), que Dieu avoit alors *accompli le serment fait à Abraham, qui étoit de nous délivrer de la crainte de nos ennemis, afin que nous le servissions dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie.* Car c'étoit en effet la véritable

bénédiction que nous devions espérer d'un rédempteur comme celui-là, puisque c'est par le mérite de la sainteté et de la justice, que le bonheur de la gloire nous est accordé, qui est la dernière fin pour laquelle l'homme a été créé. Il faut encore bien remarquer qu'il n'est pas dit qu'une seule nation sera bénie par le Seigneur, mais que ce seront toutes les nations de la terre; afin que par ce témoignage et par plusieurs autres encore que nous rapporterons ci-après, l'on voie que notre Sauveur n'est pas venu au monde pour sauver un seul peuple, mais pour sauver tous les peuples qu'il avoit créés à son image et ressemblance, et qu'il avoit rendus capables de sa gloire. Car autrement il les auroit créés en vain avec la capacité d'un si grand bien, s'il les avoit exclus du moyen d'y parvenir (*Gen.* 28). Cette même promesse fut renouvelée à Jacob dans les mêmes termes, lorsque Dieu lui fit voir en songe cette échelle qui montoit de la terre au ciel, lui disant que de lui naîtroit un fils en qui toutes les nations seroient bénies.

Ce saint patriarche Jacob, petit-fils d'Abraham, eut douze enfans mâles, et dès lors Dieu commença à montrer plus particulièrement la lignée dont le Sauveur devoit naître, qui fut celle de l'un de ces douze enfans nommé Judas (*Gen.* 49.) De sorte que le saint patriarche étant près de mourir, et prédisant à chacun de ses enfans ce qui lui devoit arriver; lorsqu'il vint à celui-ci, il dit : *Le sceptre ne sera point ôté de la race de Juda, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, lequel sera l'espérance des nations,*

c'est-à-dire le roi messie, selon l'interprétation chaldaïque.

Je donne encore avis au lecteur chrétien, dans la fin de ce chapitre, qu'il ne doit pas chercher l'élégance ni le choix des mots, dans l'explication des prophéties que je vais rapporter; la sincérité des vérités qui y sont contenues ne permettant pas qu'on puisse ajouter une seule lettre à ce qu'elles contiennent, si ce n'est peut-être quelque simple parole, pour mieux donner à entendre ce qu'elles signifient. Pour les autres autorités, nous pourrons les alléguer avec un peu plus de liberté, afin qu'elles soient mieux comprises. Je l'avertis aussi que dans les autorités de l'Ecriture que je rapporte ici, je n'expliquerai pas chaque parole, à moins qu'il n'y ait de l'obscurité, parce que je serois trop long, et il me suffit qu'elles servent au principal dessein pour lequel elles sont alléguées.

CHAPITRE V.

De quelques autres prophéties et signes plus particuliers touchant notre Sauveur.

Nous allons maintenant traiter plus particulièrement des prophéties qui ont précédé la venue de notre Sauveur, qui sont aussi des signes par lesquels il devoit être connu. Quelques-uns de ces signes nous montrent de quelle lignée il devoit descendre; les autres nous marquent sa naissance, les autres sa vie, les au-

tres sa mort; les autres, ce qui devoit arriver après sa mort; les autres encore plus clairement, ce qu'il devoit exécuter dans le monde par sa mort; et enfin d'autres qui ne sont pas moins évidens, nous marquent le temps où toutes choses devoient être accomplies. Ce sera donc de tous ces signes et de ces prophéties, que nous allons ici traiter brièvement.

Pour ce qui est de la première, qui regarde la race de Jésus-Christ, il ne nous faut point citer d'autorités, parce que tous unanimement confessent qu'il devoit naître de la tribu de Juda, et de la race de David qui descendoit de cette tribu. C'est pourquoi dans les écrits des prophètes, il est nommé et promis sous le nom de David, le fils étant désigné par le nom du père. Cette condition de la race se pouvoit fort aisément vérifier au temps que notre Sauveur naquit, les listes des lignées et des familles étant encore fort bien distinctes et bien connues. Ce qui n'est pas maintenant, à cause qu'elles ont été confondues et répandues par tout le monde. Mais cela même reçoit une grande preuve de ce que l'empereur Vespasien commanda qu'on recherchât avec soin, et qu'on tuât tous ceux qui étoient de la lignée de David, afin que les Juifs ne prissent point de là des occasions pour se révolter contre l'empire romain, ainsi que Josèphe rapporte dans ses histoires.

Mais quant à la naissance, il est en premier lieu très-constant qu'il devoit naître à Bethléem, ainsi que le déclare bien évidemment la prophétie de Michée par ces paroles : *Toi Bethléem terre de Juda, tu es*

des plus petites entre les autres villes de Juda dont le nombre est très-grand; mais il sortira de toi un chef qui gouvernera mon peuple d'Israël (1). Il y a un autre signe encore qui est bien digne du Fils de Dieu, qui est, qu'il naîtroit d'une vierge par la vertu du Saint-Esprit. Isaïe rendit cette prophétie (*c.* 7), disant aux hommes incrédules, que Dieu donneroit un signe de ses promesses; et que ce signe seroit, qu'*une Vierge concevroit et enfanteroit un Fils dont le nom seroit Emmanuel, qui veut dire, Dieu soit avec nous.* Or, sans doute cette prophétie ne peut être entendue d'une autre manière, étant donnée avec une si grande majesté de paroles, telles que d'être un signe de Dieu, comme parle Isaïe. Car si cela n'étoit pas, quel signe seroit-ce qu'une vierge accouchât d'un Fils par la voie ordinaire des autres femmes? Ce n'étoit pas aussi une chose nouvelle dans l'Ecriture de donner des signes des choses à venir, pour certifier les présentes; et Dieu en usa de la sorte à l'égard de Moïse, lorsqu'il l'envoya en ambassade de sa part vers Pharaon, pour la liberté de son peuple, lui disant : *Va seulement, je serai avec toi; et pour signe que je t'ai envoyé, c'est que lorsque tu auras tiré mon peuple de la captivité d'Egypte, tu m'offriras un sacrifice sur cette montagne où tu es maintenant.*

Jérémie prophétisa cette même conception, et cet enfantement d'une vierge, lorsqu'il dit (*c.* 31) : *Dieu a fait une chose toute nouvelle sur la terre, qui est qu'une femme environnera un Fils.* Or, quelle est

(1) Mich. 5. Matth. 2. Joan. 7.

cette nouveauté qui n'a jamais été vue, si ce n'est qu'une vierge bénie par la seule vertu de Dieu, environneroit dans ses entrailles un Fils qui est ce Seigneur dont nous parlons? Et en effet cette nouveauté et cette gloire qui n'avoit jamais été vue dans le monde, pour qui devoit-elle être réservée, que pour celui qui devoit être le Sauveur du monde? Le prophète Ezéchiel nous a enseigné la même chose dans ses figures (*c.* 44), lorsqu'il a décrit le plan et le projet de ce mystique et de ce merveilleux temple que Dieu lui montra. Car il dit entr'autres choses : *Le Seigneur me commanda de me tourner sur le chemin qui menoit vers la porte du sanctuaire extérieur, lequel regardoit vers la partie d'orient. Cette porte étoit fermée, et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée, jamais elle ne s'ouvrira, et aucun homme n'y entrera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël y est entré.* Or, quel autre Dieu d'Israël est entré par cette porte, si ce n'est Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme? parce que Dieu dans son essence éternelle, et par sa nature, n'entre ni ne sort, ni ne se meut, puisqu'il remplit le ciel et la terre.

Cette même conception d'une vierge nous est encore représentée par cette pierre qui se détacha de la montagne sans l'aide d'aucune main. Daniel dit qu'elle renversa la statue de Nabuchodonosor (*c.* 2), et qu'après cela elle crut si fort qu'elle remplit tout le monde. Par cette pierre tous les docteurs tant catholiques que juifs, ont entendu le règne de Jésus-Christ, comme nous verrons ci-après. Mais de dire qu'elle se détacha

d'une montagne sans l'aide d'aucune main, que nous peut signifier cela plus probablement, que la conception de ce nouveau roi, qui fut faite par la vertu du Saint-Esprit, sans aucune participation d'homme?

Ceci est le grand secret que Salomon avec toute sa sagesse avoue n'avoir jamais pu concevoir (*Prov.* 30). « Car après avoir confessé qu'il y avoit trois choses » qu'il avoit bien de la peine à comprendre (savoir le » chemin d'un aigle dans l'air, d'un navire sur l'eau, » et du serpent sur la pierre), il en ajoute un quatrième, lequel lui étoit entièrement caché. Celui-ci » étoit la voie de l'homme dans la fille; ou comme » Pagninus a traduit, dans la vierge; parce qu'il ne » pouvoit savoir comment cet homme de qui il parle, » étoit entré dans la vierge, ni comment il en étoit » sorti. » Par ces comparaisons ce grand sage a voulu nous apprendre à quel point le mystère de cet enfantement virginal étoit incompréhensible; car il est bien certain que personne ne sauroit connoître la trace du chemin par où l'aigle vole, ni du navire sur l'eau, ni du serpent sur la pierre. Or, ce sage en disant que ces voies lui étoient fort difficiles à connoître, comme à la vérité elles sont impossibles, et qu'il ignoroit entièrement la quatrième, il nous fait bien comprendre combien cette dernière voie étoit plus incompréhensible que les autres; et ceci étoit le mystère de la conception et de la nativité de notre Sauveur. Par là nous avouons que la vierge très-sainte fut toujours vierge très-pure, soit avant ou après l'enfantement. Et en effet celui qui venoit pour réparer et rétablir

rétablir toutes les choses gâtées et corrompues, ne devoit pas diminuer l'intégrité de sa très-sainte Mère. Celui là donc qui sortit du sépulcre, quoiqu'il fût fermé et scellé avec la pierre qui étoit dessus, pouvoit bien sortir aussi des entrailles d'une vierge sans blesser sa virginité. Or, puisque Salomon confesse qu'il ne comprenoit pas l'entrée ni la sortie de cette voie, il n'est pas étrange que nos esprits grossiers ne la puissent pas comprendre; étant certain, comme dit Eusèbe d'Emesse, que Dieu peut faire plusieurs choses que nous ne pouvons pas concevoir.

Mais pour preuve de ceci, nous avons un exemple qui est rapporté fort à propos par saint Augustin au vingt-deuxième livre de la cité de Dieu, et qui arriva de son temps. Il en parle en ces termes : « Il y avoit » à Carthage une dame de très-grande condition, nom- » mée Pétronca, qui souffroit d'une fort grande ma- » ladie; les médecins n'y pouvant trouver de remède, » un juif lui en enseigna un, qui fut de faire un cor- » donnet de ses cheveux, de passer une bague dedans, » et de passer ce cordon en ceinture sur sa chair. Pous- » sée du désir de recouvrer sa santé, et ayant donné » croyance à ce conseil, elle l'exécuta; étant ensuite » partie de Carthage pour aller visiter les reliques de » saint Etienne, elle arriva au bord d'une rivière voi- » sine d'une de ses maisons, où elle coucha cette » nuit-là; s'étant levée le lendemain pour continuer » son chemin, elle vit à ses pieds la bague qu'elle avoit » portée en ceinture; surprise de ceci, elle mit la main » à ce cordon qu'elle avoit ceint, lequel elle trouva

» fort bien attaché avec ses nœuds, comme elle l'avoit » attaché elle-même. Elle crut alors que l'anneau de- » voit être rompu, et que c'étoit ce qui l'avoit fait » tomber; mais l'ayant ramassé, elle vit qu'il étoit » tout entier : ce miracle si évident lui fut comme un » gage de sa santé; et elle jeta à l'heure même, et la » bague et le cordon de cheveux où elle étoit atta- » chée. » Saint Augustin avec grande raison rapporte ce miracle pour convaincre ceux qui ne croient point que le Sauveur soit ressuscité, son saint sépulcre étant clos et fermé, ni qu'il ait pu sortir du ventre de sa très-sainte Mère en conservant sa pureté virginale. « Que les incrédules, dit ce saint, aillent donc s'in- » former de ce qui est arrivé à cette dame d'une nais- » sance très-noble, mariée très-noblement, fort con- » sidérable par elle même, et fort considérée dans la » ville où elle faisoit sa demeure, et par ce miracle » qui a tant de rapport avec les autres, qu'ils croient » que Jésus-Chsist a pu faire pour sa propre gloire, ce » qu'il fit alors pour celle de saint Etienne son servi- » teur. Car sans doute celui qui a pu tirer une bague » sans la rompre, de la ceinture où elle étoit passée, » a bien pu tirer son corps glorieux du sépulcre, quoi- » que la porte fût fermée, aussi-bien que des entrailles » de sa mère vierge sans blesser sa virginité. »

Or, le lecteur prudent et judicieux doit considérer combien il étoit convenable que le Fils de Dieu ayant à prendre la chair de l'homme, ne naquît pas selon la loi ordinaire des autres hommes, qui n'est ni sans souillure, ni sans péché; mais qu'il fût conçu d'une

manière plus excellente et toute nouvelle, savoir d'une vierge, mais vierge très-pure et par la seule vertu du Saint-Esprit. C'est-aussi sur cela qu'on a dit avec grande raison, que si un Dieu devoit naître d'une femme, il falloit que ce fût d'une vierge; et que si une vierge devoit enfanter, il falloit que ce fût un Dieu, et que cette œuvre merveilleuse n'étoit pas impossible au Tout-Puissant; parce que celui qui au commencement du monde créa de l'homme une femme, pouvoit bien à la fin du monde former de la femme un homme.

Pour reprendre le traité des signes de la naissance de notre Sauveur, je dis qu'il y a une autre prophétie qui porte, qu'à Bethléem un grand nombre de petits enfans seroient égorgés à cause de la naissance de ce nouveau roi. Jérémie prophétisa ceci par ces paroles: *Une voix fut ouïe en Rama, et plusieurs grands cris et hurlemens, Rachel pleurant ses enfans et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'elle les voyoit morts.* (1) Le prophète entend ici par Rachel la terre de Bethléem où Rachel enfanta Benjamin, et dans laquelle elle fut ensevelie. Ce massacre d'enfans, qui fut une cruauté sans exemple, fut causé par la venue de ces saints mages à Jérusalem, qui demandoient où étoit ce nouveau roi des Juifs nouvellement né. Ce qui porta Hérode, prince étranger et iduméen de nation, par la crainte qu'il eut que les Juifs ne se soulevassent contre lui, en faveur de leur roi naturel, à user de ce cruel remède, afin qu'entre ces

(1) Hier. 31. Matth. 2.

enfans nés dans Bethléem et dans le voisinage, celui-ci fût tué aussi-bien que les autres, étant né dans la même terre. Nous trouvons cette horrible boucherie décrite même dans les livres des païens; et Macrobe au second de ses Saturnales, rapporte que l'empereur Auguste ayant su qu'Hérode, entre les autres enfans, avoit aussi fait tuer un des siens propres, dit: Qu'il valoit mieux dans la maison d'Hérode être son pourceau, que son fils; voulant dire par là, que les Juifs ne mangeant et ne tuant point de pourceaux, il eût mieux valu à cet enfant être le pourceau, que le fils d'Hérode.

Ce bon mot de l'empereur doit persuader aux infidèles qui ne croient pas aux évangélistes, ce que disent au moins leurs propres historiens, quoique sans ce témoignage la seule raison devroit suffire; car ce massacre ayant été si public et ayant fait si grand bruit dans le monde, l'évangéliste n'eût pas osé en faire mention comme il a fait, puisque si elle n'eût pas été véritable, il eût eu contre lui le témoignage de tout le monde, qui eût ôté toute la croyance et l'autorité à son Evangile, et eût fait qu'il n'eût passé que pour une fable.

Il faut encore bien remarquer le bruit qui courut en ce temps-là par toute la terre, que les oracles divins avoient prédit qu'en ce même temps un nouveau roi naîtroit dans le monde, lequel devoit être adoré par les hommes, s'ils vouloient être sauvés. Et Josèphe célèbre historien, juif de nation et de profession, écrit qu'en ce temps-là on trouva dans les li-

vres sacrés une prophétie, qui disoit, que de la nation des Juifs il naîtroit un roi qui commanderoit à tout le monde.

Suétone Tranquille, qui a écrit la vie des empereurs, dans celle de Vespasien et de Titus rapporte que ce même bruit couroit dans tout l'orient. Et Cicéron, au second livre de la Divination, rapporte que l'interprète des vers des sibylles disoit qu'ils contenoient la même chose, bien que Cicéron qui vivoit dans un état de république, eût le nom de roi en horreur.

Outre toutes ces prophéties, il y en a encore une de la paix générale qui devoit régner dans le monde lorsque notre Sauveur y paroîtroit. Aussi Isaïe prophétisant la conversion des gentils (*c.* 2), et disant qu'ils viendroient à Sion pour y apprendre la vraie religion et le vrai culte de Dieu, ajoute : Qu'*en ce temps-là les hommes feroient fondre leurs épées, pour les convertir en socs de charrues pour labourer la terre, et leurs lances en faulx. Et que les nations ne leveroient plus l'épée les unes contre les autres, et ne s'exerceroient plus dans les combats.* Nous trouvons que ceci arriva précisément sous l'empire d'Auguste, lequel ayant mis fin aux guerres civiles de Rome et vaincu Antoine son concurrent, gouverna l'empire quarante-six ans dans la plus profonde paix dont il eût jamais été parlé. Cela fut sans doute très-sagement ordonné par la providence divine, afin que la prédication de l'Evangile fût publiée avec liberté dans toutes les parties du monde, qui étoient gouvernées par un seul chef, et qui sembloient ne faire qu'une seule nation; car si le monde

eût été comme il est aujourd'hui, gouverné par divers princes et la plupart ennemis les uns des autres, comment est-ce que la foi eût pu avoir la liberté de parcourir tout le monde? Voilà quels sont les signes et les prophéties de la nativité de notre Sauveur.

CHAPITRE VI.

Des prophéties de la vie de Jésus-Christ.

Les prophéties de la vie de notre Sauveur viennent ensuite. C'est de lui en premier lieu que tous les prophètes ont dit d'une commune voix, qu'il meneroit une vie très-sainte; aussi est-il appelé dans toute l'Ecriture, *le Juste.* David confesse au psaume quarante-quatrième, qu'*il a été oint d'une grâce plus abondante que tous ceux qui y ont jamais participé.* Et Daniel l'appelle *le Saint des saints, et le plus saint et le sanctificateur même des saints.* Mais comme toute l'Ecriture annonce la sainteté et les vertus de notre Sauveur, je n'en dirai pour le présent autre chose, si ce n'est qu'entre ses vertus, sa douceur est principalement louée; aussi est-ce la vertu qui nous rend plus aimables aux hommes, comme il étoit bien raisonnable que celui qui venoit pour les sauver, leur fût très-agréable. Dieu même parlant de cette vertu dans Isaïe (*c.* 40), dit: *Vous voyez ici mon serviteur que j'ai choisi. Je l'ai moi-même choisi, et mon âme l'a eu fort agréable. Il ne s'emportera point de paroles*

avec personne, et sa voix ne sera point entendue dans les places, ni parmi les rues. Il ne rompra point le roseau qui sera par terre, et n'éteindra point le bois qui fume encore. Le prophète fait assez connoître par ces paroles la douceur extrême de notre Seigneur, qui ne maudissoit pas, comme dit saint Pierre (1. *c.* 2), lorsqu'on le maudissoit, ni ne menaçoit pas lorsqu'on le faisoit souffrir; mais au contraire, il s'abandonnoit librement à ceux qui le condamnoient avec injustice. Isaïe parle encore de la même vertu au chapitre cinquante-troisième, comme nous verrons ci-après. Et c'est aussi pour cette vertu que dans toute l'Ecriture il est appelé *Agneau*, et qu'il est ordinairement signifié par ce nom. Saint Jean-Baptiste, aussi-bien que l'évangéliste, l'appelle de ce nom (*c.* 1). Et avant eux Isaïe l'avoit appelé de même, lorsqu'il avoit dit (*c.* 26) : *Seigneur, envoyez-nous l'Agneau qui doit commander à toute la terre.* Enfin le Sauveur même ayant joint cette vertu avec l'humilité, sa sœur et sa compagne, a voulu que nous l'imitassions dans la pratique de ces deux vertus, disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.* 11). C'est pourquoi tous ceux qui voudront faire paroître dans leurs mœurs et dans leur vie l'image de ce Seigneur, doivent autant qu'il leur sera possible l'imiter dans l'exercice de cette vertu.

Il y a une autre prophétie qui rend aussi témoignage que notre Sauveur seroit un grand prédicateur de la parole de Dieu. Isaïe en parle ainsi (*c.* 3), quand il dit : *Tes yeux verront ton maître et ton précepteur,*

et tes oreilles ouïront sa voix, qui te dira : Voici le chemin pour aller à Dieu ; cheminez par là, et ne vous égarez point, ni à la droite, ni à la gauche. Le prophète Joël en parle dans les mêmes termes (*c.* 2), disant : *Vous autres enfans de Sion, réjouissez-vous en Dieu votre Seigneur, de ce qu'il vous a envoyé un docteur et un maître qui vous enseignera une doctrine de sainteté et de justice.* Le Seigneur même, dans le psaume trente-neuvième, parlant à son Père, raconte bien au long la grande assiduité dont il a usé en l'exercice de ce ministère; car il lui dit : *J'ai annoncé votre justice en la grande Eglise, et je n'ai point fermé mes lèvres pour cesser de faire cet office. Je n'ai point caché votre vérité ni votre justice dans le secret de mon cœur ; au contraire, j'ai prêché votre vérité et le salut que vous m'avez commandé d'annoncer au monde.* Une autre prophétie parle des œuvres merveilleuses que notre Sauveur devoit faire vivant parmi les hommes, lesquelles étoient bien proportionnées à sa haute dignité. Isaïe les a racontées (*c.* 35) lorsqu'achevant de prophétiser la conversion du monde, il ajoute aussitôt ces paroles : *Dites à ceux qui sont lâches et foibles de cœur : faites effort sur vous-mêmes, et ne craignez point, car votre Dieu viendra tirer vengeance de vos ennemis, et le même Dieu viendra pour vous sauver. Alors les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds s'ouvriront. Alors les boiteux sauteront aussi légèrement que les cerfs, et les muets délieront leurs langues.* Les mêmes signes sont encore écrits par les évangélistes,

desquels nous parlerons en leur lieu. Zacharie dans une autre prophétie (*c.* 9) écrit que Notre-Seigneur seroit pauvre, et que comme pauvre il entreroit dans Jérusalem. Voici ses paroles : *Réjouissez-vous bien fort, ô fille de Sion, et donnez louange à Dieu avec ferveur, ô fille de Jérusalem. Voyez comment pour vous le Seigneur vient juste et sauveur. Il vient pauvre, assis sur une ânesse, suivie d'un ânon.* Le prophète Jérémie confirme la même chose parlant à ce Seigneur (*c.* 14), et lui disant : *O espérance d'Israël et son Sauveur, au temps de la tribulation, pourquoi est ce que vous cheminez comme un étranger sur la terre, et comme un voyageur qui cherche où il pourra se reposer? Pourquoi est-ce que vous vivez comme un vagabond qui va d'un lieu à un autre, et comme un homme fort, qui ne peut sauver personne?* Toutes ces paroles ne désignent pas un homme puissant et riche, mais au contraire foible et indigent. C'étoit aussi de cette sorte que devoit venir le Sauveur, puisque par sa venue il nous devoit enseigner le chemin de la véritable sainteté et de la parfaite félicité, laquelle ne consiste pas en la possession, mais bien plutôt au mépris des biens du monde, et en la jouissance des biens du ciel; et voilà quels ont été les principaux signes de sa vie.

CHAPITRE VII.

Des prophéties de la mort de notre Sauveur, et de toutes les choses qui arrivèrent dans sa sacrée passion.

Comme le Saint-Esprit savoit fort bien le scandale que causeroit dans le monde la passion de notre Sauveur, et combien de personnes elle feroit chanceler, il prit aussi un soin très-particulier de faire annoncer par les prophètes avec des circonstances très-expresses, et le genre de mort, et plusieurs autres particularités qui l'accompagnèrent. Nous en rapporterons onze en ce lieu-ci, dont la première est, qu'il seroit mis à mort avec violence, qui est ce que les infidèles ont nié. Le prophète Daniel (*c.* 9) nous dit cela très-clairement, dans cette vision merveilleuse que tous les docteurs, tant chrétiens que juifs, confessent être de Jésus-Christ. Il dit ouvertement, « qu'au milieu de » cette semaine, qu'il décrit en cet endroit-là, Jésus-» Christ devoit être mis à mort, et que le peuple qui » le renieroit ne seroit plus son peuple. » Isaïe dit la même chose au chapitre 53, où il raconte presque toute l'histoire et toutes les circonstances de la passion, lorsque Notre-Seigneur livra sa vie à la mort. Jérémie en dit autant en ses lamentations, et voici ses paroles : *L'esprit de notre bouche, Christ Notre-Seigneur, est mort pour nos péchés, auquel nous avions*

dit que sous son ombre nous vivrions entre les gentils (*Tren.* 4).

Le genre de sa mort est écrit par le Prophète royal en son psaume 21. Il traite en termes fort clairs de toute sa passion sacrée. Là, le divin Fils parlant avec son Père éternel, lui dit : *Ils ont cloué mes pieds et mes mains, et ont compté tous mes os l'un après l'autre.* Nous devons remarquer dans ces dernières paroles combien ce corps très-sacré fut violemment tiré sur le bois de la croix, puisqu'on pouvoit compter tous ses os. Le prophète Zacharie reconnoît et avoue la même chose dans ces paroles : *Ils lui demanderont que veulent dire ces plaies qu'il a au milieu de ses mains, et il répondra, j'ai reçu ces plaies dans la maison de mes amis.*

Ce même prophète n'a pas oublié de parler aussi de la blessure de la lance; car parlant sous la personne de Dieu, il dit (*Zach.* 13) : *Je répandrai sur la maison de David et sur ceux qui habitent dans Jérusalem, mon esprit de grâce et d'oraison; et ils tourneront les yeux vers moi, qui suis celui qu'ils ont transpercé d'une blessure, et feront d'aussi grands cris pour moi, que les pères ont accoutumé d'en faire à la mort d'un fils unique.*

Une autre circonstance de la passion, fut de crucifier notre Sauveur tout nu, et de jeter le sort sur ses habits. Le Sauveur en parle lui-même dans le psaume douzième que nous avons allégué ci-dessus, où il dit en termes exprès : *Ceux qui m'ont crucifié ont partagé entr'eux mes habits, et ils ont jeté au sort mon*

vêtement. Dans le même psaume ne raconte-t-il pas encore les opprobres et les risées qu'ils faisoient de sa personne, quand il dit : *Tous ceux qui me virent se moquèrent de moi, et ils disoient en secouant leur tête par mépris, puisqu'il a mis son espérance en Dieu, qu'il le délivre du tourment qu'il souffre, et qu'il le sauve puisqu'il l'aime.* Ce prophète témoigne encore dans le même psaume, combien ce Seigneur devoit être méprisé; de sorte que parlant en sa personne, il dit : *Je suis un ver, non pas un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.* Une autre prophétie dit encore qu'entre les cruautés qui devoient être exercées contre Notre-Seigneur, l'une étoit, qu'on lui donneroit *à manger du fiel et à boire du vinaigre*, et ceci fut prophétisé par David au psaume 68.

Isaïe au chapitre cinquantième, expose en sa propre personne les diverses sortes d'injures et les soufflets qu'il devoit endurer, lorsqu'il dit : *Le Seigneur m'a ouvert les oreilles, et je ne lui contredis point, ni n'ai point tourné le dos à ses commandemens. J'ai abandonné mon corps à ceux qui le meurtrissoient, et mes joues à ceux qui me vouloient arracher la barbe. Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui m'injurioient et qui crachoient contre moi; le Seigneur Dieu est mon aide, c'est pourquoi je ne serai point confondu.* Ces paroles ne regardent point Isaïe, qui n'endura jamais en sa personne de pareilles injures; (au contraire, il fut fort honoré, et tenu en grande vénération en son temps;) mais elles regar-

dent la personne de Jésus-Christ que ce prophète représentoit.

Entre les autres tourmens qu'il endura, le prophète Zacharie (*c.* 13) n'a pas omis l'abandonnement de ses disciples au temps de sa passion. De sorte que parlant en la personne de Dieu, il dit : *Epée, lève-toi contre mon pasteur, et contre l'homme qui est uni avec moi, dit le Seigneur des armées. Je frapperai le pasteur, et les brebis de la bergerie seront dispersées*, mais parce qu'il y avoit une de ces brebis qui devoit être changée en loup, et qui devoit livrer cet innocent agneau à d'autres loups comme lui, le prophète David ne l'a pas omis, lorsqu'au nom du même Seigneur, il a dit : *L'homme de ma paix et mon ami en qui j'avois toute confiance, et qui mangeoit du pain à ma table, s'est soulevé contre moi* (*Psal.* 54). Le prophète Zacharie a aussi exprimé le prix pour lequel il devoit être vendu, lorsque parlant en la personne du même Seigneur, il a dit (1) : *Ils ont pesé le prix qui devoit être donné pour moi*, (qui étoit de trente deniers d'argent,) *et le Seigneur m'a dit : Jette cet argent chez le fondeur, voilà un beau prix que celui-ci, pour lequel j'ai été apprécié par eux !* Mais Isaïe a prophétisé aussi clairement, qu'à cause de son grand abaissement il ne seroit pas connu ; voici ses paroles : *Son visage a été comme caché et méprisé, c'est pourquoi il n'a pas été connu ;* il dit au contraire qu'il a été tenu pour un lépreux, et pour un homme frappé de la main de Dieu et humilié. Ce qui en effet fut la cause de l'aveugle-

(1) Zach. 11. Matth. 27.

ment de ceux qui ne le voulurent pas recevoir, le scandale qu'ils conçurent de sa passion leur ayant fermé les yeux.

Il y a encore d'autres circonstances de la sacrée passion, qui ont été si clairement prophétisées par Isaïe, qu'il semble avoir plutôt écrit une histoire de choses passées, qu'une prophétie de choses à venir; ce qui a fait que plusieurs, non sans raison, l'ont appelé un cinquième évangéliste, et il sera à mon avis fort à propos de rapporter ici mot à mot ce qu'il en dit, non-seulement pour rendre témoignage de la vérité, mais aussi pour exciter par ses paroles très-dévotes, la dévotion et la compassion dans l'âme du lecteur pieux.

§ 1.

Prophétie d'Isaïe sur la passion de Jésus-Christ.

Cette prophétie commence par ces paroles : « Seigneur, qui est-ce qui croira aux paroles que nous avons » entendues? Et à qui est-ce que le bras du Seigneur » a été découvert? » Et ensuite de ces paroles il commence à raconter la douloureuse situation et les travaux de notre Sauveur, disant : « Il n'y a ni beauté, » ni grâce en son extérieur; nous avons jeté les yeux » sur lui, et nous l'avons vu tout défiguré; nous » avons souhaité de le voir méprisé, et le plus abaissé » de tous les hommes. C'est un homme de douleurs » qui connoît toutes les infirmités; (c'est-à-dire, tou- » tes les peines et tous les travaux,) et son visage

» étoit tout caché; c'est pourquoi nous ne l'avons pas » connu. Il a véritablement pris sur soi nos infirmi- » tés, et a supporté le faix de nos douleurs. Nous l'avons » pris presque pour un lépreux, pour un homme frap- » pé de la main de Dieu et humilié. Mais c'est pour nos » péchés qu'il a été blessé, et pour nos méchancetés » qu'il a été déchiré. Il a pris sur soi les châtimens » qui ont causé notre paix, et nous avons reçu notre » guérison par ses plaies. Nous étions tous égarés, » comme des brebis hors de la bergerie; chacun s'é- » toit écarté de son chemin, mais le Seigneur a pris » sur soi toutes nos iniquités. Il a été offert à la mort, » parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert » la bouche. Il sera conduit à la mort comme une » brebis, et demeurera muet, ainsi qu'un agneau sous » celui qui le tond, sans ouvrir sa bouche. » Un peu plus bas le prophète dit encore, « qu'il fut frappé de » Dieu à cause des iniquités de son peuple; car pour » lui il n'avoit jamais connu d'iniquité, et il ne s'étoit » jamais trouvé de tromperie en sa bouche. » A la fin il conclut son chapitre, parlant en ces termes, sous la personne de Dieu : « Ce juste justifiera plusieurs » de mes serviteurs par sa sagesse, et il prendra sur » soi la charge de leurs péchés. Aussi lui donnerai-je » l'empire absolu sur plusieurs d'entr'eux, et il parta- » gera la dépouille des forts, pour avoir livré sa vie à » la mort, et pour avoir été tenu pour un des mé- » chans. » A la fin le prophète ajoute, qu'il pria pour » ses propres persécuteurs afin qu'ils ne périssent » point (*Isa.* 53). »

§ 2.

Toute cette prophétie parle si clairement de la passion de Jésus-Christ, aussi-bien que de la dignité et de l'excellence de sa personne, que comme nous venons de dire, elle semble bien plutôt une histoire qu'une prophétie; car nous avons vu toutes les mêmes choses dans les évangélistes. Mais pour faire voir que ce témoignage est véritable, outre les lumières de la foi, nous sommes fortifiés par cette raison très-puissante, qui est, que nous savons tous que c'est un précepte de tous les orateurs et de tous ceux mêmes qui veulent persuader quelque chose, de taire et de passer sous silence tout ce qui peut porter préjudice à leur cause, se contentant de dire seulement ce qui la favorise; et néanmoins les évangélistes, qui savoient que ce qui causoit le plus de scandale au monde, et ce qui étoit le plus capable de détourner les hommes mondains de la foi de Jésus-Christ, étoit l'ignominie et les opprobres de sa passion et de sa mort sur la croix, (laquelle en ce temps-là étoit plus ignominieuse que ne l'est aujourd'hui celle du gibet,) sans doute s'ils eussent écrit par une inspiration humaine, et avec dessein de tromper, ils n'eussent jamais parlé des injures de la passion, qui paroissoient devoir être un obstacle au progrès de la foi; ou au moins ils se fussent contentés d'en écrire brièvement la substance, pour s'arrêter seulement aux miracles qui pouvoient servir à leur dessein; mais ils n'ont rien fait de semblable; et nous voyons que tous ont été bien plus

exacts

exacts à raconter les ignominies de la passion, que la gloire des miracles, ayant omis plusieurs miracles, ou s'étant contentés d'en parler fort brièvement, au lieu qu'ils se sont étendus à raconter toutes les injures de la passion. Nous voyons donc par là, ainsi que nous venons de dire, qu'ils n'ont pas écrit par un esprit humain, mais par un esprit divin, et qu'ils n'ont pas voulu tromper le monde, mais rendre témoignage de la vérité; car encore que cette histoire causât du scandale aux infidèles, elle servoit d'un très-puissant aiguillon d'amour, et d'un feu très-vif, pour enflammer les cœurs des gens de bien en l'amour de celui qui enduroit tant de choses pour leur amour.

Mais il y a encore un si grand argument pour la confirmation de notre foi, dans l'accomplissement de cette histoire prophétisée tant d'années auparavant, que cela seul fut capable de convertir ce grand trésorier de la reine d'Ethiopie, à qui saint Philippe, diacre, en expliqua le mystère (*Act.* 8). Encore que cette vérité soit si certaine, néanmoins tous ceux à qui le prince des ténèbres a fermé les yeux, voyant qu'ils demeuroient entièrement convaincus par cette prophétie, en ont inventé une explication si éloignée de son véritable sens, qu'il n'y a point d'homme, quelque grossier qu'il soit, qui n'en connoisse clairement la fausseté. Car ils disent, que les injures, les opprobres et les abaissemens dont le prophète parle, ne s'entendent pas de Jésus-Christ, mais du peuple d'Israël; lequel depuis la destruction de Jérusalem, va errant et vagabond, maltraité et humilié par tout le monde;

et néanmoins il n'y a pas une parole, ni même une syllabe dans cette prophétie, qui ne contredise cette interprétation; car elle dit partout, que celui qui endure est innocent, et que c'est pour les péchés mêmes du peuple qu'il endure. Ces paroles de Dieu nous le font voir clairement : *Je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple.* Et ces autres encore où le prophète parlant tant en son nom, qu'en celui de son peuple, dit : *Nous avons tous été errans et vagabonds comme des brebis égarées, et le Seigneur s'est chargé de toutes nos iniquités.* Par là nous voyons que ce n'est pas le peuple qui souffre, mais un autre qui souffre pour les péchés du peuple. Le prophète ajoute encore : *Que par les blessures de celui qui a enduré, nous avons tous été guéris;* comment donc pourroit-on nous prouver, que par les maux que ce peuple a soufferts, nous sommes tous guéris? Il est dit encore de ce même Seigneur : *Qu'il ne commit jamais de péché, et qu'il ne sortit de sa bouche ni mensonge, ni tromperie.* Qui est-ce qui en pourroit dire autant de ce peuple, qui n'a été exempt, ni de péchés, ni de tromperies, ni de pactes et gains illicites, non plus que les autres pécheurs? Il y a dans la même prophétie parlant de celui qui souffrit : *Que lui-même, par sa seule et libre volonté s'est offert à la mort, et qu'il l'a endurée avec autant de douceur, que la brebis que l'on mène à la boucherie.* Ce que l'on ne sauroit dire de ce peuple, qui fut toujours très-éloigné de souffrir volontairement, et de s'offrir soi-même à la mort. On trouve encore dans

cette prophétie, *qu'ils ont désiré de voir celui qui souffroit, méprisé, et le plus abaissé des hommes; qu'il étoit un homme de douleur, qui avoit éprouvé toutes les infirmités.* Ce qui ne convient aucunement au peuple juif, qui ne désire rien si fort que de se voir honoré et exalté par-dessus tous les autres hommes. Il est dit enfin, *que celui qui a enduré a prié pour ses persécuteurs.* Et il n'y a rien qui se rapporte moins à ce peuple, lequel ne manque jamais dans ses assemblées de prononcer une infinité de grandes malédictions contre ceux qui ne sont pas de sa secte.

Ceci étant vrai comme il est, et toutes les paroles de cette prophétie s'opposant à une si fausse interprétation, qui ne voit l'aveuglement extrême dans lequel sont enveloppés par les tromperies du diable ceux qui demeurent obstinés dans leur incrédulité? Comment ne sont-ils point touchés du remords de leurs consciences? Comment n'ont-ils point de honte de proférer une si impudente fausseté? Mais quand l'esprit est une fois aveugle et obstiné, ni les paroles, ni les raisons, non pas même les miracles ne sont pas capables de le guérir.

Le prophète, ensuite de cette prophétie, raconte les grands avantages qui devoient arriver au monde après tant de souffrances, et l'abondance de grâces qu'il devoit recevoir par Jésus-Christ, ce qui lui fait dire : *S'il donne sa vie pour les péchés, il verra ses enfans et sa semence qui durera longuement, et la volonté du Seigneur sera accomplie et exécutée heureusement par tout le monde, et pour récompense des*

peines que son âme a endurées, il verra et se rassasiera. Comme s'il avoit dit, qu'il verra l'accomplissement de ce qu'il a désiré si fort, savoir le salut des hommes, et que celui qui a souffert tant de peines et de travaux, recevra aussi une grande abondance de grâces pour ses enfans. Puis donc que celui qui avoit eu une si grande faim du salut des hommes, n'avoit pas fait de difficulté de le leur procurer par des moyens si rudes et si difficiles, il étoit bien juste qu'il fût tout rassassié de ce qu'il avoit si passionnément désiré.

Le prophète ajoute encore, que cela ne seroit pas la seule récompense de ses peines; mais aussi que l'ignominie même de la croix, et la sépulture qui lui fut donnée dans le lieu destiné pour ensevelir les criminels, seroient honorées et glorifiées dans le monde, ce que nous devons entendre par ces paroles : *Que sa sépulture seroit glorieuse.* Et cette gloire ne regarde pas seulement sa sépulture, elle s'étend aussi à sa mort et à sa croix, laquelle est non-seulement glorifiée, mais adorée par le monde, puisque des épaules des criminels elle a passé jusqu'aux fronts et aux diadèmes des empereurs.

CHAPITRE VIII.

Des prophéties qui ont été accomplies après la mort et la sépulture de notre Sauveur.

Les prophètes n'ont pas aussi passé sous silence ce qui devoit arriver après la mort et la sépulture de notre Sauveur (*Isa.* 53). Car David en premier lieu, au psaume 15, a prophétisé sa résurrection, lorsque parlant à Dieu en la personne de Jésus-Christ, il dit : *J'avois toujours le Seigneur devant mes yeux, parce qu'il va toujours à mon côté droit, afin que je ne sois point ému ; c'est pourquoi mon cœur s'en est réjoui, ma langue en a senti de l'allégresse, et ma chair a trouvé son repos dans l'espérance ; parce que, Seigneur, vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et que vous ne consentirez point que votre Saint voie la corruption.* Ces paroles, comme remarque fort bien saint Pierre l'apôtre (*Act.* 2), ne se rapportent point à David, puisque son corps après sa sépulture fut sujet à la corruption, et fut réduit en poussière, aussi-bien que celui des autres prophètes, et des patriarches. Mais ce saint prophète ne s'arrête pas seulement à prophétiser la résurrection, il prophétise aussi l'ascension avec des paroles d'une extrême allégresse, disant : *Que toutes les nations du monde frappent des mains en signe de réjouissance, et qu'elles donnent des louanges à Dieu, avec des*

voix d'allégresse (*Psal.* 46). La raison pour laquelle il demande cela, c'est à cause de la conversion de toutes les nations, et parce que le triomphateur du monde est monté au ciel; ce qu'il nous a signifié par ces paroles: *Dieu est monté en haut au milieu des chants de triomphe et au son de la trompette.* Et au psaume 67 qui traite de cette matière, et du triomphe de Jésus-Christ, aussi-bien que du mystère de l'ascension, il ajoute la grâce et les dons du Saint-Esprit, qu'il devoit envoyer au monde après son ascension au ciel. Tellement que parlant à lui, il dit: *Vous êtes monté, Seigneur, en haut, vous y avez conduit avec vous vos prisonniers* (les délivrant de la captivité dans laquelle ils étoient détenus), *et vous avez reçu des dons pour les départir entre les hommes.* Après cette glorieuse ascencension, vient ensuite la gloire et la dignité de Jésus-Christ, qui est assis à la droite de son Père. Le même prophète royal l'a encore prophétisé très-évidemment par ces paroles: *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, mettez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse servir vos ennemis de marche-pied à vos pieds* (*Psal.* 109). Et ces paroles ne peuvent convenir à aucune pure créature, comme nous ferons voir en un autre lieu.

Après l'Ascension de Notre-Seigneur, Joël prophétisa la venue du Saint-Esprit; (*c.* 2.) il dit donc après nous avoir exhortés à nous réjouir dans le Seigneur qui nous avoit donné un docteur et un maître, pour nous enseigner la doctrine de justice, et parlant en la personne de Dieu: *Après ceci, il arrive-*

ra, dit-il, *que je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos enfans et vos filles prophétiseront; vos vieillards songeront des songes, et vos jeunes garçons verront des visions : et en ces jours-là je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes.* Ceci arriva à la fête de la Pentecôte, le Saint-Esprit étant venu en forme visible de langues de feu, pour enflammer les disciples par le feu de la charité, et pour leur donner le don de toutes les langues du monde, afin qu'ils pussent prêcher dans toute son étendue la grâce de l'Evangile. Car autrement les langues des nations étant presque aussi différentes qu'il y avoit de nations et de provinces, comment ceux qui ne savoient que la langue de leur pays eussent-ils pu prêcher la foi dans toutes les parties du monde?

Pour preuve de la vérité de cette histoire, de la venue du Saint-Esprit, outre les témoignages de la foi, nous avons encore cette raison très-évidente, qui est, que saint Luc qui l'a écrite, dit en termes formels, que lorsque ceci arriva dans Jérusalem, *il y avoit non-seulement des Juifs, mais aussi des hommes vrais serviteurs de Dieu, et attachés à sa religion, de toutes les nations qui sont sous le ciel; lesquels*, dit-il, *demeurent tout étonnés d'une si grande merveille;* (*Act.* 2) soit de la manière dont le Saint Esprit descendit, ou de la grande diversité des langues que parloient les apôtres. Que si la chose n'eût point passé pour une vérité incontestable, comment le saint Evangéliste eût-il eu la hardiesse d'écrire une chose qui eût eu tant de témoins contre elle-même? car cela

eût convaincu de mensonge, et ôté non seulement le crédit, mais encore noirci d'infamie tout l'Evangile.

Le prophète Jérémie n'a pas moins clairement prophétisé, que ce même esprit devoit être infus dans les cœurs des fidèles, par ces divines paroles, où parlant sous le nom de Dieu, il dit (*Jer.* 31): *Voyez, il viendra un temps que je ferai un nouveau pacte avec la maison d'Israël; il ne sera pas semblable à celui que je fis avec vos pères, lorsque je les retirai de la terre d'Egypte, lequel ils violèrent, et je me fis aussi leur maître et leur seigneur; mais le pacte que je ferai avec vous sera celui-ci: Je mettrai mes lois dans leurs entrailles, et je les écrirai dans leurs cœurs. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.* Or que Dieu écrive sa loi, non sur des tables de pierre, comme autrefois, mais dans les cœurs des hommes, n'est-ce pas à dire que le Saint-Esprit demeurera en eux, lequel ne leur enseignera pas seulement la loi de Dieu; mais ce qui est beaucoup plus important, qui les excitera et les poussera à l'observer? Il nous a fort bien représenté ceci, ayant voulu venir en forme de vent, qui a tellement la propriété de mouvoir toutes choses, que c'est par lui que les navires se meuvent pour aller jusqu'aux extrémités du monde. Or ce mouvement vers la divinité nous étoit bien plus nécessaire que la connoissance de la divinité même, parce que les hommes ne pèchent pas tant par l'ignorance de l'entendement, que par le défaut et par le dégoût de la volonté. Dieu nous promet aussi ce bien dans le prophète Ezéchiel, par ces divines paroles (*Ezech.* 36):

Je verserai sur vous une eau très-pure et très-nette, avec laquelle je vous laverai de toutes vos impuretés, et de tous vos péchés. Je vous donnerai un cœur tout nouveau, et mettrai au milieu de vous un esprit tout nouveau, afin que vous marchiez dans la voie de mes commandemens, que vous gardiez mes ordonnances qui sont mes lois, et que vous les exécutiez; et par ce moyen vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. C'est-à-dire, vous ferez envers moi le devoir de fidèles serviteurs, et je ferai envers vous l'office d'un Dieu et d'un maître très-libéral et très-fidèle. Il me semble que l'on ne pouvoit pas prophétiser en termes plus exprès, la vertu et les effets du Saint-Esprit. Or cette abondance de grâces si grande, en quel temps et par le moyen de qui pouvoit-elle être plus raisonnablement donnée aux hommes, que lorsque le Sauveur qui avoit été promis au monde y daigna venir, et lorsqu'il nous l'acquit par le sacrifice de sa passion ? Et en ceci même il n'y a pas eu défaut de mystère, le vrai agneau qui est Jésus-Christ, ayant été sacrifié le même jour que l'agneau pascal, qui étoit sa figure, afin qu'en un même jour la figure se rencontrât avec la vérité. Aussi le Saint Esprit qui est auteur de la loi de grâce, vint le même jour que la loi de l'Ecriture avoit été donnée, qui étoit le jour de la Pentecôte, afin qu'au même jour qu'une loi avoit été donnée, l'autre le fût aussi; et que la grâce suppléât par ce moyen à ce qui avoit manqué dans la loi. Et en ceci l'on peut voir la correspondance merveilleuse qu'il y a entre les mystères du vieux et du nouveau Testament, non-

seulement dans l'accomplissement des choses promises, mais aussi dans le temps de leur accomplissement.

CHAPITRE IX.

Des grandes et merveilleuses actions que notre Sauveur devoit faire après sa venue au monde.

Toutes les prophéties que nous venons d'alléguer, et tous les signes pour reconnoître Jésus-Christ, sont particuliers pour sa personne; c'est-à-dire, sa race, sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension et la descente du Saint-Esprit; mais il y a d'autres signes qui ne sont pas moins certains, et néanmoins qui sont beaucoup plus clairs pour connoître sa venue au monde, parce qu'ils sont plus universels et plus connus, savoir les œuvres et les actions merveilleuses qu'il devoit faire.

Avant que d'entrer dans l'exposition de ces prophéties, je suis obligé d'avertir le pieux lecteur, que les prophètes, et entre les autres Isaïe (qui est le principal et le plus élégant de tous, et celui qui a le plus clairement parlé de toutes ces merveilles) les révèle quelquefois en des termes propres et clairs, et quelquefois aussi par des comparaisons et des métaphores d'arbres sauvages et francs, de bêtes farouches et privées, de terres désertes ou cultivées. Il nous les expose en termes clairs et propres, lorsqu'il introduit

le Père éternel parlant avec son Fils unique en tant qu'homme, et lui disant (*Isa.* 49) : *C'est peu que vous soyez mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et pour convertir le reste des enfans d'Israël ; car je vous ai donné d'être la lumière des nations, et mon salut jusqu'aux extrémités de la terre.* La conversion du monde ne pouvoit pas être expliquée en des termes plus propres ni plus clairs que ceux-ci. Mais il fait connoître aussi la même chose par des métaphores et par des comparaisons très-élégantes. Et il use de cette manière de parler pour deux raisons, l'une pour ne redire pas plusieurs fois une même chose par les mêmes paroles, ce qui pourroit ennuyer le lecteur ; et l'autre, qui est la principale, pour rehausser et rendre plus magnifiques les choses qu'il prophétise, les revêtant et les expliquant avec des termes de choses grandes et extraordinaires. Ainsi lorsque Dieu dit par la bouche de ce prophète, qu'il sera glorifié par les bêtes des champs, par les dragons et par les autruches, il rehausse infiniment la vertu de la grâce divine, qui fut assez puissante pour faire que les hommes qui étoient farouches, orgueilleux et remplis de venin, tels qu'étoient les gentils, devinssent prédicateurs de la gloire de Dieu, et imitateurs de la pureté des anges. Or les prophètes, pour exalter davantage ces grandes œuvres, et reconnoissant par les lumières qui leur étoient données, leur magnificence, ravis en esprit, les exposent de telle sorte, qu'ils excitent les hommes à louer Dieu à cause de ses bienfaits, appelant toutes les créatures, même les insensibles, à

leur secours, ainsi que nous verrons dans le psaume que nous alléguerons bientôt.

§ 1.

Mais pour commencer à parler de ces œuvres merveilleuses qui devoient être exécutées dans le monde après la venue de notre Sauveur, je dis qu'elles devoient être au nombre de cinq principalement. La première étoit la destruction de l'idolâtrie. La seconde, l'introduction dans le monde de la connoisance du vrai Dieu, qui étoit le Dieu d'Abraham et de Jacob. La troisième, l'extirpation des vices qui procédoient de cette même idolâtrie, et la réformation des hommes. La quatrième étoit la soumission de l'empire romain à la foi et à la connoissance de Jésus-Christ (figurée par cette statue que vit Nabuchodonosor), ce qui arriva sous le grand Constantin; et la cinquième, le châtiment de ceux qui poursuivirent la mort de Jésus-Christ, avec la destruction de Jérusalem et de son saint temple. Les docteurs comprennent ces trois œuvres si remarquables sous un seul nom, qui est la conversion, ou vocation des gentils. Et parce que c'est une des œuvres de Dieu qui témoigne davantage sa grandeur et sa magnificence, et que c'est enfin le sommaire de tout l'Evangile; tous les prophètes l'ont annoncée, et surtout Isaïe, ainsi que l'écrit saint Ambroise à saint Augustin (1). Etant d'ailleurs un des plus admirables effets de la bonté et de la toute-puissance de Dieu, l'un des plus signalés avantages qu'ait appor-

(1) Lib. 9. confess. cap. 5.

tés la venue de notre Sauveur au monde, et l'une des choses qui confirment plus manifestement la vérité de notre foi, et qui causent plus de joie et d'agréables transports aux âmes religieuses qui en voient le succès, nous rapporterons ici quelques-unes des prophéties de cette vocation, entre une infinité d'autres qui ont été annoncées tant par ce prophète que par les autres.

Il dit donc en son quarante-deuxième chapitre, sous le nom du Père éternel parlant à son Fils humanisé, ces magnifiques et puissantes paroles. « Voici » ce qu'a dit le Seigneur Dieu qui a créé les cieux, » qui les a étendus et qui a fondé la terre avec toutes » les choses qu'elle produit : Je suis le vrai Seigneur » qui vous ai appelé en justice, (c'est-à-dire, afin de » faire voir par vous que je suis juste et véritable en » mes promesses). Je vous ai pris par la main (en » vous donnant ma faveur et mon aide). Je vous ai » gardé et vous ai mis, afin que vous fissiez la récon- » ciliation des peuples, et que vous fussiez la lumière » des gentils; afin que vous ouvrissiez les yeux aux » aveugles, et que vous retirassiez les captifs de la pri- » son où ils vivoient parmi les ténèbres. Je suis Dieu, » et je ne céderai point ma gloire à un autre, ni ma » louange aux idoles; les choses que je promis au » commencement sont déjà accomplies, et maintenant » j'annonce d'autres choses nouvelles avant qu'elles » arrivent. Chantez au Seigneur de nouveaux canti- » ques, et que sa louange résonne jusqu'aux extrémi- » tés de la terre. » Un peu plus bas, il répète encore

presque la même chose, et voici ses paroles : « Je » conduirai les aveugles par les chemins qui leur sont » inconnus; je changerai devant eux les ténèbres en » lumière, et les chemins âpres et raboteux en des » chemins droits et aplanis. » Par toutes ces magnifiques paroles Dieu promet aux gentils, qui vivoient dans les ténèbres et dans la nuit obscure de leur infidélité, la lumière de l'Evangile, et la vertu de la grâce pour les réconcilier à lui, et pour rendre doux et uni le chemin de la vertu, qui est rude et difficile à la chair.

Il semble que le Seigneur ne se pouvoit lasser de répéter cette promesse si glorieuse, l'exaltant à toute heure comme elle méritoit par des paroles et par des métaphores illustres. Ainsi au chapitre quarante-troisième, il dit encore par le même prophète : « Ne vous » souvenez-vous plus des premières choses qui ont » été déjà accomplies, et ne voulez-vous point tourner » les yeux sur les choses anciennes? car je ferai main- » tenant des choses nouvelles, qui seront bientôt ma- » nifestées, et vous les verrez accomplies; je ferai » qu'il y aura un chemin dans le désert, et des rui- » nes dans une terre, où jamais personne n'entra : les » bêtes des champs me glorifieront, aussi-bien que les » dragons et les autruches, parce que j'ai fait sourdre » des eaux dans le désert, et des fleuves dans la terre » sans chemin, afin de donner à boire à mon peuple » et mon élu. J'ai formé ce peuple pour moi, et il pu- » bliera mes louanges. » Ce que le prophète a entendu » par les dragons et par les bêtes farouches a été déjà

expliqué; mais par les ruisseaux et par les fontaines il entend toujours la vertu de la grâce. Car ainsi que l'eau nettoie, rafraîchit, éteint la soif et fait fructifier la terre; la grâce produit aussi les mêmes effets spirituellement dans les âmes. C'étoit encore de ces mêmes eaux que parloit ce prophète, disant (*Isa.* 12): *Vous puiserez des eaux dans les fontaines du Sauveur, et en ce jour-là vous direz: Louez le Seigneur et invoquez son saint nom.* Or pour rendre plus recommandable ce bienfait de la grâce, par le moyen de laquelle tous les hommes qui siffloient comme de fiers dragons, devoient changer ce sifflement en des louanges divines, il dit que *les hommes ne doivent point se ressouvenir ni tourner les yeux sur tous les autres bienfaits qu'il leur avoit départis* (comme fut celui de la délivrance des Egyptiens, de la conquête de la terre de promission, et des autres semblables) parce qu'encore que ces bienfaits fussent en eux-mêmes dignes d'une éternelle mémoire, néanmoins ils étoient fort petits en comparaison de la grâce de l'Evangile et du sacrifice de Jésus-Christ, par le mérite duquel cette grâce nous fut accordée.

Ce que je viens de dire est d'Isaïe, qui dans le chapitre suivant parle encore de la même vocation en ces termes forts clairs, et toutefois avec ses métaphores accoutumées. Car il dit: *Je verserai des eaux sur la terre altérée de soif, et des ruisseaux d'eau sur la terre sèche.* Mais afin que nous n'entendissions point par là ni une terre ni une eau matérielle, il en fait bientôt l'explication lui-même, disant: *Je répandrai*

mon esprit sur tes enfans, et ma bénédiction sur tes descendans, et ils croîtront et fructifieront entre les herbes, comme les saules qui sont plantés sur le bord des eaux. L'un dira, je suis du Seigneur, et l'autre invoquera le nom du Dieu de Jacob ; et celui-ci écrira de sa main au Seigneur, et il sera comparé au nom d'Israël. Cela veut dire : Il se glorifiera d'être serviteur du vrai Dieu, et il prendra de lui le nom du vrai fidèle. Mais par ce terme, d'invoquer au nom du Dieu de Jacob, il entend que l'on n'invoquera plus par le nom de Jupiter, ni des autres faux dieux, mais par celui du vrai Dieu, qui a été, et est le Dieu de Jacob. Pour faire encore entendre que dans cette vocation des nations le nombre des gentils qui se convertiroient seroit le plus grand, le même prophète usant de ses métaphores ordinaires au chapitre cinquante-quatrième, dit encore : *Que la femme stérile loue Dieu, et que celle qui ne porte point d'enfans chante ses louanges, parce que celle qui est abandonnée, dit le Seigneur, aura un plus grand nombre d'enfans que celle qui avoit un mari.* Ainsi sous la métaphore de deux femmes, l'une stérile et délaissée, et l'autre dans la compagnie de son mari, le prophète nous propose deux sortes de républiques; l'une de gentils et l'autre de Juifs. De la première qui est stérile, il dit qu'il en naîtra plus d'enfans que de la seconde; parce que le nombre a été beaucoup plus grand des gentils, qui sont devenus fidèles, et qui ont reçu la foi de Jésus-Christ, (la république de ceux-ci s'étendant presque

tendant presque par tout le monde) que de celle des Juifs qui n'en occupoit qu'une petite partie.

§ 2.

Le lecteur s'ennuyera peut-être d'ouïr tant de fois répéter la même promesse ; mais Dieu ne se lassoit pas de la réitérer, parce que l'accomplissement et l'effet qui en devoit suivre (comme nous le voyons maintenant), devoit être un des plus puissans argumens de la confirmation de notre foi. C'est pourquoi parlant encore par Isaïe, et invitant à boire des eaux de la grâce ceux qui avoient leurs âmes altérées (*Isa.* 55), il promet aussitôt la venue de Jésus-Christ auteur de cette même grâce, et adressant premièrement la parole aux hommes et puis à lui-même, il dit aux hommes : *Voyez comment je l'ai envoyé pour témoin envers les peuples, et pour être le guide et le docteur des nations.* Et au fils il dit aussi : *Vous appellerez le peuple que vous ne connoissiez pas ; et les nations qui ne vous connoissoient pas accourront à vous pour l'amour de Dieu leur Seigneur, et pour l'amour du saint d'Israël, qui vous a glorifié;* c'est-à-dire, parce qu'en tant qu'homme il vous a fait le Sauveur et le réparateur du monde. Il l'appelle encore témoin, comme fait saint Jean dans son apocalypse (*Apoc.* 1), parce qu'il nous a témoigné et enseigné fidèlement la volonté de son Père, en nous enseignant avec fidélité les moyens de lui plaire.

Mais au chapitre soixantième Isaïe réitère la même promesse, avec des paroles très-magnifiques ; car le

prophète adressant sa voix à la cité de Jérusalem, il lui dit (*c.* 60) : *Lève-toi, Jérusalem, afin que tu sois éclairée, parce que ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur a commencé à paroître sur toi; considère que les ténèbres couvriront la terre, et que l'obscurité enveloppera les peuples, mais le Seigneur luira sur toi, et sa gloire se verra en toi.* Et afin que nous ne pussions pas penser que le Sauveur viendroit seulement pour ce peuple, il ajoute aussitôt : *Les nations entières marcheront à la lumière, et les rois de la terre seront éclairés par la splendeur qui naîtra en toi. Lève les yeux tout à l'entour de toi, et tu verras que tous ceux-ci se sont approchés et sont venus à toi; tu verras alors, et tu te réjouiras; ton cœur se dilatera et se remplira d'admiration, lorsque la multitude de la mer se convertira à toi, et que la force des nations viendra vers toi.*

Afin même que nous connussions ouvertement que toutes ces prophéties sous le voile de leurs métaphores, prophétisoient la conversion des gentils, dans son dernier chapitre il donne la clef pour l'intelligence de tout ce qu'il avoit prophétisé touchant cette vocation. Il dit donc : *J'enverrai de ceux qui ont été sauvés aux gentils, à la mer, à l'Afrique et aux habitans de la Lydie, qui portent des flèches à l'Italie, à la Grèce, et aux îles les plus éloignées; à ceux qui ne me connoissent point, ni n'ont vu ma gloire, et ils la prêcheront à toutes les nations.* Or, dans ces paroles qui sont sans ambiguités et sans métaphores, il nous fait voir la vocation des gentils à la connois-

sance et au service du vrai Dieu, de quoi nous venons de parler. Encore que cette vocation eût été tant de fois promise dans ce prophète et dans les autres, néanmoins les fidèles circoncis au temps des apôtres, ne la pouvoient croire qu'à grande peine; car nous voyons que saint Pierre prêchant à toute la famille du Centurion Cornélius, qui étoit du nombre des gentils, le Saint-Esprit descendit soudainement sur eux; sur quoi saint Luc dit, que les fidèles de la circoncision qui avoient accompagné saint Pierre, demeurèrent étonnés, voyant que la grâce du Saint-Esprit se communiquoit aux gentils aussi-bien qu'à eux (*Act.* 10); car ils les entendoient parler en diverses langues, et glorifier Dieu comme les apôtres mêmes. Mais ce n'a pas été Isaïe seul qui a prophétisé cette vocation; tous les autres prophètes l'ont aussi prophétisée, et principalement David qui, dans le psaume second, sous le nom du Père éternel parlant à son Fils, lui dit : *Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage et les extrémités de la terre pour votre possession* (*Psal.* 2). Dans le psaume 109, le même Père éternel, parlant encore à son Fils, lui dit : *Qu'il vienne s'asseoir à sa droite, jusqu'à ce qu'il ait mis sous ses pieds tous ses ennemis, et qu'il leur ait donné l'empire sur eux.* Ici il appelle ennemis tous les hommes tant les juifs que les gentils, qui s'opposoient à son royaume et à son empire. Mais au psaume 98, ce grand prophète ravi et emporté d'une violente ferveur d'esprit, par la considération des grandeurs de ce bienfait universel, invite toutes les créatures, tant

les insensibles que les sensibles, à rendre grâces et à se réjouir à cause d'une si grande miséricorde. Car après avoir dit : *Les extrémités de la terre ont vu le salut de notre Dieu*, il adresse ses paroles aux créatures, sans omettre ni terres, ni mers, ni montagnes, ni arbres, ni rivières, et les invite à chanter les louanges de Dieu. Et la cause de cette joie si grande? c'est que *le Seigneur vient pour juger la terre*, c'est-à-dire pour la gouverner; car cette parole, *juger*, reçoit ici cette interprétation, comme en plusieurs autres endroits de l'Ecriture. Au commencement même de ce chapitre il nous exhorte à chanter à Dieu un nouveau cantique, pour nous faire connoître que la nouveauté de ce bienfait si différent des autres, demande un nouveau cantique, c'est-à-dire, nouvelles louanges, nouvelle dévotion, nouvel amour et nouvelle reconnoissance, pour une si grande et si générale miséricorde.

Mais le prophète Ozée (*c.* 2) ne nous promet-il pas encore de la part de Dieu la même grâce? Voici ses paroles : *J'aurai pitié de celle dont on n'avoit aucune pitié, et je dirai à celui qui n'étoit pas mon peuple, tu es mon peuple, et il me dira vous êtes mon Dieu.* Or, à qui peuvent convenir ces paroles, sinon aux gentils, lesquels n'étant pas le peuple de Dieu, ont été faits son peuple par la grâce de Jésus-Christ, et par la prédication de son Evangile? Le témoignage de Michée (*c.* 4) n'est pas moins clair que celui-ci; voici ses paroles : *Aux derniers jours la montagne de la maison du Seigneur sera préparée sur le sommet des*

montagnes; elle s'élèvera par-dessus tous les côteaux; tous les peuples y accourront, et plusieurs nations se hâteront, qui se diront les unes aux autres : venez, montons sur la montagne du Seigneur, et dans la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira hors de Sion, et dans la parole de Dieu hors de Jérusalem. Dans ces paroles le prophète ne prophétise pas seulement la conversion des gentils; mais aussi le lieu d'où devoit sortir la parole de Dieu, et la doctrine qui les devoit convertir, qui étoit la cité de Jérusalem. Or, nous ne pouvons douter que ce ne fût de là que partirent les disciples de Jésus-Christ, les quels bannirent l'idolâtrie du monde, et qui y établirent la connoissance du vrai Dieu de Jacob. Nous trouvons cette même prophétie de Michée écrite mot à mot au second chapitre d'Isaïe, aussi-bien que cette circonstance du lieu d'où devoit partir la prédication de l'Evangile, qui étoit de Sion. Et comme ces deux prophètes prophétisèrent par l'inspiration d'un même esprit, ils écrivirent aussi la même prophétie en mêmes termes : et ceci suffira touchant les prophéties qui ont annoncé la conversion des gentils.

CHAPITRE X.

De la première des œuvres de notre Sauveur après sa venue au monde, qui fut de chasser le blasphème de l'idolâtrie qui occupoit le monde presque entièrement.

Nous avons dit au chapitre précédent, que la vocation des gentils contenoit en soi trois œuvres admirables que notre Sauveur devoit faire dans le monde, qui étoient de chasser l'idolâtrie de la terre, d'établir à sa place la connoissance et le culte du vrai Dieu, et de réformer les mœurs et la vie de plusieurs hommes. Il est à propos maintenant de parler de chacune de ces œuvres en particulier, en rapportant sur chacune les prophéties qui les ont annoncées plusieurs années auparavant, et en faisant voir la grandeur et la difficulté qui les accompagnèrent, afin que l'on voie en toutes ces choses comme le bras de la toute-puissance divine y fut employé.

Commençant donc par la destruction de l'idolâtrie, je dis que ce fut une des plus grandes œuvres que notre Sauveur fit en ce monde. Cela nous a été témoigné bien clairement par le prophète Zacharie (*c.* 13), lorsqu'il dit : *Je détruirai le nom des idoles de la terre, et il n'y en aura plus de mémoire.* Et Sophonias dit aussi (*c.* 2) : *Le Seigneur est formidable, c'est lui qui bannira toutes les idoles de la terre, et il n'y aura*

plus de mémoire qu'elles y aient été; l'homme l'adorera en leur place et toutes les îles des gentils. Le prophète Nahum parlant sous la personne de Dieu, dit (*c.* 1): *Je détruirai tous les dieux fondus, ou en bosse, ou faits de métal; et les pieds de celui qui évangélise et qui prêche la paix, passeront légèrement sur les montagnes.* Isaïe dit encore (*c.* 31). *En ce jour l'homme renversoit les idoles d'argent et d'or qu'il avoit fabriquées pour les adorer.* Et en un autre lieu. *Tu profaneras,* dit-il, *les lames d'argent dont tu avois formé tes idoles, tu traîneras par terre, comme une chose sale et honteuse, les vêtemens d'or dont tu les couvrois, et tu les jetteras hors de ta maison* (*Isa.* 30). Et le saint homme Tobie même étant près de mourir, poussé d'un esprit prophétique, dit : *Que les gentils quitteroient leurs idoles, pour adorer le Dieu d'Israël.*

Il est très-évident que cette action si glorieuse étoit réservée à la venue du messie; car comme toutes les nations devoient être bénies en lui, selon la promesse qui en avoit été faite aux anciens Pères, quelle bénédiction pouvoit-il y avoir durant le règne de l'idolâtrie qui s'étendoit presque par tout le monde, et qui traînoit avec elle toutes les abominations et tous les péchés généralement qui procédoient de ce malheureux principe? Il paroît qui en a été l'auteur par l'action même, puisque de la troupe de ce souverain empereur, sortirent les braves capitaines (qui sont les apôtres) lesquels par leur sang, par leurs miracles et par leur doctrine, entreprirent cette action si glorieuse, et l'exécutèrent.

Il faut maintenant faire voir combien grand et signalé est le bienfait d'avoir chassé du monde cette peste et ce mortel venin de l'idolâtrie, afin que nous voyions aussi ce que nous devons au Seigneur qui nous a délivrés d'un si grand mal. Car il est très-constant qu'après la chute du premier homme, le plus grand de tous les maux qui ont été au monde, est l'idolâtrie, parce qu'elle produisoit tant de maux et des péchés si abominables, tant de saletés et de cruautés, qu'il n'y a point de paroles capables de les expliquer. Mais parce que l'on ne sauroit bien connoître l'excellence ni l'efficace d'un remède, si l'on ne connoît auparavant la grandeur de la maladie, il nous faut expliquer ici les grands maux que nous causoit cette pernicieuse peste ; afin que nous voyions, comme j'ai dit, de combien nous sommes redevables à ce souverain médecin du ciel qui l'a guérie. Mais j'avoue que les choses qu'il fit en ce sujet paroissent tellement incroyables, que si les livres d'une infinité d'auteurs n'en étoient remplis, il n'y a point d'homme sage qui les osât écrire, ni qui les pût croire. Je suis obligé d'ailleurs de découvrir des actions si sales et si déshonnêtes, que j'ai besoin de demander pardon aux oreilles chastes si je prends la liberté de les raconter; il faut néanmoins le faire, parce que c'est une des choses qui doit aussi puissamment exciter nos cœurs à l'amour de la religion chrétienne, qui est délivrée de tous ces maux-là, et au service de notre Sauveur très-puissant qui a banni du monde des monstres si horribles. Il sera pourtant assez facile de croire tout ce que

nous en dirons, si nous voulons prendre garde qu'en ce temps-là tous les hommes s'étoient soumis à la puissance du diable qui les conduisoit; or, le guide et le gouverneur qui est la source de toute sorte de méchancetés étant tel, il sera facile de comprendre quels auront été ceux qui marchoient sous sa conduite.

Il faut donc savoir que les hommes par un naturel instinct croient qu'il y a dans le monde une divinité suprême, de sorte qu'ils naissent avec une inclination naturelle à la révérer et à l'honorer; cela se voit dans toutes les nations du monde, quelque barbares qu'elles soient, où il y a toujours un certain culte, et une révérence pour un Dieu. Comme elles croyoient à cause de la rudesse de leurs esprits, qu'il n'y avoit point d'autres choses que celles qu'ils connoissoient par les sens corporels, ils donnèrent de la divinité aux plus belles créatures du monde, et dont ils retiroient le plus de commodité et d'utilité temporelle, pour l'usage de la vie. Tels étoient le soleil, la lune, les planètes et les étoiles du ciel, lesquels ils honoroient et adoroient comme étant leurs dieux, au lieu que ces choses devoient exciter leurs âmes, et les élever à la connoissance de la beauté et de la providence du Créateur, et à lui rendre grâces du bien qu'ils retiroient par le ministère de ces créatures, ils en prirent occasion de le renier, et de servir plutôt la créature que le créateur : nous pouvons voir par l'exemple que je vais proposer, combien ce péché a été grand. Considérons un peu quelle seroit la méchanceté d'une reine,

laquelle ne voudroit pas aimer le roi son mari, prévenue par la passion qu'elle auroit pour quelqu'un de sa cour, qui lui sembleroit de meilleure mine. Tel a été l'adultère, et l'infidélité du monde, lorsqu'il a abandonné le créateur pour sa créature. Que si les hommes furent ainsi charmés par la beauté des créatures, ne devoient-ils pas bien plutôt, comme dit le Sage, « comprendre de combien étoit plus beau le » Seigneur qui avoit créé de si belles choses (*Sap.* » *c.* 3)? »

Ce qu'il y avoit dans ces choses de plus sale et de plus déshonnête, est, qu'ils mettoient entre ces dieux des mâles et des femelles, des mariages, des incestes entre les frères et les sœurs, des dissensions, des partialités, des jalousies et des adultères, comme entre les plus méchans hommes; et en effet, n'ont-ils pas écrit que leur dieu Vulcain, mari de la déesse Vénus, fit un retz très-subtil, dans lequel il enveloppa le dieu Mars avec sa propre femme, et les traîna de la sorte par tout le ciel pour leur faire honte, donnant plaisir aux autres dieux par un si beau spectacle. Ils n'épargnoient pas même le prince de leurs dieux, auquel ils attribuoient toutes les ordures que je viens de raconter, ajoutant que pour tromper, ou pour forcer des filles, tantôt il prenoit la forme d'un taureau, tantôt celle d'un aigle, tantôt d'un cygne, et par fois d'une pluie d'or. Voyez un peu quel dieu étoit celui-là, et comment les hommes pouvoient avoir de l'aversion pour ces vices, voyant que c'étoit en cela qu'ils imitoient le plus grand de leurs dieux.

§ 1.

Les tromperies du diable et l'aveuglement des hommes ne finirent pas ici, car poussés du violent amour qu'ils avoient pour eux-mêmes, ils faisoient dieux tous ceux qui étoient inventeurs de quelques commodités pour l'usage de la vie humaine. Ainsi, ils firent Esculape dieu, pour avoir inventé la médecine; Bacchus, pour avoir trouvé l'usage du vin; Céres, pour celui du pain; un jeune homme, pour avoir inventé la charrue; un roi nommé Esterces, pour avoir enseigné à fumer les champs, afin qu'ils donnassent les fruits en plus grande abondance, ainsi qu'a écrit saint Augustin (1); et Hercule, parce qu'il avoit par sa valeur purgé la terre d'une infinité de monstres dont elle étoit infestée.

Cet infâme blasphème fit un tel progrès avec le temps, que les empereurs vinrent aussi à être appelés, et même à être adorés comme dieux; et cela ne s'observa pas seulement pour les bons princes, vu même que Domitien et Commode, le très-cruel et très-impudique Néron, aussi-bien que Dioclétien ce grand persécuteur de l'Eglise, furent mis en ce rang-là. Ce dernier ne donnoit pas sa main à baiser, comme avoient fait les autres empereurs ses devanciers, mais son pied. La même chose avoit été pratiquée par Caligula, né seulement pour faire voir par sa manière de vivre jusqu'où peut aller la profusion et la gourmandise des hommes, et quelle est la puissance du vice, accom-

(1) Aug. lib. 18. de Civ. Dei, cap. 15.

pagnée de la force et de l'autorité. Celui-ci, selon Eusèbe de Césarée, commanda qu'on lui donnât le titre de nouveau Jupiter, le très-noble et très-puissant dieu Caïus, et voulut que dans toutes les provinces de l'empire romain, on lui dédiât des images et des autels; ce qui fut fait aussi, excepté dans les synagogues des juifs qui n'y voulurent jamais consentir.

Que dirai-je encore d'Alexandre le grand, lequel après la victoire qu'il gagna contre Darius, vint à un tel excès d'orgueil, qu'il voulut être nommé et adoré comme dieu? et parce qu'un célèbre philosophe qui l'accompagnoit nommé Calisthènes, nourri dans les écoles d'Aristote, s'opposa à cette insupportable folie, il le comprit dans le nombre de quelques conjurés qui avoient conspiré contre lui, lui fit couper le nez, les oreilles et les lèvres, le fit enfermer dans une cage de fer, avec un chien qu'il y fit mettre, et après toutes ces cruautés le fit enfin tuer. Et par là ce tyran flétrit la gloire de toutes ses actions passées, comme remarque fort bien et fort amplement Sénèque, dans un endroit de ses livres où il déplore la mort injuste d'un si grand philosophe.

Mais la méchanceté et la malice de l'empereur Adrien va encore plus loin que tout cela. Ce malheureux prince fut tellement affligé de la mort d'un jeune garçon, nommé Antinoüs, dont il usoit déshonnêtement, que pour se consoler de sa douleur, il le fit adorer comme dieu, lui bâtit un temple, institua des prêtres, ordonna des sacrifices, et des fêtes pour être célébrées en son honneur. Et ce qu'il y a de plus

étrange, est que tout ceci, comme remarque fort bien saint Jérôme, fut ordonné par un homme élevé et nourri dans l'étude de la philosophie.

Voyons maintenant si les blasphèmes du sénat romain ne sont point comparables à ceux-ci. Car nous voyons dans l'histoire de cette république, qu'il consacra pour déesse une femme nommée Flora, parce qu'à sa mort elle laissa le peuple romain héritier des grands biens qu'elle avoit gagnés dans l'exercice d'une vie fort peu honnête. Plutarque et Ovide rendent témoignage de ceci; et entre nos auteurs, Lactance au premier livre de ses Institutions, aussi-bien que saint Augustin en son second livre de la cité de Dieu. Mais le sénat n'étant pas content d'avoir fait une telle déesse, célébroit encore tous les ans sa fête, qui étoit le vingt-neuvième de juin, et la célébration s'en faisoit de cette sorte: les femmes publiques, comme elle avoit été, (et j'ai certainement honte de le dire) paroissoient toutes nues devant le peuple, et en proférant des paroles très-impudentes et très-déshonnêtes, elles dansoient en présence de leur déesse. Qui est-ce qui pourroit s'imaginer une chose aussi infâme que celle-ci? Et qui la pourroit maintenant croire, si elle n'étoit écrite par d'aussi graves auteurs, qui sont ceux que nous avons allégués? Après cela, qui ne comprendra point quel devoit être le monde, qui donnoit son consentement et son approbation à des actions si infâmes, jusque là même qu'il en faisoit et en instituoit des fêtes? Mais qui est-ce au contraire qui, voyant ceci, ne fléchira pas les genoux pour louer Jésus-Christ, qui

par le moyen de ses disciples a chassé du monde cette peste si horrible et si dangereuse ? Les malheureuses inventions de Satan ne se bornoient pas à ceci; il en avoit bien encore de plus pernicieuses et de plus malignes. Car les hommes ses idolâtres faisoient Vénus et Cupidon, qui étoient mère et fils, les dieux des impudicités; de sorte que le même office que nous qui sommes chrétiens attribuons au diable, que nous appelons esprit d'impureté, eux l'attribuoient à ces deux si excellentes divinités. Aussi dépeignoient-ils leur dieu Cupidon avec un arc et des flèches en main, à cause du pouvoir qu'il avoit de blesser les cœurs par des amours profanes. Mais que dirai-je du dieu qu'ils nommoient Priape, dont je n'oserois raconter l'histoire infâme, si l'Ecriture sainte ne nous l'avoit elle-même racontée (3 *Reg.* 15)? Car il est écrit, que le roi Assa qui étoit prince catholique et vertueux, empêcha que sa mère, princesse très-honorable et vertueuse durant son veuvage, ne fût faite chef et supérieure de la secte de ce dieu déshonnête, et qu'elle n'allât danser avec les autres dames, aux fêtes de ce dieu abominable. Même ce saint roi fit mettre en pièces cette idole, dont la figure étoit très-déshonnête, et la fit jeter dans la rivière des Cèdres. Peut-il y avoir rien de comparable à ceci? Je n'amplifie ni n'ajoute rien, et je me contente de rapporter les choses simplement comme elles sont écrites.

Je demande après ceci en quel rang nous mettrons ceux qui adoroient les brutes, comme les chèvres, les bœufs, les crocodiles, les cygognes, les dragons,

dont Daniel fait mention, et enfin les serpens, comme rapporte saint Paul; mais particulièrement ceux qui, au rapport de Théodoret, adoroient le bouc, pour être plus lascif et plus sale que les autres animaux. Ceci sans doute nous doit étonner, mais nous nous étonnerons encore bien davantage de ce que je m'en vais dire; et afin que l'on ne me tienne point pour menteur, j'alléguerai Marc-Antoine Sabellius en son livre des exemples. Il dit que les Egyptiens vinrent à un tel excès de folie, qu'ils adoroient pour dieux les aulx et les oignons; ce qui fit dire de fort bonne grâce à un poëte, *heureux les peuples dont les jardins produisent des dieux en abondance.*

§ 2.

Des sacrifices abominables que les gentils offroient à leurs dieux.

Je ne veux pas ennuyer plus long-temps le lecteur chrétien, ni infecter l'air par le récit de tant d'histoires abominables; mais je ne dois ni ne puis aussi m'empêcher de parler des diverses sortes de sacrifices qui étoient offerts à de semblables divinités, non plus que des fêtes qui étoient célébrées à leur honneur. Quoique par la qualité de telles divinités on puisse facilement juger quels devoient être leurs sacrifices, je dis néanmoins que les uns étoient conformes à la condition des dieux, et les autres à l'appétit des hommes; tellement qu'il y avoit aussi entr'eux, deux sortes de sacrifices; les uns étoient très-cruels, puis

qu'on y sacrifioit des hommes ; les autres très-déshonnêtes, et où il se commettoit une infinité d'ordures. L'Ecriture sainte fait mention des premiers ; et il est remarqué que jusqu'aux Juifs mêmes, (ainsi qu'il est écrit dans les prophètes, dans les psaumes et dans toute l'Ecriture) sacrifioient leurs fils et leurs filles aux démons, et qu'ils répandoient le sang innocent pour le service de ces idoles (*Psal.* 105).

Les Juifs avoient emprunté des gentils cette cruelle cérémonie, ceux-ci ayant accoutumé d'user de semblables sacrifices. Car les habitans de l'île de Rhode, au quinzième d'octobre, sacrifioient un homme à Saturne ; mais dans la ville d'Héliopolis qui est en Egypte, on en sacrifioit trois chaque jour. Les Lacédémoniens en sacrifioient un aussi au dieu Mars, et la même chose se faisoit à Laodicée et à Carthage. Les Grecs mêmes, quoique ce fût une nation plus polie que les autres, sacrifioient néanmoins le sang humain, allant à la guerre ; et Philon l'historien écrit que le roi Aristomènes sacrifia en un seul jour trois cents hommes à l'honneur du dieu Jupiter. Que peut-on s'imaginer de plus cruel, de plus inhumain ou de plus furieux qu'un tel sacrifice ? Pour faire voir encore plus clairement combien ces dieux-là sont ennemis du genre humain, aujourd'hui même dans les Indes orientales on sacrifie des hommes à ces méchantes divinités ; et dans les occidentales, avant que la lumière de l'Evangile s'y fût répandue, on y faisoit le même carnage par l'induction de celui de qui le Sauveur a dit, que dès le commencement du monde il avoit été meurtrier,

meurtrier, homicide et sanguinaire (*Joan.* 8). Car à certaines fêtes que faisoient ces Indiens, ils avoient coutume d'ouvrir la poitrine à l'un des plus beaux enfans qu'ils eussent, pour lui tirer le cœur, dont ils alloient ensuite oindre la face de leur idole.

Tels étoient les sacrifices de cruauté; mais pour ceux d'impudicité, j'en ai déjà dit quelque chose lorsque j'ai parlé de la déesse Flora; ceux qui étoient offerts à l'impudique Vénus, n'étoient pas moins sales ni moins déshonnêtes; car comme elle tiroit avantage de faire l'office d'impudique, il y en avoit plusieurs, (chose très-indigne d'être seulement imaginée) qui pour se la rendre favorable en pareilles occasions, lui pensoient offrir un culte très-agréable en prostituant en public leurs propres filles vierges. Qui pourroit croire ceci, s'il n'étoit écrit par des auteurs très-graves? Cette déesse eut pour amant un fort beau jeune homme nommé Adonis, pour la mort duquel elle fit de grandes lamentations; et Dieu faisant voir au prophète Ezéchiel les abominations qui se commettoient dans son temple (*Ezech.* 8), lui marqua entre les autres, celle d'une troupe de femmes juives qui déploroient la mort de ce jeune homme, compatissant à l'affliction que souffroit cette déesse par la perte de cet amant. Ce qui reste à dire là-dessus est de telle nature, que l'honnêteté n'y peut consentir, et je n'oserois le faire, pour ne point offenser les oreilles chastes, par des choses si sales; mais si quelqu'un a désir de les voir, qu'il lise le 3^e^ et le 7^e^ livre de Théodoret contre les Grecs; et si l'on veut savoir encore la tur-

pitude abominable de la vie de ces dévots imitateurs de telles divinités, on peut lire la sixième satyre de Juvénal, qui est un des poëtes païens dont le témoignage ne peut être suspect.

Tels étoient les sacrifices, et tels les dieux à qui la mer et la terre obéissoient, et qui étoient adorés de tous les rois, de tous les empereurs, et presque de toutes les nations du monde. La première chose que faisoit l'empereur romain, lorsqu'il entroit à Rome en triomphe, traînant après soi tant de prisonniers et de richesses, c'étoit d'aller au temple de son dieu pour l'adorer et pour lui rendre grâces des victoires qu'il avoit obtenues. Or quelle pouvoit être la vie et les mœurs de ceux qui adoroient de semblables divinités? Elles étoient sans doute semblables à celles des dieux qu'ils adoroient. Et en effet, quel blâme auroit-on pu donner à un homme, quelque méchant qu'il fût, lorsqu'il excusoit son crime par l'exemple de ses dieux, les vices étant auparavant déifiés et canonisés par l'autorité publique? C'est ce qui a fait dire au Sage (*Sap.* 14), « que cette maudite superstition étoit la cause, » le principe et la fin de toutes les méchancetés du » monde; » car comme il est vrai que la religion et la crainte de Dieu est le frein de toutes sortes de péchés; cette religion-là étant telle, que non-seulement elle ne réprimoit pas les péchés, au contraire, qu'elle les autorisoit par l'exemple de ses dieux, quel remède pouvoit-elle apporter aux mauvaises actions?

§ 3.

Nous commençons à voir par ceci combien le monde est obligé envers celui qui l'a délivré d'une peste si générale, et par la grandeur du mal nous pouvons juger facilement qu'il n'y avoit point d'homme au monde qui fût capable de lui faire le bien qu'il a reçu par l'extinction de l'idolâtrie. C'est donc ce Sauveur qui nous a délivrés d'une si cruelle tyrannie, qui a éteint cette grande flamme, qui nous a guéris de cette profonde et incurable plaie, et qui nous en a si parfaitement guéris, qu'à peine en reste-t il dans le monde la moindre cicatrice. Car s'il ne nous restoit point quelques livres des païens, qui nous ont laissé par écrit toutes ces particularités, nous ne saurions pas seulement qu'il y ait eu un Jupiter ni une Junon, ni une Vénus, ni un Cupidon, ni un Mars, ni un Vulcain, ni les autres semblables monstres ou démons qui étoient adorés dans le monde avec tant de superstition. Et sur cela nous avons grand sujet d'admirer avec le Prophète, et de dire avec lui (*Psal* 72) : *Comment est ce que tant d'ennemis ont été détruits et renversés? ils ont soudainement paru et se sont aussitôt évanouis à cause de leurs méchancetés. Ils ont été comme un songe dont celui qui se lève du lit ne se souvient plus; c'est vous, Seigneur, qui détruirez et renverserez leur image dans votre cité, afin qu'il ne reste pas la moindre trace ni marque qu'ils aient jamais été.*

Que nous reste-t-il donc après ceci, sinon de rendre grâces de tout notre cœur à celui qui nous a délivrés

de ces grands maux ; et de dire que bienheureuse soit sa venue , et bienheureux celui qui l'a fait venir. Bienheureux encore l'étendard de sa croix , sous lequel tant de braves soldats ont combattu , tels qu'ont été les apôtres et les martyrs , contre tant d'horribles et tant d'abominables monstres ; en mourant ils les ont tués ; en tombant ils les ont renversés ; par leur bannissement ils les ont chassés ; étant jugés il les ont condamnés ; et étant vaincus ils en sont demeurés victorieux. En effet , que seroit-ce de nous si le monde étoit encore en l'état où il étoit alors ? Si Jésus-Christ n'avoit point écrasé avec le bâton de sa croix la tête du vieux serpent , s'il n'avoit point renversé de son trône le prince de ce monde, que seroit-ce, dis-je , de nous ? Que ferions-nous ? Au lieu d'adorer le vrai Dieu et le maître de toutes les choses créées , nous adorerions des pierres , des bois, des dragons et des serpens , et serions ensevelis dans la boue et dans l'ordure de toutes sortes de vices et de méchancetés. Louons donc une seconde fois, et louons un million de fois cette croix bienheureuse ; bénissons les clous , les coups et les épines et tous les autres travaux et toutes les peines de notre Sauveur, dont les exemples et les mérites ont donné le courage à ces braves soldats d'entreprendre cette grande conquête , par laquelle nous avons été délivrés d'un si grand mal.

CHAPITRE XI.

De la seconde action que notre Sauveur devoit exécuter dans le monde, qui étoit de ramener les hommes à la connoissance du vrai Dieu.

La seconde action, non moins admirable, que notre Sauveur devoit exécuter dans le monde, étoit, après avoir détruit toutes ces idoles infernales des faux dieux, de répandre sur la terre la connoissance du vrai Dieu, qui étoit le Dieu des Juifs. C'est ce que témoignent si souvent les prophètes; et le maître même des prophètes le promet avec serment, lorsqu'il dit : *J'ai juré par moi-même, que la parole de justice sortira de ma bouche, et qu'elle n'en sortira pas en vain. Car tous les genoux fléchiront devant moi, et toutes les langues jureront par moi. Et il dira : Les justices sont à moi, et moi à l'empire; et toutes les nations viendront vers lui, et tous ceux qui lui contrediront demeureront confus* (*Isa.* 45). Le prophète David parlant à Dieu dans le psaume 85, dit aussi : *Seigneur, toutes les nations que vous avez faites viendront, et vous adoreront, elles glorifieront votre nom, parce que vous êtes grand, que vous faites des merveilles, et que c'est vous seul qui êtes Dieu.* Ceci même nous a encore été enseigné plus brièvement par le même prophète en son 45e psaume, lorsqu'il a dit : Que *les princes des peuples s'étoient assemblés avec le Dieu*

d'Abraham. Mais il a prophétisé la même chose en plus de paroles au psaume 21, disant : *Toutes les extrémités de la terre s'accorderont et se convertiront au Seigneur, et toutes les familles des nations du monde l'adoreront, parce que c'est le règne du Seigneur, et il prendra l'empire sur toutes les nations.* Le Seigneur même par la bouche du prophète Isaïe dit encore (*c.* 65) : *Ceux qui ne s'informoient pas seulement de moi, me chercheront; et ceux qui ne me cherchoient pas me trouveront; j'ai dit : Me voici, me voici aux peuples qui n'invoquoient pas mon nom.* Or, quel est ce peuple qui ne s'informoit pas de Dieu, ni ne le cherchoit, ni ne l'invoquoit, sinon la gentilité, laquelle a trouvé Dieu sans le chercher, parce que lui-même par sa seule miséricorde l'a cherchée, et s'est présenté à elle ? Ceci même nous est encore témoigné par toutes les prophéties que nous avons alléguées, en traitant de la vocation des gentils.

Mais il nous faut expliquer maintenant, combien grand a été le bienfait que le monde a reçu en ceci, et de combien de difficultés le succès a été accompagné. Il n'y a point d'homme si barbare, qui ne sache que la connoissance de Dieu est le principe et le fondement de tous les biens, et que sans elle l'homme doit plutôt être mis au nombre des bêtes, qu'au nombre des hommes. Mais lorsque cette connoissance apporte avec soi l'amour et la crainte de Dieu, ce n'est plus le principe et le fondement des biens, mais la perfection et l'accomplissement de toutes sortes de biens. C'est de cette sorte de connoissance que Dieu

a dit par Jérémie (*c.* 9) : *Que l'homme sage ne se glorifie point en sa sagesse, ni le riche en ses richesses, ni le fort en sa force. Mais que celui qui se voudra glorifier, se glorifie seulement de la connoissance qu'il aura de moi.* Sur quoi saint Augustin parlant avec Dieu (1), dit : « Bienheureux, Seigneur, est » celui qui vous connoît, encore qu'il ne connoisse » que vous ! mais malheureux celui qui connoissant » toutes les autres choses, ne vous connoît pas ! Mais » s'il connoît toutes choses, et vous aussi, il n'est pas » heureux par la connoissance qu'il a de ces choses, » mais seulement par celle qu'il a de vous seul. »

L'idolâtrie étant bannie du monde, les hommes pouvoient suivre les secrets et les diverses opinions des philosophes touchant la connoissance de Dieu et son culte. Et par ce moyen, leurs cœurs se fussent remplis, comme ceux de ces philosophes, de vanité et de ténèbres, ainsi que dit l'Apôtre (*Rom.* 1). Puis donc que la vraie connoissance qui leur a été donnée de la divinité, est un si grand bien, combien doit être estimé le bienfait qui a départi cette nouvelle lumière au monde, afin que par elle il reconnût et qu'il adorât son Créateur ! Mais si cette action fut grande, elle ne fut pas moins difficile ; car pour en venir à bout, il falloit que les hommes, après avoir foulé aux pieds leurs anciennes divinités, vinssent à adorer le Dieu des Juifs, qui passoient pour les gens les plus superstitieux du monde ; ce qui les rendoit un sujet d'horreur et de mépris pour toutes les autres nations. Mais

(1) Aug. Conf. l. 4. cap. 5.

ils avoient aussi de leur côté une aversion beaucoup plus grande contre les autres nations, puisqu'ils tenoient pour un grand péché d'entrer dans leurs maisons, et beaucoup plus grand de manger avec eux, comme le firent paroître en la personne de saint Pierre, ceux qui étant circoncis croyoient en Jésus-Christ, lesquels crièrent hautement contre lui de ce qu'il étoit entré dans la maison des personnes non circoncises, et qu'il avoit bu et mangé avec elles (*Act.* 11). Cette aversion des deux nations est appelée par l'Apôtre, le mur de séparation de ces deux peuples; ce qui apportoit un grand obstacle à l'accord et au concours qui devoit être entre eux pour une même croyance. Mais il dit (*Ephes.* 2), que ce mur fut renversé par Jésus-Christ, qui réconcilia toutes ces inimitiés par le mérite de sa passion, en retranchant les cérémonies de la loi, dont les gentils demeuroient infiniment scandalisés. Cicéron le témoigne assez dans l'oraison qu'il prononça en faveur de Flaccus, où il dit : « Ç'a tou-» jours été une chose très-éloignée de la splendeur de » notre empire, des statuts de nos ancêtres, et de la » dignité du nom de nos ancêtres, et de la dignité du » nom romain, d'admettre la superstition barbare des » Juifs. » Cicéron dit ceci, quoique d'ailleurs on sache assez que les mêmes Romains ne firent pas de difficulté d'admettre parmi eux les dieux et les sacrifices abominables des Grecs, et ceux de plusieurs autres nations. Et Numa Pompilius, le second et le plus religieux de leurs rois, joignit à ses dieux tout ce qu'il en put avoir d'ailleurs, lui semblant que Rome seroit

d'autant mieux gardée, qu'elle seroit plus remplie de ces divinités. Quintilien dit aussi, parlant des hommes abominables (1) : « Nous avons horreur de tous ceux » qui sont auteurs des grands maux, et tenons pour » infâmes les fondateurs des villes ou des états qui ont » institué quelques coutumes pernicieuses, comme a » été le premier auteur de la superstition des Juifs ; » entendant parler de Moïse, qui donna les premières lois à ce peuple. Ceci étant véritable, comme il est, combien fut grande l'entreprise, dont le succès fit que les Romains, cette nation la plus puissante du monde, après avoir méprisé et mis sous les pieds leurs anciens dieux adorés de tous les peuples, vinssent à reconnoître et adorer pour vrai Dieu, celui-là même que la nation du monde qui étoit tenue pour la plus barbare et la plus superstitieuse, croyoit et adoroit !

Mais comme il est très important que nous connoissions la difficulté de cette action, pour en rendre plus de grâces et de gloire à Dieu, et afin de mieux comprendre la vertu de cette grâce, je me veux servir d'un exemple pour la faire plus facilement passer dans nos esprits. Il est certain, ainsi que la lumière de la foi qui procède du Saint-Esprit nous le témoigne, que Notre-Seigneur est dans l'hostie consacrée. Aussi le malin esprit, quoiqu'en une manière bien différente, persuadoit aux gentils que leur dieu étoit dans l'idole de Jupiter, ou de Baal. Et souvent le démon disoit et proféroit dans l'idole certaines paroles pour les confirmer dans leurs erreurs; quoique la chose fût telle et

(1) Quint. lib. 3. cap. 9.

l'imposture tellement appuyée, néanmoins la grâce divine fut si puissante, et la prédication de l'Evangile si efficace, qu'elle fit que ces mêmes hommes foulèrent aux pieds et mirent en pièces ces faux dieux qu'ils avoient adorés tant de milliers d'années, et qu'en leur place ils élevèrent la croix sur laquelle mourut notre Sauveur, et qu'ils l'adorèrent. Pour bien faire voir la difficulté de cette action, je demande s'il y a apparence que l'on pût gagner sur l'esprit d'un chrétien, qu'il voulût faire contre une hostie consacrée, ce qu'un païen converti faisoit contre ses dieux; c'est-à-dire, s'il voudroit la mettre en pièces et la fouler aux pieds. Et par ce seul exemple le dévot lecteur pourra juger combien fut grande l'action qui porta les païens à entreprendre contre leurs dieux tout ce que nous venons de dire. Mais sans cet exemple même, la preuve de cette difficulté paroît assez par le nombre infini des martyrs, qui pendant l'espace de plus de douze cents ans, pour soutenir et défendre cette vérité, ont été déchirés, brûlés et tourmentés avec des cruautés inouïes, et qui surpassent l'imagination, les tyrans usant de toutes ces violences pour la défense de leurs dieux. Car ils ne croyoient les pouvoir apaiser, et se les rendre favorables, soit pour la conservation de leurs empires, ou pour leurs autres prospérités temporelles, qu'en versant le sang des martyrs; mais quoiqu'ils usassent de toutes ces cruautés, néanmoins Dieu donna tant de force et de courage à ses martyrs, qu'ils vinrent à bout de tout, et firent enfin que les empereurs devenus chrétiens, foulèrent aux pieds, et

firent traîner par les rues, ces dieux si religieusement adorés, et si vigoureusement défendus, pour adorer en leur place comme vrai Dieu, le Dieu des Juifs, qu'ils avoient eu en si grande horreur. Peut-on s'imaginer rien de plus admirable? Mais nous avons déjà assez parlé de cette matière, pour n'en dire pas davantage maintenant.

§ 1.

D'une autre grande action réservée à la venue de Jésus-Christ, qui étoit de soumettre à sa religion et à son empire, la ville de Rome (qui étoit la capitale du monde) avec son empereur.

Nous comprenons sous cette seconde action de Jésus-Christ, un autre effet signalé, lequel contribue beaucoup à la connoissance de sa venue, qui est celui d'avoir attiré à sa religion et sous son empire, la ville de Rome (qui étoit la capitale du monde) avec son empereur. Ceci avoit été signifié par cette statue mystérieuse que Nabuchodonosor vit en songe, laquelle, comme rapporte Daniel, avoit la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds partie de fer et partie d'argile. Il ajoute encore, que le roi vit en ce même songe une pierre arrachée d'une montagne, sans aucune aide des mains, laquelle vint à heurter les pieds de fer et d'argile de la statue, et les brisa; dont toute la statue fut entièrement détruite et renversée; et que la pierre grossit tellement qu'il s'en fit une montagne

si grande qu'elle remplit toute la terre. Telle fut la vision. Tous les docteurs, tant chrétiens que juifs, ont entendu par ceci la succession des quatre monarchies du monde, et la prospérité du règne de Jésus-Christ. Car pour le premier, signifié par la tête d'or, ce fut celui des Assyriens. Le second fut celui des Perses (signifié par la poitrine et par les bras d'argent) lesquels assujétirent les Assyriens. Le troisième fut celui des Grecs, sous l'empire d'Alexandre; et celui-ci a été désigné par le ventre et par les cuisses d'airain. Mais le quatrième fut celui des Romains, signifié par les jambes de fer. Ceux-ci assujétirent tant les Grecs que les autres nations, et cela est fort bien expliqué par le fer, qui dompte et vient à bout de tous les autres métaux; ce qui convient extrêmement à cet empire, qui soumit presque tout le monde. Cette composition de ses pieds, partie de fer, et partie d'argile, signifie les grandes querelles et les guerres civiles qui le divisèrent. Mais la pierre arrachée de la montagne sans aucune main d'homme, laquelle vint à donner dans les pieds de la statue et la mit en pièces, et qui crût après cela tellement qu'elle remplit tout le monde, nous signifie sans difficulté le règne de Jésus-Christ, à qui l'empire des Romains devoit être soumis. Or, par cette prophétie nous pouvons clairement comprendre que Jésus-Christ est déjà venu; parce que selon la signification que tous les interprètes lui ont donnée, celui qui devoit assujétir les Romains étoit Jésus-Christ. Nous en avons vu l'accomplissement sous l'empire de Constantin, lequel après avoir

conquis la monarchie de ce grand empire, se soumit à Jésus-Christ, le reconnut et l'adora pour son vrai Dieu, et le servit en cette qualité, lui bâtissant des églises, augmentant le nombre de celles qui étoient déjà bâties, et honorant ses ministres. Aussi par le glorieux signe de la croix très-sainte qu'il fit mettre dans toutes ses enseignes, il triompha très-heureusement de trois empereurs tyrans qui lui contestoient l'empire, et de tous ses autres ennemis.

CHAPITRE XII.

De la troisième action merveilleuse qui devoit être faite dans le monde après la venue de notre Sauveur, qui étoit la réformation des mœurs des hommes.

La troisième action merveilleuse que notre Sauveur devoit faire dans le monde, étoit la sanctification de plusieurs hommes mondains, lesquels étant ensevelis dans toutes les abominations et dans tous les péchés que le blasphème de l'idolâtrie apporte avec soi, devoient être changés en des hommes célestes et divins, par la vertu de la grâce, qui leur devoit être conférée par les mérites de notre Sauveur. Ceci avoit été prophétisé par David au psaume 71, qui est tout employé à parler du règne de Jésus-Christ. Là il dit, que *la justice naîtroit dans ces terres, avec l'abondance de la paix* (qui est le fruit de la justice) *et que cela*

dureroit dans le monde aussi long-temps que la lune, c'est-à-dire pour jamais. Isaïe dit depuis la même chose au chapitre 10, en ce peu de mots : *La consommation abrégée sera la cause qu'il y aura dans le monde une abondance de justice.* Or, par cette consommation abrégée, il n'y a point de doute qu'il ne faille entendre l'accomplissement de tout ce qui avoit été prophétisé plusieurs années auparavant; et tout cela ayant été accompli par Jésus-Christ en sa venue, ce fut la cause qui fit multiplier dans le monde la sainteté et la justice, par la vertu de sa grâce. Ceci même fut encore signifié en un autre endroit par ce Prophète, usant de ses métaphores ordinaires (*c.* 35); car il dit : *Les eaux se répandront par le désert, et les ruisseaux par les solitudes; la terre sèche a été convertie en un étang, et la terre altérée en fontaines d'eaux; dans les cavernes mêmes où les dragons habitoient, il naîtra des cannes et des joncs. Il y aura un sentier et un chemin, qui s'appellera le chemin saint. Il n'y aura ni lion, ni autre mauvaise bête qui passe par ce chemin, ni qui s'y rencontre.* Par ces paroles voilées de métaphores, il faut entendre l'abondance de la grâce; par les eaux, ainsi que nous avons déjà remarqué, et par les bêtes farouches, les hommes brutaux et méchans; mais par les cannes et les joncs, la verdure et la fraîcheur de ce jardin de l'Eglise, dans lequel il dit qu'il y aura un chemin libre, et exempt de toutes les mauvaises bêtes, qui sont les démons et les péchés. Et par ce chemin nous serons conduits à la vie éternelle. Au chapitre 55, il redit en-

core la même chose, racontant la sainte et religieuse joie que ressentiront les fidèles, et les grâces qu'ils rendront au Seigneur pour un si merveilleux changement. Il dit donc ces paroles : *Les montagnes et les collines chanteront mes louanges en votre présence, et tous les arbres de la contrée battront des mains; parce qu'au lieu des ronces, naîtra le sapin; et au lieu de l'ortie, croîtra le myrthe; et le Seigneur sera nommé pour un signe éternel, qui ne sera jamais effacé.* C'est-à-dire que le Seigneur sera éternellement loué et béni à cause de cet heureux changement, par lequel les méchans sont devenus bons; car c'est ce que signifie le changement de ces arbrisseaux stériles et sauvages, en des arbres grands et couverts de feuilles.

Ce même changement de vie, dont il est ici parlé par le prophète dans les passages que nous avons allégués sous ces métaphores et ces comparaisons de sécheresses en fontaines, et d'arbres stériles et sauvages, en de beaux arbres couverts de feuilles, nous est encore représenté par lui-même, par d'autres métaphores qui ne sont pas moins élégantes, d'animaux farouches et venimeux, et d'autres privés et domestiques. C'est lorsqu'ayant parlé de la sainteté et de la grâce du Sauveur, il traite aussitôt du changement admirable qui devoit arriver entre les hommes, par ces belles et très-élégantes métaphores, il dit (*Isa.* 11) : Que *le loup vivra avec l'agneau, et le léopard avec le chevreau; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les menacera; le belier*

et l'ours paîtront de compagnie, et leurs petits coucheront ensemble; le lion mangera la paille comme font les bœufs; l'enfant qui est à la mamelle se jouera dans les trous du serpent, et celui-là qui est sevré mettra sa main dans la gueule du basilic. Toutes ces bêtes si farouches ne feront aucun mal, dit le Seigneur, ni ne tueront personne sur ma sainte montagne, parce que la terre sera aussi remplie de la connoissance de Dieu, que la mer est remplie d'eau lorsqu'elle est dans son plein, et qu'elle regorge sur ses bords. Or, la raison et la fin pour laquelle notre Sauveur devoit venir au monde, nous fait assez comprendre, que par ces animaux farouches et privés nous devons entendre les hommes, bons ou mauvais; et la cause que le prophète nous donne de ce changement, nous en éclaircit encore davantage; *parce*, dit-il, *que la terre sera remplie de la connoissance de Dieu :* ce qui ne se peut pas entendre du changement des animaux farouches en d'autres privés, mais du changement de plusieurs hommes, qui par la vertu de la grâce de Jésus-Christ, de farouches, d'orgueilleux, et de cruels qu'ils étoient comme des loups, sont devenus doux et traitables comme des brebis et des agneaux; et ceux qui étoient présomptueux et insolens, n'ont pas dédaigné la compagnie des humbles et des petits, s'étant au contraire soumis à de pauvres pécheurs. Le Seigneur nous a encore plus clairement enseigné ceci lui-même, lorsqu'il a dit : Que *toutes ces bêtes ne tueront point, ni ne feront point de mal sur sa sainte montagne*, c'est-à-dire dans son Eglise, laquelle

laquelle est appelée une montagne à cause de l'excellence et de la sublimité de vie dont elle fait profession.

La Sybille Cumée prophétisa aussi ce même changement des bêtes farouches en des bêtes dociles et privées, et par là nous entendons les changemens des cœurs altiers et superbes, en des cœurs humbles et doux. Nous en verrons ci-après les passages. Elle ajoute encore, qu'à la venue du Sauveur l'âge d'or reviendroit au monde; parce qu'il viendroit une nation toute d'or, c'est-à-dire d'une très-pure et très-sainte vie.

§ 1.

Mais nous pouvons clairement voir combien a été grande cette action qui a opéré le changement de la vie des hommes, si nous considérons les mœurs corrompues dans lesquelles ils vivoient avant la prédication de l'Evangile. Encore que nous en puissions comprendre quelque chose par les métaphores et par les comparaisons du prophète que nous avons alléguées, aussi-bien que par ce que nous avons dit des péchés qui accompagnoient l'idolâtrie, nous le pourrons néanmoins beaucoup mieux juger par ce que l'Apôtre en écrit dans son Epître aux Romains, où il dit sans figures ni comparaisons: « Qu'en punition du péché d'ido-» lâtrie, Dieu abandonna les hommes à la tyrannie de » tous leurs appétits charnels; afin que sans frein, ni » résistance, ils s'abandonnassent à toutes sortes de » vices. Et parce qu'ils avoient si mal usé de l'inclina-» tion qu'il avoit imprimée dans les âmes, (par laquelle

» nous étions poussés à adorer et révérer le vrai Dieu, » au lieu duquel nous nous étions portés à adorer les » faux dieux) il voulut que nous perdissions tous les » autres dons de la nature; de sorte qu'il n'y avoit plus » parmi nous de fidélité, ni de vérité; ni d'amour » pour les pères et les mères, ni pour les amis, ni pour » les bienfaiteurs, ni de compassion des misérables, » ni aucun des autres devoirs d'humanité qui sont si » propres à l'homme. » Il permit aussi, comme dit le même Apôtre, « Que les hommes, aussi-bien que les » femmes, quittant l'usage naturel institué par la na- » ture même pour la conservation du genre humain, » se servissent d'autres voies contraires à la loi com- » mune, et à l'office de la nature, recevant de cette » sorte en eux-mêmes la peine que méritoit leur mé- » chanceté et leur idolâtrie. Et parce qu'ils n'eurent » point la connoissance qu'ils devoient avoir de Dieu, » il permit qu'ils tombassent dans l'aveuglement de » l'esprit, afin que comme aveugles et insensés, ils » se précipitassent dans tous les péchés de malice, de » fornication, d'avarice, de tromperie, d'envie, d'ho- » micides, de procès, de finesses et de malignité; qu'ils » fussent avec cela, médisans, diffamateurs de la vie » des autres, abominables à Dieu, injurieux à leurs » prochains, superbes, altiers, inventeurs de mé- » chancetés, rebelles à leurs parens, contraires à toute » raison, dissolus sans loyauté, sans affection et sans » miséricorde. » L'Apôtre dit tout ceci, qui n'est néanmoins qu'une partie des péchés qui suivoient l'i- dolâtrie; car il y en a plusieurs autres, et ce sont tous

des fruits produits par l'arbre de la mort, et des effets de la malignité de ce vieux serpent, lequel, comme dit saint Jean dans son Apocalypse, traînoit le monde après soi abusé et plongé dans toutes sortes de méchancetés.

Pour confirmer ce que je viens de dire, je veux ajouter ici une chose rapportée par Isidorus Clarius, dans un traité qu'il a fait de la corruption du monde avant la venue de notre Sauveur, lorsqu'il explique ce passage de l'Evanvile, qui commence: *Vous êtes le sel de la terre;* sur cela il dit: Que dans les histoires anciennes d'une certaine nation qu'il nomme, il est écrit qu'on y faisoit publiquement des mariages d'hommes avec d'autres hommes. Et Suétone n'écrit-il pas de Néron, qu'il se maria publiquement avec un homme? Ce qui donna sujet à plusieurs qui voyoient et ressentoient chaque jour l'horreur de ses cruautés, de dire: Qu'il auroit été à souhaiter que son père eût épousé une telle femme. Mais saint Jérôme dans ses commentaires sur Isaïe, en cet endroit du chapitre 2, où il est dit: *Ils se sont approchés des enfans d'autrui*, dit: « Que les Grecs, aussi-bien que les Romains, étoient » en ce temps-là tellement adonnés à ce vice infâme, » qu'il y avoit plusieurs philosophes très-célèbres dans » la Grèce, qui tenoient publiquement des hommes » infâmes avec eux. Et dans les lieux où les femmes » publiques étoient exposées, il y avoit aussi des gar- » çons qui exerçoient publiquement le même vice. » Cette abomination dura jusqu'au temps de l'empe- » reur Constantin, sur lequel la lumière de l'Evan- » gile s'étant répandue, la turpitude abominable des

» gentils fut abolie, avec leur infidélité. » Par ces paroles de saint Jérôme, nous pouvons suffisamment connoître la corruption de ce malheureux temps, et par là juger combien a été grande la merveille que Dieu a faite, lorsqu'il a converti de tels monstres en des anges, par la pureté de leurs vies. Ceci a été fort bien représenté par ce linceul tout rempli de serpens, et de toutes sortes d'animaux immondes, que saint Pierre eut en vision (*Act.* 11); Dieu ayant dit à l'apôtre, qu'il les tuât, et qu'il les mangeât; et lui ayant répondu qu'il n'avoit jamais mangé aucune chose immonde, ni défendue par la loi, le Seigneur lui répondit : *Garde-toi bien d'appeler sale et immonde une chose que Dieu a sanctifiée.* Et après ces paroles, le linceul remonta au ciel, d'où il étoit descendu. L'Ecriture dit que cette même vision apparut par trois diverses fois; et par là le Saint-Esprit nous voulut faire connoître les mœurs et les conditions des hommes qui adoroient les idoles, lesquels par la grâce de Dieu furent tellement changés, qu'ayant quitté toutes ces horribles et abominables figures, ils vinrent à représenter en leur vie l'image et la pureté de leur Créateur, avec lequel ils méritèrent enfin de monter au ciel.

Pour reconnoître encore mieux la grandeur de cette œuvre, et combien Notre-Seigneur demande pour reconnoissance de ce bien que nous l'honorions, il dit par Isaïe ces belles paroles (*c.* 41) : *Je ferai qu'il naîtra des fleuves sur les plus hautes montagnes, et qu'au milieu des champs il y aura des sources de fon-*

taines ; je ferai que dans le désert il y aura des étangs d'eaux, et des rivières sur la terre, où personne ne cheminoit auparavant; je ferai naître le cèdre dans la solitude , et l'épine, le myrthe et l'olive ; (mais il faut remarquer que par l'épine il entend un arbre incorruptible , appelé Sethon d'un autre nom , duquel l'arche du Testament avoit été faite). Il ajoute encore ensuite : *Je planterai au désert le sapin, l'ormeau et le buis, avec les autres arbres, afin que les hommes voient et sachent , pensent et entendent que la main du Seigneur a fait toutes ces choses , et que le saint d'Israël les a opérées.* Je prie le lecteur dévot de faire ici réflexion , et de bien peser ces quatre paroles , *qu'ils voient , qu'ils sachent , qu'ils pensent et qu'ils entendent*, qui sont toutes d'une même signification , ce qui est fort remarquable. Car par cette manière de parler, le Seigneur a voulu manifester la grandeur de cette action , afin que les hommes pensassent et repensassent , non pas une seule fois , mais plusieurs et plusieurs fois , combien elle étoit admirable et excellente. En cela il nous fait bien clairement connoître , qu'il ne parle pas ici d'arbres matériels , mais d'arbres spirituels et plantés sur le bord des eaux courantes de la grâce ; et certainement une telle œuvre étoit très-digne de la bonté et de la toute-puissance de Dieu , qui est de faire que les arbres sauvages , lesquels ne portoient que des fruits propres à nourrir des pourceaux , devinssent des arbres fruitiers, qui portassent des fruits de vie éternelle; ou pour parler en termes plus clairs , que des hommes sem-

blables par leurs mœurs à des démons, fussent changés en d'autres hommes nouveaux, semblables à Dieu et à ses anges, par la pureté de leur vie.

§ 2.

Pour bien comprendre l'importance de cette action, à laquelle Dieu nous recommande si fort de bien penser et repenser, il nous faut ici expliquer quel grand bien c'est que la sanctification des âmes, et combien grand a été le nombre de ceux qui ont été sanctifiés par le mystère de la venue de notre Sauveur.

Premièrement jetons les yeux de notre esprit sur une âme, laquelle ayant dompté tous ses appétits et toutes ses passions, et tourné le dos à toutes les choses du monde, ne met qu'en Dieu seul tout son amour et toute son espérance, tous ses soins, toutes ses pensées et tous ses désirs, qui s'abandonne toute entière à son service, et vivant en ce monde avec le corps, converse néanmoins en esprit avec le ciel, et faisant sa demeure dans la chair, se conduit comme si elle en étoit déjà séparée. Pourroit-on nous faire une peinture plus belle que celle-là? Platon disoit que si l'on pouvoit voir des yeux du corps la beauté d'une âme vertueuse, elle enflammeroit tous les cœurs humains de son amour. Que si la beauté de ces vertus imparfaites a tant de pouvoir pour gagner les cœurs, que fera celle d'une âme remplie des vraies vertus qui sont les vertus chrétiennes, et ornée de toutes les richesses de la grâce et des dons du Saint-Esprit? Vous semble-t-il qu'il y ait quelque comparaison à faire de cette

beauté avec celle-là ? Nullement, parce que les avantages du Créateur sur sa créature, et de Dieu sur l'homme, étant si grands, quelle proportion peut-il y avoir de ce que Dieu fait de sa propre main, et de ce que l'homme fait de la sienne ? La beauté d'une âme qui est en cet état, est bien telle, que ni la beauté ni la fraîcheur des campagnes, ni la splendeur de l'or et des pierres précieuses, ni la clarté du soleil, ni celle de la lune ou des étoiles n'en sauroient approcher. Dieu fit voir un jour à sainte Catherine de Sienne la beauté d'une âme qui étoit en grâce. Et cette vierge étant en admiration d'une si belle chose, Notre-Seigneur lui dit : vois si tout ce que j'ai souffert n'est pas bien employé, pour embellir les âmes de cette sorte ?

Il a donc certainement souffert pour ce sujet, et c'est ce que nous témoigne l'Apôtre, lorsqu'il dit (*Ephes.* 5) : *Que ceux qui sont mariés aiment leurs femmes comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, pour laquelle il s'est offert à la mort, afin que par le mérite de ce sacrifice il l'embellît de telle sorte qu'on ne pût trouver en elle ni ride ni tache de péché.* Ce fut donc pour orner les âmes d'une si excellente beauté, qu'il s'exposa de bon cœur à tous les tourmens de sa passion, afin qu'aux dépens de toutes les flétrissures et des difformités de son sacré corps, il embellît les âmes par une si grande grâce. Ceci même nous avoit été signifié par ce grand amour que Jacob eut pour sa bien-aimée Rachel, laquelle il posséda après sept années de servitude. Et l'Ecriture dit (*Gen.* 24) : « que tout » ce temps-là lui sembla court, à cause de la grandeur

» de son amour. » A quel propos pensons-nous que le Saint-Esprit, auteur de l'Ecriture, eût voulu que ces amours fussent si exactement écrites, si ce n'eût été pour nous en exprimer de plus pures et de plus divines, qui sont celles que le vrai Jacob a pour son épouse l'Eglise et pour chacune des âmes qui sont en grâce? Cet amour est bien si grand, que comme dit saint Chrysostôme, il n'y a aucun des amans du siècle, non pas ceux mêmes qui sont transportés d'amour pour ce qu'ils aiment, qui soit possédé et brûlé de son amour comme l'époux céleste l'est de ces saintes âmes; pour la beauté desquelles, comme un autre Jacob, il comptoit pour peu de chose tout ce qu'il enduroit.

Puisque nous avons vu la beauté d'une âme, et l'amour extrême que ce céleste époux a pour elle, faisons un peu le compte de ce grand nombre de milliers d'âmes qui ont été ainsi embellies et sanctifiées par les mérites de la passion de Jésus-Christ. Mais qui est celui qui pourra faire ce compte, si ce n'est celui-là qui sait le nombre des étoiles du ciel, c'est-à-dire Dieu même? Il n'y a que lui seul en vérité, et c'est ce que nous témoigne un très-fidèle témoin oculaire qui est saint Jean. Après avoir dit (*Apoc.* 7) que des douze tribus d'Israël, il avoit vu cent quarante quatre mille élus marqués sur le front, il ajoute aussitôt ces paroles : *Je vis*, dit-il, *après ceci, une troupe d'élus de toutes nations, de toutes lignées, de tous peuples, et de langues différentes, qui étoient devant le trône de Dieu, vêtus de robes blanches, et ayant des palmes en leurs mains; et la multitude en*

étoit si grande, qu'il n'y avoit personne qui la pût nombrer. Tous ces élus chantoient à haute voix : salut à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à son agneau ; c'est-à-dire, louange et gloire soit à Dieu, et à son agneau très-innocent et très-aimé, par lequel nous avons obtenu notre salut qui durera éternellement. Par le dénombrement que le saint évangéliste fait sur sa révélation, nous voyons que le nombre des élus est si grand, qu'il surpasse toutes les supputations que les hommes peuvent faire ; parce que tout autant de justes et d'innocens qu'il y a eu et qu'il y aura jusqu'au dernier qui doit naître, ils doivent leur prédestination et leur sanctification aux mérites de cet agneau divin, qui a été sacrifié sur la croix, lequel avant même sa passion les avoit de toute éternité élus et prédestinés.

Ceux qui voudront savoir ceci encore plus particulièrement, seront avertis que depuis peu il a été publié huit volumes de vies des saints, recueillies de divers auteurs par Louis Lipoman, homme de grand mérite. On voit là un nombre infini de vies de martyrs, de pontifes très-saints, de confesseurs, de vierges et de solitaires, tous lesquels vivant sur la terre, n'avoient point d'autre conversation que celle du ciel ; et sous la figure d'hommes mortels, imitoient la pureté et la sainteté des substances immortelles, tâchant de faire reluire avec éclat dans leurs mœurs et dans leur manière de vivre, l'image de Jésus-Christ, afin qu'ils pussent dire avec l'Apôtre (*Gal.* 2) : *Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* A la vérité j'avoue

librement, qu'une des choses qui m'a plus sensiblement fait connoître la grandeur du bienfait de la rédemption de Jésus-Christ, c'est lorsque j'ai considéré que toutes ces grandes richesses des vertus, des grâces et des merveilles que nous trouvons dans les vies des Saints, qui donnent certainement de l'admiration à tous ceux qui les lisent, sont autant de fruits de l'arbre de la croix, autant d'effets de ce divin sacrifice, et autant de très-beaux rejetons qui ont poussé de la racine de Jessé.

§ 3.

De l'excellente vie et de la sainteté des moines d'Egypte et d'autres pays.

Une des choses qui nous découvre davantage l'efficace de la rédemption et du sang de Jésus-Christ, est la vie extraordinaire des saints moines d'Egypte; ce qui ne sert pas moins pour l'édification et pour l'admiration des fidèles. C'est pourquoi nous rapporterons ici ce que nous trouvons écrit sur ce sujet dans les livres des saints Pères. Et commençant par saint Augustin, il dit au livre des mœurs de l'Eglise, disputant contre les manichéens, ces paroles admirables: « Considérez maintenant, ô manichéens! l'excellence » des parfaits chrétiens, leur pureté, le règlement de » leurs mœurs et leur singulière continence; mais » vous savez aussi-bien que moi tout ce que je vous » en dirai; car qui n'a point connoissance du grand » nombre des chrétiens répandus par tout le monde,

» faisant profession d'une religion très-austère, et sur-
» tout en orient et en Egypte? Je ne parle pas ici de
» ceux qui habitent dans la solitude des ermitages,
» mais seulement de ceux qui aussi dignes d'admira-
» tion que de louanges, méprisant toutes les délices du
» monde, assemblés dans les monastères, emploient
» toutes leurs vies en toutes sortes de saints exercices,
» et en des prières continuelles. » Voilà ce qu'en dit saint Augustin. Cette excellente manière de vie a fleuri, principalement en Egypte, et on y a vu ce que l'Apôtre avoit dit auparavant (*Rom.* 5): *où le péché avoit régné avec excès, la grâce y a été aussi versée par surabondance;* car comme nous avons dit ci devant, les historiens ont appelé cette terre, la mère de l'idolâtrie, ayant été portée à cet excès d'aveuglement qu'elle adoroit jusqu'aux ognons et aux aulx; la vanité n'y avoit pas moins pris de crédit, puisque ce fut au même pays que furent bâties ces pyramides d'une grandeur incroyable, que l'on compte encore aujourd'hui parmi les miracles du monde. Pline écrit d'une, entr'autres, qui étoit celle qu'on avoit édifiée auprès de la ville de Memphis, que trois cent mille hommes travaillèrent incessamment à sa construction durant vingt années entières. Lorsqu'il rapporte le nombre des auteurs qui ont fait mention de ces ouvrages, il dit qu'ils ne sont pas d'accord entr'eux quels ont été les rois qui les ont fait faire; ce qu'il dit avoir été celé fort à propos, afin que le monde ne sût point au vrai qui avoient été les auteurs d'une folie et d'une vanité si étrange. Voilà ce qu'en dit Pline; et moi j'ajoute que ç'a été un châti-

ment de la providence divine, qui a voulu ensevelir dans l'oubli le nom de ces rois, afin que tout le monde apprît, combien peu leur avoit servi cette folle invention par laquelle ils avoient cru immortaliser leurs noms et leur mémoire.

Pour revenir à mon discours, je dis qu'en un pays où il y avoit eu tant de vanité et de superstition, la religion et la sainteté y ont fleuri dans un si haut point, qu'au rapport de saint Jérome, il y avoit une si grande multitude de religieux, surtout en Syrie et dans l'Egypte, qu'ainsi que des ruches il sort un grand nombre de mouches à miel, qu'on appelle essaims, lesquels se tiennent en ordre comme des gens de guerre, suivant chacun leur capitaine, ou comme des colonies qui vont chercher de nouvelles terres à habiter; ainsi il sortoit de ces pays-là des troupes de solitaires, que l'on nommoit essaims à cause de leur grande multitude, et pour le bel ordre qu'ils gardoient en suivant leurs chefs : le nombre en étoit bien si grand, que selon le rapport de ce saint, dans le seul territoire de Nitrie, et en un même endroit, il y en avoit cinq mille en des cellules séparées. Il y en avoit de même en plusieurs autres lieux; ce qui fut cause que non-seulement Julien l'apostat, mais aussi l'empereur Valens, quoique chrétien, mais non pas entièrement catholique, fut persuadé de commander que tous les moines fussent contraints d'aller à la guerre; tellement qu'il y en eut plusieurs qui furent maltraités à coups de verges pour s'y être refusés. Mais cette méchanceté si grande ne demeura pas long-temps impunie.

Le même saint Jérôme, dans l'épître qu'il écrit à la vierge Eustochium, sur la conservation de la chasteté, décrit bien au long la vie et la sainteté de ces solitaires; voici ses paroles: « Entre cette grande diver» sité de solitaires, ceux qui sont les plus estimés sont » ceux qui font leur demeure dans les monastères; » aussi le nombre en est plus grand que des autres, » et leur principal institut est d'obéir aux plus an» ciens, et de faire ce qu'ils leur commandent. Ils » sont divisés par centaines, et subdivisés en dizai» nes, tellement que neuf moines sont gouvernés par » un dixième, et chaque dixième a son supérieur. Ils » sont tous séparés les uns des autres, quoique leurs » cellules soient toutes jointes; il ne leur est pas per» mis jusqu'à l'heure de none, par leur statut, de se » visiter les uns les autres, sinon leurs supérieurs seu» lement, afin que si quelqu'un se trouve travaillé de » mauvaises pensées, il en puisse être consolé. Après » none ils viennent tous en communauté; ils y chan» tent des psaumes, et lisent l'Ecriture selon leur cou» tume; et après avoir achevé leur oraison, étant tous » assis, celui qu'ils appellent le père, assis au milieu, » commence à parler; mais tandis qu'il parle, les as» sistans gardent un si grand silence, qu'ils n'ose» roient seulement tousser ni se regarder l'un l'autre. » Après ceci il leur est permis, à chaque troupe de » dix, d'aller prendre leur repas avec le père; ils ser» vent d'ordinaire à table par semaine; on n'entend » aucun bruit lorsqu'ils mangent, aucun ne parle à » table; leur nourriture est le pain, les légumes et

» quelques herbages cuits et assaisonnés de sel; les » vieillards seuls boivent du vin, et ceux-ci comme » aussi les plus jeunes, ont assez souvent à souper, » afin que l'âge défaillant des uns soit un peu soute- » nu, et que celui des autres qui s'avance, ne soit pas » trop affoibli. De là ils se lèvent tous ensemble, et » après avoir rendu grâces à Dieu, ils se retirent dans » leurs cellules, où ils s'entretiennent jusqu'au soir, » chacun avec ceux de sa troupe; là ils se disent: » Avez-vous vu un tel et un tel, et remarqué com- » bien il est dévot et religieux? comme il garde bien » le silence! combien il est discret et modeste! S'il » paroît de la foiblesse en quelqu'un d'eux, ils le for- » tifient; s'ils en reconnoissent de fervens en l'amour » de Dieu, ils les encouragent, afin qu'ils travaillent » avec plus d'ardeur; et parce que de nuit, après les » oraisons générales, chacun se retire pour veiller en » son particulier, les supérieurs font le tour de tou- » tes les cellules, pour observer soigneusement ce » qui s'y passe; s'ils en trouvent quelqu'un de négli- » geant à faire son devoir, ils ne le reprennent pas » ausistôt, mais en dissimulant ce qu'ils savent, ils » le visitent plus souvent et plus soigneusement; ex- » hortant au commencement les plus jeunes à prier » Dieu, mais sans aucune contrainte. Ils ont chaque » jour quelque travail à faire; lequel étant achevé, » ils le portent à leur supérieur, et lui le donne au pro- » cureur, et celui-ci chaque mois rend compte au père » commun avec grand respect, de tous les ouvrages « qui ont été faits. Ce procureur doit prendre soin

» que le dîner soit prêt ; et parce qu'il n'est pas permis » à aucun de dire, je n'ai point de soutane ou de manteau, ni de matelas de jonc pour me coucher, ce » même procureur pourvoit si bien à tout, que personne ne manque de rien, ni n'a besoin de rien demander. S'il y a quelqu'un qui soit malade, on le » met dans une autre chambre plus grande, où les anciens le vont visiter et le récréer avec tant de soin, » qu'il lui semble qu'il jouit des caresses d'une mère, » et des délices des villes. Les jours de dimanche ils » ne s'occupent qu'en oraisons et en lectures saintes, » et les autres jours, après avoir achevé leurs petits » travaux, ils font la même chose. Chaque jour ils » apprennent quelque beau trait de l'Ecriture par cœur. » Le jeûne de toute l'année est égal pour tous, si ce » n'est durant le carême qu'il leur est permis de le » faire plus austère. Depuis la fête de la Pentecôte, ils » changent le souper du soir à l'heure du dîner, afin » d'obéir aux ordres de l'Eglise, sans trop charger » leur estomac en faisant deux repas. Les Essénéens » observoient la même chose, selon le rapport de » Philon, imitateur de l'éloquence Platonienne ; et Jo» sèphe en rend le même témoignage, au second li» vre de son histoire de la captivité des Juifs. » Tout ceci est de saint Jérôme.

Ecoutons maintenant saint Basile, lequel exaltant bien plus haut l'état et la vie de ces saints moines, en parle en ces termes : « Que peut-il y avoir de compa» rable à ce bien-ci, où le père est unique, à l'exem» ple du père souverain, et les enfans en grand nom-

» bre; lesquels par une amoureuse contestation, tâ-
» chent de se surmonter les uns les autres en amour
» et en union? de qui est-ce que ceux-ci peuvent imi-
» ter la vertu? Ce n'est pas seulement celle des hom-
» mes, mais bien celle des anges. Le diable n'a point
» de pouvoir contre des soldats qui combattent avec
» tant de courage, aucun d'eux ne donnant de prise
» aux tentations. C'est donc de ceux-ci que David a
» pu dire : O qu'il est bon et agréable que les frères
» vivent ensemble ! Il est bien bon en effet, et bien
» louable, de faire ce qui rend la vie parfaite et con-
» tente; et c'est la paix et l'unité qui produit ce con-
» tentement. » Voilà ce que dit saint Basile.

Mais il ne seroit pas juste, entre les témoignages de ces grands auteurs, de passer sous silence celui de saint Chrysostôme; lequel dans plusieurs endroits de ses écrits parle des grandes et excellentes vertus de ces saints hommes, et principalement en la 59ᵉ homélie de son 5ᵉ tome, où comparant les laïques aux religieux, il dit, « que les moines vivent comme dans
» un calme continuel, et dans une assurance sans
» trouble; d'où ils voient, comme d'un ciel, ceux
» qui font ici naufrage; car ils ont fait choix d'une
» conversation toute céleste, qui les rend semblables
» aux anges, dont ils imitent la vie sur la terre. Au-
» cun d'eux n'a honte de la pauvreté, et n'est plus ho-
» noré pour ses richesses, parce qu'on a banni de ce
» lieu ce *mien* et *tien*, qui fait le trouble et le ren-
» versement de toutes choses. Ils ont tout en com-
» mun, la maison, la table, le vêtement; et ce qu'il

» y a de plus admirable, ils ont tous un même cœur,
» ils sont tous nobles d'une même noblesse, ils sont
» tous serviteurs d'une même servitude, et libres d'une
» même liberté ; les richesses de tous sont toutes éga-
» les, et ce sont les véritables richesses. La gloire de
» tous est semblable, ce qui est la véritable gloire ;
» car les biens qu'ils possèdent ne sont pas des biens de
» nom seulement, mais ils sont des biens en effet ; ils
» ont tous un même plaisir, un même divertisse-
» ment, les mêmes délices, un même désir, et une
» même espérance. Toutes choses y sont proportion-
» nées, comme par poids et par mesure; tellement qu'il
» y a un merveilleux concert, sans aucune inégalité,
» ni désordre. Et la conduite qu'on y tient avec une
» extrême prudence, conserve entre tous une perpé-
» tuelle union, qui cause une joie continuelle, parce
» que tous agissent et souffrent d'une même manière;
» d'où il arrive qu'ils se réjouissent ou s'attristent en-
» semble; et que méprisant les choses présentes, ils
» jouissent dès ici de la béatitude, par l'espérance qu'ils
» ont des biens célestes et éternels. Tout ce qui arrive
» aux uns ou aux autres de fâcheux ou d'agréable, est
» réputé de chacun pour sien. Par ce moyen les cho-
» ses fâcheuses sont moins sensibles, à cause que cha-
» cun emploie ses forces pour aider à supporter le far-
» deau; mais ils ne font point de cas en particulier des
» choses agréables, parce qu'ils ne sentent pas leurs
» biens propres, mais seulement ceux qui les regar-
» dent tous en général. O que si nous pouvions tous
» tant que nous sommes qui vivons dans le monde,

» imiter leur vie, de combien en iroit-il mieux pour » les choses humaines, qui se gâtent et se corrom- » pent chaque jour ! » Ceci est le témoignage de saint Chrysostôme. Sozomène, dans son Histoire Tripartite, n'en rend pas un moins illustre ni moins avantageux; et après avoir fait mention de la sainteté de plusieurs insignes prélats qui vivoient au temps du grand Constantin, il vient à faire une très-belle et très-dévote description de la vie et des mœurs de ces saints moines. Voici ses paroles :

« Outre tous les prélats et les saints prêtres dont je » viens de parler, et plusieurs autres que je passe sous » silence, l'Eglise en ce temps-là florissoit extrême- » ment, et la doctrine catholique se répandoit pres- » que partout par le grand savoir de plusieurs per- » sonnages très-illustres par leur vie et par leurs ver- » tus, qui vivoient solitaires dans les déserts. Nous de- » vons croire que leur manière de vivre descendoit » immédiatement du ciel, pour le remède et pour » l'exemple des hommes. Et j'estime qu'il ne sera pas » peu utile de faire une relation expresse de quelques- » uns d'entr'eux, qui se sont rendus en cela plus re- » marquables. Cette philosophie sacrée méprise toute » la gloire du monde, et résiste très-généreusement » à toutes les passions de l'âme; ces saintes personnes » ne sont pas même sujettes aux nécessités naturel- » les, ni ne perdent pas courage par la foiblesse ou » par les infirmités corporelles. Au contraire, leurs » esprits étant toujours attachés à Dieu, ils contem- » plent et louent en esprit de jour et de nuit leur Créa-

» teur, tâchant de l'avoir favorable par leurs oraisons
» et par leurs dévots cantiques. Par cette pureté d'â-
» me, et par l'exercice de toutes sortes de bonnes œu-
» vres, ils se préparent pour les offices divins et pour
» les sacrées cérémonies. Pour cela ils méprisent les
» ablutions et les purifications de l'ancienne loi, se
» contentant de tenir leurs âmes nettes et purgées de
» tout péché, lequel seul ils tiennentpour souillure;
» ils surmontent par leur vertu toutes les disgrâces qui
» leur peuvent venir de dehors, quelles qu'elles soient,
» et triomphent glorieusement de toutes les choses
» temporelles; leurs bonnes intentions ne se relâchent
» point, ni par les passions, ni par l'inconstance des
» choses, ni par les afflictions qu'ils souffrent; ils ne
» se vengent point, lorsqu'on les offense, ni ne per-
» dent point courage, quelque manquement qu'ils
» aient des choses nécessaires à leur vie; au contrai-
» re, ce sont des occasions dans lesquelles leur cou-
» rage fait gloire de s'exercer. Toute leur vie est un
» continuel essai de patience, de douceur et d'humi-
» lité; et ils ne tâchent que de s'approcher de Dieu
» par la contemplation, autant que des esprits revêtus
» de chair le peuvent faire. Ils usent des choses présen-
» tes comme des meubles d'une hôtellerie, sans s'ar-
» rêter ni se rassasier de leur possession, leur soin
» n'est point de se pourvoir pour l'avenir, mais seule-
» ment de subvenir aux nécessités présentes, et aux
» choses sans lesquelles leur vie ne sauroit subsister.
» Après tant de laborieux éxercices, ils ont pour ré-
» compense le plaisir des félicités éternelles qu'ils

» anticipent par l'espérance, et auxquelles ils se hâ-
» tent de parvenir avec toute la diligence possible,
» et avec une ferveur d'esprit incroyable. Ils soupi-
» rent sans cesse et très-amèrement sous les justes
» craintes des jugemens de Dieu. Ils fuient les vaines
» et dangereuses conversations, n'osant pas seulement
» proférer des lèvres les noms des choses ou des ac-
» tions contraires à leurs intentions. Enfin ils s'atta-
» chent à recueillir généralement l'usage de tous leurs
» sens et de toutes leurs nécessités naturelles, et for-
» cent leurs corps par la coutume à demeurer satis-
» faits de très-peu de chose. Par ce moyen ils rendent
» tous leurs mouvemens entièrement soumis aux lois
» de la chasteté ; leurs mauvaises inclinations contre
» le prochain, à celles de la justice ; et les dissimu-
» lations et les mensonges, à la vérité : ils vivent en
» ordre et de concert en toutes leurs affaires, comme
» par poids et par mesure. Ils communiquent entre
» eux leurs profits et leurs pertes, leurs plaisirs et
» leurs peines ; ils assistent autant qu'il leur est pos-
» sible leurs voisins aussi-bien que les étrangers dans
» leurs nécessités. Ce qui leur est donné en particu-
» lier sert au bien commun de tous ceux qui sont en
» nécessité. Ils travaillent à l'utilité de tous, et les af-
» fligés trouvent en eux toute la consolation et toute
» la protection qu'ils sont capables de leur donner. Ils
» gardent plus de gravité avec ceux qui sont en joie et
» en prospérité, mais ils le font sans chagrin ni im-
» portunité ; leurs saintes et vertueuses actions ne ser-
» vent pas seulement de miroir et d'exemple pour les

» autres hommes, mais ceux encore qui ont fait plus
» de profit auprès d'eux, et qui sous leur discipline
» se sont approchés de plus près de la perfection, en-
» seignent par leurs saintes prédications et par leurs
» sages conseils tous ceux qui les veulent ouïr. C'est
» néanmoins sans y employer aucun fard, ni aucune
» règle de rhétorique, imitant en cela les prudens mé-
» decins, et employant les remèdes selon les infirmi-
» tés des consciences. Entr'eux ils conversent et dis-
» putent de leur doctrine avec douceur et complai-
» sance, laissant à part toutes sortes de contentions et
» d'altérations; parce que la raison qui règne avec
» une entière liberté dans leurs âmes, réprime tous
» les mouvemens et toutes les passions qui s'y pour-
» roient soulever, soit dans les sentimens de l'âme,
» ou en ceux de la chair. Il y en a qui disent que le
» prophète Elie et saint Jean-Baptiste furent les inven-
» teurs de cette sacrée philosophie; et Philon, juif
» philosophe pythagoricien, rapporte qu'en son temps,
» plusieurs des principaux de sa nation se retirèrent
» auprès d'un lac appelé Marian, pour mener une vie
» solitaire; leur manière de vivre étoit fort semblable
» à celle que mènent les personnes de qui je parle et
» dont je viens de faire une si ample relation. Ce qui
» me fait croire que ceux-ci ont formé leur genre de
» vie sur l'exemple de ces autres. Il y en a aussi qui
» croient que la cause de cette vie séparée du reste
» des hommes est venue de la persécution que les chré-
» tiens souffrirent en divers temps pour la défense de
» leur foi; et comme le nombre de ceux qui la vou-

» loient éviter étoit grand, ils se cachoient les uns dans » des montagnes, les autres dans des vallons, où après » avoir demeuré quelque temps, ils s'accoutumèrent » peu à peu à ce genre de vie. Mais soit que les Juifs » ou que d'autres plus anciens aient donné commen- » cement à cette société, il est au moins bien certain » que l'excellent moine saint Antoine la mit le pre- » mier sous des règles, et la porta au plus haut point » de sa perfection par sa merveilleuse doctrine et par » ses saints exemples. » Voilà ce qu'en a écrit Sozo- mène en son Histoire Tripartite.

§ 2.

Abrégé de l'histoire du pélerinage de sept bons reli- gieux de la Palestine, lesquels rendent témoignage des monastères et des saints Pères d'Egypte, qu'ils visitèrent dans leur voyage.

Pour mieux comprendre l'excellence du bienfait in- comparable du renouvellement et de la sanctification des hommes, par le mystère de Jésus-Christ, j'ai jugé qu'il étoit à propos de rapporter ici un abrégé du pélerinage que firent sept religieux de la Palesti- ne; lesquels cheminant pieds nus, allèrent visiter tous les monastères, et tous les saints moines qui vi- voient dans l'Egypte. Palladius, depuis évêque de Cappadoce, fut l'un de ces sept; lequel écrivit en langue grecque ce qu'il avoit vu pendant son péleri- nage. Un autre de la même compagnie, qui ne s'est pas voulu nommer, en fit autant en latin. Cette his-

toire est de grand poids et de grande autorité, ces deux historiens ayant une entière conformité l'un avec l'autre; outre qu'il n'y a pas d'apparence que des personnes de telle condition voulussent écrire des choses contre la vérité, étant surtout sept témoins oculaires des choses qu'ils ont racontées. Mais quant à moi, je me contenterai d'écrire sommairement quelque chose de ce qu'ils nous ont laissé bien au long par écrit. Je commencerai donc par le récit d'une histoire merveilleuse de ce qu'ils virent dans une ville proche de Thèbes, dont ils parlent en ces termes : « Nous arrivâmes » à une ville du territoire de Thèbes, nommée Oxi» rinco, où nous trouvâmes tant de religion et de » sainteté, qu'il est impossible de le pouvoir raconter » dignement; car dedans et dehors elle étoit tout en» vironnée de solitaires; tellement que les édifices pu» blics des gentils et les temples des idoles étoient » alors la demeure des religieux. Pour le dedans de » la ville, il sembloit bien y avoir plus de monastères » que de maisons séculières. Dans la même ville, qui » est fort grande et fort peuplée, il y a outre les mo» nastères qui sont des maisons particulières d'orai» son, douze églises publiques, où tout le peuple s'as» semble. Mais ni les portes de la ville, ni les tours » dont elle est environnée, ni même les moindres re» coins, ne sont privés de l'habitation de ces bons re» ligieux, lesquels de jour et de nuit chantant des » hymnes à la louange de Dieu, de toute la ville ne » font qu'une seule église. On n'y sauroit trouver ni » un hérétique, ni un païen, tous sont catholiques;

» tellement que si l'évêque ordonne de faire quelques » prières, on ne fait point de différence si c'est à l'é- » glise ou dans la place publique. Les magistrats et » les gouverneurs mettent des gardes aux portes pour » prendre garde s'il n'entre point quelque pauvre ou » quelque passant, afin que le premier qui les ren- » contrera les mène à son logis, pour leur donner ce » qui leur est nécessaire. Mais qui pourra dignement » raconter ce que ce bon peuple fit à notre égard, » lorsqu'ils nous virent passer par leur ville, où nous » fûmes reçus, honorés et servis comme si nous eus- » sions été des anges? Qui pourra bien dire le bon » traitement que nous firent les moines et les vierges » de ce saint lieu, dont le nombre est infini? car le » saint évêque qui en avoit la conduite nous assura » qu'il y avoit plus de vingt mille vierges, et plus de » dix mille religieux. Je n'entreprends pas de dire l'af- » fection, l'honneur et la charité extrême avec la- » quelle nous fûmes reçus, et comment l'on nous dé- » chiroit nos habits, chacun nous voulant mener à sa » maison; car cela ne se peut expliquer, et la pudeur » même ne nous le peut pas permettre. Nous vîmes en » ce lieu plusieurs saints personnages favorisés de di- » verses grâces : les uns à parler de Dieu, les autres » du don d'une extrême abstinence, d'autres encore » de celui de faire des miracles. » Voilà ce qu'ils écri- vent de cette ville très-chrétienne. Et qui sera celui qui, voyant ceci, ne donnera point des louanges à Dieu? Qui ne sera point ravi en admiration, d'ouïr dire qu'en une seule ville avec ses faubourgs il y ait

eu vingt mille vierges consacrées à Dieu ? Quelle terre de bénédiction est celle qui porte de tels fruits ? Qui a pu faire un si grand changement en des personnes de chair et de sang, si ce n'est Dieu ? Et surtout dans une terre d'Egypte, que tous les historiens appellent la mère de prodigieuses idolâtries? En quoi nous voyons l'accomplissement, comme j'ai dit ci-dessus, de ce que l'Apôtre nous avoit auparavant enseigné : que là où le mal avoit été avec excès, la grâce y étoit aussi survenue en surabondance. C'est une opinion commune des théologiens, que la passion de la chair a été la plus furieuse et la plus effrénée qui nous soit venue par le péché originel, et que c'est par elle que ce même péché se communique des uns aux autres. Qui étoit-ce donc qui se pouvoit trouver capable d'arrêter une bête si furieuse et si emportée, sinon la seule grâce divine; puisque la sagesse même a dit, que nul ne peut être chaste et continent, que par un don particulier de Dieu? Or, cette vertu ne pouvant être seule, au contraire devant être accompagnée de plusieurs autres vertus qui, malgré la corruption de la nature, la soutiennent et la conservent, nous devons nécessairement avouer, que là où la pureté virginale étoit si florissante, toutes ses autres compagnes ordinaires devoient être dans la même troupe; comme l'abstinence, l'oraison, la lecture, les sacrées veilles, la clôture, le recueillement, le silence, l'éloignement et le retranchement de toutes les occasions qui peuvent tant soit peu flétrir cette belle fleur. Que s'il est vrai qu'au ciel il n'y a point de mariages, parce que les saints y

meneront la même vie que les anges de Dieu; que pourrons-nous dire d'une telle vie, sinon que c'est un vrai portrait de la vie céleste? Et s'il est vrai encore que la Sybille Cumée ait prophétisé, qu'à la naissance de notre Sauveur il reviendroit un âge d'or, quel âge plus véritablement d'or peut-on s'imaginer que celui-là, où la pureté étoit si florissante? Combien étoit différent ce temps, de celui où les hommes étoient si charnels, que pour avoir leur déesse Vénus favorable à leurs impudicités, ils ne faisoient pas de difficulté d'exposer pour son service leurs filles à toutes sortes d'impuretés, comme nous avons dit? De qui est-ce donc que nous devions attendre le changement d'une si grande extrémité à une autre extrémité si contraire, sinon de cet esprit, amateur de toute sainteté et de toute pureté?

Mais l'histoire de ces bienheureux pélerins ne finit pas ici, elle passe bien plus avant, et raconte plusieurs choses, qui ne sont pas moins admirables, car dans le chapitre suivant ils disent ces mêmes paroles: « Nous vîmes le saint prêtre Sérapion, dans la pro» vince appelée Asmoïte; c'étoit le père de plusieurs » monastères, et sous sa discipline il n'y avoit guère » moins de dix mille religieux, qui vivoient tous du » travail de leurs mains, mais leur principale occu» pation étoit au temps de la moisson; et la plus grande » partie de ce qui leur étoit donné pour récompense » de leur peine, étoit aussitôt mise entre les mains de » leur père commun, afin qu'il la distribuât aux pau» vres. Ceci n'étoit pas une action particulière à ces

» bons religieux, tous les autres qui étoient en Egypte » en faisoient autant. Ils travailloient donc avec assi- » duité à couper les blés, et recevoient quelques me- » sures de blé pour leur salaire, dont la plus grande » partie se donnoit après cela aux pauvres; mais ce » n'étoit pas à ceux du pays où ils habitoient seule- » ment, leur charité s'étendoit bien plus avant; car » ils faisoient charger des navires de froment pour » Alexandrie, afin d'en faire libéralité aux prisonniers, » aux pélerins et aux personnes qui étoient en néces- » sité, n'y ayant pas en Egypte assez de pauvres pour » épuiser les aumônes et les bienfaits de ces saintes » personnes. » Ce n'est pas que par cet exemple per- sonne doive prendre sujet de blâmer les religieux de ce temps-ci, de ce qu'ils ne s'occupent pas au travail comme ces autres; car il faut considérer que ceux du temps passé n'avoient point d'autre exercice que de penser à Dieu, le travail corporel étant d'ailleurs leur principal institut; au lieu que ceux d'aujourd'hui, outre les offices divins, (où ils doivent vaquer pour satisfaire à la dévotion des peuples), sont encore obli- gés de les enseigner, de les confesser et de leur prê- cher; ce qui leur rend l'étude des lettres absolument nécessaire, et cette étude ne peut pas convenir avec le travail ordinaire des mains. Pour revenir à notre his- toire, « Nous vîmes, disent-ils, au pays où est située » la cité de Memphis et de Babylone, une multitude » infinie de solitaires, qui brilloient tous de diverses » grâces et dons du Saint-Esprit. » C'étoit en ce même lieu qu'on dit que le patriarche Joseph recueillit le blé

de provision pour les sept années de famine. Dans le progrès de la même histoire ils disent une autre chose fort remarquable en ces termes : « Nous arrivâmes » enfin au lieu très-célèbre de Nitrie, où sont presque » tous les monastères d'Egypte, et qui n'est éloigné » d'Alexandrie que de quarante milles seulement. » Nous y vîmes près de cinq cents monastères qui se » touchoient presque; dans les uns les moines vivent » en grande communauté, dans les autres ils sont » moins, et en d'autres encore ils vivent en solitude. » Ceux-ci sont divisés en quinze cantons séparés, mais » si unis par les liens de la charité, qu'ils ne sont » qu'un cœur et une âme. Comme nous arrivâmes en » ce lieu, et qu'ils s'aperçurent que des religieux étran- » gers s'approchoient, ils sortirent tous comme des » essaims d'abeilles, et accoururent vers nous avec au- » tant de hâte que de joie, nous apportant du pain et » de l'eau. Mais comment pourrions-nous expliquer » leur humanité et leurs caresses, aussi-bien que leur » zèle et leur charité à nous conduire dans leurs cel- » lules? Ce ne fut pas seulement pour nous fournir les » choses nécessaires à des voyageurs, ce fut aussi pour » nous faire participans de toutes les autres richesses » qu'ils possédoient; comme de leur humanité, de » leur douceur et des autres vertus qui paroissoient » en eux avec éclat, étant des personnes éloignées » de toute la corruption du monde, et qui puisoient » dans une même source de doctrine une infinité de » grâces indifférentes. Nous n'avons vu en aucune » part du monde fleurir si bien la charité, ni les œu-

» vres de la miséricorde et de l'honnêteté exercée avec » tant de ferveur et de zèle.

» Dans un autre endroit à dix milles de celui-ci, et » plus avant dans le désert, qu'on appelle communé- » ment Célia, à cause du grand nombre de cellules » qu'il contient, il y a une grande solitude; mais les » moines ne s'y retirent qu'après être bien confirmés » dans la vie monastique; car c'est pour y mener une » vie tout-à-fait solitaire; cet ermitage est fort grand, » et toutes les cellules si éloignées, que l'on ne peut » se voir, ni ouïr, chacun est seul dans sa petite cel- » lule. On observe parmi eux un grand repos et un » grand silence; ils s'assemblent seulement les same- » dis et les dimanches dans une église, où ils vivent » et conversent comme des personnes qui viennent du » ciel; si quelqu'un d'eux y manque, les autres jugent » bien que c'est par quelque infirmité, tellement » qu'ils le vont aussitôt visiter, non pas tous à la fois, » mais chacun à part, et en divers temps, portant » avec eux ce qu'ils ont, et qu'ils jugent propre pour » le soulagement du malade. Hors de cette occasion, » il n'y en a aucun qui aille troubler le silence de son » voisin, si ce n'est qu'il y en ait qui soient jugés ca- » pables de les enseigner par leurs paroles, ou de les » fortifier, comme des soldats qui sont au milieu du » combat. Il y en a plusieurs qui sont éloignés de trois » et même de quatre milles de l'église où ils s'assem- » blent; mais quoique leurs logemens soient si éloi- » gnés, néanmoins la charité qui les unit est si gran- » de, qu'elle sert à tout le monde de sujet d'admira-

» tion aussi-bien que d'exemple. Tellement que si » quelqu'un est poussé du désir de demeurer avec » eux, ils lui offrent aussitôt leurs cellules à l'envi les » uns des autres. »

§ 7.

« Les mêmes religieux pélerins rapportent qu'ils vi- » rent encore dans la cité de Thèbes, un temple fort » célèbre, qui occupoit un grand espace de terre, » tout entouré de murailles, et qui étoit habité de » mille religieux; là dedans il y avoit plusieurs puits, » plusieurs jardins, une grande diversité d'arbres frui- » tiers; et enfin des provisions de toutes les choses » nécessaires, afin qu'aucun des moines qui y étoient » retirés, n'eût occasion de sortir dehors. Un person- » nage vénérable pour son âge, et des principaux de » la communauté, en étoit portier; il ne permettoit à » aucun de ceux qui venoient de dehors d'y entrer, » qu'à condition de n'en plus sortir. Ce qu'il y avoit » parmi eux de plus admirable, est qu'ils n'étoient » point enfermés par la rigueur d'aucune loi; mais par » le seul amour de la perfection, et de cette bienheu- » reuse vie qu'on y menoit. Ce bon père avoit tout » près de la porte qu'il gardoit, un petit logement où » il recevoit les hôtes et les traitoit avec toute sorte » d'humanité. Comme nous l'eûmes abordé, il ne nous » permit pas à la vérité d'entrer, mais il nous raconta » toute la manière de vivre qui s'observoit là dedans. » Nous apprîmes donc de lui que les seuls pères an- » ciens avoient permission de sortir pour aller cher-

» cher les choses nécessaires; mais pour tous les autres ils vivoient dans le silence, dans le repos et » dans toutes sortes de religieux exercices, et ils » étoient tous dans une sainteté si parfaite, qu'il n'y » en avoit point qui ne fît des miracles. Ce qu'il y » avoit encore parmi eux de plus admirable, est, » qu'ils n'étoient jamais malades; et lorsque le terme » de leur vie approchoit, ils en étoient avertis par des » révélations particulières, de quoi ayant donné avis » à leurs frères, et ayant pris congé d'eux, ils ren» doient avec joie leur vie à leur Créateur.

» Ils ajoutent qu'auprès de la même cité de Thèbes » ils virent un très-saint personnage nommé Amon, » père de près de trois mille moines, qu'on appeloit » Thébains, personnes de très-grande abstinence; » leur manière ordinaire de prendre leurs repas, étoit, » lorqu'ils étoient à table, d'abaisser tellement leur » capuce, et de s'en couvrir à tel point le visage, » qu'aucun d'eux ne pouvoit remarquer l'abstinence » de l'autre. On y observoit aussi un très-grand silence, et quoiqu'ils fussent en si grand nombre, ils ne » laissoient pas de vivre aussi retirés que s'ils eussent » été dans une solitude. Ils sembloient être à table plutôt pour toucher les vivres que pour les goûter; de » sorte qu'ils ne manquoient point aux heures, mais » ce n'étoit pas pour contenter leur appétit, reconnoissant bien que le plus grand effet de la vertu d'abstinence est d'avoir des vivres devant les yeux, et de » s'en abstenir. » Tout ce que je viens de raconter est un extrait du voyage de ces saints religieux; mais je

laisse à part une infinité de particularités qu'ils observèrent de plusieurs saints pères qu'ils visitèrent durant leur pélerinage.

Ce n'étoit pas dans cette seule partie du monde que florissoit cette sainte discipline, et cette céleste manière de vivre. Elle étoit répandue presque partout, mais particulièrement dans la Grèce. Et Théodoret, qui écrivoit cinq cent cinquante ans après la mort de notre Sauveur, et du temps de l'empereur Marcien, rapporte dans les vies qu'il nous a laissées de plusieurs saints moines de son temps : « Qu'il y en avoit plu-» sieurs parmi eux qui menoient une vie solitaire, sé-» parés de tout le commerce des hommes, sans avoir » ni maison, ni ermitage, ni autre lieu où ils se pus-» sent mettre à couvert, souffrant les ardeurs du soleil, » les pluies, les neiges, et les plus grands froids de » l'hiver sans aucune couverture. » Tels furent Jacob, Julien, Eusèbe, Macédonius, Pierre, Zénon, Romain, Siméon Stilite, ou de la colonne, et plusieurs autres dont il écrit les vies, qui furent la plupart de sa connoissance et ses amis particuliers. A la fin de son histoire il écrit encore les vies de plusieurs très-saintes vierges, et pour conclusion il dit ces paroles : « Il y a » plusieurs autres vierges, qui vivent à l'imitation de » ces saintes; les unes embrassant la solitude, les au-» tres vivant en compagnie, et quelquefois étant plus » de deux cent cinquante dans une même commu-» nauté, tantôt plus, et tantôt moins; mais leur sta-» tut les oblige de coucher toutes sur des nattes, de » manger des mêmes viandes, d'occuper ordinaire-

ment

» ment leurs mains à la laine, et leurs bouches à chan-
» ter les louanges de Dieu. Il y a une infinité de ces
» monastères non-seulement en nos contrées, mais
» aussi dans tout l'orient; la Palestine en est remplie,
» l'Egypte, le royaume de Pont, la Cilicie, la Syrie,
» la terre qui est entre les deux fleuves, aussi-bien
» que cette partie du monde qu'on nomme l'Europe.
» Car depuis que le Sauveur a voulu naître d'une vier-
» ge, les fraîches prairies de la virginité se sont infi-
» niment multipliées, et ont produit ces belles fleurs
» qui ne flétrissent jamais. » Voilà le témoignage de Théodoret, lequel étant d'une autorité et d'une sainteté remarquables, n'eût pas voulu ni pu avancer des choses si publiques, si elles n'eussent été aussi véritables, parce que tout le monde entier l'eût pu démentir. L'Italie n'a pas manqué non plus de saints personnages, et en grand nombre. Saint Grégoire en a écrit les vies et les miracles, dans les quatre livres de ses dialogues, ce qui fut assez long-temps après Théodoret. Par tous ces témoignages, nous voyons combien a fleuri la sainteté dans toutes les parties du monde, qui n'étoit avant la venue de notre Sauveur qu'une étable infecte, et un réceptacle de tous les vices et de toutes les sensualités qui se peuvent imaginer.

§ 8.

Pour mettre fin à cette matière, je dis, que la beauté d'une âme justifiée étant aussi admirable que nous l'avons fait voir, le nombre des âmes qui ont été ainsi embellies par le sang de l'agneau, étant si grand, et

d'ailleurs le changement d'une vie brutale et farouche en une vie céleste et divine, étant si merveilleux, nous voyons clairement combien grande et admirable est la vertu qui a fait ce grand changement au monde, et combien utilement le Fils de Dieu a employé tout ce qu'il a fait et enduré pour un si bon effet. Car il est bien évident qu'il a souffert pour embellir un si grand nombre d'âmes, pour sanctifier son Eglise, pour fonder le règne des vertus, pour établir cette nouvelle république au monde, pour ordonner ces chœurs harmonieux de chantres et de vierges, qui louent sans cesse leur Créateur, pour peupler les siéges célestes qui étoient déserts, pour assembler un concert d'anges et d'hommes angéliques, qui d'une commune voix célébrassent la gloire de leur maître commun, et enfin pour nous faire paroître par ce moyen la toute-puissance de sa grâce, qui a eu le pouvoir de changer la terre en ciel, la chair en esprit, et les serpens en anges. Qui sera-ce, voyant ceci, qui ne tiendra point pour bien employé ce grain de froment, qui étant tombé du ciel en terre, a produit un si grand et si merveilleux nombre de rejetons de saints et de saintes, tel qu'on l'a vu dans le monde? Qui ne trouvera point qu'un seul jour de travail, qui a été celui de la passion de notre Sauveur, a bien avantageusement réussi, ayant été la seule cause que toute l'éternité a été peuplée d'un si grand nombre de personnes vertueuses? Nous ne saurions certainement donner une plus grande gloire à la bonté immense de notre grand Dieu, que de le croire la cause et l'auteur de tant et

de si grands biens. Et quoique le nombre des élus se trouve le plus petit, c'étoit néanmoins une action très-conforme à l'immensité de cette bonté, de faire pour ce petit nombre, ce qu'il auroit généralement fait pour tous. Car on ne met pas le prix aux choses par la considération du nombre, mais par celle du prix, de la valeur et de la dignité qui est en elles. Ainsi nous voyons qu'une petite pièce de bon or, vaut plus qu'un grand nombre d'autres pièces d'un plus bas aloi, et qu'une pierre précieuse est beaucoup plus estimée qu'un grand nombre de pierres communes.

Mais personne ne doit croire que ce fut dans ces seules régions que la sainteté parut et fleurit avec tant d'éclat; car la vertu du sang de Jésus-Christ produisoit le même effet dans toutes les parties du monde, quoiqu'en différentes manières. Nous avons des témoignages bien clairs de cette vérité, par le grand nombre de martyrs qui ont enduré dans toutes les terres de l'empire romain, qui occupoit presque tout le monde; et jamais ces invincibles soldats n'eussent souffert tant de cruautés avec une constance si admirable, s'ils n'eussent été parfaitement bien fondés en la foi, en la charité, et dans toutes les autres vertus.

Par le récit de ces histoires, et par les autres qui sont toutes conformes, nous pourrons fort bien comprendre combien l'Apôtre a eu raison de dire (*Ephes. c.* 3) : Qu'il venoit *au monde pour prêcher les richesses inestimables de Jésus-Christ*, afin de nous faire connoître par ces paroles la magnificence de Dieu, et la grâce surabondante qui fut donnée aux hommes, par

le mérite de ce souverain sacrifice qui fut offert sur la croix, dont la vertu étoit si grande et si puissante au temps des apôtres, et le Saint-Esprit descendoit sur les fidèles avec tant de facilité, que par la simple imposition des mains, les hommes parloient diverses langues, et prophétisoient. C'est aussi à ce grand changement qui s'opéra dans le monde après la venue de notre Sauveur, que se rapportent les prophéties d'Isaïe que nous avons expliquées, où il est dit : Que *les montagnes les plus hautes et les plus orgueilleuses, et les terres les plus stériles seroient changées en des vergers délicieux; les arbres sauvages, en fruitiers; que les bêtes les plus farouches s'apprivoiseroient; que les dragons et les autruches glorifieroient le Seigneur; et que dans les déserts et dans les terres sèches il naîtroit des fleuves, qui les rendroient fertiles en toutes sortes de fruits;* nous enseignant par ces métaphores l'abondance de grâce et le changement qu'il y auroit au monde à la venue de Jésus-Christ. Dans les pays les plus barbares il se trouve encore quelques vestiges et quelques mémoires de cette ancienne religion; et pour preuve de cette vérité, je ne ferai pas de difficulté de rapporter ici ce que le comte de Carpy a écrit en faveur des religions contre ceux qui les veulent détruire.

Il dit donc qu'une flotte du roi de Portugal étant arrivée à l'embouchure du golfe d'Arabie, un moine fort ancien, abbé de plus de trois mille autres moines, qui se rencontra sur la côte, voyant le signe de la croix sur le haut des hunes, et jugeant par là que cette

flotte devoit être de chrétiens, leur fit signe qu'il voudroit bien leur parler; et qu'après plusieurs discours accompagnés de beaucoup de larmes qu'il répandoit de joie de voir des chrétiens, il leur donna un livre de prières qu'il avoit, afin qu'ils en fissent de sa part un présent au souverain pasteur et vicaire de Jésus-Christ. Ce livre fut envoyé à Rome, et mis entre les mains de l'ambassadeur de Portugal qui étoit alors dom Miguel de Sylva, afin qu'il le présentât à sa Sainteté. J'ai eu ce livre en mon pouvoir, et en ai tourné les feuillets n'en entendant pas la langue.

Par cette histoire d'un auteur digne de foi, nous voyons que jusqu'à notre temps il se trouve parmi les barbares mêmes des traces de notre ancienne religion, qui avoit fleuri dans plusieurs parties du monde, et principalement en Egypte, dans la Palestine, dans la Grèce, et dans les autres provinces. Et au temps de saint Grégoire pape, qui est le plus proche du nôtre, plusieurs saints personnages avoient excellé dans cette même manière de vivre. De quoi ce très-saint homme a composé quatre livres de dialogues, dont nous avons déjà parlé.

En ce temps-ci même (auquel, selon qu'il avoit été prophétisé par notre Sauveur, la charité est si refroidie) il y a encore dans toutes les parties de la chrétienté, soit parmi les personnes religieuses ou séculières, parmi les mariés ou les continens, plusieurs personnages qui vivent dans une grande pureté, et dans une grande simplicité, employant tous leurs soins, et toutes leurs pensées, tous leurs désirs et

toutes leurs affections en l'amour et en la crainte de leur Créateur, et en l'observation de ses commandemens. Et ceci suffira pour l'explication de la troisième œuvre de notre Sauveur lorsqu'il est venu au monde; lequel n'étant ni connu, ni servi, que dans le seul petit recoin de la Judée, a étendu néanmoins cette connoissance, et réformé les mœurs barbares et brutales des hommes dans toutes les parties de l'univers.

CHAPITRE XIII.

De la quatrième action de notre Sauveur après sa mort, qui a été le châtiment public et fameux de ceux qui la lui avoient procurée.

La quatrième action qui devoit arriver après la mort de notre Sauveur, étoit le châtiment et la vengeance publique et fameuse qu'il devoit prendre de ceux qui la lui avoient procurée. Comme ce châtiment fut donné pour le plus grand péché qui ait jamais été commis au monde, il a été aussi le plus grand et le plus universel qui ait jamais été vu depuis que Dieu créa le monde; puisqu'il abolit, et fit une destruction entière de cette célèbre république, et de ce royaume si ancien des Juifs, qui avoit commencé, selon le témoignage de saint Augustin (1), sept cent et dix-huit ans avant la fondation de Rome. Cette république, ni son temple si fameux et si célèbre parmi toutes les na-

(1) Aug. lib. 18. de Civ.

tions, non plus que son règne et son sacerdoce, n'ont pu être rétablis depuis. Daniel l'avoit prophétisé en termes fort clairs; car après avoir dit (*c.* 9) : Que six cent et deux semaines étant écoulées (et ces semaines sont des années, comme nous ferons bientôt voir), Jésus-Christ mourroit; il ajoute aussitôt la peine de ce péché, disant : Que *l'armée et le capitaine qui la conduiroit, détruiroit la cité et le sanctuaire, et qu'à la fin du combat la cité demeureroit détruite et désolée, et que cette destruction dureroit jusqu'à la fin*, c'est-à-dire pour toujours.

Isaïe prophétisa et vit en esprit cette même destruction, pour la même faute; car ensuite de cette vision si magnifique, en laquelle il vit Dieu assis dans un trône fort haut, accompagné et loué des séraphins, il dit (*c.* 6) : Que *Dieu lui commanda d'aller annoncer à son peuple, que son cœur devoit être aveuglé, ses oreilles bouchées, et ses yeux obscurcis; tellement qu'il ne se convertiroit point à Dieu, et qu'il n'en seroit point écouté aussi.* Et le prophète affligé d'avoir à faire une si fâcheuse ambassade, demanda à Dieu : *Jusques à quand, Seigneur, durera cet aveuglement?* Et Dieu lui répondit : *Jusqu'à ce que les villes soient désolées et abandonnées de leurs citoyens, les maisons privées de leurs habitans, et la terre entièrement déserte.* Toutes ces paroles sont d'un prophète; mais pour la durée de cette désolation, que nous voyons être perpétuelle, il nous la fait voir un peu plus bas au chapitre 25, où parlant avec Dieu, il lui dit : *Seigneur, vous êtes mon Dieu, je vous exalte-*

rai, et louerai votre nom, parce que vous avez fait des merveilles, et que vous avez accompli ce que vous aviez long-temps auparavant promis. Vous avez fait de la cité une sépulture de morts, et vous avez voulu que la cité forte fût une demeure d'étrangers, et que jamais de toute éternité elle ne fût réédifiée. Pour cette raison vous serez loué du peuple fort, et la cité des gens robustes vous craindra. Il est certain que par cette parole des *gens* ou des *nations*, le prophète entend le peuple gentil, lequel, après cette vengeance, devoit venir à la connoissance du vrai Dieu. La même destruction avoit aussi été prophétisée en peu de paroles par David au psaume 108, où entre les autres calamités qui devoient arriver à ce peuple, il dit : *Que son habitation soit déserte, et que personne ne veuille demeurer dans ses maisons.*

Encore que ces prophéties rendent un témoignage fort certain, celui néanmoins que notre Sauveur en rend lui même est bien encore plus évident; car comme étant le vrai Dieu, à qui seul il appartient de savoir certainement les choses à venir, « il prophétisa » avec des larmes d'une extrême compassion, les ca» lamités épouvantables qui devoient tomber sur Jé» rusalem. »

Après avoir vu les prophéties qui ont annoncé le châtiment de la mort de notre Sauveur, il nous faut maintenant parler de la qualité et de la grandeur de ce châtiment.

Ceci nous servira pour quatre choses. La première pour la gloire de Jésus-Christ, parce que sa gloire est

d'autant plus grande que le crime commis contre sa majesté a été puni d'une plus grande peine. La seconde, pour faire ouvrir les yeux à ceux qui sont encore aveugles (s'il est vrai qu'ils ne soient pas entièrement obstinés dans leur aveuglement), afin que par la grandeur de la peine, ils reconnoissent la grandeur du crime commis. La troisième, pour faire que ceux que Notre-Seigneur a déjà conduits par sa grâce à la connoissance de la vérité, et qu'il a incorporés à son Eglise, les faisant participans de l'Evangile, se confirment de plus en plus en la foi, et qu'ils ne demeurent pas ingrats envers l'auteur de ce bien souverain; car plus cette histoire sera lamentable, plus ils auront de sujet de se réjouir; parce que ce leur sera une nouvelle confirmation et un nouveau témoignage de la vérité de la foi, laquelle à mesure qu'elle croît, on voit croître avec elle la paix et la joie de la bonne conscience, qui sont les compagnes inséparables de la foi vive et parfaite. La quatrième est que le sage lecteur reconnoîtra en ceci combien grande est la sévérité de la justice divine, et avec combien de raison l'Apôtre a dit (*Heb.* 10), que c'étoit *une chose terrible, de tomber entre les mains du Dieu vivant.*

Afin que la lecture de cette histoire soit plus utile au lecteur chrétien, je le dois avertir que lorsqu'il se trouvera étonné de tant et de si grandes calamités qu'il verra ici, il ne le doit pas moins être de la sévérité de la justice divine contre les péchés; ce qui ne regarde pas seulement celui qui fut commis en la mort du Sauveur; mais il regarde aussi, comme dit

l'Apôtre, tous ceux que les hommes commettent chaque jour en le crucifiant par leurs péchés, sachant bien contre qui ils pèchent; car ces malheureux aveugles qui crucifièrent la première fois notre Sauveur, ne le connoissoient pas pour celui qu'il étoit; étant certain que s'ils l'eussent connu, comme dit encore l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié; au lieu que nous qui le connoissons, qui l'adorons, qui avons vu la gloire de ses triomphes, et qui lui sommes si étroitement obligés à cause du bien inestimable de notre rédemption, ne cessons point de le crucifier chaque jour par nos péchés. C'est aussi ce qui nous doit faire d'autant plus appréhender la rigueur de sa justice; parce qu'encore que nous n'attachions pas Notre-Seigneur à la croix avec des clous, nous l'y attachons une seconde fois par nos mauvaises actions et par l'empêchement que nous apportons à l'effet de sa rédemption, par l'exemple de notre mauvaise vie. Voilà quels sont les fruits que nous devons tirer de cette lecture; mais le plus important de tous est la confirmation des vérités de notre foi. En effet, après le témoignage des prophéties et des miracles, un des plus puissans argumens de cette vérité, est ce châtiment si étrange et si épouvantable, surtout le voyant exercé contre un peuple si chéri de Dieu et qu'il avoit choisi entre tous les autres peuples de la terre; mais ce qu'il y en encore de plus remarquable est sa durée; car il continue encore jusqu'aujourd'hui sur les misérables restes de cette malheureuse nation. Puisque le fruit de cette lecture peut être si grand, per-

sonne ne doit trouver étrange que je me sois si fort étendu sur ce sujet; car Notre-Seigneur sait que ceci en est la seule cause.

Pour commencer à traiter cette matière d'où résultent ces grands biens, nous devons premièrement supposer que toutes les calamités qui arrivent aux hommes ne viennent pas du hasard, mais qu'elles procèdent toutes de la providence, qui gouverne et qui conduit toutes choses avec une égalité et une justice extrême. Aussi est-il dit par Isaïe (*c.* 45) : *Je suis le Seigneur qui ai formé la lumière et créé les ténèbres, qui fais la paix et qui crée le mal; je suis le Seigneur qui fais tout ceci.* Et par le prophète Amos il dit (*c.* 3), qu'*il n'y a point de mal dans la cité qui ne vienne de Dieu;* ce qu'il faut entendre du mal de peine, non de coulpe, Dieu n'étant jamais auteur de celui-ci. Il dit aussi *dans la cité*, pour y comprendre les maux publics des villes et des royaumes, qui n'arrivent jamais qu'à cause des péchés; au lieu que les particuliers, comme l'aveuglement de Tobie, et les souffrances de Job, peuvent quelquefois n'être pas causés par le péché, mais pour donner matière à la vertu et pour la faire mieux paroître. Aussi lisons-nous à ce propos dans le livre de Job (*c.* 5), que *rien ne se fait dans le monde sans cause, et que la douleur ne naît pas de la terre*, c'est-à-dire des seules causes humaines. La première cause étant le principe de tout, celui qui voudra bien voir les calamités envoyées aux hommes à cause des péchés, peut lire le 28ᵉ chapitre du Deutéronome, et il y pourra remar-

quer des châtimens qui lui donneront de l'admiration. Voilà ce que nous supposons en premier lieu.

En second lieu nous disons, que comme Dieu est la justice même, il proportionne toujours la peine à la faute commise, de sorte que pour les grandes fautes il donne de grands châtimens, et de petits pour les petites, observant lui-même en cela la loi qu'il avoit prescrite aux hommes, lorsqu'il leur ordonna de mesurer la peine selon le délit (*Deut.* 25). Entre plusieurs exemples de ceci nous en avons deux principaux en deux entrées que deux rois firent dans Jérusalem à main armée : l'une fut de Sezac, roi d'Egypte, à qui Dieu ne permit pas de faire grande désolation dans la cité ; parce, comme dit le texte, qu'il y avoit beaucoup de gens de bien dans le royaume, et que la religion n'étoit pas encore fort corrompue; l'autre fut de Nabuchodonosor, roi de Babylone, dans le temps que le culte divin y étoit entièrement éteint, et que l'idolâtrie y régnoit souverainement avec toutes les abominations qui l'accompagnent. En ce temps-là la justice divine permit que ce roi vînt contre la cité, et que comme elle n'avoit plus rien de saint, il n'y laissât aussi plus rien en son entier; mais qu'elle fût entièrement désolée et mise par terre; tellement que, selon la grandeur de la faute, on vît la grandeur du châtiment. Ces deux principes étant établis, nous allons parler des horribles calamités que souffrit, non-seulement la ville de Jérusalem, mais aussi toute la nation juive, et toutes ses provinces, après la mort de notre Sauveur ; et afin que cette

histoire soit mieux entendue, nous la partagerons en trois parties; la première traitera des calamités qui précédèrent la destruction de Jérusalem; la seconde, de celles de sa destruction même; et la troisième, de celles qui ont continué depuis.

Toutes ces calamités ont été si grandes et leur grandeur les rend si peu croyables, que si l'historien qui les a écrites avoit moins d'autorité, ou s'il ne les avoit pas toutes vues, et n'y avoit pas été présent et participant, personne ne les pourroit croire. Cet historien a été Josèphe, juif de nation et de profession, l'un des plus excellens hommes de son temps en éloquence, en prudence et en connoissance des Ecritures, mais surtout excellent et très-vaillant capitaine. Etant gouverneur de la Galilée, il défendit la ville de Jotapata contre toute la puissance des Romains durant l'espace de quarante-sept jours; et enfin la ville étant prise et ruinée, tous les hommes de combat morts, il fut sauvé par une providence merveilleuse de Dieu, afin, comme il semble, qu'il pût écrire cette histoire, personne ne le pouvant faire ni si véritablement que lui, ni si éloquemment, ni avec moins de soupçon; car si l'auteur eût été chrétien, on eût pu dire qu'en faveur de Jésus-Christ, et par les ressentimens de sa mort, il eût ou amplifié ou inventé une partie des choses qui sont écrites dans cette histoire; mais il ne l'étoit pas, et lui même le fait assez connoître dès le commencement de son livre, où il dit ces paroles: Josèphe fils de Matthias, citoyen et prêtre de Jérusalem, qui ai combattu contre les Romains en leur

première conquête, et qui en la seconde ai été présent, et qui me suis trouvé dans les plus grandes extrémités. Nous voyons encore que ce personnage ne fut pas seulement remarquable entre ceux de sa nation, mais que les Romains mêmes l'eurent en grande estime; et pour marque de celle qu'ils faisoient de son savoir, ils lui firent ériger une statue dans la ville de Rome, et ordonnèrent que ses livres fussent mis dans la bibliothèque publique, lesquels ont été en grand nombre et de grande autorité.

Mais le lecteur sera averti que s'il veut être bien informé de l'origine et des commencemens de cette matière, il faut qu'il lise les sept premiers livres que cet historien en a écrits, parce que je ne ferai que toucher brièvement, et comme en passant, ce qu'il a traité bien au long, sans que j'y ajoute une seule parole, comme l'on pourra voir à la source même d'où ceci a été puisé.

CHAPITRE XIV.

Des calamités qui ont précédé la destruction de Jérusalem.

Les calamités qui précédèrent la destruction de Jérusalem, eurent leur commencement dès le temps de Pilate, qui fut juge en la mort de notre Sauveur. Car la divine justice ne voulut pas permettre que le châtiment de ce péché fût long-temps différé; au con-

traire elle fit qu'il commença aussitôt, et que peu à peu cette malheureuse république alla de mal en pis, comme à pas comptés. Car premièrement ce même Pilate ayant dessein de faire conduire d'assez loin de l'eau dans la ville, l'espace étant de trois cent stades, il voulut se servir pour cette dépense du sacré trésor du temple. Ceci excita de grandes rumeurs parmi le peuple, qui voulut à force de clameurs et de plaintes, détourner cette oppression. Le juge informé de ce qui se passoit, commanda à ses soldats de se mettre parmi la foulè du peuple, en se déguisant sous des habits semblables à ceux des Juifs; mais il voulut qu'ils portassent aussi des bâtons sous leurs manteaux avec leurs armes, pour donner sur cette populace, lorsqu'il leur en feroit signe; de cette sorte les soldats à coups de bâton en tuèrent beaucoup, et les autres en fuyant, en se pressant, et se renversant les uns sur les autres, furent misérablement étouffés.

Ensuite de cette calamité, il en survint une autre qui ne fut pas moindre. L'empereur Tibère étant mort, Caius Caligula succéda à l'empire. Celui-ci par l'accroissement de cette dignité vint à un tel excès de vanité et de gloire, qu'il voulut être appelé dieu, et que ses statues fussent mises dans tous les temples de l'empire romain parmi les autres dieux. Comme il sut que les seuls Juifs n'avoient pas voulu recevoir sa statue dans leur temple, il envoya Pétronius avec trois légions, et plusieurs autres soldats de Syrie, afin que par la force des armes il la fît recevoir dans le temple de Jérusalem, lui donnant ordre de tuer tous ceux

qui s'y opposeroient, ou de les faire prisonniers. Ce désordre entre le capitaine romain et le peuple qui lui résistoit, dura cinquante jours, et c'étoit au temps de la moisson; tellement que les hommes ne faisoient autre chose qu'insister et s'opposer à cette insolente demande, remplie de blasphèmes. Enfin après plusieurs clameurs et plusieurs contestations, les Juifs consentirent à offrir tous les jours des sacrifices pour le salut de César. Mais ils déclarèrent hautement que si l'on vouloit mettre sa statue dans leur temple, il falloit plutôt les sacrifier, eux, leurs femmes et leurs enfans, que d'attendre qu'ils y donnassent jamais leur consentement. Le capitaine voyant cette résolution si ferme, touché de compassion, s'en retourna avec son armée, mais ce n'étoit pas sans une grande et juste crainte de perdre la vie, pour avoir épargné celle des autres. Dieu néanmoins l'en garantit par la mort de Caligula, qui fut tué avant que la chose vînt à sa connoissance, ce nouveau dieu n'ayant régné que trois ans.

Une autre nouvelle calamité survint sous Claudius, successeur de Caius à l'empire, dont voici la cause. Une grande multitude de peuple s'étant assemblée à Jérusalem, pour y célébrer la pâque, et les soldats ayant accoutumé d'assister à cette solennité, autant de temps qu'elle duroit, afin d'empêcher les dissensions qui pouvoient survenir dans une si grande foule de peuple; un de ces soldats impudent et effronté, tournant le dos au peuple, et levant ses habits déshonnêtement et insolemment, accompagna son action de

de paroles conformes à son effronterie. Quelques jeunes hommes d'entre le peuple voyant cela, s'en émurent, et jetèrent des pierres contre les soldats; le président nommé Cumanus voyant cela, et craignant que toute cette fureur populaire ne vînt fondre sur lui, fit venir incontinent beaucoup de gens de guerre; et le peuple les voyant avancer, se mit en fuite avec tant de précipitation, que les uns et les autres se poussant et se renversant, il y mourut jusqu'à dix mille personnes, dont la mort convertit en pleurs la réjouissance de la fête, n'y ayant presque point de maison qui n'eût à verser des larmes pour quelqu'un de ces morts. Eusèbe raconte cette même calamité dans son histoire ecclésiastique.

Il y eut plusieurs autres calamités qui furent excitées par plusieurs imposteurs, lesquels, sous prétexte de religion, vouloient introduire des nouveautés; ceux-ci attirant à eux le peuple léger et inconstant, le firent répandre dans la campagne, lui promettant que Dieu lui donneroit des signes de liberté. Mais ceci étant comme un commencement de rébellion, le président de Judée nommé Félix, pour en détourner l'effet, envoya contre eux des gens de pied et de cheval, qui les défirent et les dissipèrent. Mais l'abus le plus grand dans lequel ils furent plongés, fut celui dont un magicien d'Egypte trompa leurs esprits. Il se disoit prophète, et sous ce faux titre ayant assemblé auprès de lui trente mille hommes, et les menant armés en campagne, il tâchoit de s'introduire avec eux dans la cité, et de s'en rendre le maître; les Romains le défirent

aussi-bien que les autres, et plusieurs de ceux qui l'accompagnoient furent pris, et les autres mis en fuite. Entre ces calamités nous pouvons encore mettre plusieurs larrons et plusieurs voleurs, qui sous prétexte de liberté faisoient des courses dans tout le pays, pillant et volant les maisons de tous les riches, mettant le feu en plusieurs endroits, et dévastant toute la Judée.

Il survint encore à Césarée un autre tumulte, pour savoir à qui appartiendroit la ville; car anciennement elle avoit été aux gentils, mais elle avoit été rebâtie par Hérode. Cette dispute s'échauffa tellement, qu'il en fallut venir aux armes, de sorte qu'il y eut plusieurs combats, et plusieurs morts de part et d'autre. Mais le président que je viens de nommer, chassa les Juifs rebelles hors de la ville, et fit mourir plusieurs de ceux qui ne lui vouloient pas obéir.

§ 1.

Afin qu'il ne manquât aucune sorte de calamité à cette malheureuse nation, la justice divine permit que les présidens qui étoient établis pour gouverner cette république, et pour y maintenir la paix et la justice, fussent les plus grands voleurs et les plus cruels tyrans de toute la terre. Albinus fut l'un de ceux-ci, lequel étoit abandonné à tant de vices, qu'il semble que toutes sortes de méchancetés s'étoient assemblées en sa personne, tous ses soins et toute son étude n'étant qu'à inventer de nouvelles exactions, des impositions, des tributs et toutes sortes d'autres persécutions, jusqu'à vendre publiquement la justice; tel-

lement que ceux-là seulement qui avoient de l'argent étoient innocens, et ceux qui n'en avoient point étoient les seuls coupables. Quelques-uns des plus puissans de Jérusalem, qui avoient dessein de changer l'état de la république, et d'y introduire des nouveautés, connoissant le foible de ce président, et sachant que pour de l'argent il toléreroit toutes leurs entreprises, lui donnèrent de grandes sommes de deniers, afin que lorsqu'ils voudroient pousser à bout leur dessein, il ne fît pas semblant de s'en apercevoir, et qu'ainsi ils pussent exécuter leurs projets. S'étant par ce moyen mis à couvert et en assurance, ils alloient librement par toute la ville, accompagnés de gens de leur faction, volant les biens de ceux qui leur étoient inférieurs en puissance. Ceux-ci étoient contraints de se taire, parce qu'ils ne savoient à qui recourir, et les autres pour se garantir du pillage, étoient obligés de donner leur argent à des personnes pour qui les plus cruels châtimens eussent été les plus dignes récompenses. Ce cruel président souffroit tout cela, parce que l'argent lui avoit fermé les yeux, l'avoit rendu muet, et lui avoit lié les mains, pour ne voir, ni dire, ni faire ce qui étoit de son devoir.

Gestius Florus succéda à Albinus, et il le surpassa si fort en toutes sortes de méchancetés et de tyrannies, qu'il fit trouver son prédécesseur homme de bien, tant il se montra méchant. Car celui-ci tiroit vanité, et faisoit publiquement ce que le premier ne faisoit que secrètement et avec quelque retenue; tellement qu'il n'omit aucune sorte d'injustice ni de cruauté contre

cette maudite nation ; les pauvres et les misérables éprouvant ses violences au dernier point ; et les vicieux, son impudence et son infamie, qui étoient extrêmes. Jamais il n'y eut homme qui choquât plus visiblement la vérité, par le mensonge et les impostures, ni qui trouvât plus d'inventions pour condamner ceux qu'il vouloit perdre; son avarice fut même si grande, qu'il ne se contenta pas de voler les particuliers par des tributs et des impôts ; cela s'étendit publiquement sur les villes et sur les provinces entières; tellement qu'il ne lui restoit plus qu'à donner une permission publique à tout le monde de voler, pourvu qu'on lui fît part du brigandage. Enfin, ses rapines et ses exactions furent telles, que les habitans de la province furent contraints de quitter leurs biens, pour aller ailleurs faire leur demeure. Mais pourquoi m'arrêterois-je à raconter en particulier toutes les tyrannies, les injustices, les tromperies, les vols, les cruautés et les meurtres de ce bourreau, (que la justice divine envoya sans doute au gouvernement de cette république pour y exercer ses vengeances,) puisqu'il me suffit de dire, que pour comble de toutes ses méchancetés, jugeant bien que s'il venoit à être accusé devant l'empereur de toutes ses exactions et de toutes ses violences, il ne pouvoit échapper à une punition très-rigoureuse, il ne trouva point d'autre moyen pour s'en garantir, que de commettre tant de cruautés, d'inhumanités, et faire tant d'exactions sur ce peuple, répandre sans sujet tant de sang de personnes innocentes et de condition, que le peuple réduit au dé-

sespoir vînt enfin à se révolter contre l'empire romain. Il crut que c'étoit la seule voie qui le pouvoit décharger de blâme et de crime, en faisant croire que ses violences étoient la peine de cette révolte. Ce fut par ce moyen que la providence divine, (à qui toutes choses servent sans savoir qu'elles la servent,) permit que la rébellion des Juifs contre les Romains commençât; d'où s'ensuivit l'entière désolation de tout ce royaume, en punition de la mort de notre Sauveur, ainsi qu'il avoit été prédit par les prophètes.

Entre toutes les violences et les cruelles oppressions de ce méchant gouverneur, les plus grandes furent celles de deux entrées qu'il fit dans Jérusalem; il n'y alla pas comme un pasteur et un gouverneur de ce peuple, mais comme un loup enragé, accompagné de plusieurs gens de guerre à qui il donna une entière licence de piller tout ce qu'ils trouveroient, et de tuer tous ceux qui viendroient à leur rencontre; mais les soldats à qui la bride avoit été lâchée, ne se contentèrent pas de ce qui leur étoit permis, ils passèrent bien plus avant, se jetant sur toutes les maisons des riches; dans ce nombre ils enveloppèrent plusieurs personnes de condition, qui étoient même honorées du titre et du privilége de citoyens de Rome, lesquels ayant été présentés à Florus, il ne se contenta pas de les faire fouetter malgré leur privilége; mais encore poussé d'une fureur brutale, il les envoya crucifier : le nombre de ceux qui moururent ce premier jour de la sorte, compris les femmes et les enfans, car on ne pardonnoit ni au sexe ni à l'âge, fut de six cent trente.

Il y fit encore une autre entrée qui ne fut pas moins cruelle que celle-ci, usant d'un malheureux artifice, par lequel il voulut à dessein provoquer ces misérables citoyens à quelque tumulte, afin que ses soldats, sous prétexte du désordre, tombassent sur eux. Dans cette confusion il y eut encore plusieurs morts; et plusieurs autres croyant éviter ce péril par la fuite, s'étant hâtés de sortir en foule par des portes étroites, y furent misérablement étouffés; tellement que ceux qui se trouvoient ensevelis ainsi les uns sous les autres, en demeuroient tellement défigurés, que leurs propres parens ne les connoissoient pas, lorsqu'ils les cherchoient pour les enterrer.

Ces meurtres et ces cruautés insupportables donnèrent les commencemens à la rébellion des Juifs contre les Romains, et furent encore la cause de plusieurs guerres civiles, beaucoup plus cruelles et plus sanglantes que celles des Romains mêmes. Car ceux qui prirent premièrement les armes contre les Romains, furent quelques jeunes gens téméraires et séditieux, auxquels la plus grande partie du peuple et les personnes de condition s'opposèrent autant qu'il leur fut possible, connoissant le péril où ils exposoient leur république. Cette contradiction des deux partis fit la première guerre civile qui dura l'espace de sept jours, et plusieurs de part et d'autre y périrent, sans qu'on en sache au vrai le nombre. Quelques soldats romains, qui avoient secouru le parti du peuple, ayant demandé aux séditieux après le combat la permission de se retirer, ceux-ci la leur accordèrent, et leur pro-

mirent avec serment qu'ils ne recevroient aucun déplaisir ; néanmoins, à la sortie ils les volèrent et les tuèrent cruellement en un jour de sabbat, où les Juifs s'abstiennent même des bonnes œuvres. Sur quoi Josèphe dit, que pour punition d'un tel péché, ils devoient bien plus appréhender la punition de Dieu, que la guerre des Romains.

Le soulèvement s'étant formé de tous ces mauvais commencemens, il n'y eut plus que cruautés sur cruautés, rapines sur rapines, meurtres sur meurtres, incendies sur incendies, et tant d'autres sortes de calamités, que si l'historien qui en fait le récit étoit moins approuvé, elles sembleroient incroyables; elles ne le seront pas néanmoins à ceux qui en voudront bien considérer la cause, qui fut la punition et la vengeance de la mort très-cruelle de notre Sauveur, un si grand et si horrible péché que celui-là ne pouvant manquer d'être puni par des peines extraordinaires et inouïes. Josèphe dit, qu'au même temps et à la même heure que les révoltés violèrent la foi qu'ils avoient donnée aux soldats romains, en un jour de sabbat, il s'éleva à Césarée une si cruelle sédition contre les Juifs qui y faisoient leur demeure, qu'il en fut tué sur la place par ceux de la ville plus de vingt mille; de sorte que la ville en un seul jour demeura vide de tous les Juifs qui l'habitoient. Le bruit de cette cruelle boucherie étant répandu par les villes de la Judée, il s'assembla plusieurs soldats de cette province, qui entrèrent comme ennemis dans la Syrie, tuant et brûlant tout ce qu'ils purent rencontrer. Les Syriens de

leur côté ayant aussi assemblé des troupes, s'opposèrent à leurs ennemis, tuant et déchirant tous ceux qui leur tomboient entre les mains, non seulement pour assouvir les vieilles haines contre les Juifs, mais aussi pour se garantir des maux dont ils étoient menacés à leur occasion. Tellement qu'il n'y avoit point d'autres voies de salut pour les Juifs, que de se tuer les uns les autres, pour ne tomber point entre les mains de leurs ennemis. Ainsi, les jours se passoient à verser du sang, et les nuits n'étoient occupées que des craintes du jour suivant.

Après ces meurtres de la ville de Césarée, il en arriva d'autres en celle de Schitopolis, les habitans de celle-ci ayant donné leur foi aux Juifs, à dessein de les tromper, ils les attaquèrent de nuit, pendant qu'ils étoient endormis, et par cette trahison en tuèrent treize mille et s'emparèrent de leurs biens.

Depuis ce temps-là toutes les autres villes des contrées voisines, voyant les Juifs révoltés contre les Romains, faisoient main basse sur tous ceux qui y étoient habitués. Tellement que ceux de la ville d'Ascalon en tuèrent deux mille cinq cents; ceux de Ptolémaïde, autres deux mille; ceux de Tyr, un plus grand nombre; mais les prisonniers qu'ils firent furent si nombreux, qu'on n'en sait pas le compte. Ainsi toutes les autres villes païennes où plusieurs Juifs avoient établi leurs familles, les persécutoient, partie par haine, et partie aussi par la crainte des Romains, et leur faisoient souffrir tous les maux qu'il leur étoit possible.

Mais entre les calamités qu'ils souffrirent, celle

d'Alexandrie surpasse de bien loin toutes les autres. Dans un certain quartier de cette grande ville, séparé des autres habitans qui étoient païens, il y avoit plusieurs Juifs habitués depuis long-temps. Un jour un Alexandrin s'étant mis à crier à haute voix, (sans doute par la permission de la justice divine,) que les Juifs étoient leurs ennemis, ils se retirèrent en leur quartier, où ils furent bientôt attaqués par les Alexandrins, de qui ils se défendoient autant qu'il leur étoit possible. Le président de la ville étant accouru pour les séparer et pour mettre la paix entr'eux, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, fit venir deux légions romaines, avec cinq mille autres soldats de Lybie, et leur donna ordre exprès de tuer, saccager et brûler toutes les maisons des Juifs. Cela fut exécuté avec tant de rigueur, et le carnage fut si grand, qu'il y eut plus de cinquante mille morts, sans qu'on pardonnât ni aux enfans, ni aux vieillards, qui furent tous passés au fil de l'épée; tellement que toute cette ville nageoit dans le sang des morts.

Leurs maux ne finirent pas là, car les habitans de Damas voyant la rébellion des Juifs contre les Romains, résolurent entr'eux de tuer tous les Juifs qui demeuroient en leur ville; mais fort secrètement, de crainte d'être découverts par leurs femmes qui judaïsoient; tellement que les ayant surpris au dépourvu, désarmés et sans qu'ils fussent en crainte d'aucun péril, ils en égorgèrent en une heure plus de dix mille. Tout ceci néanmoins n'étoit que les préludes et comme les vêpres de la grande fête qui se préparoit; car, comme

dit Isaïe (*c.* 3), toutes ces calamités n'apaisèrent pas la colère de Dieu, qui passa bien plus avant, comme nous verrons.

A toutes ces disgrâces il en faut encore ajouter une autre qui ne fut pas petite; car Gestius Gallus, gouverneur de la province de Syrie, d'où dépendoit la Judée, ayant appris la rébellion des Juifs, assembla une puissante armée, avec laquelle il prit la ville de Zabulon, la saccagea, et fit mettre le feu à toutes les maisons qui étoient fort belles; de là il envoya une partie de l'armée pour assiéger Japha, et l'ayant attaquée par mer et par terre, il la prit aisément; les soldats y tuèrent encore tous les habitans, pillèrent leurs biens, et mirent le feu à la ville, où le nombre des morts fut de huit mille quatre cents; les habitans d'une autre ville voisine de Samarie furent traités de la même façon et avec la même cruauté. Voilà quels furent les meurtres et les ravages que le président de Syrie Gestius exerça en tous ces pays. Mais ceux que fit un autre capitaine romain, nommé Antonius, ne furent pas moindres. Il étoit en garnison dans la ville d'Ascalon, dont les Juifs haïssoient les habitans d'une haine invétérée; les révoltés de cette malheureuse nation, qui s'étoient déjà mis en campagne et qui faisoient beaucoup de maux, assemblèrent toutes leurs forces pour attaquer cette ville; mais Antonius qui étoit sur ses gardes, donna si bon ordre à ses affaires, qu'étant sorti avec ce qu'il avoit de gens de guerre de pied et de cheval, il tua dix mille de ceux qui l'avoient attaqué et mit les autres en

fuite. Cette perte n'ayant pas abattu le courage des Juifs, ils retournèrent une autre fois au même siége, avec une plus grande armée ; mais ils furent encore vaincus et défaits par le même capitaine, avec perte de huit mille des leurs, quoique l'armée des Romains fût fort petite, Dieu les ayant choisis pour exécuteurs et pour ministres de la justice et de la punition qu'il vouloit exercer contre ce malheureux peuple.

Voilà quelles furent les calamités et les malheurs qui arrivèrent les uns après les autres, depuis la mort de notre Sauveur, la justice divine ayant voulu qu'incontinent après le péché, ils en ressentissent la peine. Mais nous en verrons bien d'autres à la venue de l'empereur Vespasien et de son fils Titus, qui fut commandé pour venir mettre ordre à la rébellion de ce peuple. Les premières ne furent que des calamités particulières de quelques villes du pays, et celles qui suivent furent du royaume tout entier, de toutes ses villes et surtout de la capitale, qui étoit cette fameuse et célèbre cité de Jérusalem.

CHAPITRE XV.

Des grandes calamités qui arrivèrent après la venue de Vespasien, en la conquête qu'il fit des provinces de Galilée et de Judée.

Qui voudroit raconter en particulier toutes les calamités et toutes les misères que souffrirent les Juifs, après l'arrivée de l'armée des Romains en leur pays, entreprendroit une chose qui surpasse toute l'éloquence des hommes, et tous les exemples des plus pitoyables tragédies qu'il y ait jamais eu dans le monde. L'empereur Vespasien que nous avons déjà nommé, avant que de former le siége de Jérusalem, voulut conquérir toutes les villes de la province; mais chacune de ces villes fut une calamité particulière pour elles; car plus la résistance des habitans se trouva grande, plus aussi furent grands les meurtres, les pillages, la captivité et les incendies, après qu'elles furent forcées. Comme mon dessein n'est pas d'écrire une histoire, mais de faire connoître seulement la grandeur de ce châtiment, afin, comme j'ai déjà dit, que l'on connoisse la rigueur de la justice divine et la grandeur du péché qui l'avoit attirée, je me contenterai de rapporter ici le nombre des morts en quelques-uns de ces lieux, et quelques accidens remarquables et particuliers qui y arrivèrent.

Cet empereur entra donc en Judée avec une puis-

sante armée, et entreprit premièrement de conquérir la province de Galilée, de laquelle Josèphe, écrivain de cette histoire, étoit gouverneur. La première des villes qu'il y força, fut Gadata, où ayant fait mettre à part seulement les enfans, il fit passer tout le reste au fil de l'épée, sans considération ni compassion d'aucun, mettant après cela le feu à la ville et à tous les villages qui étoient aux environs.

De là il mit le siége devant Jotapata, qui étoit une des plus fortes places de toute la province; Josèphe aussi s'étoit jeté dedans pour la défendre, et après plusieurs combats et plusieurs assauts, qui durèrent quarante-sept jours, le général des Romains la força, et fit tuer tout ce qu'il y trouva, à la réserve des femmes et des enfans qui furent sauvés. Les prisonniers ne furent seulement qu'au nombre de douze cents, mais le nombre des morts, soit durant le siége, ou à la prise de la ville, monta jusqu'à quarante mille.

Au même temps que ce siége se faisoit, Vespasien fit faire aussi celui de Jafa; où étant entré de force, il ne pardonna non plus à aucun âge, soit des jeunes ou des vieillards, mais seulement aux femmes et aux petits enfans qui furent menés captifs. Le nombre des morts fut de quinze mille, et celui des captifs de deux mille huit cents. Peu de jours après ce premier siége, plusieurs des révoltés s'étant jetés encore dans la place, et s'y étant fortifiés une seconde fois, l'armée romaine les y vint encore assiéger par mer et par terre, et combattant des deux côtés, les défit et les rompit de telle sorte, que non-seulement la terre,

mais aussi la mer étoit teinte de sang et couverte de corps morts. Il y en eut même plusieurs qui pour ne point tomber entre les mains des Romains, se tuèrent eux-mêmes; et les morts en cette dernière calamité furent en si grand nombre qu'on ne l'a pu savoir.

De là il passa à une autre grande et forte ville, appelée Zarochéas, où après une grande résistance et beaucoup de difficultés qu'il rencontra durant le siége, il entra de force; dès qu'il fut dedans, il fit tuer tout ce qu'il y avoit de vieillards et de personnes invalides; mais il réserva six mille jeunes hommes bien faits, dont il fit présent à Néron; et pour le restant qui étoit de trente mille quatre cents, il les vendit, et en donna plusieurs autres de grâce au roi Agrippa, à qui appartenoit la cité rebelle, pour en faire à sa volonté, mais celui-ci les vendit aussi.

Entre les autres calamités, nous ne devons pas en passer sous silence une, qui est certainement bien étrange et bien extraordinaire, qui arriva à quelques autres du nombre des révoltés. Ceux-ci s'étant assemblés et jetés dans un fort château, et voyant à la fin que la force du lieu ne les pouvoit plus défendre, ils se résolurent après une longue résistance, n'ayant aucun espoir de salut, (vu que les Romains ne faisoient ni grâce ni miséricorde à personne,) à exercer contre eux-mêmes l'office de leurs propres ennemis, et de prévenir leurs armes. Déterminés à cela, et après que les pères eurent embrassé leurs enfans, les femmes leurs maris, et que tous en cette dernière séparation eurent versé beaucoup de larmes; l'épée leur fut

passée à tous au travers du corps, dix des plus résolus et des plus forts de la troupe furent choisis pour faire cette boucherie. Ceux-ci après avoir tué les autres, s'entre-tuèrent aussi eux-mêmes; et celui qui demeura le dernier en fit autant, se jetant sur les monceaux des autres morts. Tellement que de tout ce monde il ne se sauva que deux femmes, qui s'échappèrent par hasard et qui racontèrent aux Romains ce qui s'étoit passé.

Quelqu'un demandera, peut-être, quelle peut avoir été la cause qui porta ces deux empereurs Vespasien et son fils Titus, qui étoient deux fort bons empereurs et fort clémens, à exercer une si grande rigueur après la victoire contre les vaincus, sachant principalement que les Romains n'exerçoient aucune cruauté dans leurs victoires, non pas même contre les nations les plus barbares; mais la réponse n'en est pas difficile; car ainsi que Dieu choisit autrefois Nabuchodonosor pour instrument des châtimens qu'il voulut faire souffrir à son peuple à cause de ses péchés, et principalement à cause de celui de l'idolâtrie, il fit choix aussi de ces deux empereurs pour la punition d'un autre plus grand péché, qui fut celui de la mort de notre Sauveur. Pour preuve de cette vérité, je rapporterai une chose certainement admirable, qui arriva à ces empereurs en la conquête d'une des villes de ce pays-là, nommée Giscala. En cette prise l'armée romaine courut de grands périls, aussi-bien que l'empereur Vespasien même, parce qu'après la prise de la ville, les assiégés se réfugiè-

rent dans un château très-fort, situé sur le sommet d'une haute roche et environné partout de plusieurs rochers. Les Romains s'étant opiniâtrés à les y forcer, les pierres et les flèches que les assiégés tiroient d'en haut étoient en si grand nombre, que les soldats romains en recevoient un extrême dommage, sans qu'ils s'en pussent venger sur leurs ennemis, à cause de l'avantage du lieu. Durant la plus grande chaleur et la plus grande opiniâtreté de ce combat, Josèphe écrit qu'il s'éleva soudainement, et sans doute par la permission divine, un si grand vent, accompagné de tourbillons si violens contre les assiégés, qu'il détournoit les flèches qu'ils tiroient sans blesser les Romains, dont les coups au contraire alloient tout droit, et avec plus de force contre les assiégés. Notre Seigneur fit le même miracle en faveur du bon et très-religieux empereur Théodose, en une bataille qu'il donna contre l'armée d'un tyran; ce qui donna sujet au poète Claudian, de faire cette belle exclamation: O grand empereur très-chéri et très-aimé de Dieu! c'est pour votre secours qu'il a tiré des entrailles de la terre des hivers tout armés; c'est pour vous que le ciel combat et que les vents conjurés viennent au bruit de vos trompettes. Ce miracle fit donc voir que Dieu étoit le principal capitaine des Romains, puisqu'il faisoit la guerre en leur faveur par le ministère de ses vents. La fin de ce combat fut, que les assiégés exercèrent beaucoup plus de cruauté contre eux-mêmes que les assiégeans; ceux-ci dans la chaleur du combat n'en ayant tué que quatre mille, au lieu que les

les autres qui s'étoient soustraits à la fureur des armes au nombre de cinq mille, se précipitèrent du haut des rochers, pour ne point tomber entre les mains de leurs ennemis.

Après cette calamité, suivit celle de la ville de Gadara, laquelle se rendit volontairement à Vespasien; mais toute la jeunesse de la ville et tous les rebelles s'enfuirent, et ayant fait rencontre d'une autre grande troupe de gens de leur faction, ils s'assemblèrent et firent un corps d'armée des uns et des autres. Les Romains vinrent aussitôt contr'eux, ravageant, pillant et brûlant tout le pays par où ils passoient, jusqu'à ce qu'ils les eurent rencontrés auprès du fleuve Jourdain, qui se trouva tellement débordé, qu'il ne se pouvoit passer à gué. Il fallut donc que ces fugitifs se résolussent au combat, qui fut si sanglant, qu'il y mourut quinze mille des leurs sur la place, outre deux mille deux cents qui furent faits prisonniers, et plusieurs autres qui se jetèrent dans le fleuve, où ils se noyèrent; tellement que le nombre de ceux qui périrent en cette occasion, fut presque infini. Cette calamité fut plus grande qu'aucune des précédentes, non-seulement par les grands ravages et par les meurtres que l'armée romaine fit par tous les lieux où elle passa, mais aussi à cause que le cours du Jourdain fut arrêté par le grand nombre des morts. Celui du lac nommé Asphaltites, qui en est fort proche, fut bouché de même; tellement que les corps passant encore plus avant, et se répandant en plusieurs autres rivières, portèrent l'infection partout. Qui sera celui

qui, lisant ceci et connoissant que tout se passoit par les ordres de la providence divine, n'en demeurera point étonné, et qui ne s'écriera point? O justice de Dieu! ô vengeance de Dieu! ô châtiment de Dieu! Qui est celui qui a jamais vu le cours des rivières, je dis des grandes rivières, arrêté par des corps morts? O que l'Apôtre a eu grande raison de dire, (*Heb.* 10), que c'étoit une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! Et que le saint roi David a eu de sujet de l'appeler le Dieu des vengeances, vu la grande rigueur avec laquelle il punit les péchés! Mais pour revenir à mon sujet, après ces victoires l'armée romaine passa outre à la conquête de toutes les villes, et de toutes les places fortes qu'il y avoit dans le pays; de sorte que tout ce qui étoit en deçà du fleuve Jourdain demeura en la puissance des Romains.

CHAPITRE XVI.

Du siége de Jérusalem, et des calamités, des séditions et de la famine qui survinrent dans la ville.

Ayant raconté les calamités et les massacres qui précédèrent le siége de Jérusalem, qui est la première partie de la division que nous avons faite, nous traiterons maintenant de la seconde, qui en contient d'autres beaucoup plus grandes, lesquelles survinrent durant le siége et à la prise de la cité même. L'empereur

Titus, qui eut toute la charge de cette guerre, à cause de l'absence de son père, ayant conquis toutes les villes de la province de Galilée, et quelques autres, prit résolution de tourner ses armes contre Jérusalem même, et de mettre fin à cette expédition, en attaquant cette grande place, qui étoit la capitale de tout le royaume. Il offrit néanmoins auparavant la paix et le pardon à tous les habitans, comme il avoit fait à toutes les autres villes qu'il avoit attaquées, s'ils vouloient poser les armes. Mais la justice divine, qui vouloit tirer vengeance du sang du juste, et de ses autres serviteurs qui avoient été massacrés à Jérusalem, comme saint Etienne, saint Jacques, majeur et mineur, et saint Matthias, permit qu'ils demeurassent tellement aveuglés et endurcis dans leur obstination, qu'ils ne se purent résoudre ni à accepter la paix qui leur étoit offerte de bonne foi, ni à considérer la grandeur de l'armée dont ils étoient assiégés, ni la prospérité ou la valeur des Romains qui s'étoient rendus maîtres de tout le monde, et qui avoient vaincu les nations les plus peuplées et les plus belliqueuses. Ils ne purent pas même considérer que toutes les autres places de leur état avoient été forcées, saccagées, brûlées et réduites en autant de cimetières, et jamais ils ne voulurent jeter les yeux sur toutes ces disgrâces; au contraire, aveuglés par leur péché, ils préférèrent la guerre à la paix, le péril à la sûreté, les peines et les pestes à leur repos et à la possession de tous leurs biens.

Josèphe a employé les quatre derniers livres de son

histoire au récit des calamités qui arrivèrent aux Juifs durant le seul siége de Jérusalem. Mais pour moi je n'en raconterai ici qu'une fort petite partie, me contentant de faire voir que Dieu, comme j'ai déjà dit, fut le principal chef de cette guerre. Je dis donc premièrement que Jérusalem étoit en ce temps-là une des plus grandes, des plus riches, des plus célèbres et des plus fortes cités du monde, et des plus superbement bâties. Elle avoit de circuit environ une lieue et demie, et étoit environnée non d'une seule, mais de trois murailles très-fortes, avec des boulevards et des tours très-hautes et très-épaisses. Dans l'enceinte du plus ancien mur, et qui étoit plus en dedans, il y avoit neuf cents tours; mais outre cela, sur cet ancien mur Hérode avoit construit trois tours en mémoire des trois personnes qui lui avoient été les plus chères en sa vie; l'une étoit sous le nom d'un de ses plus intimes amis nommé Hipico; l'autre, d'un de ses frères nommé Psaselon; et la troisième, sous celui de sa femme Mariamne, dont les noms avoient été imposés à ces trois tours. Leur hauteur étoit prodigieuse; car il y en avoit une entr'autres qui étoit élevée de quatre-vingt-dix coudées. Mais avec cela la grandeur et la beauté des pierres dont elles étoient construites, étoient plus admirables; car elles étoient de marbre fort blanc, et chacune avoit vingt coudées de long, dix de large et cinq d'épaisseur; et toutes les pierres étoient jointes avec tant d'artifice, qu'on n'en eût su connoître les joints. Le temple étoit aussi bâti des mêmes pierres, très-richement travaillées. Ce qui

donna sujet aux disciples de Notre-Seigneur, étant dans le temple, de lui dire (*Matth.* 13) : *Maître, voyez quelles sont ces pierres-ci, et quel est ce travail.* Ce temple étoit avec cela tellement fortifié, que c'étoit la plus forte citadelle de la ville. Mais la providence divine conduisit les choses de telle sorte, que ce même temple vint à être une citadelle pour des larrons, qui voloient et tuoient de jour et de nuit les misérables habitans de cette malheureuse ville, s'y étant retirés et fortifiés. Je pourrois raconter plusieurs autres particularités des munitions, des fortifications, et de l'abondance des citernes qui étoient dans la ville, afin que l'eau n'y manquât pas en temps de guerre; mais je laisse cela, et me contente de faire seulement considérer combien sont vaines toutes les forces et les espérances des hommes, toutes leurs armes et leurs garnisons, lorsque leurs propres péchés leur font la guerre. Car encore que ceux-ci eussent toutes ces forces et ces munitions, elles ne furent néanmoins au bras de Dieu non plus que des toiles d'araignées; et cela même a assez paru dans les exemples de Babylone, de Rome, de Carthage, aussi-bien que dans la malheureuse Jérusalem. Aussi l'empereur Titus, après la prise de la ville, en ayant considéré les fortifications, dit publiquement : c'est Dieu sans doute qui est venu au secours des Romains; car autrement avec quelles machines aurions-nous pu renverser de telles fortifications?

La manière dont cette malheureuse ville fut détruite, n'étoit pas moins digne de Dieu que toutes ses au-

tres œuvres; car il permit que la principale partie de cette guerre se fît par les propres habitans, qui furent en cette occasion leurs plus grands ennemis. Ceci fut la cause que Vespasien différa durant quelques jours ses attaques, voyant que leur division (car ils étoient séparés en trois bandes) les ruinoit les uns par les autres, et qu'ils se faisoient beaucoup plus de maux qu'ils n'en eussent souffert de leurs ennemis, quelque cruels qu'ils pussent être envers eux.

Ce qui fit naître cette division fut l'ambition de quelques méchans hommes rebelles et mutins, lesquels s'étant imaginés qu'ils avanceroient mieux leurs mauvais desseins durant le trouble, firent les zélés pour la patrie, dont ils publioient de vouloir maintenir la liberté, et d'en vouloir conserver l'honneur et la dignité. De là ils prirent le nom de zélateurs, ce qui signifioit zélés pour le bien public. Ceux-ci marchoient en troupe et armés par la ville, et par de faux témoignages inventés contre les plus puissans et les plus riches (disant qu'ils traitoient secrètement avec les Romains, pour leur livrer la ville), sans aucune forme de procès, et sans les vouloir ouïr en leurs défenses, ils les tuoient et les pilloient, faisant entendre au peuple ignorant et grossier, qu'ils faisoient cela comme zélateurs du bien de la patrie, quoiqu'en effet ils en fussent les destructeurs.

Ananias le pontife, homme vénérable et plein d'une véritable affection pour ses concitoyens, voyant les massacres, les cruautés et les violences de ces méchans, assembla le peuple, et lui ayant fait prendre

les armes contre ces tyrans, les réduisit à une grande extrémité; mais un nommé Jean qui s'étoit secrètement joint à eux, adroit et méchant, persuada à ces zélateurs d'appeler à leur secours les Iduméens leurs voisins, accusant, bien que faussement, le pontife d'être d'intelligence avec les Romains, et que c'étoit pour cette raison qu'il tâchoit de les opprimer, parce qu'ils étoient les vrais défenseurs de la liberté publique. Ceci ayant été remontré aux Iduméens par deux ambassadeurs des zélateurs, qu'ils avoient choisis pour conduire adroitement cette méchanceté, les Iduméens, sans examiner la chose de plus près, et croyant légèrement ce faux rapport, assemblèrent vingt mille hommes pour venir au secours de Jérusalem leur métropolitaine. Mais la providence divine qui combattoit ouvertement contre ce peuple, la même nuit que les Iduméens arrivoient à la ville, fit lever un si grand orage de vents, de pluies et de froid, qu'il causa un péril extrême à ces misérables qui venoient au secours des autres. Le pontife Ananias étant averti de la trahison des zélateurs, fit fermer les portes de la ville; de quoi les Iduméens demeurèrent d'autant plus offensés, que les incommodités qu'ils souffroient au dehors par une si rude nuit étoient plus grandes, outre qu'il leur sembla fort étrange qu'on leur fermât les portes, à eux à qui comme frères elles devoient être toujours ouvertes. Sur le minuit les gardes qui étoient aux portes s'étant endormis, les zélateurs, qui ne l'étoient pas, y accoururent, et avec des limes et des scies qu'ils tirèrent du temple, ils firent tant qu'ils limèrent les

serrures et les verroux des portes sans qu'on les entendît, le bruit de l'orage étant si grand, qu'on ne pouvoit rien entendre. Les portes ayant été ainsi ouvertes, les Iduméens entrèrent, et s'étant joints les uns et les autres comme des chiens enragés, tuèrent tout ce qui se rencontra devant eux. Qui est-ce qui pourroit raconter tous les cris, tous les pleurs et les gémissemens de cette triste nuit, soit des hommes, soit des femmes? Ce saint temple qui avoit accoutumé d'être l'asile des misérables, lorsqu'ils s'y pouvoient retirer, nageoit dans le sang; tellement que le matin on trouva huit mille cinq cents personnes mortes dans les rues, et cela fut suivi du vol et du saccagement de toutes les maisons. Mais la plus grande rage de ces furieux fut exercée contre le pontife Ananias qui leur avoit fermé les portes de la ville, et contre les autres prêtres qu'ils tuèrent, sans vouloir permettre qu'ils fussent ensevelis; ils ordonnèrent au contraire que leurs corps fussent laissés dans les rues, afin que les chiens les mangeassent, quoique parmi les Juifs on ne refusât pas la sépulture à ceux mêmes qu'on faisoit mourir par justice. Josèphe dit que la vertu pleura la mort de tant de gens de bien et de condition, et principalement de ce vénérable pontife, voyant l'avantage que les vices avoient remporté sur elle en cette triste occasion.

Mais cette sanglante boucherie ne fut pas capable d'assouvir la cruauté de ces cœurs inhumains; au contraire, le massacre de la nuit précédente leur semblant peu de chose, le jour suivant ils en recom-

mencèrent un autre plus grand ; car ils se mirent à tuer tout le bas peuple, et à emprisonner les personnes de condition, pour essayer si en leur prolongeant la mort, ils viendroient à se joindre à eux et à suivre leurs drapeaux : s'ils ne le faisoient pas, ils étoient inhumainement massacrés, après avoir été cruellement battus de verges. Tellement que la crainte de ces rigueurs imprimée dans le cœur du peuple étoit si grande, qu'ils n'osoient ni pleurer ni soupirer pour leurs proches que les zélateurs faisoient mourir; parce que s'ils en apercevoient la moindre chose, ils faisoient souffrir aux vivans la même chose qu'ils avoient fait endurer aux morts : quelques-uns néanmoins de nuit et en secret, jetoient un peu de terre pour couvrir les corps de leurs parens, et ceux qui étoient plus hardis le faisoient même de jour. Enfin cette calamité fut si grande et si sanglante, qu'il mourut plus de douze mille hommes; et de cette sorte, les Iduméens, rassasiés et lassés de meurtre et de pillage, s'en retournèrent en leur pays.

§ 1.

Mais ce Jean dont nous venons de parler ne se contentoit pas d'être du nombre des zélateurs; son ambition le faisoit bien aspirer à des choses plus grandes ; de sorte qu'il vouloit faire son parti à part. Aussi attira-t-il dans sa faction, avec beaucoup de ruse et d'industrie, tout ce qu'il put trouver de scélérats, par le secours desquels il prétendoit tyranniser la république qui n'avoit point de roi, et s'en faire le maître :

tellement qu'il faisoit quelquefois la guerre aux zélateurs mêmes; et le prix de cette guerre étoit le pauvre peuple; les nobles et les riches n'y étoient pas non plus épargnés; car ils pilloient les uns et les autres, disant que tous ceux qui n'étoient pas de leur parti étoient d'intelligence avec les Romains.

Il s'éleva encore en ce même temps un autre tyran hors de la ville, nommé Simon. Celui-ci fit aussi un corps de tous les fugitifs et de tous les rebelles qui se purent rencontrer dans le pays, et fit publier liberté pour tous les esclaves. Par ce moyen il assembla une armée considérable avec laquelle il faisoit des courses dans le plat pays, où il tuoit et voloit tout ce qu'il pouvoit rencontrer. Ainsi ni dans la ville ni au dehors il n'y avoit de sûreté pour personne; Simon exerçant au dehors les mêmes vols et les mêmes meurtres que les zélateurs et Jean le tyran faisoient souffrir au dedans.

Afin même qu'il n'y eût aucune sorte de misère dont cette malheureuse ville ne se trouvât accablée, les habitans voyant les rapines et les massacres que Jean leur faisoit souffrir, sans qu'ils y pussent faire résistance, s'attirèrent un plus grand mal, pour se garantir d'un moindre : car pour résister à un tyran, ils en appelèrent un autre, ayant ouvert les portes de la ville à Simon, et l'ayant déclaré leur capitaine pour résister à Jean : de sorte que voilà la ville partagée entre trois tyrans; parce que les zélateurs élurent Eléazar pour leur chef, et se rendirent maîtres du temple et de toutes les munitions de bouche et de

guerre qui y étoient, tellement qu'ils s'en servoient comme d'une très-forte citadelle. Simon avoit dans son parti ses gens et le peuple qui l'avoit appelé et nommé pour chef; et Jean avoit aussi ses troupes avec lesquelles il étoit presque toujours aux mains avec les zélateurs qui avoient occupé le temple, comme je viens de dire, leur lançant sans cesse grande quantité de flèches et de traits, dont ils blessoient plusieurs des prêtres qui y faisoient leur demeure, et de ceux qui venoient pour y faire des sacrifices. Ceux qui étoient ainsi massacrés, étoient en si grand nombre, que ce sacré temple révéré de toutes les nations du monde, en étoit violé, profané et fait comme un étang de sang de ses propres citoyens. « Misérable cité, dit Josèphe, » combien moins eusses-tu souffert des Romains que » tu n'as souffert des tiens mêmes? Ils viendront bien» tôt à purger tes crimes par des flammes de feu, » puisque tu n'es plus un lieu de religion, mais le sé» pulcre de tes citoyens et le réceptacle des voleurs et » des brigands. »

Il y eut encore une autre guerre entre Jean et Simon; et quand le sort des armes favorisoit Jean, il forçoit toutes les maisons qui étoient du parti de Simon, ruinant et désolant tout ce qui s'y rencontroit. (Comme elles étoient la plupart remplies de blé et d'autres provisions, elles leur eussent fourni le moyen de résister long-temps à la grande famine qu'ils souffrirent durant ce siége, si elles eussent été ménagées; tellement que ce désordre fut la principale cause de la perte de la ville;) et si au contraire Simon avoit le

dessus, il faisoit les mêmes ravages dans les maisons qui étoient du parti du Jean, et par ce moyen ils tranchoient à l'envi l'un et l'autre les nerfs de la guerre, et faisoient tout ce que les Romains eussent pu désirer d'eux. C'étoit ainsi que ces deux tyrans combattoient l'un contre l'autre, poussés de la furieuse ambition de dominer. Mais quoiqu'en toutes choses ils fussent ennemis capitaux, il y en avoit une néanmoins en quoi ils demeuroient fort bien d'accord, qui étoit d'ôter la vie à ceux qui en étoient les plus dignes. Encore que ce peuple ainsi opprimé eût tant et de si justes sujets de pleurer et de se plaindre, il n'y avoit personne néanmoins qui l'osât faire en public ; telle étoit la crainte que ces tyrans avoient imprimée de leur cruauté. On étoit donc contraint de se taire, et de supprimer les larmes et les soupirs; car les choses étoient venues à un tel point, qu'il n'y avoit ni respect pour les vivans, ni aucun soin de la sépulture des morts. Tous ceux qui n'étoient point de quelqu'une de ces cabales, vivant dans des incertitudes continuelles de leurs vies, voyoient bien qu'ils ne pouvoient long-temps éviter la mort; mais les séditieux marchant sur les monceaux de corps morts qu'ils avoient eux-mêmes massacrés, combattoient les uns contre les autres; et prenant une vaine confiance du grand nombre d'ennemis qu'ils avoient mis sous les pieds, ils tramoient tous les jours de nouvelles méchancetés, sans omettre aucune sorte de cruauté contre les misérables. Voilà quelle fut la guerre plus que civile, qu'il y eut dans la ville entre les propres citoyens.

§ 2.

La ville étant en ce déplorable état, l'empereur Titus survint avec l'armée pour achever ce que les habitans avoient si bien commencé. La justice divine ayant permis, qu'au même lieu où la mort très-injuste de notre Sauveur avoit été exécutée, la principale vengeance de cette mort le fût aussi. Il y eut même convenance et rapport dans les circonstances du temps, qui avoit été celui de la pâque de l'agneau. Car pour célébrer cette fête, qui ne le pouvoit être hors de Jérusalem, tous les habitans de la Judée s'y assemblèrent, comme s'ils y eussent été invisiblement traînés par la main de la mort, laquelle sembloit les unir tous en ce lieu, afin que tous ensemble ils reçussent le jugement et la peine qu'ils avoient méritée. Josèphe dit, que le nombre montoit jusqu'à trois millions. Ce fut sans doute par un juste jugement de Dieu que ce temps-là fut choisi, afin que comme dans ces mêmes jours de la pâque ils avoient par leurs voix de blasphème, et par leurs mains sanguinaires, condamné et fait mourir leur Sauveur, dans ces mêmes jours aussi une si grande multitude fût assemblée et prise comme dans des filets, pour y recevoir la peine qui étoit due à un si exécrable péché. Je ne m'arrêterai point à marquer ici le nombre de ceux qui moururent, ou par le fer, ou par divers autres tourmens; car il y auroit trop à dire. Mais je rapporterai seulement la terrible et épouventable misère de ceux qui périrent par la famine, et me servirai pour cela des propres termes de

Josèphe, qui en a écrit l'histoire. Ceux qui liront ceci, verront par cet étrange récit, combien l'homme est punissable, de s'élever contre la gloire de Dieu, et combien grandes sont les peines qu'attire sur soi le crime de lèse-majesté divine. « La cruelle faim, dit » Josèphe, causoit aux riches une affliction extrême; » car ils tenoient pour un même mal, de demeurer » dans la ville, ou de mourir. Ceux qui demeuroient » pour conserver leurs richesses, étoient accusés de » chercher l'occasion de sortir, et sur cela ils étoient » condamnés à une mort certaine. La nécessité de la » faim enflammoit d'ailleurs la rage des méchans, » poussés également de la faim et de la cruauté. Il » ne se trouvoit plus de blé, ni dans les greniers, ni » dans les marchés publics, et ces voleurs alloient vi- » siter dans les maisons, et s'ils en trouvoient en quel- » ques-unes, il en coûtoit cher aux maîtres, qui étoient » impitoyablement condamnés pour l'avoir caché. Mais » s'ils n'en trouvoient point, ils ne laissoient pas de » tourmenter ces misérables, parce qu'on les accusoit » de l'avoir secrètement caché, et il suffisoit de voir » qu'on étoit en vie, pour prouver qu'on avoit du blé » caché; parce que sans cela, il eût fallu de nécessité » avoir déjà péri. Ceux qui se trouvoient desséchés et » languissans de faim par les rues, étoient seulement » épargnés; et on tenoit pour chose superflue d'en- » ployer l'épée contre ceux que la faim feroit bientôt » mourir. Plusieurs donnèrent secrètement tout leur » bien pour une mesure de froment, s'ils étoient ri- » ches, ou pour une mesure d'orge, s'ils étoient pau-

» vres; après cela ils s'alloient enfermer dans leurs
» maisons pour manger en secret. Il y en avoit qui man-
» geoient le blé, sans attendre qu'il fût converti en pain;
» d'autres se donnoient le temps de le cuire, autant
» que la nécessité et la crainte le leur permettoit; mais
» personne n'avoit la patience de se mettre à table. Ils
» tiroient le pain du feu tout bouillant, et le ravis-
» soient, comme s'ils eussent dérobé leur propre bien.
» C'étoit une chose déplorable de voir que les plus puis-
» sans mangeoient ce qu'ils pouvoient trouver; mais
» les pauvres et les misérables ne pouvoient que se plain-
» dre et verser des larmes. Encore que la faim surpasse
» tous les maux, néanmoins le plus grand qu'elle ap-
» porte, est de faire perdre entièrement la pudeur; et
» ce qui dans un temps d'abondance passeroit pour
» une chose extrêmement déshonnête, passe pendant
» la famine pour une chose permise et exempte de
» déshonneur. Il arrivoit de là, que les femmes ne fai-
» soient point de difficulté d'arracher le pain de la
» main de leurs maris, ni les enfans de la main de
» leurs pères. Et ce qu'il y avoit de plus misérable, les
» mères mêmes l'arrachoient de la bouche de leurs en-
» fans; et quoiqu'elles vissent ces innocentes créatu-
» res auxquelles elles avoient donné le jour mourir de
» faim entre leurs bras, elles ne laissoient pas de leur
» tirer d'entre les dents ce peu de nourriture. Et néan-
» moins encore ne pouvoit-on se promettre une jouis-
» sance assurée de ce peu dont on s'étoit prévalu par
» tant de malheureux moyens. Car on voyoit soudai-
» nement arriver quelqu'un des larrons, qui voyant

» une porte fermée, s'imaginoit qu'il y avoit là de-
» dans quelque chose à manger; aussitôt la porte étoit
» rompue; le voleur entroit furieux, qui arrachoit,
» pour ainsi dire, les vivres qui étoient déjà mangés, et
» les faisoit sortir par force du gosier. Les vieillards
» étoient cruellement battus, si l'on savoit qu'ils eus-
» sent serré quelque chose pour vivre; et les femmes
» traînées par les cheveux, si elles avoient seulement
» essayé de cacher quelque chose dans leur sein. Il n'y
» avoit plus de respect pour l'âge des vieillards, ni de
» compassion pour les enfans. Au contraire, s'ils
» voyoient quelques pauvres petits enfans, dont la vie
» dépendoit de quelque morceau de pain qu'ils avoient
» à la bouche, ils en battoient les murailles, et le
» leur ravissoient; mais si quelqu'un se hâtoit de les
» prévenir, et de manger ce qu'ils devoient ravir, ils
» leur faisoient encore pis; car il y avoit de cruelles
» peines inventées exprès contre ceux-ci. Aux uns ils
» bouchoient l'issue des voies naturelles de la diges-
» tion; aux autres ils mettoient des bâtons pointus
» dans les mêmes parties, (je frémis d'horreur de ra-
» conter un tel tourment.) et cela pour arracher un
» peu de pain, ou une poignée de farine. La chose
» eût été en quelque façon supportable, si ces inhu-
» mains eussent fait tous ces maux par la nécessité de
» la faim; mais ils étoient toujours pleins et rassasiés,
» de sorte que ce n'étoit, ou que pour avoir des vivres
» de réserve, ou pour tenir toujours leur cruauté en
» haleine, en lui donnant un continuel exercice. Si
» quelque misérable, à la dérobée, passoit par les lo-

» gemens

» gemens de ces voleurs, pour y recueillir quelques
» chétives herbes afin de les manger, ils lui sautoient
» aussitôt dessus, pour lui ôter ce qu'il avoit; et quel-
» que supplication qu'il leur pût faire, ou quelque con-
» juration même au nom terrible de Dieu, afin qu'au
» moins on lui laissât quelque peu de ce qu'il avoit
» été chercher au péril de sa vie, il n'y avoit point d'o-
» reille pour l'écouter; et c'étoit un grand bien que
» de lui laisser la vie, qui étoit alors le plus grand de
» tous les maux. Comme il étoit impossible de sortir
» de la ville, il ne restoit plus aucune espérance de
» remède à ces malheureux, la famine s'augmentant
» chaque jour tellement, qu'elle désoloit les maisons
» entières, et qu'on ne voyoit plus que solitude dans
» les rues et dans toute la cité. Tellement qu'on ne ren-
» controit dans les maisons et par les rues que des tas
» d'hommes morts, de femmes, d'enfans, et de mi-
» sérables vieillards, desséchés par la faim, bien plus
» que par l'âge; les jeunes garçons d'un âge un peu
» plus avancé s'en alloient vagabonds par les rues et
» par les portes de la ville comme des ombres, n'ayant
» plus que les os et la peau, et ressemblant plutôt à des
» statues, qu'à des hommes; à chaque pas on les voyoit
» tomber, selon que la faim les pressoit et les faisoit
» défaillir; la multitude des morts, et la foiblesse de
» ceux qui restoient, ne permettoit plus qu'on en-
» terrât ni les amis ni les proches, chacun d'ailleurs
» étant assez occupé à déplorer ses propres maux. Il
» y en eut même qui en enterrant quelqu'un de leurs
» morts, tombèrent avec eux dans le même sépulcre;

» et plusieurs autres en allant chercher leurs amis pour
» les enterrer, expirèrent auparavant que d'être arri-
» vés au lieu de la sépulture. On ne pleuroit plus
» aucun mort, et l'on ne faisoit plus pour personne
» les funérailles accoutumées, parce que la faim oc-
» çupoit tout le temps et tous les soins, et que d'ail-
» leurs il ne restoit plus d'humeur pour être conver-
» tie en larmes, la sécheresse causée par la faim ayant
» consumé toute l'humeur des yeux. Toute la ville
» étoit dans un triste et continuel silence, et toute
» couverte des ombres de la mort; mais ce qui étoit
» plus cruel que tous les autres maux, étoit l'inhuma-
» nité des voleurs, qui ne tenoient point pour illicite
» d'ouvrir les tombeaux, et de dépouiller les cadavres
» demi-pourris, non-seulement par le désir de déro-
» ber ce qu'ils y trouvoient, mais beaucoup plus pour
» une espèce de passe-temps, pour témoigner plus de
» mépris de la mort, et pour éprouver le fil de leurs
» épées sur des chairs inanimées. Ils prenoient plaisir
» aussi à les éprouver sur ceux qui expiroient; et cela
» tenoit lieu de grâce aux misérables qui étoient en
» cet état. Ils le demandoient même à mains jointes,
» afin d'être bientôt délivrés de la faim enragée qu'ils
» souffroient; mais les autres, qui par une cruauté sans
» exemple donnoient la mort aux uns pour leur plai-
» sir, la refusoient à ceux à qui ils croyoient en faire.
» Il y en avoit qui en mourant tournoient les yeux, et
» lançoient leurs soupirs du côté du temple, non pas
» tant de la douleur qu'ils enduroient, comme de voir
» que leurs persécuteurs demeuroient si long-temps

» impunis. Au commencement du siége il avoit été or-
» donné que les morts seroient enterrés aux dépens
» de la ville, pour se garantir de la puanteur qui sor-
» toit de leurs corps; mais lorsqu'on vit que la multi-
» tude des mourans venoit à excéder les moyens et les
» revenus de la ville, ils se contentèrent de les jeter
» par-dessus les murs, dans les fossés. L'empereur Ti-
» tus passant un jour, et se promenant autour de la
» ville, comme il vit les fossés remplis de ces misé-
» rables corps, et tout le pays des environs infecté de
» leur odeur, il leva les yeux au ciel, et dit tout
» haut, prenant Dieu à témoin qu'il n'étoit point la
» cause d'un si horrible massacre. Ce qui me fait croire
» certainement, que quand même les armées romaines
» n'eussent point été employées à la ruine de ce mal-
» heureux peuple, il n'eût pas laissé pour cela de pé-
» rir, et que la terre se fût plutôt ouverte, et l'eût
» englouti, ou qu'un second déluge l'eût submergé,
» ou que les feux du ciel fussent descendus pour ré-
» duire la ville en cendres comme Sodome. » Tout ceci est de Josèphe, au cinquième livre de son histoire; dans le sixième il redit presque les mêmes choses, et ajoute :

« La nécessité de la faim faisoit qu'on mangeoit de
» toutes choses, même de celles que les brutes rejè-
» tent. Tellement que l'on ne refusoit ni les rênes de
» bride des chevaux, ni les ceintures de cuir, ni le
» cuir des souliers. On arrachoit encore celui dont les
» portes étoient garnies, pour le manger. Il y en avoit
» qui mangeoient des pailles toutes sèches, d'autres

» n'épargnoient pas la fiente des bœufs ; et un fort pe-
» tit poids de quelque fiente que ce fût, se vendoit
» quatre écus. Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à
» décrire en particulier la grandeur de cette néces-
» sité, puisqu'une seule chose suffit pour la faire con-
» noître? car il se passa en ce temps-là une action
» qui ne s'étoit jamais vue parmi les nations les plus
» barbares, et qui est épouvantable à dire, et in-
» croyable à ouïr. Aussi n'oserois-je m'avancer à écrire
» une histoire si étrange, afin de ne passer point pour
» menteur, et pour un diseur de nouveautés prodi-
» gieuses, si elle n'avoit encore présentement plu-
» sieurs témoins oculaires, gens d'honneur, et dignes
» de foi ; et je ne penserois pas servir ma patrie, en
» taisant les infortunes qu'elle a endurées. »

§ 3.

De l'action épouvantable d'une femme qui mangea son propre enfant, et de la fin malheureuse des Juifs, ainsi que Jésus-Christ l'avoit prophétisée.

« Une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, du
» village de Beuzob, noble de race, et fort riche,
» avoit son logement avec plusieurs autres auprès du
» fleuve Jourdain. La fête l'avoit appelée à Jérusa-
» lem, et elle eut sa part comme les autres aux com-
» muns malheurs de la cité. Les tyrans lui avoient
» déjà ravi tout ce qu'elle avoit de bagues et d'au-
» tres biens avec elle ; et s'il lui restoit quelque autre
» petite pièce de son ménage, ou quelque peu de pro-

» vision pour vivre, ces malheureux survenant à toute
» heure et à tout moment chez elle, l'en dépouilloient
» peu à peu. Outrée de douleur et de désespoir, tan-
» tôt par prières, et tantôt par injures, elle pressoit
» et poussoit ces méchans à lui ôter la vie. Mais ne se
» trouvant personne qui par colère ou par compas-
» sion voulût contenter son désir, n'ayant plus rien,
» ni ne pouvant plus espérer d'avoir de quoi se nour-
» rir, la faim lui rongeant les entrailles, et la faisant
» sortir hors d'elle-même de désespoir, elle se porta
» à un remède que la rage et la nécessité lui ensei-
» gnèrent contre tous les droits de la nature. Cette
» pauvre femme avoit un fils, qu'elle nourrissoit de
» son lait; le tenant devant ses yeux elle lui dit: O mal-
» heureux enfant d'une mère plus malheureuse! quand
» je serai morte, à qui te pourrai-je laisser? Cette ville
» étant assiégée par le dehors, et pillée par le de-
» dans, tous les habitans allant périr de faim, te ré-
» serverai-je, ou pour être tué des ennemis, ou pour
» leur servir de dépouilles? Car il est bien certain que
» quand il nous resteroit quelque espérance de vie,
» nous ne pouvons éviter la servitude des Romains.
» Mais quel moyen d'espérer que nos malheurs nous
» fassent recevoir cette funeste grâce, la faim nous pres-
» sant d'un côté, et de l'autre les tyrans beaucoup plus
» insupportables que toutes nos infortunes? Viens donc,
» mon fils, pour être la viande de ta mère; tu serviras
» d'un étrange exemple de cruauté pour les méchans,
» et d'histoire funeste pour être répandue par tout le
» monde; et ceci sans doute étoit le seul désastre qui

» manquoit à la calamité des Juifs. Après ces tristes
» paroles, elle égorge son fils, et sans perdre temps
» le met incontinent au feu. Elle en fit rôtir la moitié,
» qu'elle mangea aussitôt, et cacha l'autre. Les vo-
» leurs entrèrent en cet instant, lesquels ayant senti
» l'odeur d'une chair rôtie, la menacèrent de la tuer,
» si elle ne leur découvroit quelle étoit la viande dont
» elle avoit mangé. Elle leur répliqua : Oui certaine-
» ment, je vous le dirai, et je vous en ai réservé votre
» bonne part. Leur ayant dit ceci, elle leur fit voir les
» membres restant de ce misérable enfant. Ces mons-
» tres d'inhumanité s'étonnèrent à ce spectacle, leurs
» cœurs en furent émus, tellement qu'ils ne surent
» proférer une seule parole. Elle alors avec un visage
» serein en apparence, mais plus cruelle que les ho-
» micides mêmes, leur dit : Ce que vous voyez ici est
» mon fils; je l'ai mis au monde, et je l'ai tué; man-
» gez-en; car pour moi j'en ai déjà mangé ma part,
» ne soyez pas plus pitoyables que sa mère, ni plus
» tendres qu'une femme. Que si l'humanité vous sur-
» monte, et si vous avez horreur d'une telle viande,
» moi qui ai déjà perdu tous les respects, et toutes
» les craintes, j'acheverai volontiers ce que j'ai com-
» mencé. Ces brigands étonnés de ce qu'ils avoient
» vu, et de ce qu'ils venoient d'entendre, la laissè-
» rent, ne trouvant point d'autre viande dans la mai-
» son. Une chose si étrange fut incontinent divulguée
» par toute la cité, et chacun se mettoit devant les
» yeux une action si abominable. Comme si chaque
» particulier en avoit été l'auteur, il en frémissoit, et

» les cheveux lui hérissoient d'horreur. Enfin tous ceux » qui en entendoient parler estimoient bienheureux » ceux qui étoient déjà morts, pour n'avoir point ouï » parler d'une chose si étrange, et eux-mêmes sou- » haitoient bien plutôt d'être réduits en cet état que » d'ouïr ou de voir rien de semblable. »

Tout ceci est de Josèphe. Sur quoi nous pouvons rapporter fort à propos les paroles de notre Sauveur, lorsque menaçant les Juifs des malheurs qui leur étoient préparés, il leur dit (*Marc.* 13) : *Malheur sur les femmes enceintes, et sur celles qui auront des enfans à la mamelle en ces jours-là ! Priez que la persécution ne vous arrive pas en un jour de fête, parce que cette tribulation sera la plus grande de toutes celles qui sont arrivées depuis le commencement du monde.* L'historien dont nous venons de faire mention, faisant le dénombrement de ceux qui furent enveloppés dans ces malheurs, dit qu'il mourut, ou par la faim, ou par l'épée, onze cent mille hommes, et que les voleurs et les meurtriers, qui alloient par la ville tuant et pillant tout ce qu'ils trouvoient, se tuèrent enfin les uns les autres. Quelques jeunes garçons des plus beaux et des mieux faits, furent seulement réservés et enchaînés pour être menés à Rome, afin de servir d'ornement à la gloire et à la pompe du triomphe ; mais tous les autres qui furent trouvés de l'âge de dix-sept ans et au-dessus, furent menés et conduits avec des chaînes au cou, pour servir aux mines de métal en Egypte. D'autres furent disposés en diverses provinces, les uns pour être tués par l'épée, les autres pour être exposés aux

bêtes, aux jours des cruelles fêtes et des jeux funestes que les Romains avoient accoutumé de célébrer en l'honneur de leurs dieux. Mais ceux qui étoient au-dessous de dix-sept ans furent vendus, pour demeurer perpétuellement esclaves en diverses parties du monde; et le nombre de ceux-ci fut de plus de quatre-vingt-dix mille. Véritablement cette calamité toute seule, quand il n'y auroit point d'autre preuve que c'étoit une punition du ciel, ne seroit que trop suffisante pour convaincre des cœurs plus endurcis que des pierres. Et en effet qu'on me dise, si depuis que Dieu a créé le monde jusqu'à ce jour, on a, ou lu, ou ouï dire, que dans aucun siége de ville, ou dans aucune bataille, il se soit trouvé un si grand nombre de morts, qu'il puisse approcher de ceux qui périrent en cette funeste occasion. Je n'en demande pas autant; j'en demande seulement la moitié. Qu'on tourne, et qu'on feuillette tout ce qui a jamais été écrit d'histoires, ou chrétiennes, ou profanes, de Latins, ou de barbares; et qu'on me dise après cela, s'il y a jamais eu de bataille dans le monde, où le nombre des morts ait approché seulement de la moitié ce qui périt au seul siége de Jérusalem. Et je ne comprends en ceci, ni le nombre des captifs, ni celui des morts qu'il y eut dans toutes les autres villes du royaume, non plus que la fin et l'anéantissement entier de cette république si ancienne et si florissante, qui n'a jamais été depuis rétablie. Si donc il paroît clairement, au moins à ceux qui ont tant soit peu de lumière de la foi, qu'une si épouvantable calamité est venue sur ce

peuple par une expresse disposition de ce juge souverain; que pouvons-nous croire autre chose, sinon que la plus grande de toutes les calamités du monde a été envoyée pour le plus grand des péchés qui y aient jamais été commis? Et quel autre pouvoit être ce péché, sinon la mort très-indigne du Fils de Dieu, maître et seigneur de tout le monde? Où sera le cœur incrédule qui ne voudra pas se rendre à une si puissante raison? Toutes ces choses arrivèrent dans la seconde année de l'empire de Vespasien, ainsi que notre Sauveur et notre maître, à qui toutes choses étoient présentes, l'avoit prédit (*Luc.* 19); car l'évangéliste rapporte que jetant les yeux sur la cité de Jérusalem, il pleura sur elle, prévoyant sa perte.

Pour comble de toutes ces calamités, le même historien en raconte une, qui lui semble, avec beaucoup de raison, surpasser toutes les autres qui arrivèrent durant le siége. Ce fut, que quelques-uns des assiégés ayant pris résolution de se jeter dans le camp des Romains afin d'éviter la famine dont ils étoient si cruellement pressés, ils avalèrent ce qu'ils avoient d'or, afin qu'ensuite, en se vidant, ils le pussent retirer, et s'en servir pour leur nourriture. Quelques soldats d'Arabie et de Syrie, et même plusieurs d'entre les Romains, ayant su ceci, en une seule nuit fendirent le ventre à plus de deux mille de ces misérables fugitifs, afin de leur arracher des entrailles le peu d'or qu'ils y avoient caché. L'empereur ayant trouvé cette action étrange et inhumaine, fit de très-sévères défenses, et sous de grandes peines, de continuer; mais

les soldats ne laissèrent pas de le faire secrètement, quoique fort souvent ils ne trouvassent rien dans le ventre de ces misérables; telle est la puissance de l'avarice et la malice de l'esprit humain. Jugeons après ceci, si notre Sauveur n'avoit pas dit bien véritablement : « Que la tribulation de ces jours-là surpasseroit » toutes celles qui avoient précédé, ou qui pourroient » suivre. » Et en effet qui a jamais ni vu, ni ouï des misères semblables?

§ 3.

Des visions et spectres épouvantables qui annoncèrent la destruction de Jérusalem, avant qu'elle arrivât.

Mais il ne sera peut-être pas hors de propos que nous ajoutions à ce que nous avons dit, les choses qui nous peuvent en ceci même faire voir la grandeur de la clémence et de la bonté de Dieu envers ces ingrats. Premièrement après ce grand crime, comme il attendit quarante ans entiers, qu'ils se reconnussent; durant tout ce temps-là, les apôtres et saint Jacques particulièrement, (qui étoit parent de Jésus-Christ, et qui avoit été fait évêque de Jérusalem,) ne cessèrent point de les exhorter à faire pénitence, afin que par l'abondance de leurs larmes, ils pussent éteindre les flammes de la juste colère du Juge tout-puissant. Cette longue attente faisoit assez connoître combien il désiroit leur salut et leur remède; Dieu ne désirant pas tant la mort du pécheur que sa vie et sa conver-

sion. Cette même bonté ne s'arrêta pas là, mais voulant fléchir leurs cœurs endurcis, il leur fit voir des signes et des apparitions au ciel; il tenoit à la vérité l'épée nue à la main droite pour les menacer, mais c'étoit avec dessein de les épargner. Nous avons des témoignages de ceci dans le même historien, que nous avons suivi au sixième de ses livres, où il dit : « Ce » malheureux peuple étoit abusé par des hommes très- » méchans, et par des prophètes menteurs et impos- » teurs, qui les empêchoient d'ajouter foi aux mar- » ques de l'indignation de Dieu, lesquelles leur de- » voient faire assez connoître la perte future et de leur » ville et de leur nation. Prévenus de ces impostures, » comme des gens fous et abrutis, aveugles du corps » et de l'entendement, ils méprisoient les révélations » qui leur étoient envoyées du ciel; car il n'y a aucun » de nous qui ne sache que durant une année toute » entière il apparut une étoile fort brillante, en forme » d'une épée, qui sembloit menacer la cité. Et au » même temps nous vîmes une comète qui jetoit des » flammes, pour nous présager sans doute les incen- » dies prochains.

» Mais outre cela, le vingt-unième du mois artemi- » sius, qui est notre mois de mai, ne nous apparut-il » pas une vision épouvantable, et qui semblera sans » doute incroyable? Nous aurions pu penser que ce » n'étoit qu'un vain fantôme, si nous n'avions depuis » vu la désolation qu'elle nous présageoit. Environ à » l'heure du soleil couchant, nous vîmes dans toute » la contrée des chariots de guerre courant par l'air,

» des gens de guerre et des armées entières qui des-
» cendoient des nues, et qui environnoient nos villes;
» d'autre part, à la fête de la Pentecôte suivante,
» comme les prêtres entroient au temple pour faire
» leurs offices, ils ouïrent premièrement un bruit,
» comme de gens qui se remuoient, et aussitôt après
» des voix qui disoient, *sortons d'ici.* » Mais avant tout ceci, il étoit arrivé une autre chose beaucoup plus épouvantable; ce fut quatre ans entiers avant la guerre, et lorsque le peuple vivoit en repos et en pleine assurance. Alors un jeune homme fils d'Ananias, et surnommé Jésus, homme grossier et du bas peuple, au jour de la fête des Tabernacles se mit à crier soudainement à haute voix : voix d'orient, voix d'occident, voix de la part de tous les quatre vents, voix sur Jérusalem et sur le temple, voix sur les hommes mariés et sur les femmes mariées, voix sur tout le peuple; et redisant cela sans cesse, il rouloit par toutes les rues et par toutes les places de la ville, jusqu'à ce que quelques-uns des principaux du peuple, ennuyés de ces effroyables menaces, le firent prendre et cruellement fouetter; mais lui sans rien dire pour sa défense, ni user d'aucune prière envers les assistans, afin qu'ils le secourussent, persévéra toujours dans sa même obstination, réitérant sans cesse les mêmes paroles. Alors ceux qui l'avoient fait prendre, jugeant bien, comme c'étoit la vérité, qu'il étoit forcé de la part de Dieu à dire ce qu'il disoit, le menèrent devant le président romain, qui le fit derechef fouetter en sa présence jusqu'aux os, sans qu'on lui vît sortir une seule larme des yeux.

Pour revenir au principal sujet de mon discours, je dis qu'après que les trois murs dont j'ai parlé furent rompus, que les Romains eurent pris et saccagé la ville, tué ou fait prisonniers tous ceux qui s'y rencontrèrent, l'empereur commanda qu'on rasât toutes les murailles et toutes les maisons, quoiqu'il y en eût de très-belles; de sorte que comme notre Sauveur avoit prophétisé, il ne demeura pas pierre sur pierre; telle fut la malheureuse fin de cette ancienne et fameuse cité, connue et renommée par tout le monde, et ceci arriva deux mille cent et septante ans après sa première fondation, faite par le roi Melchisédech, et mille cent septante-neuf ans après que le roi David l'eut réédifiée et augmentée. Mais ni son antiquité, ni sa grandeur, ni ses fortifications, ni ses grandes richesses, non plus que la gloire de sa religion, ne furent capables d'empêcher sa ruine et sa désolation entière, en la manière que je viens de dire.

Voilà quelle fut la récompense de ceux qui s'étant révoltés contre le règne très-doux et très-favorable de Jésus-Christ, avoient crié avec tant d'insolence : *Nous n'avons point d'autre roi que César*, car ce fut ce même César qu'ils avoient choisi pour roi, qui leur fit recevoir ce traitement.

CHAPITRE XVII.

Des autres calamités que souffrirent et que souffrent encore aujourd'hui les Juifs qui persévèrent dans leur incrédulité.

Ayant raconté les calamités que souffrirent les Juifs au siége et à la prise de la ville de Jérusalem, il reste à parler de celles qu'ont endurées depuis ce temps-là jusqu'à présent, ceux de cette nation qui ont persévéré dans les ténèbres de leur incrédulité; ceci fait la troisième partie de la division que nous avions faite, car puisque Dieu a dit par son prophète Isaie (*c.* 28), *que la vexation et les tribulations ouvrent les yeux de l'entendement*, il arrivera peut-être que, par ce moyen ceux qui ont les leurs fermés, les ouvriront, voyant un si grand déluge de maux et de calamités arrivées les unes sur les autres, et tombées sur ce malheureux peuple, si étranges et si extraordinaires, qu'il ne s'en est jamais vu de semblable. Mais avec cela nous devons savoir que notre Dieu est Dieu en toutes choses; c'est-à-dire, grand en toutes, admirable en toutes; grand lorsqu'il pardonne, et grand lorsqu'il châtie; grand à récompenser les services qui lui sont rendus, puisque pour un seul fils que le patriarche Abraham lui avoit offert, il lui promit autant d'enfans qu'il y a d'étoiles au ciel; mais grand aussi en punissant les péchés, puisque pour un seul péché

mortel il donne une peine immortelle, ainsi que nous voyons dans le châtiment des anges qui avoient péché. Par l'un il nous manifeste la grandeur de sa bonté, et par l'autre la rigueur de sa justice; par l'un il nous excite à son amour et par l'autre à sa crainte, qui sont les deux plus riches et les plus précieuses perles qu'il y ait dans tout le monde. Celui-là donc qui voudra bien allumer dans son âme ces deux sentimens si nobles, qu'il lise, je l'en supplie, le vingt-sixième chapitre du Lévitique, et le vingt-huitième du Deutéronome; il verra dans l'un et dans l'autre, combien libéral et magnifique est notre grand Dieu, lorsqu'il récompense; mais il verra aussi combien il est terrible dans ses châtimens, et par ce moyen il pourra de plus en plus graver dans son cœur ces deux saintes affections. Il n'aura pas moins de sujet de remarquer la manière dont Dieu se conduit à l'égard de ceux qui ne se reconnoissent ni ne s'amendent point par les verges de sa justice; car à ceux-là il ajoute peines sur peines, afin qu'au moins ils ouvrent les yeux par les dernières, si les premières n'ont pas été capables de les exciter; tellement que s'ils persévèrent en leur dureté, il s'obstine aussi dans leur châtiment. Il ne faut point que personne s'imagine que toutes ces terreurs soient de mon invention; et pour le faire mieux voir, je m'en vais me servir ici des propres paroles de Dieu, qui sont au chapitre du Lévitique que j'ai allégué. C'est là où après les premières menaces contre les désobéissans, qui sont de maladies, de famine et de persécution d'ennemis, il dit : *Que si après avoir été frappés de toutes*

ces plaies, vous ne vous convertissez pas à moi, j'y en ajouterai qui seront sept fois plus rigoureuses que les premières, par lesquelles je briserai enfin la dureté de vos cœurs. Les menaçant encore d'autres nouvelles plaies, par-dessus celles que je viens de dire, il ajoute : *Et si pour tout cela vous ne vous corrigez point, et si vous vous obstinez à m'être contraires et désobéissans, je vous serai contraire aussi, je vous châtierai sept fois pour vos péchés, et j'enverrai contre vous l'épée vengeresse de l'infraction de la paix, et de l'amitié qui avoit été établie entre moi et vous.* Après ces rigoureuses paroles, les menaçant d'autres nouvelles calamités, il réitère les mêmes menaces, et dit : *Si après tout ceci vous ne voulez point être attentifs à ma parole, mais au contraire m'être toujours opposés, je vous serai contraire aussi, et userai contre vous de ma fureur; je vous châtierai par sept plaies à cause de vos péchés, et cela avec tant de rigueur, que vous en viendrez jusqu'à manger les chairs de vos propres enfans et de vos filles, et mon âme vous aura tellement en horreur, que je renverserai par terre et mettrai la désolation dans vos villes; je ferai que vos sanctuaires demeureront abandonnés, et ne recevrai aucunement l'odeur de vos encens. Vous serez dispersés et vagabonds par toutes les nations du monde, je tirerai mon épée contre vous, et votre terre demeurera déserte, et toutes vos cités détruites.* Toutes ces paroles sont de Dieu, et contenues au chapitre que j'ai allégué; elles furent prononcées il y a plus de trois mille ans, par ce Seigneur à qui toutes les choses à venir

venir ont toujours été présentes, et nous en voyons maintenant l'entier et parfait accomplissement. Cela seul ne devroit-il pas suffire pour ouvrir les yeux à cette partie de ce malheureux peuple qui, nonobstant cela, demeure toujours dans son aveuglement? Nous en parlerons ci-après plus au long, mais j'ai bien voulu en dire aussi quelque chose en cet endroit, afin que l'on voie l'obstination de Dieu, pour ainsi parler, à châtier ceux qu'il veut guérir par cette sorte de remède; lui-même s'en est bien expliqué, lorsqu'il a dit, parlant à son peuple : *Je vis*, dit le Seigneur, *et avec une main forte, le bras étendu et avec fureur répandue, je régnerai sur vous.* Notre Dieu suivant sa manière ordinaire, contenue dans ce chapitre, usa d'une très-grande miséricorde envers ceux de ce peuple qui se convertirent après sa mort, sur lesquels il versa ses grâces si abondamment, que ce furent eux, selon Sozomène, dans son histoire Tripartite, qui furent les premiers auteurs et les inventeurs de la vie austère de ces saints et illustres pères d'Egypte; mais ceux qui n'ont pas voulu reconnoître leur Sauveur, ni sur la prédiction, ni sur les marques évidentes que les prophètes en avoient données, ni par cette ruine de Jérusalem si épouvantable; sont poursuivis par sa justice, il leur envoie plaies sur plaies et calamités sur calamités. Je m'en vais expliquer brièvement ceci, pour n'employer pas beaucoup de temps à réciter de si tristes tragédies.

Notre-Seigneur voulant, comme je viens de dire, châtier par d'autres punitions ceux qui demeuroient

toujours obstinés dans leur incrédulité, permit que les Juifs habitant en Egypte, en Cirène et à Alexandrie, se révoltassent contre l'empire romain au temps de l'empereur Trajan, ce qui leur causa une nouvelle destruction, et la mort d'une infinité d'hommes. Mais parce qu'après un pareil châtiment ils ne voulurent pas se convertir, il leur en envoya un autre beaucoup plus grand encore; car s'étant révoltés une seconde fois contre les mêmes Romains au temps de l'empereur Adrien, par les fausses persuasions d'un insigne trompeur, qui se disoit une grande lumière du monde, ils furent encore une fois ruinés, et toute la nation bannie de Jérusalem et de tous les lieux circonvoisins. Depuis ce temps la ville fut peuplée de nouveaux habitans, et changea aussi de nom; car elle fut appelée Æliane Adrienne, du nom de l'empereur Ælius Adrianus, afin qu'avec ce changement de nom, elle changeât aussi ses anciennes et mauvaises inclinations. Dion Coceius dit qu'il mourut en cette guerre plus de cinquante mille hommes portant les armes, sans comprendre en cela plusieurs autres personnes désarmées; qu'il y eut cinquante forteresses mises par terre, et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs et villages qui étoient fort peuplés : de sorte que depuis la grande désolation qui avoit été faite par Vespasien et par Titus, le bras de la vengeance de Dieu vint moissonner les misérables restes qui étoient demeurés jusqu'au temps des empereurs Trajan et Adrien. Mais tous ces fléaux n'ayant pas encore été capables de leur faire ouvrir les yeux à la vérité, la

justice de Dieu continua aussi à les poursuivre comme il les en avoit menacés ; car au temps de l'empereur Valens, hérétique arien, les Juifs de la ville de Diocésarée s'étant mis en campagne avec une armée, et faisant plusieurs maux dans tout le voisinage, Gallus César, qui gouvernoit alors Antioche, vint contre eux, les vainquit, ruina et démolit entièrement la ville. A Alexandrie ils excitèrent encore quelque temps après une sédition, que leur grand nombre rendoit fort considérable; mais elle ne leur causa qu'une nouvelle ruine; car ils furent chassés de la ville, leurs synagogues renversées, leurs maisons pillées, tellement que cette grande ville en demeura fort dépeuplée. Nous voyons par tous ces grands désastres, qu'ils ne tentèrent en quelque temps que ce fût aucune entreprise qui leur réussît : aussi Dieu leur avoit seulement promis qu'en observant sa loi, toutes les choses qu'ils voudroient entreprendre leur réussiroient heureusement. Il faut ajouter à toutes ces calamités une autre fort grande qui leur arriva de cette sorte. Un imposteur juif, de l'île de Crète, se disant être Moïse, publia partout qu'il étoit envoyé du ciel pour emmener par mer tous les Juifs habitans de cette île, comme il avoit fait autrefois ceux qui étoient en Egypte, lesquels il avoit fait sortir par la mer rouge, sans se mouiller les pieds: ces misérables ajoutant trop de foi à ses paroles, et enivrés par ses promesses, ne tenant plus de compte de leurs métiers, ni de leurs biens, ou de leurs affaires, se préparoient à le suivre. Enfin, le jour fixé étant venu, l'imposteur s'étant mis devant, tout le peuple

le suivoit avec leurs femmes et leurs enfans, et lui les ayant fait monter sur un haut rocher qui pendoit sur la mer, il leur commanda de se précipiter tous dans l'eau la tête baissée, leur promettant que comme des poissons ils passeroient sans aucun danger : les premiers furent assez fous pour lui obéir, mais ils furent tous noyés; et les autres s'étant faits sages aux dépens de ceux-ci, échappèrent du péril, se moquant en eux-mêmes de leur sottise d'avoir été si crédules. Ils cherchèrent à la même heure l'imposteur pour se venger de lui par sa mort, mais ils ne le purent trouver, étant disparu soudainement; ce qui fit croire à plusieurs que c'étoit quelque mauvais démon en forme humaine qui les avoit ainsi trompés. Ceci fut un juste jugement de Dieu, et lui-même l'avoit ainsi prophétisé, lorsqu'il dit (*Joan.* 5) : « *Je suis venu au nom* » *de mon Père, et ils n'ont pas voulu croire en moi;* » *quelque autre viendra en son nom propre, et ils* » *croiront en lui.* »

Qu'on ne croie pas que Notre-Seigneur ait seulement visité les Juifs incrédules, dans les siècles passés, afin que leurs maux leur fissent ouvrir les yeux; car en ce temps même nous avons vu plusieurs autres calamités qui leur sont arrivées. En effet, ceux qui ne voulurent point embrasser notre foi, ne reçurent-ils pas un grand châtiment sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle? Ces princes les chassèrent d'Espagne, et dans ce bannissement, combien souffrirent-ils de maux, soit durant leur navigation pour aller en d'autres pays, soit par les mauvais traitemens qu'ils

reçurent des peuples barbares et cruels, parmi lesquels ils furent obligés de se retirer, cet exil s'étant étendu jusqu'aux parties d'orient.

La charité chrétienne et le zèle du salut des âmes, m'obligent en cet endroit de détromper plusieurs chrétiens, qui poussés d'un faux zèle de la foi, se persuadent de ne pas pécher lorsqu'ils font du mal à ceux qui sont hors de l'Eglise, soit en leurs personnes, soit en leurs biens, tant païens que juifs, ou hérétiques; car ils doivent considérer que ceux-ci sont aussi bien nos prochains que les fidèles, ainsi que nous pouvons comprendre par cette parabole de notre Sauveur, où il parle du secours et de l'assistance que le bon Samaritain rendit au blessé (*Luc.* 10) : parce qu'encore que Notre-Seigneur châtie quelquefois l'infidèle pour ses péchés, et qu'il ordonne lui-même des ministres pour exercer sa colère; néanmoins tels exécuteurs de la justice divine ne pèchent pas moins que s'ils ne l'étoient point. En effet le roi de Babylone ne fut-il pas l'instrument de Dieu pour châtier son peuple et pour détruire son temple, à cause des péchés de toute la nation? C'est ainsi que Dieu même l'appelle dans Isaïe (*c.* 10) : *la verge de sa fureur, et le bâton de son indignation;* mais parce qu'il n'exerçoit pas toutes ces cruautés pour punir les offenses commises contre Dieu, et que c'étoit seulement pour vexer et tyranniser le pays, il en fut lui-même puni par des calamités étranges, jusques à la perte de la vie et de tout son royaume qui étoit fort grand. Jérémie en parle bien au long dans les chapitres 50 et 51, qui

sont les plus étendus de toute sa prophétie. Il dit que tous les grands maux qui arrivèrent à ce malheureux roi, *ne procédoient que de la vengeance que Dieu prenoit de la désolation qu'il avoit causée dans l'héritage de Dieu, et de la ruine de son saint temple.* Le prophète Isaïe prédit encore cette grande punition de Babylone, par ces paroles (*Isa.* 13) : *Tout ce qu'il y aura de gens à Babylone, mourra par le fer; les soldats écraseront les enfans contre les murailles, en la présence de leurs pères, leurs maisons seront pillées, et leurs femmes violées. Je soulèverai*, dit Dieu, *les Mèdes contr'eux; ils ne chercheront ni l'or ni l'argent, et ne feront que tirer des flèches contre les enfans, sans avoir même compassion de ceux qui seront à la mamelle, et cette superbe Babylone sera détruite, comme le furent jadis Sodome et Gomorrhe.* Enfin les châtimens que Babylone souffrit à cause de ce péché furent tels, que lorsque le prophète Isaïe les vit en esprit, il dit, qu'il souffrit *autant de douleurs que la femme qui enfante;* que lorsqu'il les ouït, il tomba par terre; que le cœur lui sécha; qu'il fut tout couvert de ténèbres, et qu'il en demeura pâmé. Voilà quel est le châtiment de ceux qui oppriment leurs prochains, quoique la justice divine s'en serve pour la punition des pécheurs, comme elle se sert aussi quelquefois des démons pour le même effet. C'est ce qui a donné sujet à saint Augustin de dire fort à propos ces belles paroles (1) : « Nous tirons souvent plus de profit de ceux qui nous nuisent que de ceux qui nous

(1) Aug. lib. 9. Conf. cap. 8.

» flattent. Cependant vous ne vous arrêtez pas, Sei-
» gneur, à ce que vous faites par leur ministère, mais
» aux desseins de leur mauvaise volonté. » J'ai voulu m'étendre un peu sur cette matière, pour faire mieux comprendre, qu'encore que Dieu permette que les incrédules et les infidèles, qui persévèrent dans leurs erreurs, soient quelquefois opprimés; néanmoins leurs oppresseurs ne pèchent pas moins que ceux qui vexent et oppriment leur prochain. Je dis bien davantage, et je soutiens qu'ils pèchent encore plus grièvement, parce qu'ils sont cause qu'ils ont autant d'horreur et d'aversion pour la loi, qu'ils en ont pour ceux qui les persécutent et qui en font profession. Et cette haine est la principale cause qui les rend si obstinés en leur erreur : de sorte que ce mur de séparation qui étoit entre les fidèles et les infidèles, (lequel fut renversé par Jésus-Christ, afin de les rendre amis et de les incorporer à son Eglise) vient à être rebâti par les mauvaises actions et par les mauvais exemples de plusieurs, bien que fidèles; « et ainsi, comme dit l'Ecriture, le
» nom de Dieu est blasphémé par ces gens-là parmi
» les gentils. »

De tout ce que je viens de dire, nous devons inférer que la conduite qu'on doit tenir pour la conversion des infidèles, est celle que l'Apôtre, qui étoit un excellent maître en ce saint office, nous enseigne, lorsque dans une de ses épîtres aux Thessaloniciens, il dit (1 *Thess.*) : *Nous nous sommes faits parmi vous tels que des petits enfans, et tels qu'une nourrice qui allaite et qui caresse ses enfans : notre amour pour*

vous étant tel que nous ne voudrions pas vous donner seulement l'Evangile, mais bien aussi nos âmes, pour satisfaire la grandeur de cet amour.

Voilà des paroles qui méritent d'être bien considérées, et qui font bien voir la grande charité que ce divin apôtre avoit pour ceux qui s'étoient nouvellement convertis à la foi. Mais dans celle qu'il écrit aux Romains, il nous imprime encore bien plus vivement cette vérité, et se sert pour cela de paroles qui donnent de l'étonnement et de l'admiration à tous ceux qui les lisent : c'est là où, après un serment solennel, il dit (*Rom.* 9) : *Je dis la vérité devant Jésus Christ, et je ne ments point; ma conscience me rend en cela un fidele témoignage, et le Saint-Esprit est le témoin que je souffre une grande tristesse et une douleur continuelle dans mon cœur, jusque là que je désirerois moi-même d'être anathème pour le salut de mes frères, qui sont les enfans d'Israël, mes parens, selon la chair, auxquels l'adoption des enfans appartenoit, la gloire, le testament, la loi, le service, et les promesses divines des pères, desquels Jésus-Christ étoit descendu selon la chair, qui est le Dieu béni dans tous les siècles.* Voilà les paroles de l'Apôtre, qui ressentoit si vivement la perte de ses frères, qu'il s'offroit à être privé de la gloire qu'il espéroit par Jésus-Christ (non pas de son amour ni de sa grâce), pourvu que ses frères en jouissent. Ce fut donc par cette charité, par ce zèle, par cet amour que les apôtres convertirent le monde : et c'est le même sentiment dont doivent être animés ceux qui désirent de

tout leur cœur le salut des âmes, ou qui ressentent la douleur de leur perte. C'étoit donc de ce même mouvement que notre glorieux père saint Dominique étoit poussé, lorsqu'il brûloit comme un flambeau ardent, par le zèle qu'il avoit pour les âmes qui se perdoient. Sa fille aussi, sainte Catherine, animée du même esprit, demandoit à Dieu qu'il lui plût de fermer par elle les portes de l'enfer, afin qu'il n'y entrât plus aucune de ses créatures : mais pour reprendre mon discours, Dieu permet que ceux de cette nation qui demeurèrent dans leur aveuglement, souffrent toutes ces calamités, afin que cette vexation leur ouvre l'esprit, qu'elle leur fasse connoître combien Dieu est irrité contre eux, et par ce moyen qu'ils retournent à lui, et à son Fils unique notre Sauveur.

CHAPITRE XVIII.

De l'exil universel que souffre jusqu'à présent cette partie du peuple juif qui persévère en son infidélité.

Mais ayant assez parlé de ces calamités qui ont été particulières aux pays et aux villes de la Judée, il sera, ce me semble, bien à propos de parler maintenant et de rechercher la cause de cet exil universel qui a répandu par tout le monde les restes de ce malheureux peuple, qui persévère encore dans son incrédulité. Premièrement, il est très-constant, et toutes

les Ecritures nous l'enseignent, que toutes les calamités publiques et générales du monde, n'arrivent qu'à cause du péché, comme nous avons fait voir dès le commencement de ce traité; que les peines sont ordonnées à proportion de la grandeur des péchés, et que la grandeur des peines des Juifs est l'indice le plus certain de la grandeur de leurs crimes; parce que la justice divine qui est très-équitable, garde toujours une proportion égale entre la peine et le péché commis. Considérons donc maintenant sans préoccupation, quel est l'exil dont nous parlons; si nous mesurons sa durée, il est depuis plus de seize cents ans; si nous considérons le lieu, il n'y en a point de certain où ce peuple fasse sa demeure, ni où il compose un corps de république; au contraire, ils vont répandus par tout le monde, dans les terres et les pays des païens, des Turcs et des chrétiens. Si nous prenons garde à la qualité de cet exil, nous verrons qu'ils vivent dans de plus grands travaux, dans une plus grande oppression, et dans un plus grand mépris qu'aucun peuple du monde. Le Prophète l'avoit ainsi prédit dans son psaume 68, lorsque parlant d'eux, il disoit : *Que leurs yeux soient obscurcis, afin qu'ils ne voient point, et qu'ils aillent toujours courbés comme des esclaves captifs;* et certainement c'est une chose étrange et étonnante de voir, qu'encore qu'il y ait dans le monde une si grande diversité de nations et de sectes, qu'elles soient entre elles de si mauvaise intelligence et si contraires en toutes choses, soit en celles qui touchent la religion ou la police humaine, elles se trouvent néan-

moins conformes en ceci seulement, de mépriser, de vexer, et de maltraiter également cette malheureuse nation. Tellement que le nom de Juif, qui étoit autrefois si célèbre et si illustre dans le monde, lorsque la religion florissoit parmi eux, est aujourd'hui un nom d'ignominie, n'y ayant point une plus grande injure que d'être appelé de ce nom.

Cet exil étant si ignominieux et si ancien, et étant arrivé ensuite de toutes les calamités dont nous venons de faire le récit; ne sera-t-il point à propos de rechercher la cause pour laquelle ce juge très-équitable, (lequel autrefois avoit pris tant de soin de la protection de ce peuple) le laisse aller maintenant ainsi dispersé, égaré, et maltraité par toutes les nations du monde, non pas seulement depuis cent ou deux cents ans, mais depuis seize cents, et davantage? Car si nous jetons les yeux sur le temps passé, nous trouverons que jamais ce peuple ne se convertit à Dieu de tout son cœur, ni ne le réclama dans ses oppressions et dans ses afflictions, qu'il n'en fût aussitôt secouru. Il fut à la vérité fort souvent châtié par la permission de Dieu, à cause de ses péchés, et principalement à cause de son idolâtrie; ayant été subjugué, tantôt par les Moabites, tantôt par les Ammonites, et tantôt par les Philistins; mais on verra toujours que dans ces calamités ils n'eurent jamais recours à Dieu, ni ne lui demandèrent jamais de tout leur cœur son assistance, qu'ils ne fussent délivrés de leur captivité, Dieu leur envoyant ou des capitaines, ou des prophètes, ou des anges à leur secours. Ainsi on a vu qu'étant assiégés par

le roi d'Assyrie, Dieu leur envoya un ange, à la prière du roi Ezéchias, lequel tua en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et les délivra par ce moyen; sans parler de ces secours admirables qu'il leur donna par ces saintes et excellentes femmes Esther, Judith, Débora, et plusieurs autres encore dont le récit seroit trop long.

Puisque Dieu avoit accoutumé de traiter si favorablement ce peuple, je voudrois leur demander d'où vient que quelques prières qu'ils fassent maintenant, et quelque soin qu'ils prennent d'observer leur ancienne loi, ils ne sont néanmoins ni écoutés ni secourus, et cela depuis tant d'années. Ne seroit-ce point que Dieu eût changé avec le temps, ou que les années l'eussent rendu différent de ce qu'il étoit autrefois, puisqu'anciennement il n'étoit jamais réclamé, qu'il n'accourût au cri de ses serviteurs; au lieu qu'à présent, quoiqu'il soit tant et tant de fois invoqué, il ne répond rien? Qui sera assez impie pour oser proférer ce blasphème? Balaam a dit, que *Dieu n'étoit pas semblable à l'homme pour manquer de parole, ni comme le fils de l'homme, pour être capable de changement.* Au contraire, c'est le propre de Dieu d'être immuable; tellement qu'une des plus grandes différences qu'il y ait entre lui et ses créatures, est qu'il n'y en a aucune ni au ciel ni sur la terre qui ne soit sujette à quelque mutation, ou spirituelle, ou corporelle; mais en Dieu seul il n'y en peut avoir à cause de son éternité, laquelle est si proprement à lui, que cette seule raison poussa Aristote à soutenir que le monde étoit

de toute éternité, ne pouvant concevoir en Dieu aucun changement, pour avoir voulu en un temps ce qu'il n'avoit pas voulu en un autre; mais ce n'est pas ici le lieu de réfuter cette erreur. Puis donc que cette immutabilité est tellement propre à cette éternité souveraine, qu'on me dise un peu d'où vient que Dieu n'ayant jamais été invoqué fidèlement, qu'il ne soit venu au secours de son peuple, ne lui envoie maintenant aucune sorte de secours ni de consolation; quoique ce même peuple fasse tant de prières et tant d'invocations, et qu'il observe comme il pense sa divine loi fort exactement. Y a-t-il quelqu'un qui puisse résoudre cette question?

Mais il sera encore bien plus difficile de répondre à celle que je m'en vais proposer. Après que Moïse eut déclaré au peuple les grandes calamités qui lui arriveroient, s'il n'observoit la loi de Dieu, il ajouta ces paroles : *Lorsque vous vous verrez affligés par toutes ces peines, si vous êtes touchés de repentir et si vous vous convertissez à Dieu de tout votre cœur, il vous secourra et aura pitié de vous. Il vous délivrera aussitôt de servitude, quand vous y seriez détenus dans les dernières extrémités du monde.* Azarias prophétisa la même chose lorsque le roi Assa revenant d'une grande et signalée victoire que Dieu lui avoit fait obtenir contre les rois d'Ethiopie, rempli de l'esprit de Dieu, il proféra ces paroles : *Ecoutez-moi, ô roi Assa, et vous, ô peuple de Judée et de Benjamin! Dieu a été avec vous, parce que vous avez été avec lui; si vous cherchez Dieu, vous le trouverez; mais si vous le dé-*

laissez, il vous délaissera : sachez qu'il se passera un long temps dans Israël sans la connoissance du vrai Dieu, sans aucun prêtre pour enseigner le peuple, et sans la loi de Dieu. Si en ce temps les hommes pressés de leurs nécessités se tournent vers le Seigneur Dieu d'Israël, et s'ils le cherchent, ils le trouveront. Telles sont les promesses de Dieu, confirmées par toutes les Ecritures en faveur des véritables pénitens. Que nous répondra-t-on à ceci ? Dieu n'est il pas la vérité même ? N'est-il pas également impossible, ou que Dieu manque à sa parole, ou qu'il cesse d'être ce qu'il est (*Luc.* 21)? « N'est-il pas certain que le ciel » et la terre peuvent manquer, mais que Dieu ne man» quera jamais à sa parole? Qu'est-ce que les psaumes » nous exaltent davantage que la vérité de Dieu » (*Psal.* 30)? Ce qui fait que David l'appelle pres» que toujours Dieu de vérité. Pour nous faire aussi » mieux comprendre sa certitude et sa constance, il » dit qu'elle est imprimée et qu'elle est écrite dans les » cieux qui sont incorruptibles, afin de nous faire en» tendre qu'elle ne manquera jamais (*Psal.* 88). » Qu'on vienne maintenant à me contester la vérité de cette parole; car si ce peuple me dit qu'il s'est converti véritablement à Dieu, et qu'il observe fidèlement sa loi, je lui demanderai comment donc il peut se faire que cette vérité infaillible n'accomplisse point depuis un si long-temps la vérité de sa promesse. Que me pourra-t-on dire là-dessus?

Je veux faire encore une autre question. Ceux qui voudront voir les Ecritures, trouveront que ce qu'elles

contiennent principalement, ce sont des promesses de mille sortes de faveurs et de caresses à ceux qui observeront la loi de Dieu. Ceci nous est enseigné dans le psaume 33, où il est dit : *Les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières; les justes ont invoqué le Seigneur, et il les a écoutés, et les a délivrés de toutes leurs tribulations. Le Seigneur est auprès de ceux qui ont le cœur affligé, et il sauvera tous ceux qui sont humbles d'esprit; les tribulations des justes sont en grand nombre, mais le Seigneur les en délivrera; le Seigneur a soin de garder tous leurs os, et il n'y en aura pas un seul qui soit brisé.* Toutes ces paroles sont de Dieu, proférées par ce saint prophète. Aussi dans le psaume 36, entre plusieurs autres faveurs qu'il promet au juste, il ajoute cette sorte de caresse, que *lorsqu'il tombera, il ne se brisera pas, parce que le Seigneur le soutiendra de sa main, afin qu'il ne se fasse point de mal.* Se peut-il concevoir quelque chose de plus tendre que ces amoureuses promesses? Mais comme le plus fidèle témoignage des vrais amis est d'accourir au secours de ceux qu'ils aiment dans le temps de leur affliction, le prophète achève ce beau psaume par ces paroles: *Le salut des justes vient du Seigneur, il est leur protecteur au temps de la tribulation. Le Seigneur les secourra, il les défendra et les délivrera des pécheurs, parce qu'ils ont espéré en lui.* Quelle autre chose est-ce que contient le psaume qui commence *Celui qui habite* (*Psal* 90), sinon des faveurs et des caresses que Dieu promet aux justes dans le temps de leurs

afflictions ? Combien sont favorables ces paroles : *Il vous couvrira de ses ailes, et vous serez en sûreté sous ses plumes ; la vérité de sa parole vous défendra comme un bouclier, et vous n'aurez point de sujet d'appréhender ni les dangers de la nuit ni les flèches qui volent de jour !* Un peu plus bas il dit encore : *Dieu a commandé à ses anges qu'ils eussent à vous porter sur leurs mains, de peur que vos pieds ne heurtent contre quelque pierre. Vous marcherez sur les serpens et sur les basilics, et vous foulerez aux pieds les lions et les dragons; de sorte qu'il n'y aura ni dangers ni violences qui vous puissent incommoder ni vous nuire.* Enfin ce psaume finit par ces paroles : *Le juste m'a réclamé et je l'ai entendu ; j'ai été avec lui au plus fort de sa tribulation ; je le délivrerai et le glorifierai.* Ajoutons à ces paroles les promesses du psaume 124, dans lequel Dieu promet à ses serviteurs une aussi grande assurance et une aussi grande fermeté que celle du mont Sion qui ne sera jamais ébranlé. Il ajoute encore que le Seigneur sera à l'entour de son peuple, sans en définir ni déterminer le temps, mais que ce sera par tous les siècles des siècles.

§ 1.

S'il est vrai que le peuple juif sert si bien Dieu, comme il se vante, et s'il est si grand observateur de sa loi, d'où vient qu'il n'en reçoit point de secours ? Comment ne l'aide-t-il point ? Comment est-ce qu'il n'accomplit point en leur faveur toutes ses paroles et toutes ses promesses ? Comment depuis tant d'années

les

les laisse-t-il ainsi vagabonds et persécutés dans toutes les parties du monde? Comment une si grande et une si ancienne calamité peut-elle s'accorder avec ces paroles de l'Ecclésiastique où il est dit (*c.* 2) : *Mes enfans, jetez vos yeux sur toutes les nations du monde; et sachez que jamais personne n'a mis son espérance au Seigneur, qu'il n'ait reçu ce qu'il avoit espéré. Car qui est-ce qui a persévéré dans l'observation de ses commandemens, et qui en ait été délaissé? qui l'a réclamé et qui s'en est vu méprisé? car le Seigneur est miséricordieux, il pardonne les péchés au jour de la tribulation, et il est le refuge et le défenseur de tous ceux qui le cherchent véritablement.* Toutes ces paroles sont de l'Ecclésiastique. Ajoutez-y le témoignage que le prophète David rend de la providence paternelle de Dieu au psaume 120, où il dit entr'autres choses : *Le Seigneur ne permettra point que vos pieds chancellent, et celui qui a charge de vous conduire ne dormira point. Sachez que celui qui garde Israël ne sommeillera ni ne dormira point. Le soleil ne vous brûlera point de jour, ni la lune de nuit; le Seigneur est votre garde; le Seigneur marche toujours à votre côté droit pour vous défendre.* Enfin nous n'acheverions jamais, si nous voulions rapporter toutes les autorités de l'Ecriture, qui rendent ce même témoignage; et pour plus grande preuve de ce que j'ai mis en avant, je ne veux point d'autre argument que ce que Dieu fit pour ce peuple durant tout le temps qu'il vécut sous sa protection. Combien fit-il de choses merveilleuses pour les délivrer de la servitude des Egyp-

tiens, et pour les conduire dans la terre qu'il leur avoit promise ! Il ouvrit la mer pour leur donner passage, il y noya ceux qui les poursuivoient, il leur envoya la manne du ciel, il leur fit sortir de l'eau d'un rocher; de jour il les conduisoit par une colonne de nuée, et de nuit avec une autre de feu; il leur marquoit le lieu où ils devoient poser leurs tentes, il arrêta le cours du fleuve Jourdain, il combattit pour eux contre tous leurs ennemis, il les fit seigneurs de toute cette terre qu'il leur avoit promise; enfin il les traita de telle sorte durant tout ce long chemin, que Moïse eut sujet de leur dire (*Deut.* 1), que Dieu les avoit conduits avec les mêmes soins et les mêmes caresses dont un bon père pourroit user envers son petit enfant. Le même Seigneur leur dit aussi, qu'il les avoit portés sur ses ailes, comme les aigles portent leurs petits. Depuis ce temps-là, quand est-ce que le Seigneur leur manqua au besoin? Combien de prophètes leur envoya-t-il de temps en temps pour les enseigner, pour les avertir, ou pour les menacer des châtimens qu'il leur feroit souffrir, s'ils ne se corrigeoient de leurs fautes!

Or voyons maintenant ce qu'est devenue toute cette providence et ce soin paternel de Dieu; où sont toutes ses anciennes miséricordes? Comment a-t-il pu mettre en oubli ce peuple qu'il avoit élu pour soi entre toutes les nations du monde? Que sont devenues toutes ces victoires miraculeuses qu'il leur donnoit si souvent contre leurs ennemis qui les opprimoient? où sont les prophètes par lesquels il leur faisoit savoir sa volonté (*Lévit.* 26)? Comment a-t-il pu mettre en

oubli cette alliance et ces paroles tant de fois répétées, qu'ils seroient son peuple et qu'il seroit leur Dieu (2 *Cor.* 6.) ? Et cela, d'être leur Dieu, c'étoit en effet leur être toutes les choses qui importoient à leur salut et à leur consolation. Qu'est-ce que tout ceci ? Quel est ce grand changement ? Quel abandonnement depuis tant d'années, durant lesquelles il ne reste rien du passé que peines sur peines, persécutions sur persécutions, injures sur injures, oppressions sur oppressions, quoiqu'à leur opinion ils persévèrent toujours nonobstant ces calamités, dans l'observation et dans la fidélité de leur loi ? Où est ce soin et cette providence paternelle que Dieu étend sur ceux qui le servent ? Où est sa fidélité, sa bonté, sa vérité, sa miséricorde, sa justice, sa loyauté pour un peuple qui souffre tant pour se maintenir dans la fidélité qu'il lui a promise ? Certainement s'il n'y avoit en ceci quelque faute plus grande que toutes les fautes anciennes, il faudroit nécessairement nier la divinité avec toutes ses perfections divines, parce qu'elles manqueroient toutes, si Dieu, pour punir le plus grand des crimes n'usoit de cette étrange rigueur.

§ 2.

Ces promesses de faveurs et d'assistances étoient à la vérité communes et générales pour tous les gens de bien; mais il y en avoit d'autres qui étoient particulières et spéciales pour le peuple juif, tandis qu'il garderoit les commandemens de Dieu. Moïse les expliqua à ce peuple même au chapitre 28 du Deutéronome,

en leur disant : *Si vous gardez les commandemens de Dieu, il vous fera la plus haute et la plus noble nation de toutes celles qui sont sur la surface de la terre, et il versera sur vous toutes ses bénédictions. Vous serez bénis dans la cité et hors de la cité. Le fruit de votre ventre sera béni : le fruit de votre terre et celui de vos troupeaux : vous serez bénis dans vos entrées et dans vos sentiers*, c'est-à-dire, en toutes vos voies et en toutes vos œuvres. *Le Seigneur fera que tous vos ennemis tomberont par terre devant vous. Ils viendront contre vous par un chemin et ils s'enfuiront par sept autres chemins. Le Seigneur fera que partout où vous serez, vous serez la tête et non pas les pieds, et que vous serez par-dessus tous les autres et jamais dessous.* Ajoutons à ces paroles celles que ce même secrétaire de la divinité a écrites au 26e chapitre du Lévitique, où il marque entr'autres faveurs celles-ci : *Vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont par terre devant vous. Cinq de vous remporteront la victoire contre cent de vos adversaires, et cent contre mille. Vos ennemis tomberont morts du fer en votre présence; je jetterai mes yeux favorables sur vous, et je vous multiplierai. Je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous abandonnera jamais. Je marcherai parmi vous : je serai votre Dieu et vous serez mon peuple.*

Ce sont là des paroles et des promesses de Dieu, de la vérité desquelles nous avons déjà parlé, quoique le sujet ne l'exigeât pas, puisqu'elles sont aussi certaines et aussi infaillibles que Dieu même. Ces vé-

rités étant donc établies de telle sorte que l'on n'en sauroit former aucun doute, n'y a-t-il pas de quoi s'étonner, jusqu'à sortir hors de soi-même, de voir qu'elles ne soient pas capables d'éclairer cette malheureuse nation, ni de la tirer des ténèbres de ses anciennes erreurs? Car toutes les paroles de ces divines promesses, sont autant de témoignages et de convictions de leur aveuglement; et en effet, s'ils se vantent d'observer la loi de Dieu, comment est-ce que Dieu ne leur accorde aucune des faveurs qu'il avoit si solennellement promises à ceux qui garderoient sa loi? Qu'ils racontent toutes ces faveurs l'une après l'autre, et ils seront contraints d'avouer que non-seulement ils n'en ont reçu aucune, mais plutôt que tout le contraire leur est arrivé, ainsi que l'expérience nous l'enseigne. Entre les grâces que Dieu leur avoit promises, celle-ci étoit une des principales, que la nation juive seroit des plus puissantes qui fussent sur la terre; qu'elle domineroit toujours, et qu'elle ne seroit jamais soumise; qu'elle seroit toujours comme la tête, et non pas comme les derniers des membres. Nous voyons combien ils sont éloignés de ceci, puisque nous voyons clairement, et qu'ils ressentent eux-mêmes par leur propre expérience, qu'il n'y a point de nation ni plus maltraitée, ni plus méprisée dans toutes les parties du monde. Comment donc se pourra-t-il faire que cette seule considération ne soit pas capable de faire voir à cette nation son aveuglement? Car pour moi je crois certainement qu'une des raisons pour lesquelles Notre-Seigneur promit si distinctement toutes ces grandes

faveurs aux observateurs de sa loi, fut pour leur faire connoître (lorsqu'ils en seroient privés) qu'ils ne l'observoient plus, et par conséquent qu'ils n'avoient plus de part en son amour ni en sa grâce, de sorte qu'ils ne pourroient plus s'excuser sur leur ignorance, dans une chose si claire et si manifeste.

Que si nous passons plus avant, nous trouverons, que comme Dieu promettoit de grandes faveurs aux observateurs de sa loi, les infracteurs n'étoient pas menacés de moindres châtimens. Voyons donc si ces châtimens ne regardent point les Juifs, puisque nous avons vu qu'ils n'ont déjà plus de part aux faveurs. Entre ces châtimens, l'un est cet exil universel et cette dispersion générale dans toutes les parties du monde, dont le Prophète a parlé lorsqu'il a dit (*Deut.* 28) : *Le Seigneur vous répandra et vous dispersera parmi tous les peuples de la terre, de l'un à l'autre bout, où vos pieds ne trouveront pas même de repos ; parce que le Seigneur remplira votre cœur de crainte et vos yeux d'abattement, et que votre âme sera consumée de tristesse ; tellement qu'elle ne tiendra que comme à un filet devant vos yeux.* Cette même plaie est encore prophétisée au 26e chapitre du Lévitique, presque en mêmes termes, lorsque le Seigneur parlant au même peuple, lui dit : *Je vous disperserai et vous répandrai par toutes les nations, je tirerai mon épée contre vous, et je ferai que ceux qui resteront demeureront saisis d'une telle crainte parmi leurs ennemis, qu'ils seront effrayés du seul bruit d'une feuille que l'air fait mouvoir ; tellement qu'ils*

auront peur de cette feuille comme de l'épée de leur ennemi, sans qu'il y ait aucun qui ose faire la moindre résistance.

Voilà les paroles de Dieu, proférées par la bouche de son prophète; elles me causent, je l'avoue, un étonnement si étrange, que je ne le saurois expliquer, voyant que ce grand prophète, et ce fidèle secrétaire des conseils divins, avoit prévu il y a plus de trois mille ans, cette épouvantable dispersion que nous voyons maintenant, et qu'il l'avoit prédite aussi clairement que s'il l'eût vue de ses propres yeux. Faisons donc là-dessus cette réflexion, et disons : Si aucune des faveurs que Dieu promet aux observateurs de sa loi, ne regarde plus ce peuple, et si au contraire nous voyons tous les châtimens dont ils étoient menacés, exécutés contr'eux; peut-on douter que ce ne soit parce qu'ils n'observent plus la loi de Dieu, puisqu'ils ne reçoivent plus aucune des faveurs qui étoient promises à ceux qui l'observoient; et qu'au contraire nous leur voyons souffrir le bannissement, les craintes et les mépris dont étoient menacés les infracteurs? Il est donc certain qu'ils ne l'observent plus, puisqu'ils ne reconnoissent ni n'obéissent point à ce Seigneur, à qui Dieu avoit commandé par Moïse qu'ils obéissent lorsqu'il viendroit au monde, ou bien qu'il prendroit sur soi-même de venger le crime de ceux qui lui seroient rebelles. Que peut on répondre à ceci, et de quelle excuse se pourront couvrir devant ce Juge très-équitable, ceux qui lisant d'un côté les promesses et de l'autre les menaces, et se voyant tellement con-

vaincus par l'un et par l'autre, auront néanmoins persisté dans leur obstination? Lorsque je me trouve saisi d'étonnement d'une si grande erreur, je ne trouve point d'autre moyen d'en sortir, qu'en considérant le malheureux et déplorable état où est réduite une âme que Dieu a abandonnée. Nous en voyons l'exemple en la personne de Pharaon, qui bien que convaincu des miracles, ou frappé des châtimens que Dieu lui envoyoit, ne laissoit pas de demeurer dans son obstination; et tels sans doute sont ceux qui, voyant tout ce que nous venons de dire, ne laissent pas de persister dans leur incrédulité.

§ 3.

Pour confirmer les vérités que je viens de mettre en avant, je veux rapporter une histoire, laquelle seule étant considérée avec attention, suffira sans doute pour ouvrir les yeux à ceux qui sont encore aujourd'hui dans l'aveuglement. Lorsqu'Holopherne, capitaine général des armées de Nabuchodonosor, mit le siége devant la ville de Béthulie, (où cette fameuse et illustre Judith (*c.* 5) faisoit sa demeure), étonné et indigné de ce que cette seule place se préparoit à lui faire résistance, bien que toutes les autres eussent envoyé au devant de lui, et lui eussent témoigné beaucoup de joie de sa venue, par la crainte qui les avoit tous saisis; il fit venir devant lui les princes des enfans d'Amon et de Moab, qui étoient voisins de ceux de Béthulie, afin qu'ils lui fissent savoir la qualité et les conditions de ce peuple, aussi-bien que les forces

qui leur inspiroient tant de confiance, puisqu'il n'y avoit eu qu'eux seulement qui ne l'avoient pas voulu recevoir. Achior qui étoit le premier des enfans d'Amon, ayant eu permission de répondre, après avoir protesté qu'il ne diroit rien qui ne fût véritable, raconta fidèlement l'histoire et l'origine du peuple juif. Il raconta aussi toutes les merveilles que Dieu avoit faites en leur faveur, soit par les plaies des Egyptiens, soit par l'ouverture des mers, pour leur donner passage à pied sec, en submergeant toute l'armée de Pharaon qui les poursuivoit. Il raconta encore comme durant l'espace de quarante ans Dieu les avoit nourris dans le désert avec des vivres et des provisions descendus du ciel ; il fit savoir que par la faveur de leur dieu, sans arc, sans flèches et sans armes, ils avoient conquis le pays des Cananéens, parce que leur dieu combattoit pour eux. Il dit bien davantage, que pendant qu'ils demeuroient dans l'obéissance et dans le service de leur dieu, ils jouissoient en abondance de toutes sortes de biens et de prospérités; mais qu'aussitôt qu'ils s'en séparoient, pour adorer d'autres dieux, ils étoient la proie de tous les peuples voisins, qui les opprimoient et les réduisoient en servitude. Et si dans ce malheureux état ils venoient à se reconnoître et à faire pénitence, leur dieu les délivroit aussitôt et les remettoit en leur patrie, comme il leur étoit arrivé peu de jours auparavant. Car ayant été menés captifs à cause de leurs péchés en des terres étrangères, s'étant retournés vers leur dieu, ils furent aussitôt délivrés de servitude, et remis dans la possession

de leur pays. Je serois donc d'avis, Seigneur, dit Achior à Holopherne, que vous tâchassiez de savoir si ce peuple a offensé son dieu; parce que si cela est, la victoire est entre nos mains; mais si cela n'est pas aussi, soyez certain que leur dieu les défendra, et que nous serons l'opprobre et la risée des nations; l'expérience fit voir, non-seulement en ceci, combien le discours d'Achior étoit véritable, mais encore tous ceux qui ont lu les Ecritures, en connoissent la vérité par mille exemples.

Aussi voit-on qu'au temps de David et de Salomon, lorsque ce peuple ne reconnoissoit point d'autre Dieu que le vrai Dieu, il lui arriva tant de prospérités, et il se multiplia de telle sorte, que l'Ecriture le compare au sable de la mer; il jouissoit d'ailleurs d'une si profonde paix, que chacun vivoit en assurance à l'ombre, comme on dit, de sa treille et de son figuier. Ils jouirent de la même paix sous les règnes d'Assa, de Josaphat et d'Ezéchias, pour le dernier desquels Dieu combattit miraculeusement contre le roi des Assyriens (3 *Reg.* 4); ayant envoyé un ange qui, dans une seule nuit tua cent quatre-vingt cinq mille de ses soldats, comme nous avons dit ci-devant; et ce qu'il y a de plus remarquable, est que ce même roi d'Assyrie fut tué peu de temps après, par la main de ses propres enfans (4 *Reg.* 19). Tandis que ce peuple demeuroit fidèlement attaché au culte et au service de Dieu, il étoit accompagné de toutes ces prospérités et de plusieurs autres encore. Mais dès qu'il s'en séparoit, il étoit aussitôt livré par le bras de la justice di-

vine entre les mains de ses ennemis ; entre lesquels il y en eut qui usèrent envers lui d'une si étrange cruauté, qu'ils écrasèrent contre les murailles jusqu'aux petits enfans qui étoient à la mamelle, et qu'ils ouvrirent avec leurs épées le ventre des femmes enceintes. Pour confirmer ma proposition, laissant à part plusieurs autres exemples, je rapporterai seulement celui de Joas, roi de Judée. Ce prince s'étant laissé surprendre par les flatteries des grands de son royaume, leur permit d'adorer les idoles et de leur offrir des sacrifices (2 *Paral.* 24) ; et pour ce péché, à peine l'année étoit-elle finie, que Dieu livra son peuple à l'armée des Syriens qui envoyèrent jusqu'à Damas une infinité de dépouilles qu'ils prirent sur les Juifs. L'Ecriture remarque qu'encore que les Syriens fussent en très-petit nombre, Dieu leur livra néanmoins un nombre infini de ce peuple ; qu'ils firent de grands outrages et de grands affrons à Joas, et qu'ainsi ils s'en retournèrent en leur pays, le laissant dans de grandes misères, et dans des maladies pressantes. Mais pour comble de malheur, ses propres serviteurs s'élevèrent contre lui, et à coups de poignards le tuèrent dans son lit ; son corps fut à la vérité enseveli à Jérusalem, mais non pas dans les sépultures des rois, Dieu ayant voulu étendre jusque là sa juste vengeance. Par ces exemples et par d'autres semblables, nous pouvons connoître combien Dieu étoit favorable à ce peuple lorsqu'il lui étoit fidèle, comme au contraire combien il étoit sévère et rigoureux à le châtier lorsqu'il se séparoit de lui, et qu'il s'adonnoit au culte des idoles. De là nous devons

même inférer que comme naturellement l'ombre suit le corps, de même la prospérité suivoit et accompagnoit ce peuple étant fidèle, et l'adversité l'accompagnoit étant infidèle. Tellement que par la prospérité nous pouvons juger de la bonne conduite du peuple, et par l'adversité de la mauvaise. Voyant donc, comme nous faisons, les adversités qu'il endure, son bannissement depuis tant d'années, les mauvais traitemens que lui font souffrir les infidèles dans les terres desquels il fait sa demeure, les tributs énormes qu'ils lui imposent, et ce qui est bien plus considérable encore, voyant ce très-opulent royaume de Judée, cette ancienne et célèbre république réduite au néant, et cette superbe cité avec son temple renversés par terre, qui sera si aveugle ou si passionné pour ne vouloir pas avouer que Dieu est irrité contr'eux? Or, quelle peut être la cause de cette colère, sinon les péchés? Et quel péché sinon celui de la mort et passion de notre Sauveur, qui est bien plus énorme que tous les autres péchés du monde, comme nous ferons bientôt voir? Car Dieu étant un juge très-juste, il égale les châtimens aux péchés ; puis donc que ce châtiment est le plus long et le plus rigoureux que ce peuple ait jamais souffert, il s'ensuit nécessairement, qu'il est donné pour la punition du plus grand péché qu'il ait jamais commis, puisqu'il n'y en a point d'autre qui puisse avoir de proportion à la peine qu'il endure.

§ 4.

Bien que ce que je viens de dire soit une très-puissante preuve de la vérité, j'en veux néanmoins ajouter une autre, qui ne sera pas moins forte ni moins pressante. Comme il est très-vrai que Dieu prend un soin particulier de ceux qui observent sa loi, il ne faut pas douter qu'il n'en prenne encore davantage de ceux qui pour être attachés fidèlement à ce devoir, souffrent des injures, des persécutions ou des bannissemens. Car comme c'est une plus grande preuve de la perfection de la vertu, lorsque l'homme fait paroître plus de fidélité pour Dieu, Dieu aussi de son côté lui en rend davantage, usant d'une plus particulière miséricorde et d'une providence plus exacte envers ceux qu'il voit affligés à son occasion. Nous avons un bel exemple de cette vérité dans Daniel (*c.* 6), qui fut précipité dans la fosse aux lions, pour avoir voulu détruire les idoles de Babylone ; mais il en fut aussi miraculeusement délivré par le secours que Dieu lui donna. Nous en avons un autre exemple dans les trois jeunes hommes, qui furent jetés dans la fournaise pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor, (*Dan.* 1), Dieu leur ayant envoyé un ange pour leur tenir compagnie, avec lequel ils chantoient au milieu des flammes, les louanges du Seigneur. L'exemple de sainte Susanne n'est pas moins remarquable, laquelle pour ne commettre point le péché auquel elle étoit sollicitée, exposa sa vie et son honneur à un péril extrême (*Dan.* 13) ; mais elle fut aussi miraculeusement dé-

fendue par le Seigneur, pour le respect duquel elle souffroit. Tellement qu'il nous est bien évident par tous ces exemples, que jamais ce Seigneur très fidèle n'est si présent à ses serviteurs que lorsqu'il les voit souffrir pour l'amour de lui. Alors il y a une admirable concurrence entre Dieu et ses serviteurs; en ceux-ci à témoigner leur fidélité dans la tribulation, et en Dieu bien davantage à leur être fidèle en ce temps-là; car comment pourroient consentir ces royales et très-nobles entrailles de miséricorde, qu'un homme naturellement enclin à l'amour de ses biens, de sa vie et de ses plaisirs, méprisât tout cela, c'est-à-dire qu'il surmontât toutes les forces de la nature, plutôt que d'offenser son Créateur, et que le Créateur voyant tant de fidélité, ne donnât pas un secours extraordinaire à celui qui souffriroit ainsi pour son amour?

Ceci étant une vérité incontestable, et ce Seigneur très-fidèle voyant les oppressions, les vexations et les persécutions que son peuple souffre dans toutes les parties du monde, pour être attaché à l'observation de sa loi; si l'obéissance qu'il lui rend lui étoit agréable, comment seroit-il possible que depuis tant d'années cette bonté infinie se pût contenir, qu'elle n'envoyât quelque secours, quelque soulagement ou quelque faveur, à ceux qui seroient ainsi persécutés pour son service? Comment seroit-il possible que des hommes fussent fidèles à Dieu, en gardant ses commandemens, et que Dieu ne le fût pas en leur envoyant des consolations dans leurs peines? Cela s'accorderoit mal avec ce passage de l'Ecclésiastique, où il est dit (*c.* 23):

L'homme sage croira à la loi de Dieu, et cette loi lui sera fidèle. Comme s'il avoit voulu dire, si l'homme sage est fidèle en faisant ce que la loi commande, la loi lui sera fidèle aussi par l'accomplissement des choses qu'elle lui promet. Que peut-on répondre à cette raison?

J'ajouterai encore à tout ceci une autre chose fort remarquable, qui est, de prendre garde au temps que ce peuple commença à souffrir des peines et des calamités. Il est constant que ce fut, ainsi que nous avons fait voir, immédiatement après la passion et la mort de notre Sauveur. S'il eût été tel que pensoient les pharisiens et les pontifes, non-seulement ils n'eussent pas mérité d'être châtiés pour cela, au contraire ils eussent été dignes de récompense; parce que Dieu avoit commandé dans la loi (*Deut.* 13), « que s'il s'é-» levoit parmi le peuple quelque prophète qui voulût » porter les hommes à adorer des dieux étrangers, il » fût aussitôt mis à mort, lors même que ses prophé-» ties seroient véritables. » Or, les pontifes et les pharisiens mirent à mort, non-seulement un homme qui se disoit prophète, mais un homme qui, à les entendre, se faisoit Dieu; c'étoit aussi pour cette raison qu'ils demandoient sa mort, disant : Nous avons une loi parmi nous, par laquelle il faut que cet homme meure, parce qu'il s'est fait fils de Dieu. Je dis donc, que si cette accusation eût été véritable, ils ne pouvoient offrir à Dieu un sacrifice plus agréable que cette punition, puisqu'il ne peut y avoir un plus grand blasphème, que lorsqu'un homme usurpe la divinité in-

communicable de son Dieu ; ce que même Lucifer, le prince de tous les damnés, n'osa jamais entreprendre de faire. Cette action n'eût donc pas mérité de châtiment, au contraire elle eût été digne d'une très-grande récompense ; car qu'est-ce que Phinées fit de comparable, lorsque poussé d'un zèle divin, il poignarda un des enfans d'Israël, pour avoir vu qu'il commettoit un péché avec une femme madianite (*Num.* 25) ? Or, cet homme impudique, poussé seulement par une passion brutale, avoit commis ce péché; au lieu que Jésus-Christ, (au moins suivant eux), avec dessein et d'une volonté determinée, s'étoit élevé et égalé à la divinité, en se disant Fils de Dieu. Si donc ce zèle de Phinées fut si agréable à Dieu, que pour ce seul service il lui concéda la perpétuité du sacerdoce, et ce qui est bien davantage, il pardonna au peuple qui l'avoit publiquement offensé par l'adoration qu'il avoit rendue à l'idole Phégor; de combien eût été plus digne de récompense ce peuple, pour s'être vengé de celui qui s'étoit fait Dieu, s'il ne l'eût pas été? Il est certain que ce zèle, (comme ils disent), méritoit que quand même ils eussent commis plusieurs péchés, ils leur fussent tous pardonnés pour un si grand service, et que Dieu les honorât par-dessus cela de nouvelles faveurs ; et toutefois nous voyons que le contraire est arrivé, puisque dès le jour même qu'ils commirent ce péché, il leur survint persécutions sur persécutions, peines sur peines, morts sur morts, rapines, incendies, oppressions, injures, jusqu'à ce que leurs affaires allant toujours de mal en pis, ils vinrent enfin

enfin à perdre leur royaume et leur république, laquelle étoit si grande au temps du premier Hérode, qu'après sa mort elle fut partagée en quatre principautés ou royaumes. Tellement que ceux qui étoient alors seigneurs de tant de villes et de tant de provinces, ne possèdent pas maintenant un seul village dans tout le monde; et que cette nation, qui, comme dit Moïse, étoit la plus illustre et la plus célèbre de l'univers, à cause de la connoissance qu'elle avoit de Dieu et de la loi qu'il lui avoit donnée, se trouve aujourd'hui en quelque lieu qu'elle soit, la plus assujétie et la plus méprisée. Est-il possible que leurs yeux soient si aveugles, et eux si malheureux, qu'ils ne voient point ceci? Ne rechercheront-ils point la cause d'un si grand et si prodigieux changement? Ne s'apercevront-ils point du long-temps qu'il y a que Dieu les a mis en oubli? Comment peut-on accorder avec cela cette promesse si solennelle que Dieu leur avoit faite par Isaïe (*c.* 49) : *Quelle mère y a-t-il qui mette en oubli l'enfant sorti de son sein, et qui n'ait pour lui des entrailles de mère? Mais quand il y auroit des mères capables de cet oubli, pour moi, dit Dieu, je ne vous oublierai jamais, parce que je vous ai écrits sur mes mains.* N'est-ce pas là une parole digne de Dieu? N'est-elle pas aussi véritable que la vérité même? Qu'est-ce donc qu'est devenue cette vérité? Où est l'accomplissement de cette parole? Où est ce souvenir de Dieu si hautement représenté par l'exemple de la plus tendre de toutes les amitiés, qui est l'amitié d'une mère pour son petit enfant? Que dirons-nous

encore du souvenir de ce même Seigneur, qui a dit en des termes qui n'ont pas moins de tendresse (*Hier. c.* 31) : *Si Ephraïm est mon fils que j'honore, si c'est un jeune enfant tendre et délicat, je me souviendrai toujours de lui, depuis que j'en ai parlé; et en me rendant miséricordieux, je lui ferai miséricorde.* Qu'est devenue cette mémoire? qu'est devenue cette miséricorde? qu'est devenu cet amour de Dieu, tel que d'un père pour un enfant et pour l'aîné de ses enfans, comme dit Osée, et un enfant très-chéri? Disons davantage, où est cette providence paternelle, qui disoit (*Zach.* 2) : *Celui qui vous touche, touche à la prunelle de mes yeux;* ô aveugles, ô malheureux, et malheureusement trompés par le prince des ténèbres ! O misérables qui êtes compris sous cette malédiction, qui dit (*Psal.* 63) : *Que leurs yeux soient obscurcis, afin qu'ils ne voient point;* et sous cette autre qui dit (*Deut.* 28) : *Dieu vous châtiera de la peine d'aveuglement et de folie, et vous deviendrez si aveugles, qu'en plein midi vous marcherez à tâtons contre les murailles; tellement qu'il ne vous restera, ni lumière, ni jugement pour vous remettre dans le chemin que vous devez suivre.* Qui ne reconnoît point l'accomplissement de cette prophétie? Quelle lumière de midi est aussi claire que celle de cette vérité témoignée si souvent par la parole de Dieu? et néanmoins, quoiqu'ils soient environnés d'une lumière si éclatante, ils n'en aperçoivent pas la splendeur.

Cette considération est si puissante pour la confirmation de notre foi, que quand même toutes les au-

tres dont nous avons fait mention nous manqueroient, elle suffiroit toute seule pour convaincre tous les esprits qui ne seroient pas prévenus et obstinés. Je veux même faire voir ceci plus clairement par un exemple arrivé depuis fort peu de jours. Un ambassadeur de ce royaume de Portugal étant au concile de Trente, et se retirant de là par Venise, fit rencontre d'un jeune homme juif de nation, mais converti à notre foi; il le suivit en ce pays de Portugal, et comme je m'enquis de lui des raisons qui l'avoient principalement porté à se convertir, il me dit que la principale avoit été ce nombre infini de misères et de calamités, dont sa nation avoit été affligée depuis la mort de notre Sauveur. Car, me dit-il, j'ai considéré que ce Seigneur qui avoit été crucifié étoit le Fils de Dieu, ou ne l'étoit pas. S'il étoit Fils de Dieu, il falloit croire en lui, et l'adorer; mais s'il ne l'étoit pas, et néanmoins qu'il se dît être Fils de Dieu, non-seulement ceux qui le mirent à mort, ne commirent pas de péché, mais au contraire ils rendirent à Dieu l'un des plus grands services qui lui pouvoient être jamais rendus, en faisant mourir celui qui avoit la témérité de dérober à Dieu sa gloire et sa divinité. D'où viennent donc tant de sortes de vexations et de calamités qui commencèrent incontinent après cette mort, qui ont continué depuis tant de générations, et qui continuent encore aujourd'hui? mais surtout, d'où vient que nous avons vu peu de jours après cette république si célèbre et si ancienne ruinée et anéantie, sans qu'elle ait jamais pu se relever depuis? Il n'y avoit néanmoins déjà plus de péché

d'idolâtrie. Quel autre péché pouvoit donc attirer sur nous un si long et si épouvantable châtiment, si ce n'étoit la mort de Jésus-Christ? Cette seule considération se trouva capable d'ouvrir les yeux de cet aveugle pour voir la lumière, et pour sortir de l'aveuglement dans lequel il avoit vécu. Qu'auroit-il fait, si avec cela il avoit accumulé l'effet de toutes les prophéties que nous avons rapportées?

§ 5.

Pour comble de toutes mes raisons, j'en veux ajouter encore une qui sera la dernière, et à laquelle il sera bien plus difficile de répondre qu'à toutes les autres. Pour la mieux faire comprendre, il sera bien à propos de faire comparaison du temps que dura l'exil de Babylone, à celui qui dure maintenant, et des péchés qui causèrent l'un et l'autre. Il est premièrement très-constant par le témoignage de toutes les Ecritures, que le principal péché pour lequel ce premier bannissement arriva, fut celui de l'idolâtrie, à laquelle ce peuple étoit tellement adonné, que Jérémie (*c.* 1) le compare à l'ardeur de l'âne sauvage (qui est un animal infiniment lascif) lorsqu'il court après la femelle au temps qu'il est en amour; les chasseurs en ce temps là ont accoutumé de lui tendre des toiles dans lesquelles il ne manque point de donner, tant il court aveuglément et étourdiment, poussé par la fureur de son appétit. Le péché d'idolâtrie étoit donc si ordinaire et si commun parmi ce peuple, que, comme dit le même prophète, il n'y avoit point de carrefour,

point de montagne, ni d'arbre ombrageux, sous lequel ils n'eussent bâti des autels, pour sacrifier aux idoles. Il ajoute bien davantage, pour nous faire voir l'extrême malice de ce peuple, lorsqu'il dit: Que Dieu ayant abandonné et chassé dix tribus d'Israël pour ce péché, celle de Juda ne devint pas plus sage par l'exemple des autres; mais au contraire elle persévéra toujours obstinément dans sa méchanceté.

Le second péché, qui étoit comme la suite de celui-ci, et que je ne saurois raconter sans horreur, est qu'ils tuoient leurs propres enfans, et leurs propres filles, et les sacrifioient à l'honneur de ces idoles abominables. Qu'est-ce qui se pouvoit faire de plus inhumain, de plus cruel, de plus abominable, et de plus contraire à toutes les lois de la nature, les bêtes mêmes les plus farouches ne faisant pas de difficulté de donner leurs vies pour la défense de leurs petits?

Là où ces deux péchés si grands et si énormes régnoient, quels autres péchés est-ce qui pouvoient y manquer? Osée en fait le dénombrement par ces paroles (*c.* 4): *Ecoutez la parole de Dieu, enfans d'Israël, parce que Dieu veut entrer en jugement avec les habitans de la terre; car il n'y a plus ni vérité, ni miséricorde, ni connoissance de Dieu en elle; au contraire, il n'y a que malédictions, mensonges, homicides, brigandages et adultères, qui se multiplient comme un déluge sur la terre; un sang tombe sur l'autre sang, c'est-à-dire morts sur morts, et blessures sur blessures.* Voilà ce que dit Osée. Mais Amos (*c.* 9) ajoute que le péché d'avarice étoit sur la tête

de tous, que tous y étoient engagés et adonnés depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; et que depuis le prophète jusqu'au prêtre, tous cherchoient à tromper. En ce temps-là les gens de bien étoient en si petit nombre, que Dieu dit par Jérémie (*c.* 5) : *Parcourez toutes les rues de Jérusalem, et si vous y trouvez un seul homme qui soit fidèle, je ferai miséricorde à tous;* le même prophète (*c.* 9) ne conseille-t-il pas, que le frère ne se fie point à son frère, ni le parent à son parent; parce que tous étoient infidèles, et qu'ils ne cherchoient qu'à se tromper les uns les autres? Le saint prophète affligé dans son âme de voir tant de maux, ne cessoit d'en soupirer, et de dire : *Qui est-ce qui voudra me transporter hors d'ici, dans quelque lieu désert et solitaire, pour fuir la compagnie de mon peuple; car ils sont tous adultères, et ce n'est qu'une troupe de méchans.* Le Seigneur les accuse des mêmes choses dans Ezéchiel (*cap.* 5), disant : « Qu'ils » étoient parvenus à une si grande corruption de vie, » qu'il surpassoient en vices toutes les nations des » gentils qui étoient autour d'eux; » ce qu'il répète fort souvent au même lieu. Mais pour abréger, je m'en vais faire ici un sommaire des péchés de ce malheureux peuple, que Dieu même envoya lui reprocher par le même prophète. Voici ses paroles (*c.* 28): « O Fils de l'homme, ne jugerez-vous point cette cité » teinte du sang de tant de morts, et ne déclarerez-» vous point ses méchancetés? O ville profanée par » le sang que tu as répandu, et par les idoles que tu » as adorées; les princes d'Israël n'ont usé de leur

» pouvoir que pour opprimer les pauvres. Les enfans » ont outragé et méprisé leurs pères, les étrangers » qui étoient chez toi ont été calomniés ; les orphelins » et les veuves affligés. Tu as méprisé mon sanctuai- » re, et profané les jours de mon sabbat. On a trouvé » chez toi des hommes qui diffamoient l'honneur des » autres, et qui répandoient le sang. Tu sacrifiois dans » les montagnes aux idoles, et tu mangeois les chairs » que tu leur avois sacrifiées ; les enfans ont couché » avec les femmes de leurs pères, et les beau-pères avec » les femmes de leurs enfans, les frères avec leurs » sœurs et filles de leurs pères, et chacun tâchoit de » commettre adultère avec la femme de son prochain; » les juges par des dons et des présens, ont perverti » la justice, les riches par des usures et par des vexa » tions, ont volé le bien des pauvres ; et pour avoir » le bien d'autrui, ils ont ourdi des tromperies et des » calomnies, afin de le posséder. » Toutes ces paroles sont d'un prophète ; et quelles sortes de méchancetés se peut-on imaginer qui ne soient pas comprises dans ce dénombrement ? A quel plus haut degré de malice pouvoit monter la corruption de la vie humaine ? Mais elle va encore plus avant, et Dieu jure par le même prophète (*c.* 16) : Que *ni à Sodome, ni dans toutes les autres terres voisines, il n'a pas été commis tant de méchancetés, qu'il en a été commis parmi son peuple.* Ce que le même Seigneur dit dans Jérémie, est entièrement conforme à ceci : *Les méchancetés de mon peuple ont été plus grandes que n'ont été celles de Sodome, laquelle fut renversée en un moment.*

Car le même péché abominable pour lequel Sodome fut abîmée et brûlée, étoit très-fréquent parmi le peuple juif. Aussi le roi Assa fut infiniment loué d'avoir chassé cette abomination de son royaume (1), et beaucoup plus encore le saint roi Josias, qui régna peu de temps avant la captivité de Babylone. Car au commencement de son règne ayant trouvé ce vice abominable si commun entre ses mauvais sujets, que même ils avoient bâti des lieux publics auprès du temple pour y tenir de ces efféminés, le saint roi les fit tous détruire, et purgea la cité d'une si grande abomination.

§ 6.

Il est bien évident par tout ce que nous venons de dire, qu'en ce temps-là les péchés étoient parvenus à leur comble, et qu'il n'étoit pas raisonnable que la justice divine différât davantage le châtiment qu'ils méritoient, vu même que sa bonté avoit tant de fois averti et menacé les hommes par la bouche de ses prophètes, les exhortant à faire pénitence, sans que pour cela ils eussent voulu se corriger. Ce fut donc pour ce sujet qu'il envoya sur eux la verge de ses punitions, qui fut le roi de Babylone, Nabuchodonosor, lequel détruisit le royaume, et emmena le peuple captif à Babylone. Cette captivité dura l'espace de soixante-dix ans, après lesquels ils furent renvoyés en leur pays; durant ce temps même de bannissement, il y eut divers prophètes qui les avertirent et les rappe-

(1) 3 Reg. 15. 4 Reg. 23.

lèrent à leur devoir, comme furent Ezéchiel, Daniel, et les trois saints adolescens que Nabuchodonosor fit jeter dans la fournaise.

Cette captivité n'ayant duré que soixante-dix ans, quoique les péchés qui avoient causé ce châtiment fussent si grands et si énormes, et celle que ce peuple endure maintenant ayant continué depuis plus de seize cents ans, nous devons nécessairement avouer, reconnoissant l'égalité et la rectitude de la justice de Dieu, que la cause de ce bannissement doit être d'autant plus grande, que ce châtiment est plus grand que l'autre. Quels seront donc les péchés qui l'auront causé? Il est évident que ce n'est pas l'idolâtrie, qui étoit le plus grand péché de ce temps-là, parce que depuis cette captivité ils en furent tellement exempts, qu'au temps de l'empereur Caïus ils ne voulurent jamais admettre sa statue dans leur temple, ni même souffrir que celle de l'empereur Tibère fût érigée dans les places publiques de la cité; et demeurèrent si fermes dans cette résolution, que même ils se présentèrent tous à la mort plutôt que d'y consentir, comme nous avons dit auparavant? Quel autre péché est-ce donc qu'ils commettent à présent? Sacrifient-ils leurs enfans comme autrefois à l'honneur de leurs dieux? beaucoup moins. Violent-ils les lois de Dieu, et leurs cérémonies? Tant s'en faut, qu'au contraire ils pensent être si fidèles à Dieu, que pour se maintenir tels, ils aiment mieux errer vagabonds et persécutés par tout le monde. Mais n'est-ce point qu'ils négligent d'invoquer Dieu, et de lui demander secours? Bien

loin de cela, puisqu'ils passent plusieurs heures chaque jour dans leurs synagogues en oraison; et pour cela ils n'en sont pas écoutés. Que dirons-nous de ceci? Il faut nécessairement qu'il y ait une de ces deux choses, ou quelque tache, comme je viens de dire, en la justice de Dieu, en sa bonté, en sa vérité, et en sa fidélité, puisqu'il n'use point de miséricorde à l'égard d'un peuple si longuement et si cruellement persécuté pour lui (ce qui seroit un grand blasphème à penser seulement), ou confesser que n'y ayant en tout ceci aucun de ces grands et anciens péchés, il faut qu'il y en ait quelqu'autre d'autant plus grand, que ce châtiment est plus grand que tous les autres. Or, quel peut-il être, sinon celui qui fut commis en la mort très-injuste du Fils de Dieu? Parce qu'en ce péché ont concouru toutes les méchancetés et toutes les abominations que l'esprit humain est capable de concevoir, et toutes dans un souverain degré de malice. Car il y eut premièrement le péché d'incrédulité, n'ayant pas voulu croire en un Seigneur, en faveur duquel tant de prophéties et tant de miracles avoient rendu des témoignages incontestables. Ce fut le plus grand de tous les sacriléges qui pouvoient être commis, parce que ce ne fut pas une profanation des vases sacrés, ou du temple matériel de Dieu, mais de ce temple vivant de l'humanité sacrée, formé par la vertu du Saint-Esprit, où la divinité faisoit réellement et véritablement sa demeure, unie en une personne avec l'humanité, et qui fut cruellement violé et ensanglanté par ces mains sacriléges. Ce fut aussi un hor-

rible parricide, puisqu'ils ôtèrent la vie à ce père commun et créateur de toutes les choses, par lequel nous avons la vie, l'être, et le mouvement. Ce fut encore la plus haute de toutes les ingratitudes, puisqu'ils refusèrent le plus grand de tous les bienfaits de Dieu, qui étoit la venue et la visite de son Fils envoyé pour leur salut (*Act.* 17). Il y eut désobéissance et rébellion contre les ordres et les commandemens de Dieu, qui avoit ordonné par Moïse, que lorsque le Sauveur viendroit au monde, on eût à lui rendre obéissance, sous peine d'encourir la rigueur de sa vengeance, qu'il exerceroit avec sévérité contre tous les désobéissans. Le péché de malice y est encore joint, puisque de leur plein gré ils voulurent demeurer dans l'aveuglement, vu qu'ils confessèrent et avouèrent les miracles que faisoit le Sauveur, ayant dit entr'eux (1) : Qu'est-ce que nous faisons, car cet homme fait plusieurs signes? et lorsqu'ils donnèrent de l'argent aux gardes du sépulcre, afin qu'ils désavouassent le miracle de sa résurrection. Ce fut encore le plus grand opprobre, et le plus grand mépris de la majesté divine qui se pouvoit jamais imaginer, puisqu'ils ajoutèrent à la mort de l'innocent, tant de sortes d'infamies, des moqueries, des soufflets, des coups de pied, des coups de fouets, des épines, des robes pour le rendre ridicule, la compagnie des larrons, mais surtout la concurrence avec Barrabas. Enfin si tous les péchés de haine, d'envie, de cruauté, d'inhumanité, qu'il y a jamais eu au monde, non-seulement contre les hommes, mais aussi

(1) Joan. 11. Matth. 28.

contre Dieu même, se pouvoient mettre ensemble, ils n'égaleroient pas la malice qu'il y eut de mettre les mains sanglantes sur le vrai Fils de Dieu, le Maître et le Seigneur de toutes les choses créées. Quel autre péché pouvoit donc être digne d'un tel châtiment, et d'un bannissement universel de tant d'années, sinon celui-ci; puisque tous les autres précédens, quoique très-énormes, avoient été effacés par septante ans de captivité? Que me répondra-t-on à cette question?

Si l'on me répond que les justes sont bien souvent aussi maltraités et affligés en cette vie, je l'avouerai; mais leurs peines et leurs travaux finissent bientôt, et les faveurs succèdent. Nous en voyons les exemples en ce qui arriva à Job, à Tobie, à Joseph, à David, et à plusieurs autres; ce qui ne se trouve pas en ce bannissement. Si l'on nous dit aussi que Dieu a bien permis que nos martyrs endurassent mille sortes de tourmens et de bannissemens, et que ce n'est pas étonnant si les Juifs endurent la même chose; nous leur répondrons que les martyrs recevoient de grandes faveurs de Dieu au milieu de leurs tourmens; souvent il adoucissoit la fureur des bêtes les plus farouches, il éteignoit les flammes qui les devoient brûler, il les visitoit en prison par ses anges, il pansoit et guérissoit leurs plaies, et faisoit plusieurs miracles par leurs mains; et ce qu'il y a de remarquable en ceci, est que cette persécution n'a guère duré plus de deux cents ans, après laquelle nos martyrs persévérant dans leur fidélité avec constance, sont demeurés victorieux de toute la puissance du monde et de l'enfer;

apportant au monde le plus grand de tous les biens, qui a été le renversement de tous les temples, et de tous les autels des idoles; le bannissement hors du monde, du blasphème et de l'idolâtrie, en y établissant la connoissance du vrai Dieu, le maître et l'auteur de toutes les choses créées. Au lieu qu'il y a plus de seize cents ans que les Juifs souffrent cet exil, sans consolation, sans miracles, sans prophéties, sans république, sans aucun lieu certain pour sacrifier, et sans aucunes faveurs manifestes du ciel. Quel rapport y a-t-il donc entre la calamité des Juifs et celle de nos martyrs?

S'ils me disent que Dieu permet qu'ils soient ainsi maltraités par les autres nations, à cause du péché qu'ils commettent à présent, en ne gardant pas exactement la loi, et leurs cérémonies, je leur répondrai qu'avant la captivité de Babylone les péchés qu'ils commettoient étoient plus grands sans comparaison, ainsi que nous avons fait voir. Comment donc sera-t-il possible que ce juge très-équitable puisse punir des péchés beaucoup moindres, par des châtimens sans comparaison plus grands? Qu'ils me disent enfin quel est ce péché qui a mérité une si grande punition. Qu'ils répondent à mes questions. Qu'ils me donnent quelque satisfaction sur les raisons que je leur propose. Qu'ils me fassent voir enfin quel est ce péché.

Il y en a parmi eux qui, se voyant convaincus par ces raisons et par la grandeur des misères qu'ils endurent, s'avisent de dire, que le péché qu'ils commirent en sortant de la captivité d'Egypte, par l'adora-

tion du veau d'or (*Exod.* 32), leur cause ce long bannissement. Mais que le Sage a dit bien à propos, (*Pr.* 18), que *celui qui veut rompre avec son ami, cherche des occasions de le faire !* Car quelle raison plus éloignée de toute sorte d'apparence que celle-ci? Moïse à cause de ce péché reprit très-aigrement le peuple, et l'Ecriture dit que Dieu l'en châtia aussitôt. Que si l'on me dit encore, qu'il les menaça qu'au jour de la vengeance il les puniroit de cette faute, il faut remarquer que le jour de vengeance dans l'Ecriture ne s'entend que du jour du jugement universel, où seront punis de cette faute ceux qui n'en auront pas fait pénitence. Et en effet, n'est-ce pas une pure moquerie, de dire qu'ils souffrent maintenant la peine de ce péché? Combien de fois est-ce que la tribu de Juda adora, non-seulement les veaux, mais les démons mêmes, capitaux ennemis de Dieu, qui étoient dans les idoles! Non contens de les adorer, ne leur sacrifioient-ils pas leurs enfans et leurs filles, qu'ils faisoient passer par le feu? Pourquoi souffriroient-ils donc à présent la peine de ce péché, en ayant depuis commis de semblables et de beaucoup plus grands, ayant ajouté à l'idolâtrie la cruelle mort de leurs enfans. Toutes ces raisons nous font bien clairement voir que ceux qui tiennent ces discours ne se prennent à ces petites branches, et ne s'attachent à ces foibles raisons, que pour avoir quelque chose à dire contre ceux qui les veulent convaincre par des preuves si claires. Mais ils se trouveront en un triste et malheureux état au jour qu'ils auront à rendre leur compte, s'étant

laissés tromper sur de si foibles et si légers argumens. Qu'ils feuillettent donc tant qu'ils voudront les Ecritures, qu'ils cherchent tant de tours et tant d'échappatoires qu'ils pourront afin de s'y cacher ; ils verront toujours plus clair que le jour, qu'ils ne pouvoient commettre de péché digne d'un tel bannissement, ni de toutes les calamités dont nous venons de faire le récit que celui-là seul que nous avons rapporté, qui est aussi plus grand que toutes les idolâtries du monde.

CHAPITRE XIX.

Du temps de la venue de notre Sauveur, qui devoit donner commencement à toutes les œuvres merveilleuses que nous avons ci-devant exposées.

Comme c'est une vérité qui ne reçoit point de contradiction, que la connoissance de Jésus-Christ est le fondement et le principe de notre salut ; la divine providençe ne s'est pas contentée de nous le faire connoître lorsqu'il viendroit au monde, par les signes et les prophéties dont nous avons fait mention. Elle a voulu encore nous montrer comme au doigt le temps de son avénement, afin que personne ne pût prétendre cause d'ignorance, ou se servir d'aucune excuse de ne l'avoir pas connu. Il faut donc bien remarquer, qu'encore que toutes les prophéties soient comme des phares qui nous conduisent à la connoissance

de Jésus-Christ, néanmoins les plus claires et celles qui reçoivent le moins de contradiction, et qui ne peuvent être voilées d'aucune sorte d'excuses, sont celles qui en prophétisant les choses qui doivent arriver, marquent encore le temps et les années où elles doivent arriver. De cette manière Dieu prophétisa au patriarche Abraham (*Gen.* 5) que ses descendans demeureroient quatre cents ans sous l'oppression des Egyptiens; mais qu'après ce temps-là il les en retireroit pour les faire jouir de beaucoup de prospérité; et par le prophète Isaïe (*c.* 7), il leur fit savoir qu'après soixante-cinq ans, le peuple des dix tribus d'Israël prendroit fin. Et en effet, en ce temps-là ce peuple fut détruit et mené captif en des terres étrangères par le roi des Assyriens (4 *Reg.* 17). Mais comme la connoissance de la venue de notre Sauveur étoit infiniment plus importante, il donna des signes beaucoup plus certains pour en connoître le temps. La première de ces prophéties, qui est fort connue et très ancienne, est celle du patriarche Jacob, lequel étant près de mourir et donnant sa bénédiction à son fils Judas, lui dit (*Gen.* 49) : « Que le sceptre et la » principauté demeureroit dans la tribu de Juda, jus» qu'à la venue de celui qui devoit être envoyé, le» quel devoit être l'espérance des gentils; c'est-à-dire » le Messie, selon l'interprétation chaldaïque. » Nous savons tous par Josèphe et par toutes les histoires, que ce sceptre et cette puissance finit au temps de la nativité de notre Sauveur, sous le règne d'Hérode, qui étoit iduméen; lequel ayant appris la naissance de ce nouveau

nouveau roi, et craignant qu'il ne lui fit perdre son royaume, fit faire le massacre des innocens, afin de l'envelopper dans cette boucherie (*Matt.* 2), comme nous avons déjà montré; sans que depuis ce temps là il y ait plus eu de roi, ni de la tribu de Juda ni de la lignée de David. Et en effet, l'empereur Vespasien fit tuer tous ceux qui se trouvèrent de cette lignée, pour ôter au peuple toutes les occasions de révolte et de soulèvement. Cela étant vrai, comme il n'y a point de doute, et la parole de Dieu qui est la vérité même infaillible; qui peut douter que le Sauveur ne soit déjà venu, puisque ce sceptre de David a pris fin, si ce n'est celui qui, par un horrible blasphème, osera nier la vérité de la parole de Dieu?

Le second signe de ce temps, est la prophétie d'Aggée. Ce prophète après avoir soigneusement écrit l'année, le mois et le jour où il prononçoit cette prophétie, dit ces paroles (*c.* 2) : *Lequel de vous qui êtes vivans, a vu ce temple en sa première gloire? Ne vous semble-t-il pas que ce n'est rien en comparaison de celui-là? Prenez donc courage, Zorobabel, et vous aussi, Jésus fils de Josedec, parce que dans peu de jours, dit Dieu, je ferai mouvoir le ciel, la terre et la mer; je ferai émouvoir aussi toutes les nations, et celui qui est désiré de toutes viendra, et je remplirai cette maison de gloire; et la gloire de cette dernière maison sera beaucoup plus grande que celle de la première.* Voilà les paroles de Dieu par la bouche de son prophète, dans lesquelles il nous marque la cause pour laquelle ce temple seroit plus glorieux que le pre-

mier. Ce n'étoit point pour les avantages de la beauté de l'édifice, n'y ayant point de comparaison de l'un à l'autre ; mais parce que le Sauveur du monde devant entrer dans ce temple, le rendroit bien plus superbe et plus éclatant par sa présence, qu'il ne l'avoit été par toutes les richesses de Salomon ; comme il rendit aussi le lieu de Bethléem bien plus illustre par sa nativité, que n'étoient tous les autres lieux du royaume de Judée. Nous devons de là conclure nécessairement que ce temple étant encore sur pied, le Sauveur y entra, puisque par sa présence il le devoit rendre plus glorieux que n'avoit été celui de Salomon. Et ce temple étant renversé et ruiné depuis tant d'années, il s'ensuit nécessairement que le Sauveur est déjà venu. Nous devons bien remarquer aussi que Dieu vouloit que la république des Juifs fût en son entier à l'avénement de notre Sauveur. Or ce qu'il y a de plus essentiel dans une parfaite république, est qu'il y ait un royaume et un sacerdoce, l'un pour gouverner le peuple, l'autre pour honorer et apaiser la colère de Dieu. C'est pour cette raison que la prophétie de Jacob a parlé du royaume, et celle d'Aggée du sacerdoce. Mais Jérémie les a assemblées toutes deux par ces paroles très-claires (*c.* 33), dans lesquelles Dieu prophétise la perpétuité, soit du nouveau règne de Jésus-Christ, soit aussi de son sacerdoce après son avénement; voici ses paroles : *Il ne manquera point d'homme de la lignée de David pour succéder à son trône, non plus que des prêtres et des lévites, pour offrir des sacrifices.* Aussitôt il ajoute :

Le Seigneur a dit ceci : S'il est possible que l'ordre et le concert que j'ai mis entre le jour et la nuit puisse manquer, afin qu'il n'y ait au monde ni jour ni nuit, il sera autant possible que l'accord et la promesse que j'ai faite à David mon serviteur, puisse manquer, pour empêcher que son fils ne soit pas successeur de son royaume, et les lévites et les prêtres mes ministres. Ceci est du prophète, et dans ces paroles nous voyons que Dieu promet la perpétuité du royaume de David et du sacerdoce, par la comparaison la plus forte qu'elle pouvoit être promise; car ce n'est pas moins que s'il avoit dit : Comme il est impossible que le jour et la nuit manquent au monde, il n'est pas moins impossible que mon peuple soit privé d'un roi de la lignée de David et du sacerdoce. Je voudrois bien que tous les docteurs des Hébreux me voulussent répondre à cette prophétie; car s'ils ne veulent pas admettre le règne de Jésus-Christ, Fils de David (qui règne et régnera éternellement sur le peuple chrétien), et le sacerdoce de la nouvelle loi (qui est selon l'ordre de la nouvelle loi, et qui a succédé au Lévitique), comment pourront-ils sauver cette promesse de Dieu si ferme et si assurée ; puisque si nous laissons ce nouveau règne et ce sacerdoce, nous ne voyons pas parmi eux depuis tant d'années, les moindres vestiges ni la moindre ombre de l'un ni de l'autre; vu même que le temple, hors duquel il ne se pouvoit offrir de sacrifice, est entièrement ruiné et désolé? Et après cette prophétie, quel esprit, pour aveugle et pour obstiné qu'il soit, ne demeurera point détrompé et convaincu?

J'ajoute à ceci cette prophétie très-claire et très-solennelle par laquelle Dieu promit la perpétuité du règne à la postérité de David dans des termes qui n'étoient pas moins fermes que les précédens. Après avoir au commencement du psaume 88 exalté la vérité des promesses et de la toute-puissance de Dieu, à laquelle rien n'est impossible, il promet aussitôt une chose qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût promettre et tenir; parce qu'après que tous les royaumes et toutes les monarchies du monde auroient fini, il promet un nouveau règne, une succession perpétuelle et une nouvelle monarchie qui durera jusqu'à la fin du monde, laquelle ne pourra être interrompue ni par les péchés, ni par les puissances, ni par toutes les forces humaines. Voici les paroles de ce psaume : *J'ai trouvé David mon serviteur, et je l'ai oint de mon huile sainte, ma main l'aidera et mon bras le fortifiera, mon ennemi ne prévaudra point contre lui, et l'enfant d'iniquité n'aura point le pouvoir de lui nuire.* Un peu plus bas: *Je l'élèverai*, dit-il, *comme mon fils aîné, plus haut que tous les rois de la terre. J'userai éternellement de ma miséricorde envers lui; et cette promesse que je lui fais, et mon testament, lui sera fidèle. Je ferai que ses enfans régneront dans les siècles, et que son trône sera aussi assuré que les jours du ciel. Si ces enfans délaissent ma loi et ne marchent pas dans les voies de la justice, je les visiterai avec les verges de mes châtimens, et punirai leurs péchés avec mes fléaux; mais pour cela je n'éloignerai point d'eux ma miséricorde, ni ne*

leur ferai aucun mal en ma vérité. Je ne romprai point l'alliance ni la promesse que je leur ai faite, ni ne consentirai point que les paroles de ma bouche demeurent sans effet : j'ai juré une fois par mon saint nom que ma promesse ne manqueroit jamais à David ; au contraire, que le règne de ses enfans dureroit à jamais, et que son trône seroit aussi perpétuel que le soleil et que la lune ; et Dieu dans le ciel est le fidèle témoin de toutes mes promesses. Toutes ces paroles sont tirées du psaume. Je demande maintenant à tous les esprits humains : si quelqu'un vouloit promettre un règne perpétuel, qui dût durer autant que dureroit le monde, pourroit-il choisir des paroles plus efficaces? Pourroit-il répéter plus souvent les mêmes promesses, ou se servir de comparaisons plus fortes? Ajoutons encore à cela que Dieu ne s'étant pas contenté du seul témoignage de sa parole, a voulu encore la confirmer par un serment solennel de soi-même. Cette promesse étant donc si assurée et si bien fondée, je demande à ceux qui demeurent obstinés dans leur incrédulité, où est l'accomplissement de cette promesse? où est ce règne perpétuel de la race de David? car s'ils ne veulent point admettre le règne de Jésus-Christ Fils de David, qui règne dans la maison du véritable Jacob et d'Israël (c'est-à-dire du peuple fidèle), comment pourront-ils soutenir la vérité de cette promesse divine?

Lorsqu'ils se voient pressés par cette raison si puissante et si forte, fondée sur l'Ecriture, ils ont recours à leurs contes et à leurs fables ordinaires, dont ils ont

accoutumé de se servir en pareilles occasions, et répondent qu'au delà des monts Caspiens, ils ont leur roi de la race de David. Mais c'est faire comme font ceux qui ont mauvais droit, lesquels ne produisent que des témoins morts; car qui est-ce qui peut savoir ce qui se passe au delà de ces montagnes? Qui l'a vu? qui l'a écrit? et si quelqu'un l'a écrit, de quelle autorité peut-il être pour en être cru? Mais que peuvent faire ceux qui fuient la lumière, si ce n'est de se retirer dans les ténèbres et inventer de pareilles fables, et des histoires sans aucun fondement ni apparence de vérité, afin de tromper par là ceux qui veulent être trompés? Ils peuvent toutefois se transformer en autant de figures qu'ils voudront, ils peuvent chercher autant d'échappatoires qu'il leur plaira; mais s'ils n'admettent le règne spirituel de Jésus-Christ Fils de David, il faudra nécessairement qu'ils confessent et qu'ils avouent le manquement de cette parole et de cette promesse de Dieu, tant de fois et si solennellement réitérée; ce qui est un blasphème insupportable.

§ 1.

De la prophétie de Daniel, qui explique encore plus distinctement le temps de la venue de notre Sauveur.

Entre toutes les prophéties, celle qui explique plus distinctement ce qui regarde le mystère de Jésus-Christ, est celle de Daniel, au chapitre 9 de ses prophéties. Ce fut aussi pour cette raison que notre Sau-

veur lui-même en fit mention, afin que le temps de sa venue fût mieux reconnu. Il dit donc dans saint Matthieu (*c.* 24) : *Lorsque vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation de laquelle le prophète Daniel a parlé, que celui qui lit entende.* Ce prophète se prépara avec grand appareil pour recevoir cette révélation ; parce qu'après avoir entendu que le temps des septante années prophétisées par Jérémie, (*c.* 25) étoit accompli, après lesquelles la cité de Jérusalem devoit être rebâtie, et le peuple retiré de sa captivité, il se prépara à faire son oraison par les jeûnes, le sac et la cendre (*Dan.* 9) ; c'est-à-dire qu'il se couvrit d'un sac, et mit de la cendre sur sa tête pour marque d'humilité, et en reconnoissance de la fragilité de l'homme, qui n'est que poussière et que cendre. S'étant encore préparé par les jeûnes et par l'abstinence, il fit une oraison très-dévote et très-longue que je ne veux pas transcrire ici pour n'être pas trop long. C'est là qu'il confesse ses péchés, aussi-bien que ceux du peuple, qui, par un très-juste jugement de Dieu, avoit été banni, affligé et mené captif dans les terres des infidèles ; mais il lui représente aussi sa miséricorde, il lui demande que son peuple soit remis en son pays et le temple réédifié, où sa majesté puisse être servie et honorée.

Le prophète persévérant en son oraison, l'ange Gabriel, dit-il, vint à moi en volant, et me toucha au temps du sacrifice du soir, m'enseigna, et me dit ces paroles : « Daniel, je suis venu présentement pour » vous enseigner, afin que vous compreniez. Aussitôt

» que vous avez eu commencé votre prière, votre de-
» mande a été agréable devant Dieu, et je suis venu
» pour vous enseigner, parce que vous êtes un homme
» de désirs. C'est pourquoi vous considérerez mes pa-
» roles, et vous comprendrez cette vision. Soixante
» semaines sont abrégées et déterminées sur votre peu-
» ple, et sur votre sainte cité, afin que la prévarica-
» tion soit consumée, que le péché prenne fin, que
» l'iniquité soit ôtée et la justice éternelle ramenée;
» que la vision et la prophétie soit accomplie, et que
» le Saint des saints soit oint. Sachez donc, et consi-
» dérez que depuis le temps que la parole fut pro-
» noncée, que Jérusalem devoit être rebâtie jusqu'à
» Christ, chef, il doit y avoir sept semaines, et au-
» tres soixante et deux; et qu'aussitôt la place sera
» réédifiée et les murailles seront construites en des
» temps difficiles. Et après ces soixante et deux se-
» maines, Jésus Christ sera mis à mort, et que celui
» qui le doit renier ne sera plus son peuple, et que
» l'armée, et le capitaine qui viendra avec elle, dé-
» truira la cité et le sanctuaire, et que sa fin sera une
» perpétuelle désolation. Voilà les paroles du prophè-
» te, dont je m'en vais faire l'explication. »

Pour commencer, je dis premièrement que nous devons remarquer que le prophète parle ici du temps de la venue de notre Sauveur, non-seulement parce qu'il le nomme expressément, l'appelant le Saint des saints, qui est son propre titre; mais aussi parce qu'il fait mention des actions qu'il devoit exécuter dans le monde, qui étoit de détruire le péché, de re-

mettre la justice, d'accomplir les visions et les prophéties qui parloient de lui. Il dit qu'après ces septante semaines le mystère de sa venue devoit être accompli. Et sur cela il faut savoir que dans l'Ecriture, par ce nom de semaines, on entend quelquefois semaines de jours, et quelquefois aussi semaines d'années, qui contiennent septante ans, comme nous voyons au 25e chapitre du Lévitique. Et dans toute l'Ecriture il ne se trouve point d'autres sortes de semaines que celles-ci, de jours et d'années. Or, septante semaines d'années font précisément quatre cent nonante-neuf ans, après lesquels il est dit que Jésus-Christ doit souffrir. Les malheureux et volontaires aveugles, se voyant convaincus par cette prophétie, qui témoigne que notre Sauveur est déjà venu, et qu'il a souffert, s'avisent de dire que par ces semaines, il ne faut pas entendre le nombre d'années que nous venons de marquer; mais un autre nombre qu'eux-mêmes fabriquent de leur tête sans aucun fondement, ni autorité de l'Ecriture. Mais pour faire voir que par ces septante semaines, il faut entendre le nombre d'années que nous avons dit, nous donnerons une raison qui le montre plus clairement que le jour, de laquelle nous avons aussi parlé dans la première partie de cet ouvrage; qui est que le prophète marque ici deux choses, qui doivent être accomplies après ces années; l'une, le péché de la mort de Jésus-Christ; et l'autre, le châtiment qui le devoit suivre, qui est la destruction de la cité et du sanctuaire; laquelle destruction, dit-il, durera jusqu'à la fin. On voit clairement ce châtiment, qui

arriva bientôt après ce nombre d'années; il s'ensuit donc nécessairement que dans ce même temps le péché fut commis, qui attira ce châtiment, puisqu'il ne devoit pas arriver auparavant. Cette raison est une manifestation de la vérité, si claire et si certaine, qu'elle captive les esprits et rend les langues muettes, pour n'avoir rien à répliquer. Car si le prophète n'eût parlé que de la seule mort de Jésus-Christ, la malice et l'incrédulité des hommes eût pris occasion de là, d'interpréter comme il lui eût plu l'espace de ces semaines. Mais comme le prophète marque en même temps la faute et la peine, en voyant, comme nous faisons, l'accomplissement de la peine au temps qui avoit été prédit, il s'ensuit que la faute devoit avoir été commise, pour laquelle cette peine étoit destinée. Et par conséquent, que le temps de la venue de Jésus-Christ est déjà accompli, aussi-bien que celui de sa mort et de sa passion sacrée. Je consens que tous les esprits s'assemblent pour voir ce qu'ils pourront répondre à cette démonstration si claire et si évidente. En effet, quand il n'y auroit que cette seule prophétie, sans ce grand nombre d'autres, que nous avons rapportées en ces livres, elle seroit plus que suffisante pour convaincre tous les esprits, et pour les amener à la connoissance de cette vérité, qui est la plus importante et la plus nécessaire qu'il y ait au monde, puisque d'elle dépend notre salut.

Mais le prophète ne s'est pas contenté de déclarer le temps, il a voulu déclarer aussi les choses remarquables que notre Sauveur devoit exécuter dans le

monde, ainsi qu'il avoit été prophétisé. Il marque donc premièrement que le péché devoit prendre fin à sa venue, parce que par le sacrifice de sa passion il devoit satisfaire pour tous les péchés du monde, et particulièrement pour le péché originel, dans lequel nous avons tous été conçus. Il dit en second lieu que la justice éternelle devoit en ce temps-là être ramenée au monde, c'est-à-dire, la vraie sainteté; laquelle s'acquiert par la grâce, que Notre-Seigneur a méritée pour nous, étant la cause méritoire de notre sainteté et de notre justice. Au psaume 71, qui parle partout de Jésus-Christ, il est dit, parlant de cette justice, *que la justice naîtra en son temps, et l'abondance de la paix, et qu'elle durera autant que durera la lune*, c'est-à-dire à jamais, qui est la même chose que ce que nous venons de nommer justice éternelle. En troisième lieu, il dit qu'à son avénement toutes les visions et toutes les prophéties seront accomplies, parce que tous les prophètes traitent principalement de ce mystère, et que toutes leurs prophéties ont été accomplies à la venue de notre Sauveur.

Il ajoute incontinent que ces semaines étant expirées, Jésus-Christ seroit mis à mort; ce qui est contre l'opinion de ceux qui sont obstinés dans leur erreur, lesquels ne veulent point avouer que le Messie dût mourir. Mais cela contredit manifestement ce passage si évident de Daniel, aussi-bien que celui d'Isaïe au chapitre 53, qui ne parle d'autre chose que de la mort et passion de notre Sauveur, ainsi que nous avons déjà vu. Daniel dit encore, que le peuple qui le

doit renier ne sera plus son peuple. Aussi le renia-t-il alors qu'il dit à Pilate, *nous n'avons point d'autre roi que César.* Il ajoute encore après ceci le châtiment horrible de ce péché, disant que l'armée, et le capitaine qui viendra avec elle, détruira la cité et le sanctuaire, et que la fin de cette guerre sera sa destruction et sa désolation, laquelle durera jusqu'à la fin.

Encore qu'il y ait plusieurs choses en cette prophétie, qui concernent le mystère de Jésus-Christ, nous voyons bien néanmoins qu'elle s'est principalement attachée à nous faire connoître le temps qu'il devoit endurer, qui fut après que ces soixante et dix semaines d'années furent finies, lesquelles font précisément le nombre de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Quelques-uns commencent à les compter depuis la prophétie en laquelle Jérémie prophétisa le rétablissement du temple; d'autres du temps que Cyrus, roi des Perses, en donna la permission, mais tout ceci est de peu d'importance à la chose. Et en cela nous voyons la providence merveilleuse du Saint-Esprit, et le désir qu'il avoit que nous eussions connoissance du Sauveur lorsqu'il viendroit au monde, puisque ne s'étant pas contenté des autres deux marques que nous avons indiquées ci-devant de sa venue, il a voulu si distinctement particulariser les années, à la fin desquelles Jésus-Christ devoit souffrir. Nous voyons aussi très-clairement que la chose est ainsi arrivée, parce que notre Sauveur endura en ce temps-là, et qu'incontinent après sa mort les calamités du peuple juif arrivèrent, la destruction de la cité et du temple et la

cessation des sacrifices; qu'après la destruction du temple (où il étoit permis seulement de sacrifier,) les sacrifices prirent fin.

§ 2.

Reprenant donc tout ce qui a été dit ci-devant, nous y trouverons trois choses qui rendent témoignage de la venue de notre Sauveur, si claires et si manifestes, et chacune desquelles satisfait si pleinement les esprits, et les convainc de telle sorte, que les hommes sont étonnés au dernier point, de voir comment il peut y avoir encore des gens aveugles au milieu d'une si claire et si éclatante lumière. La première est l'accomplissement de ces cinq grandes œuvres que nous avons rapportées; savoir, la destruction de l'idolâtrie, la connoissance du vrai Dieu, la soumission de l'empire romain à la foi de Jésus-Christ, la pureté de vie d'une infinité de saints, qui ont paru depuis la venue de notre Sauveur, et le châtiment de ceux qui le firent mourir. Toutes ces actions, selon le témoignage des prophètes, étoient réservées à la venue de Jésus-Christ, et puisque nous en voyons manifestement le succès, il s'ensuit nécessairement que celui qui les devoit faire est déjà venu. Tellement qu'une seule eût été une preuve suffisante de cette vérité, et à plus forte raison étant toutes jointes ensemble.

Mais lorsqu'avec cette première preuve nous joignons encore la seconde, qui est la circonstance du temps auquel ce mystère devoit être accompli, ce qui a été défini et déterminé précisément comme nous

avons fait voir par la prophétie de Daniel ; c'est une chose qui, étant bien considérée, doit remplir tous les hommes d'étonnement. Car c'est le propre effet des miracles de causer cette sorte d'étonnement, que les Latins nomment insensibilité, qui est comme une espèce d'aliénation et de suspension des sens, lesquels demeurent comme absorbés par la grandeur de l'admiration de voir une chose surnaturelle, telle qu'un miracle. Comment donc se peut-il faire que la considération d'un miracle aussi grand qu'est celui de cette signalée prophétie, ne produise point le même effet dans nos cœurs? Car, laissant à part les autres particularités qui sont prophétisées en cet endroit, et considérant seulement celle du temps, quel plus grand miracle peut-on concevoir, que de voir qu'un homme mortel comme nous, ait pu dire avec certitude qu'après quatre cent quatre-vingt-dix ans cette puissante et célèbre cité de Jérusalem seroit entièrement détruite, et ce temple si magnifique et si renommé par tout le monde, seroit ruiné ; d'avoir encore ajouté que cette destruction et cette désolation dureroit jusqu'à la fin du monde, et de voir que tout cela soit arrivé de point en point, comme il avoit été prophétisé? En effet, qu'on me dise où est à présent cette célèbre cité, ce temple si magnifique. Y a-t-il maintenant quelque ombre, ou quelques vestiges de tout cela? Je ne veux point parler du passé, de quoi toutes les histoires nous font foi ; mais que dirons-nous de ce qui se passe devant nos yeux, et de cette même destruction, et de cette persécution qui dure encore?

Les autres miracles passent avec le temps, mais celui-ci est perpétuel, il se voit tous les jours et en tout temps. Et nous serons si mauvais juges et si injustes estimateurs des choses, que nous ne nous pâmerons pas voyant un si grand miracle! nous n'admirerons pas ce rayon de la divinité qui éclairoit l'esprit de ce saint prophète, lorsqu'il nous prédisoit tant d'années auparavant ce que nous avons vu parfaitement accompli au temps qu'il avoit prédit!

Lorsque ce même prophète révéla à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le songe qu'il avoit oublié, il demeura tellement étonné de cette merveille, qu'encore qu'il fût un des plus grands monarques du monde, il se prosterna néanmoins aux pieds du prophète, adorant et révérant l'esprit divin qui étoit en lui; de sorte qu'il commanda qu'on lui offrît de l'encens et des sacrifices comme à un Dieu. Est-ce moins, à votre avis, de voir l'accomplissement de cette célèbre prophétie, que la révélation du songe d'un roi? Pour moi, je confesse librement que si Daniel vivoit encore, et que je lusse sa prophétie, je me jetterois, comme fit ce roi, à ses pieds; et je ne me trouve pas moins étonné d'une chose si miraculeuse, que si j'y avois été présent; parce que si le prophète avoit dit cela en des termes obscurs ou métaphoriques, qui pussent recevoir diverses interprétations, il y auroit moins à s'étonner; mais il le dit si clairement et avec des paroles si résolues et si expresses, qu'il ne laisse pas le moindre sujet de douter. Aussi faut-il que j'avoue que si j'étois païen, et que je visse l'accomplissement de cette pro-

phétie, elle seule seroit capable de me convertir. Que devroient donc faire ceux qui confessent la vérité de l'Ecriture, et qui en reconnoissent par leur propre expérience l'effet et l'accomplissement? O que le malin esprit a de puissance, de pouvoir ainsi répandre des nuées et des ténèbres, pour obscurcir une si grande lumière!

A cette seconde merveille, qui nous a si bien et si précisément marqué le temps de la destruction de Jérusalem, je veux en ajouter une autre encore plus grande, qui est la circonstance du lieu d'où devoient sortir ceux qui banniroient l'idolâtrie du monde, et ramener les hommes à la connoissance du Dieu de Jacob. Il est donc certain que par les prophéties des mêmes prophètes, que nous avons alléguées ci-devant et que nous alléguons encore, ceux qui devoient être les ouvriers d'une si grande merveille, devoient sortir de Sion et de Jérusalem. Isaïe en parle en ces termes (*c.* 2): *Aux derniers jours le mont de la maison du Seigneur sera préparé au sommet des montagnes, il s'élèvera par-dessus les collines; toutes les nations y accourront, et plusieurs peuples y viendront, qui se diront les uns aux autres, venez, et montons sur la montagne du Seigneur, et à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons par le sentier de ses commandemens, parce que la loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem.* Ces paroles nous enseignent très-clairement ces deux choses; savoir, la conversion des gentils, et le lieu d'où cette nouvelle lumière devoit sortir au monde.

Michée

Michée prophétisa la même chose au chapitre 4, et ce qui est plus remarquable, par les mêmes paroles dont s'étoit servi Isaïe, comme étant rempli du même esprit; mais David introduisant le Père éternel qui parle à son Fils, lui fait dire (*Psal.* 109); « qu'il s'asseoie à » sa droite, jusqu'à ce qu'il ait réduit tous ses enne- » mis à lui servir de marche-pied, et qu'il tirera de Sion » la verge de sa vertu; » c'est-à-dire, le sceptre de son royaume, afin qu'il vienne à régner au milieu de ses ennemis. Ces ennemis étoient les gentils, qui persécutoient avec le fer et le feu, le nom et la doctrine de Jésus-Christ, pour la défense de leurs idoles, qu'ils renversèrent ensuite, et brûlèrent eux-mêmes pour adorer sa divinité. Par ce moyen Jésus-Christ vint à régner au milieu de ceux qui avoient été ses ennemis capitaux, étant devenus ses serviteurs et ses amis très-fidèles. Pour revenir à mon discours, qui ne sait qu'après la mort de notre Sauveur ses disciples sortirent de Jérusalem, et qu'ils furent les premiers ouvriers et les premiers ministres de cette grande œuvre? Si donc, ô cœur obstiné et incrédule, la merveille de cette action n'est pas capable de te convaincre, au moins ne te laisseras-tu point persuader, voyant que Dieu t'a montré, comme au doigt, le lieu d'où devoient sortir les ministres qui la devoient exécuter? Et s'il est raisonnable, comme nous avons dit, que la prophétie de Daniel nous fasse pâmer d'étonnement, la voyant si parfaitement accomplie, celle-ci n'en fera-t-elle pas pour le moins autant? La première nous enseignoit à la vérité le temps auquel cette célèbre cité et

ce royaume devoient être détruits ; mais celle-ci nous montre le lieu d'où devoient sortir les évangélistes qui annonceroient cette nouvelle loi et qui aboliroient l'idolâtrie, quoiqu'elle régnât dans le monde souverainement, et qu'elle fût soutenue à feu et à sang par tous les princes de la terre ; et ce qui est de plus admirable, à peine la guerre qui ruina Jérusalem, et toutes ses provinces, dura un an, au lieu que celle-ci en dura plus de deux cents.

Or, si la prophétie de Daniel, comme nous venons de dire, étoit assez puissante pour convaincre tous les esprits, que dirons-nous de celle-ci, qui est sans comparaison plus expresse et plus importante ? Car comment eût il été possible que sans l'assistance particulière du bras de Dieu, de si foibles prédicateurs eussent pu venir à bout des puissances qui leur étoient opposées? Que manque-t-il donc à ceci, sinon de prendre à témoins le ciel et la terre, de la gloire de Dieu et de l'obstination des incrédules, qui, ayant eu des témoignages si clairs et si certains de la connoissance de la vérité, semblent à dessein fermer les yeux pour ne pas voir une lumière plus claire que le jour? Quand je viens aussi à considérer que ce n'est pas une seule prophétie qui nous a témoigné la venue de notre Sauveur, mais plusieurs ensemble ajoutées les unes aux autres; j'avoue que souvent je pleure dans mon cœur, voyant l'étrange aveuglement dans lequel est enseveli le reste de ce malheureux peuple qui demeure endurci dans son erreur. Qu'ils quittent donc pour une bonne fois cette aveugle passion qui leur ferme les yeux;

qu'ils invoquent avec humilité ce Seigneur qui est le vrai Père des lumières; il ne fait aucune acception ni distinction des personnes, ni des nations, et il leur ouvrira les yeux afin qu'ils reconnoissent leur Sauveur, comme il a ouvert ceux d'une infinité d'autres qui le reconnoissent maintenant, qui le servent et qui l'adorent.

CHAPITRE XX.

Conclusion et sommaire de tout ce qui a été dit.

Il me semble qu'il sera bien à propos de raisonner un peu ici sur tout ce que je viens de dire. Je dois donc premièrement avertir tous ceux qui ont besoin des lumières de cette doctrine, qu'ils considèrent pardessus toutes choses l'importance de leur salut; c'est-à-dire, ou une gloire infinie, ou un enfer qui n'aura point de fin, et que toutes les choses du monde comparées à celles-ci ne sont qu'un néant. En second lieu, qu'ils considèrent que celui qui veut arriver au port désiré de la vérité, doit chasser de son âme tous ses ennemis et tous les empêchemens qui lui font obstacle, comme la haine, la colère, l'envie et les autres passions qui sont les ténèbres, dont la lumière de l'entendement est obscurcie. Aussi voyons-nous dans nous-mêmes, comme la passion et la raison sont ennemies et contraires entre elles, et comme elles ne sauroient compatir dans un même sujet. Celui qui

aime la vérité, ne doit pas moins chasser de son âme toute sorte d'orgueil et de présomption, pour se revêtir d'humilité; étant certain, comme dit l'Ecriture (*Prov.* 11), qu'on trouve la sagesse où l'on trouve l'humilité. Sur quoi saint Augustin dit : Que si on lui demande une fois, deux fois et mille fois, quel est le droit chemin pour parvenir à la véritable sagesse, il répondra toujours, que c'est l'humilité. Il faut encore que celui qui est dans ce bon dessein, rejète bien loin cette damnable opinion, et ce malheureux précepte de l'Alcoran des Turcs, par lequel il leur est ordonné de n'examiner jamais leur loi par la raison, mais par la force des armes. Car c'est rendre l'homme semblable aux bêtes, qui font toutes choses par la force, et le dépouiller de ce que Dieu lui a donné de plus précieux, qui est la raison, laquelle n'est autre chose qu'un rayon de la lumière divine, répandue dans nos âmes pour régir et gouverner nos vies. Or, à l'égard de ceux qui se conduisent par cette lumière, c'est une raison bien légère de dire : Mon père a été ou turc ou juif, pour moi, je veux être tel aussi ; car si c'étoit une règle certaine de la vérité, toutes les sectes et les hérésies seroient de véritables religions, et chacun de ceux qui les suivent pourroit dire la même chose; ce qui ne peut être, parce que le droit chemin pour arriver à la vérité, n'est qu'un, au lieu que les voies qui en détournent sont infinies. Tellement que ceux qui disent, je veux mourir dans la même secte où mon père est mort, se trompent infiniment, vu qu'il n'y a dans le monde qu'un Dieu, une foi, et une seule religion pour l'honorer.

Pour commencer donc à traiter de cette vérité, nous rassemblerons ici et recueillerons tout ce que nous avons dit sur ce sujet; laissant même à part les prophéties personnelles qui contiennent les conditions et les qualités de Jésus-Christ que nous avons proposées au commencement, telles que sont la lignée d'où il devoit descendre, le lieu où il devoit naître, sa manière de vivre, sa doctrine, la mort qu'il devoit souffrir, les miracles qu'il devoit faire, et autres choses semblables, nous parlerons seulement des actions connues de tout le monde, lesquelles, selon le témoignage des prophètes, Jésus-Christ devoit exécuter lorsqu'il y seroit venu.

Nous trouverons que la première qui lui étoit réservée, étoit d'exterminer l'idolâtrie qui régnoit dans tout le monde (1). Ceci fut une entreprise digne du bras de Dieu, et l'un des plus grands biens qui aient été faits au monde, le délivrant d'une peste si dangereuse et si universelle, ainsi que nous l'avons fait voir. Cette grande œuvre étant donc accomplie depuis si long-temps, qui pourra douter que celui qui la devoit exécuter, ne soit arrivé?

L'autre œuvre singulière et remarquable, étoit de faire que les gentils, ennemis du peuple juif, ayant quitté et abandonné le culte de leurs dieux, adoreroient le vrai Dieu d'Abraham (2). L'effet de ceci ne se voit pas seulement parmi les chrétiens, les Turcs et les autres infidèles le voient et le reconnoissent tous

(1) Zach. 13. Sopho. 2. Nahum. 1. Isa. 10.
(2) Isa. 45. 65. Ps. 21. 45.

les jours ; et après cela qui pourra douter que celui qui devoit faire ce grand effet, ne soit déjà venu, puisque nous en voyons le succès devant nos yeux ?

Ajoutons à ceci la conversion de Rome et de l'empereur romain, et leur soumission à la foi et à l'empire de Jésus-Christ ; ce qui nous avoit été représenté dans Daniel par cette statue que vit Nabuchodonosor. Nous savons tous que la chose fut accomplie au temps de Constantin, comme nous avons fait voir ; il s'ensuit donc que celui qui devoit gagner une si grande victoire et acquérir un si glorieux triomphe, est déjà venu. Mais parce que cet empire romain a cessé en quelque façon, ou qu'il a subi quelque changement, il faudra que celui qui ne voudra pas avouer ce triomphe de Jésus Christ, confesse au moins que cette prophétie ne peut plus être accomplie, ce qui sera un très-grand blasphème, puisque ce sera dire que Dieu n'est pas fidèle en ses promesses.

Une autre action réservée à la venue de Notre-Seigneur, c'étoit de faire que parmi les gentils qui vivoient comme des loups, des lions, des serpens, et des bêtes farouches, il s'en trouveroit plusieurs qui dans l'intégrité de vie imiteroient la pureté des anges (1). Nous voyons l'effet de cette prophétie, non-seulement dans ces millions de personnes religieuses qui ont mené une vie très-sainte dans les déserts et hors des déserts ; mais encore dans ce grand nombre de monastères et de congrégations de vierges très-pures, qui ont fleuri dans toutes les parties du monde. Cette vé-

(1) Isa. 10, 11, 35, 41, 55.

rité a encore bien mieux paru dans ce nombre infini de martyrs, qui ont été tourmentés dans toutes les parties de la terre, par les plus cruels tourmens qui se pouvoient inventer. Ils ont été si horribles, que sans doute les forces humaines n'eussent pas été capables de les supporter, si elles n'eussent été soutenues par la vertu et par la vérité; et ces grandes âmes eussent été renversées sans un secours si puissant, par ce grand accablement d'orages, et de tempêtes de tourmens. Que si cette sainteté ne fleurit pas manifestement, comme elle faisoit alors, et si elle n'est pas aussi étendue qu'elle l'étoit en cet âge d'or, c'est-à-dire dans la primitive Eglise, lorsque le sang de Jésus-Christ étoit encore tout bouillant, et la doctrine aussi-bien que les miracles des Apôtres et des hommes apostoliques tous récens, nous en dirons ci-après les raisons dans le dernier de nos dialogues; mais personne ne peut douter que cela n'ait été accompli dans le temps bienheureux que nous avons marqué. Toutes les histoires ecclésiastiques en rendent de célèbres témoignages, étant écrites par de très-graves et très-saints auteurs. Les histoires mêmes des infidèles ne peuvent taire l'innocence des chrétiens de ce temps-là, ni leur merveilleuse constance dans la confession de la foi, non plus que le nombre infini de martyrs qui souffroient pour la soutenir. La lettre que Pline le jeune écrivit sur ce sujet à l'empereur Trajan, en rend un célèbre témoignage, comme font plusieurs autres écrits de cette nature. Cela étant bien prouvé, il est évident que celui qui devoit causer un si grand changement

dans les cœurs des gentils est déjà venu, puisqu'auparavant ils étoient ensevelis dans tous les vices que le péché de l'idolâtrie attire après soi.

Il faut ajouter à cette action, cette circonstance si remarquable que nous avons déjà touchée (1), du lieu d'où devoient sortir les ministres dont Dieu se vouloit servir pour chasser l'idolâtrie du monde et pour y planter cette foi et cette religion nouvelle. C'étoit la cité de Jérusalem, comme il appert par les témoignages des prophètes que nous avons allégués. Nous voyons l'accomplissement de ceci, comme du reste, puisque c'est de la même ville que sont sortis les apôtres de Jésus-Christ, lesquels aussi-bien que leurs disciples et leurs successeurs, fortifiés des armes de la foi et de son esprit, ont combattu contre tout le genre humain et contre toute la puissance du monde et de l'enfer, dont enfin ils sont demeurés victorieux, et ont mis fin à une si glorieuse entreprise.

Cette circonstance du lieu donne une telle force à la vérité de ce mystère, qu'elle ne laisse point de lieu à l'esprit humain d'en former le moindre doute. Car qui est-ce qui pouvoit prophétiser tant d'années auparavant ces trois grandes œuvres, marquer comme au doigt la ville d'où sortiroient ceux par le ministère desquels elles devoient être exécutées, et de voir tout cela entièrement accompli, sinon un Dieu? Or l'effet de ces grandes choses et prédites si long-temps auparavant, nous montre clairement que celui qui les devoit faire est venu.

(1) Isa. 2. Mich. 4. Psal. 109.

J'ajoute à ceci d'autres preuves que le Saint-Esprit nous a voulu donner, afin que nous ne pussions nous empêcher de connoître la venue de notre Sauveur, si ce n'est que nous ne voulussions nous aveugler nous-mêmes : premièrement, nous sommes assurés par la prophétie d'Aggée (*cap.* 2), que lorsque le Sauveur viendroit, il devoit entrer dans ce second temple qui venoit alors d'être construit, et que par cette entrée il devoit être rendu plus glorieux que le premier temple bâti par Salomon. Il y a plus de seize cents ans que ce temple a été ruiné et mis par terre; cela étant certain comme il est, il faut ou qu'on nous accorde nécessairement que le Sauveur étoit venu avant que ce temple fût détruit, ou que l'on tombe dans un des plus grands blasphèmes du monde, en disant ou que Dieu a manqué à sa parole, ou qu'il nous a donné de fausses marques de sa venue.

Il nous paroît encore par cette ancienne prophétie du patriarche Jacob (*Gen.* 49), que le Messie devoit arriver avant que le sceptre de la tribu de Juda eût pris fin, et ayant vu qu'il étoit fini par le règne d'Hérode, qui étoit de race iduméenne, nous devons conclure que le Sauveur est déjà venu.

Outre ce que nous venons de dire, nous savons que Dieu avoit promis à David, « avec un serment solen-
» nel (1), que son royaume étoit aussi durable que le
» soleil et la lune dans le ciel. Et par Jérémie, qu'il
» avoit aussi promis que comme il étoit impossible que
» l'ordre des jours et des nuits manquât au ciel, il

(1) Psal. 88. Hier. 33.

» étoit aussi impossible qu'il manquât des rois et des » prêtres au monde de la lignée de David, pour ho- » norer Dieu et pour l'adorer. » Or si nous refusons d'admettre le royaume spirituel de Jésus-Christ fils de David, et son nouveau sacerdoce, suivant l'ordre de Melchisédech; comment pourrons-nous trouver la vérité de ces deux signalées prophéties, témoignées et certifiées par des comparaisons si expresses et si magnifiques, comme du soleil et de la lune? Et cette vérité ne se pouvant soutenir, sans confesser le royaume et le sacerdoce de Jésus-Christ notre Sauveur, il s'ensuit de nécessité qu'il est notre roi et notre souverain prêtre, et par conséquent qu'il est déjà venu.

Ajoutons à tous ces signes et à toutes ces prophéties, un autre signe plus épouvantable, à la vérité, mais aussi le plus certain qui nous pouvoit être donné de la venue de notre Sauveur. C'est le châtiment terrible de ceux qui procurèrent sa mort, par la destruction de Jérusalem et de son saint temple. Cette destruction doit durer jusqu'à la fin, comme Daniel l'a prophétisé (1), ainsi que nous avons vu en des termes si formels et si positifs, qu'ils ne peuvent recevoir de contradiction. Nous avons vu l'accomplissement de ceci sous les règnes des empereurs Titus et Vespasien, qui ruinèrent et détruisirent Jérusalem; et nous le voyons encore à présent, puisque ni cette cité, ni ce temple, ni cette république n'ont pas été rétablis; ainsi, cette destruction dure jusqu'à la fin, comme Daniel l'avoit prédit. Voyant donc cela si claire-

(1) Dan. 9. Isa. 6. 25.

ment et si manifestement accompli, il s'ensuit que non-seulement le Sauveur est venu, mais aussi qu'il a souffert. Nous avons distingué en trois parties l'histoire de ce grand châtiment; dans la première nous avons expliqué les calamités que le peuple juif endura depuis le temps de Pilate jusqu'au siége de Jérusalem, et principalement en la conquête qui fut faite de la province de Galilée, et de plusieurs villes des environs, où le nombre des morts et des captifs fut très-grand, sans parler des pillages, des saccagemens, des ruines et des désolations qui y furent faites; dans la seconde partie, nous avons fait voir les maux extrêmes et les calamités étranges qui arrivèrent durant le siége même; car leurs malheurs furent si grands et les morts en si grand nombre, que ni avant, ni après le déluge jusqu'à nos jours, il n'y a point eu de carnage d'hommes qui puisse être comparé à celui-ci, ni même qui en approche de la moitié seulement. Nous le pouvons juger par ce qu'en dit Josèphe, qui assure que par la faim ou par le fer il en mourut onze cent mille. Et si nous ajoutons à cela le nombre des captifs, quand a-t-on jamais ouï parler d'un aussi grand nombre de captifs, et si cruellement traités, puisqu'on ne s'en servoit presque que pour les exposer aux bêtes, afin d'en être déchirés, ou pour les faire combattre dans les fêtes des Romains les uns contre les autres jusqu'à la mort? Quand a-t-on vu depuis le commencement du monde, user des misérables captifs pour de semblables passe-temps? Quand est-ce qu'on a ouï parler d'une faim pareille à celle qu'on souffrit

en ce siége, durant lequel les hommes mangèrent jusqu'aux sangles et aux rênes de leurs chevaux, jusqu'aux cuirs de leurs souliers, et aux pailles et à la fiente des bœufs? Quand est-ce qu'on a vu une cruauté pareille à celle d'ouvrir le ventre des hommes, pour en tirer l'or caché dans leurs entrailles? Quand est-ce que les Romains victorieux ont jamais ruiné et renversé les villes qu'ils vouloient rendre tributaires, et du revenu desquelles ils se vouloient prévaloir? car étant entièrement ruinées et sans habitans, quel profit en pouvoient-ils retirer? Ce fut aussi la raison pour laquelle Pompée, qui avoit conquis peu de temps auparavant la même province de Judée, se contenta de la victoire et de l'avoir rendue tributaire, la laissant au reste peuplée et en son entier comme elle étoit auparavant. Nous pouvons donc conclure par tous ces effroyables exemples, qu'il n'y a point eu de calamité au monde, non pas même quand toutes les plus grandes calamités seroient jointes ensemble, qui puisse être comparée à celle-ci. Que si ce châtiment est le plus terrible et le plus épouvantable qu'il y ait jamais eu dans le monde, qui pourra douter qu'il n'ait été donné pour punir le plus grand péché qui ait jamais été commis, tel qu'a été la mort du Sauveur du monde? Lui-même l'avoit ainsi prophétisé quarante ans auparavant (*Luc.* 19), avec beaucoup de larmes, ainsi que nous avons fait voir dans les traités précédens.

Nous avons mis pour la troisième partie de ce châtiment, les calamités qui arrivèrent aux Juifs après le

siége, et le bannissement général que souffre cette partie de ce malheureux peuple qui persévère dans son erreur. En ceci même nous trouverons de très-grands argumens de l'illusion dans laquelle ils vivent, puisqu'il est tout-à-fait impossible qu'aucun d'eux puisse me donner de réponse pertinente, ni me satisfaire aux demandes et aux questions que je leur vais faire là-dessus. Et pour commencer, je les prie de me dire pourquoi Dieu qui, dans les anciens temps leur faisoit tant de faveurs, les a maintenant si fort abandonnés? Pourquoi il les secouroit alors toutes les fois qu'ils se convertissoient à lui et les délivroit; et qu'à présent qu'ils l'invoquent sans cesse, il ne leur donne aucune assistance? S'il est vrai, comme dit le prophète (*Psal.* 114), *que Dieu est toujours proche de ceux qui l'invoquent*, s'ils l'invoquent fidèlement, et qu'il fera toujours la volonté de ceux qui le craignent; comment ne fait-il point à présent leur volonté, et n'écoute-t-il point leurs cris et leurs prières? Si le même prophète dit (*Psal.* 145): « Que Dieu rend toujours justice à ceux » qui souffrent des oppressions et des injures; » comment ne la rend-il point de tant de mauvais traitemens qu'endure cette nation? *Si Dieu a promis sa miséricorde à la maison d'Israël*, ainsi que l'a dit la glorieuse Judith (*c.* 13); comment a-t-il oublié cette miséricorde? S'il leur a donné sa parole, « qu'étant » pressés et persécutés des autres hommes à cause de » leurs péchés, toutes les fois qu'ils se tourneroient » vers lui il les délivreroit; » comment est-ce que s'étant déjà convertis, il ne les délivre point? S'il a

promis à ce peuple (*Deut.* 29. *Levit.* 26), « que tandis qu'il observeroit ses commandemens, il le rendroit la plus glorieuse et la plus heureuse nation qui fût sur la terre, et qu'ils seroient toujours au-dessus de toutes les autres nations et jamais au-dessous; » comment souffre-t-il qu'ils soient aujourd'hui, et depuis tant d'années, les plus avilis et les plus abaissés de tous les autres peuples du monde? Que sont devenues toutes ces grandes faveurs? où est cette providence paternelle, et ce soin que Dieu prend de tous ses fidèles serviteurs? où est cette miséricorde et ce secours qu'il leur promet au temps de leurs tribulations? Comment ne protége-t-il point ceux qu'il voit exposés à tant d'outrages, à tant d'injures et à un si long bannissement, puisqu'ils gardent sa loi, et qu'ils lui sont fidèles? Quel est cet oubli? Quel est cet abandon? Comment s'est endormi ce Seigneur, de qui il a été dit (*Psal.* 120) : *Que celui qui garde Israël ne sommeillera ni ne dormira point?* Comment est-ce que ce Seigneur a fermé les yeux pour ne voir point tant de calamités, qu'il a bouché ses oreilles pour n'ouïr point tant de cris, et resserré ses entrailles pour n'être point attendri par tant d'afflictions? Mais au moins que n'ouvrent-ils les yeux pour lire les prophéties qui ont prédit les maux qu'ils endurent aujourd'hui, lesquels personne ne peut nier? Un de ces maux, comme nous avons dit, est qu'ils seront dispersés à cause de leurs péchés par toutes les nations du monde (1), depuis le commencement jus-

(1) Deut. 4 et 28. Levit. 26.

qu'aux terres les plus éloignées. Qui sera donc assez aveugle pour ne pas voir l'accomplissement de ceci en leurs personnes? Qu'ils me disent s'il y a quelque nation dans le monde qui soit plus dispersée et plus vagabonde que la leur? Dieu les menace encore dans les chapitres que nous venons d'alléguer, de leur donner un cœur si rempli d'inquiétudes et de craintes, qu'ils auront peur de la feuille d'un arbre que le vent fait mouvoir; ce qui est si véritable, que le nom de juif qui étoit autrefois très-honorable dans le monde, est maintenant un nom de poltron et de lâche, et un nom injurieux dont on appelle tous ceux de cette nation. Néanmoins cela ne vient point d'avoir lu les Ecritures, où sont contenues ces menaces, mais parce que l'expérience fait voir à tout le monde la vérité de la chose.

Qu'ils considèrent encore cette horrible malédiction qu'ils prononcèrent sur eux-mêmes, lorsque Pilate s'étant lavé les mains, et ayant protesté qu'il étoit innocent de la mort de Jésus-Christ, ils répondirent (*Matth.* 27) : *Que son sang tombe sur nous et sur nos enfans.* Car ils verront que depuis cette sentence qu'ils prononcèrent contre eux-mêmes jusqu'à présent, commençant depuis les oppressions de Pilate, ils ont toujours souffert maux sur maux, exil sur exil et misères sur misères; d'où il paroît que Dieu a confirmé la sentence qu'ils prononcèrent contr'eux, et que ce ne fut pas seulement une malédiction, mais aussi une prophétie dont nous voyons l'accomplissement de nos yeux.

A toutes ces prophéties j'en dois ajouter encore une, qui a fait connoître si clairement l'état où nous voyons réduit ce reste de misérable peuple, qu'elle seule sans toutes les autres autorités, et sans les autres témoignages que nous avons des saintes Ecritures, suffiroit pour convaincre tous les esprits du monde. Pour la bien comprendre, il faut remarquer que Dieu voulant représenter l'état où seroit réduit ce peuple s'il manquoit à recevoir le Sauveur, (ce qui seroit en effet ne pas servir Dieu, ni aussi adorer les idoles, comme il avoit fait auparavant,) il commanda au prophète Osée de s'engager d'affection avec une femme adultère qui étoit en la possession d'un autre; *afin*, lui dit Dieu, *que par un mariage de cette sorte vous fassiez connoître aux enfans d'Israël l'amour que j'ai pour eux; quoique de leur côté, ainsi qu'une femme adultère, ils jettent leurs yeux sur des dieux étrangers. Je fis*, dit le prophète, *ce que Dieu m'avoit commandé, et donnai en dot à cette femme quinze deniers d'argent et certaines mesures d'orge. Et je lui dis : vous m'attendrez long-temps, vous ne commettrez point de fornication, et vous ne serez avec aucun mari, et je vous attendrai.* Après cela le prophète explique ce que signifioit cette sorte de mariage, et dit: *C'est parce qu'il se passera plusieurs jours durant lesquels les enfans d'Israël seront sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans habits sacerdotaux et sans idoles, et qu'après cela ils se convertiront et chercheront leur Seigneur Dieu, et leur roi David; ils honoreront le nom du Seigneur et sa bonté,*

bonté, et cela arrivera sur la fin des temps. Voilà les paroles de Dieu par la bouche d'un prophète, qui causeront sans doute beaucoup d'admiration à ceux qui voudront considérer, que ce prophète dépeignit deux mille ans auparavant le vrai état dans lequel nous voyons maintenant ce peuple. Et cela aussi clairement, et en des termes aussi exprès, que s'il eût vu les choses de ses propres yeux. Et en effet, qui est-ce qui ne voit point tout ceci ponctuellement arrivé depuis la destruction de Jérusalem et du royaume de Judée? Car ils n'ont plus ni roi, ni prince, ni sacrifice, ni autels, ni habits sacerdotaux; comme ils n'ont plus aussi d'idoles. Il faut encore bien remarquer ce que le prophète dit à cette femme : *Vous ne commettrez point de fornication, et vous ne serez avec aucun mari;* parce que depuis ce temps-là, ni ce peuple n'a été infidèle en adorant les idoles, comme il faisoit auparavant, ni n'est non plus avec son mari, qui est Dieu, n'étant ni en son amour, ni en sa grâce. Il n'est ni en l'un ni en l'autre, pour n'avoir pas voulu recevoir son roi David qui est Notre-Seigneur, bien qu'il lui eût été commandé de le reconnoître et de lui obéir sous peine de châtiment et d'encourir son indignation.

Pour conclusion de ce long discours, je dis, que si l'accomplissement de cette prophétie, si claire et si ancienne, ne peut pas convaincre tous les esprits, non pas même ceux des infidèles, et ne suffit pas pour ouvrir les yeux de ceux qui ont été aveugles jusqu'à ce jour, je ne sais plus ce qu'il faudra ni faire, ni dire,

si ce n'est que la puissance du prince des ténèbres est très-grande, que la malice de la volonté dépravée est aussi grande, et que la peine de cet aveuglement n'est pas moindre. C'est ce grand aveuglement qui a fait dire au Prophète (*Psal.* 68) : *Que leurs yeux soient obscurcis, afin qu'ils ne voient point.* Il est bien certain au moins qu'au temps que nos comptes se rendront, cette incrédulité ne tiendra point lieu d'excuse devant ce juge très-équitable, parce qu'il ne peut y avoir d'excuse, où il n'y a point de cause légitime d'ignorance.

Mais au reste qu'on ne s'imagine point que la vérité de notre foi ne peut être prouvée que par ces seules prophéties, non plus que la venue de notre Sauveur, ni l'erreur convaincue de ceux qui croient le contraire ; car nous avons outre cela une infinité de preuves indubitables, et particulièrement le témoignage des sybilles, et les fausselés mêmes et les extravagances du Talmud. Nous allons parler des unes et des autres.

CHAPITRE XXI.

Des choses que les Sybilles ont prophétisées touchant le mystère de Jésus-Christ notre Sauveur.

Nous voyons clairement combien grand est le soin que Dieu prend de toutes les choses qu'il a créées, non seulement des grandes, mais aussi des plus petites, par celui qu'il a pris de la fourmi, du moucheron, de l'araignée, de la mouche à miel, et des autres petits animaux semblables, qu'il a pourvus de tous les instrumens et de toutes les propriétés nécessaires pour leur conservation. Si donc il est vrai que ce souverain père et gouverneur ait pris tant de soin de ces petits animaux, combien plus grand sera le soin qu'il prendra des hommes, pour le service desquels il a créé et pour lesquels il gouverne tout ce monde ! Encore qu'ils aient besoin d'une infinité de choses, il est certain néanmoins qu'il n'y en a aucune qui leur soit absolument nécessaire que le culte de Dieu, qui est la religion, dont le fondement et le principe est la connoissance de Jésus-Christ notre Sauveur, comme dit l'Apôtre. (1 *Cor.* 3.)

Or, afin que les hommes ne fussent jamais trompés dans la connoissance de cette vérité si nécessaire, la providence divine n'a jamais cessé depuis le commencement du monde d'envoyer des prophètes très-saints, pour annoncer la venue de Notre-Seigneur, et

pour nous donner des signes très-certains pour le reconnoître lorsqu'il viendroit, ainsi que nous avons fait voir dans tout ce livre. Mais comme l'effet de cette vérité est d'un côté si nécessaire, et de l'autre si difficile, puisque nous devons être pour cela persuadés du mystère ineffable de l'incarnation du Fils de Dieu, cette bonté suprême ne s'est pas contentée qu'il y eût tant de prophètes pour annoncer sa venue parmi le peuple juif seulement, où il devoit naître; mais il a voulu aussi que parmi les gentils il y eût des prophétesses qui fissent savoir la même chose, puisqu'il ne venoit pas au monde pour sauver un peuple plus que l'autre. Ces prophétesses ont été les Sybilles, lesquelles ont toutes été vierges; et sans doute, comme dit saint Jérôme écrivant contre Jovinien, cet esprit de prophétie leur fut donné pour récompense de leur virginité.

Il n'y a presque point d'auteurs profanes, ou grecs ou latins, qui ne parlent de ces sybilles, qui existèrent avant la venue de notre Sauveur. Il n'y en a point qui ne leur donne une grande autorité, confessant qu'elles avoient été inspirées d'un esprit prophétique. Mais entre ces auteurs, Platon est un de ceux qui en a parlé plus dignement dans son dialogue intitulé Memnon, où il avoue qu'il avoit été obligé à cela pour avoir vu l'effet de plusieurs choses qu'elles avoient prophétisées. Varron dans ses livres des choses divines, dit que les plus célèbres et les plus remarquables furent dix en nombre; savoir, la Cumée, la Cumane, la Persique, l'Hélespontique, la Lybique, la Sa-

mienne, la Delphique, la Phrygienne, la Tyburtine et l'Erithrée; et cette dernière, selon Lactance, fut la plus renommée de toutes. Ces titres leur ont été donnés à cause des villes, ou dans lesquelles elles étoient nées, ou dans lesquelles elles avoient vécu, ou dans lesquelles elles avoient prophétisé. Et cet auteur dit, que dans tous leurs vers grecs elles ne publient qu'un seul Dieu. Mais elles ont été parmi les Romains en si grand crédit, que selon le même auteur, trois ambassadeurs furent envoyés par l'autorité du sénat en la ville d'Erithrés, d'où cette dernière eut le nom d'Erithrée, pour retirer de là mille vers écrits par cette sybille, lesquels avec d'autres de même sorte étoient fort soigneusement et fort secrètement gardés par le sénat.

Ces sybilles ayant été long-temps avant la venue de notre Sauveur, avoient parlé fort clairement des choses qui le regardoient; comme de sa naissance, de ses miracles, de sa sacrée passion, de sa résurrection, et de sa dernière venue au jour du jugement; ce que l'on ne sauroit certainement lire sans beaucoup d'admiration. Et afin que personne ne pût dire malicieusement que les chrétiens avoient inventé ces prédictions, pour donner plus de crédit à leur religion, la providence divine a voulu que Virgile, poëte païen (qui composa ses églogues avant qu'il y eût des chrétiens au monde) insérât dans l'une les prophéties de la sybille Cumée, lesquelles contiennent en abrégé tout ce qu'Isaïe et les autres prophètes avoient prédit de Jésus-Christ; car il dit formellement : « Qu'il devoit ve-» nir du ciel un Dieu engendré d'une manière extraor-

» dinaire ; qu'il naîtroit d'une vierge ; qu'il réforme-
» roit le monde, qu'il y rameneroit l'âge d'or. »
Comme s'il avoit voulu dire, que par son moyen une nation toute d'or s'élèveroit dans le monde, c'est-à-dire des hommes tout nouveaux, amateurs et sectateurs de la vertu et de l'honnêteté. Il dit au même endroit : « Que les serpens mourroient, et que les
» lions et les bêtes les plus farouches s'apprivoise-
» roient ; tellement que les brebis et les vaches iroient
» sans crainte avec elles. » N'est-ce pas la même chose qu'Isaïe avoit dite auparavant, se servant des mêmes noms de bêtes farouches et privées, voulant dire, que par la grâce et par la doctrine de ce grand maître qui viendroit du ciel, les hommes farouches, cruels et remplis de venin comme les serpens, changeroient leur férocité en innocence et en douceur, telle qu'est celle des brebis. Tellement qu'ils seroient unis, et ne feroient plus qu'un même corps avec les humbles et les pacifiques. Voilà en effet, et en peu de paroles, ce qu'ont prédit tout d'une voix les prophètes, et ce que la sybille avoit même compris dans ses vers.

Sur quoi nous devons remarquer, que lorsque Constantin le grand lut ces vers, il demeura extrêmement étonné de voir qu'une simple fille eût prophétisé tant d'années auparavant et avec tant de certitude le mystère de Jésus-Christ. Et par là il se confirma de plus en plus en la foi, ajoutant qu'on ne pouvoit pas dire que les chrétiens eussent inventé ces prophéties des sybilles pour témoignage de leur foi, puisque Virgile avoit écrit ces vers avant qu'il y eût

des chrétiens au monde. Car on sait bien que les chrétiens n'ont commencé de paroître qu'après la mort de Jésus-Christ, qui mourut sous l'empire de Tibère, successeur d'Octave; et ce fut sous cet Octave que Virgile composa ces vers. Tellement que la vérité des choses que prophétisa cette sybille, confirme les témoignages et les prophéties de tous les autres prophètes.

Ce furent elles-mêmes qui prophétisèrent aussi tout ce que notre Sauveur endura en sa passion sacrée. Lactance dans plusieurs endroits de ses institutions en rapporte les paroles; et saint Augustin les rassemble toutes au dix-huitième livre de la Cité de Dieu, chapitre 23, où l'une des sybilles, sans dire laquelle c'est, parle ainsi : « Ils donneront des soufflets à Dieu, de » leurs mains sacriléges, et de leurs bouches puan- » tes ils vomiront contre lui des crachats envenimés. Et » pour lui, il offrira et soumettra avec douceur ses épau- » les aux coups de verges; et lorsqu'on lui donnera des » coups de pieds, il ne dira mot, afin que personne » ne le connoisse. Il sera couronné d'une couronne » d'épines; au lieu de viande, ils lui donneront du » fiel, et dans la soif du vinaigre. Ils le traiteront de » cette sorte de mets lorsqu'ils le logeront; et toi, peu- » ple ignorant, tu n'as pas connu ton Dieu. Levoile du » temple se rompra; une nuit obscure viendra en plein » midi et durera l'espace de trois heures, et la mort » sera mise à mort. Il dormira son sommeil durant » trois jours, après cela il ressuscitera des morts, et » reviendra à la lumière, montrant le premier aux fi- » dèles le principe de la résurrection. »

Le Saint-Esprit voulut prophétiser tous ces mystères plusieurs années avant qu'ils arrivassent, par la bouche de ces vierges, afin que le Seigneur qui devoit venir autant pour le salut des gentils que pour celui des Juifs, eût parmi l'un et parmi l'autre peuple des témoins irréprochables de ses actions; parce que des choses si nouvelles, si extraordinaires et si miraculeuses n'eussent pas été crues dans le monde, sans ce grand nombre de témoins si anciens et si fidèles.

Mais ces mêmes sybilles n'ont pas manqué de faire mention aussi de la seconde venue du Fils de Dieu, pour juger le monde. La sybille Erithrée prononça cette prophétie dans des vers, dont voici le sens: « Un » des signes du jugement à venir est, que la terre suera » du sang, et que du ciel il viendra un roi sous une » forme corporelle pour juger le monde, lequel ré» gnera par tous les siècles. Ainsi les incrédules aussi» bien que les fidèles, à la fin du monde, verront Dieu » accompagné de tous les saints. Et les âmes, aussi» bien que les corps, se trouveront présentes pour su» bir son jugement; les hommes abandonneront leurs » idoles, et toutes leurs richesses; un feu embrasera » la terre, la mer, le ciel et les portes de l'enfer té» nébreux, et les corps des saints reprendront une » nouvelle vie; mais ceux des méchans seront brûlés » d'un feu éternel. Chacun confessera les péchés qu'il » avoit commis en secret, et Dieu découvrira alors » tous les secrets des cœurs. Il y aura des pleurs et » des grincemens de dents, le soleil s'obscurcira,

» aussi-bien que la lune et les étoiles. Alors les plus » hautes montagnes s'aplaniront, les vallées s'élève- » ront, et toute la terre sera également unie. Il n'y » aura entre les hommes rien de grand, ni de haut. » Toutes choses cesseront; la terre périra, embrasée » par les éclairs et par les foudres du ciel. Et les fon- » taines, aussi-bien que les rivières, seront desséchées » par le feu; une trompette sonnera un triste son d'en » haut, gémissant pour les péchés des hommes, et » pour les misères de leurs travaux; la terre s'ou- » vrira et la région de l'enfer sera découverte. Tous » les rois du monde seront présentés devant ce juge- » ment, et il tombera du ciel sur les méchans un feu » et un fleuve de soufre. »

Tout ceci est contenu dans les vers de cette sybille; à quoi je dois ajouter encore que Cicéron, qui a vécu aussi avant notre rédempteur, au livre qu'il a écrit de la divination, a fait mention de ces sybilles. Il dit même parlant d'elles, qu'assemblant les premières lettres de quelques-uns de leurs vers, et les rangeant les unes après les autres, elles signifient quelque chose. Que si nous voulons prendre ce soin dans les vers grecs de cette prophétie dont nous venons de parler, nous trouverons qu'elles contiennent ces paroles : Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur, ce qui est certainement une chose très-digne d'admiration. Mais une aussi grande merveille, comme étoit celle de la descente du Seigneur de toutes les choses créées, en ce bas monde, et sa mort sur une croix, ne devoit pas être célébrée avec moins d'appareil, ni avec des té-

moignages moins authentiques. Car si cette grande lumière fut venue soudainement au monde, sa splendeur nous auroit sans doute aveuglés. C'est pourquoi ce Seigneur même voulut que les hommes se disposassent peu à peu à la recevoir, lorsqu'elle leur apparoîtroit, voyant combien d'années auparavant elle leur avoit été annoncée. Et certes la vérité de notre sainte religion n'est pas peu fortifiée par le concert merveilleux de ces vierges si anciennes et si estimées de toute l'antiquité, outre la sainteté de nos Ecritures. Et cette circonstance jointe à toutes les autres, peut servir infiniment à la confession de notre foi, confirmée par tant de divers moyens. C'est pourquoi j'ai voulu en faire mention après les témoignages des prophètes, et par là mettre fin à ce premier traité.

Mais comme les esprits que nous voulons persuader sont fort endurcis, il ne sera pas à mon avis hors de propos de joindre au témoignage des sybilles le témoignage de Josèphe, juif de nation, mais historien très-célèbre; cet historien en son 18e livre des antiquités des Juifs, parlant des choses qui arrivèrent au temple au temps de l'empereur Tibère, sous lequel notre Sauveur mourut, dit ces paroles : « En ce même » temps vivoit Jésus homme sage (si toutefois nous » le devons appeler homme) car il faisoit des choses » merveilleuses, et enseignoit les hommes qui vou» loient de bon cœur apprendre la vérité. Il attira à » soi plusieurs Juifs et plusieurs gentils aussi. Il se nom» moit Christ. Il fut condamné par Pilate à mourir en » croix, sur les instances qui lui en furent faites par

» les principaux de notre nation ; mais néanmoins » ceux qui s'étoient attachés à lui ne l'abandonnèrent » pas pour cela. Car après sa mort il leur apparut, » étant ressuscité au troisième jour, ainsi que les pro- » phètes, inspirés de Dieu, l'avoient prophétisé, aussi- » bien que plusieurs autres merveilles qu'il devoit » faire. Tellement que depuis ce temps-là jusqu'à pré- » sent, il y a une sorte de gens nommés chrétiens, de » ce nom-là. » Voilà quelles sont les paroles de Josèphe, lesquelles certainement doivent donner de l'admiration à tous ceux qui les lisent. Mais ce n'est pas une chose étrange, que la providence divine ait ordonné que le même auteur qui avoit écrit la destruction de Jérusalem, et de tout le royaume de Judée, donnât un témoignage si illustre de la personne de Jésus-Christ, poussé à cela par la seule considération des actions merveilleuses et des miracles publics et manifestes, que notre Sauveur avoit faits tandis qu'il avoit conversé parmi les hommes.

SUITE DE LA

QUATRIÈME PARTIE.

II.e SECTION

Dans laquelle on répond en forme de dialogues à toutes les objections qu'on peut faire touchant le Messie.

PREMIER DIALOGUE,

Dans lequel la venue du Sauveur est prouvée par la conversion du monde, prédite par les prophètes.

Pour donner un éclaircissement parfait de ce divin mystère de notre rédemption, dont nous avons parlé jusqu'ici, il sera bien à propos de répondre à quelques questions qui nous peuvent être faites sur ce sujet. Et pour cet effet, j'ai pensé que le moyen le plus convenable seroit d'introduire ici un catéchumène nouvellement converti de la loi de Moïse, à la grâce de l'Evangile, qui proposera les questions qu'on a coutume de faire touchant ce mystère; et un docteur en théologie qui lui répondra. Le catéchumène commence donc, et dit:

Le Catéchumène. J'ai lu, monsieur, les traités que vous avez écrits touchant le mystère de Jésus-Christ, dans lesquels vous expliquez si clairement tout ce qui concerne ce mystère, que je ne vois rien qu'on y puisse opposer. Et comme Notre-Seigneur (qui désire que tous les hommes se sauvent, et puissent parvenir à la connoissance de la vérité) a mille moyens pour les attirer à soi, il a voulu que mon cœur fût touché par vos écrits, et mes yeux ouverts, afin que je pusse voir l'aveuglement et l'erreur dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, de quoi je lui dois, et lui rendrai toute ma vie une infinité de grâces. Mais parce que j'espère de recevoir bientôt le saint baptême, je voudrois bien, avant que de le recevoir, être plus entièrement informé de la vérité de ce mystère.

Le Docteur. Vous faites fort bien, mon frère. Car ce fut l'ordre que notre Sauveur donna à ses disciples lorsqu'il les envoya prêcher par le monde, d'enseigner premièrement les hommes, et puis de les baptiser. Mais je voudrois savoir quelles sont les choses dont vous désireriez une plus parfaite instruction.

Le Catéchumène. Ce sont celles contre lesquelles nous voyons se déchaîner ceux qui vivent dans le même aveuglement où j'ai vécu; savoir la mort, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ; le mystère de la très-sainte Trinité et du Saint Sacrement, et la cessation de l'observation des cérémonies et des sacrifices commandés par la loi.

Le Docteur. Pour satisfaire pleinement à ces questions, il me faudroit un fort long discours, parce que

la matière est fort abondante ; mais néanmoins dans ce court entretien que j'aurai avec vous, j'espère de répondre à tout avec l'aide de Dieu, de telle sorte, que vous à qui Dieu a communiqué la lumière de la foi, en demeurerez bien satisfait, parce que la croyance est un grand acheminement à l'intelligence. Mais avant que je réponde particulièrement à ces questions et aux autres qui peuvent intervenir sur cette matière, je veux vous donner en peu de mots une réponse qui servira pour toutes. Vous saurez donc que ces questions, comme toutes les autres, dépendent d'une seule vérité, qui est de prouver que notre Sauveur est le vrai roi messie promis dans la loi ; parce que s'il l'est, nous avons un commandement exprès de Dieu, sous de grandes peines et sous d'épouvantables menaces, de croire tout ce qu'il dira. Voici les paroles du commandement (*Deut.* 18) : *Je susciterai*, dit Dieu à Moïse, *parmi ce peuple et entre ses frères, un prophète semblable à toi. Je mettrai mes paroles en sa bouche et il leur dira tout ce que je lui commanderai de dire. Je serai*, dit Dieu, *moi-même le vengeur de celui qui n'aura pas voulu ouïr les paroles qu'il dira en mon nom.* Cela étant, vous jugez bien que toutes les questions et tous les doutes doivent cesser ; puisque par la bouche de Dieu même toutes les choses que nous devons croire touchant ce que vous avez proposé, sont expliquées. Nous avons donc à appuyer principalement sur cet article, parce que lui seul met hors de dispute les autres.

Encore que ce que nous avons allégué au traité

précédent, pût suffire pour vous satisfaire, je veux néanmoins retoucher de nouveau cette matière, et vous mettre en avant un exemple qui sera comme un sommaire de tout ce qui a été dit. Par là vous verrez clairement que Jésus-Christ notre Sauveur est le vrai messie promis par la loi, et par ce moyen vous demeurerez satisfait, puisque de cette vérité, comme nous avons dit, dépend la résolution de toutes les questions que vous avez proposées. Ressouvenez-vous donc de cette promesse que Dieu fit au patriarche Abraham, de lui donner la terre des Cananéens, où il faisoit sa demeure. Ce patriarche lui ayant demandé (*Gen.* 12. 13) comment il pourroit être certain de ce que Dieu lui promettoit, il lui fut commandé d'offrir un sacrifice de certains animaux; et à la fin Dieu lui dit (*Gen.* 15) : *Tu sauras que tes descendans iront voyager en une autre terre que celle-ci, dans laquelle ils seront réduits en servitude pendant l'espace de quatre cents ans. Mais à la fin de ce temps là je châtierai leurs oppresseurs, et ils sortiront de cette terre avec une grande abondance de biens*, c'est-à-dire avec beaucoup de prospérité et après s'être beaucoup multipliés. Voilà la prophétie de Dieu prononcée quatre cents ans avant la sortie d'Egypte. Nous y voyons la prédiction de toutes ces choses, savoir le voyage de ce peuple, son oppression, la sortie d'Egypte, la conquête de la terre promise, et surtout le nombre des années que ce voyage devoit durer. Je dis maintenant : si quelqu'un de ceux qui vivoient lorsque ce peuple, à la sortie d'Egypte, conquit la terre des

Cananéens, lisoit cette prophétie, et qu'il en vît l'accomplissement, que diroit-il? que penseroit-il?

Le Catéchumène. Il ne sauroit s'empêcher d'être en admiration, ni d'avouer que la main de Dieu est en ceci; n'y ayant que lui seul qui pût prophétiser tant d'années auparavant, ce qui devoit arriver, et mettre fin à une si grande œuvre, comme étoit celle de faire qu'un peuple captif, asservi et désarmé, pût se délivrer des armes et de la puissance de Pharaon, pour venir conquérir la terre des Cananéens, qui étoient des gens fort vaillans, entre lesquels il y avoit plusieurs géans, et dont la hauteur des murailles des villes étoit telle, qu'elles sembloient toucher jusqu'au ciel. Tellement qu'en ces deux choses il falloit que la sagesse et la toute-puissance de Dieu y eussent part; l'une pour prophétiser ces victoires, et l'autre pour les faire réussir.

Le Docteur. Or si nous appliquons ceci à notre dessein, nous trouverons que ces deux mêmes choses eurent part à la conversion du monde; tellement que si nous reconnoissons que la sagesse et la toute-puissance de Dieu eurent part en l'un, nous le devrons bien mieux avouer en l'autre. Mais parce que les choses nouvelles touchent bien plus sensiblement les cœurs que ne font les anciennes, quelque grandes qu'elles soient; je veux à dessein rapporter un exemple fort semblable à notre proposition, afin que par la condition de l'un, nous puissions comprendre la condition de l'autre. Je vous prie donc de m'écouter avec patience; car encore que ce que je dirai vous

semble

semble d'abord peut-être hors de propos, vous en remarquerez à la fin l'utilité qui ne sera sans doute pas petite.

§ 1.

Feignons donc que comme Dieu révéla quatre cents ans auparavant au patriarche Abraham ce qui devoit arriver à ses descendans, il révéla aussi à un prophète qui étoit dans la ville de Sétubal, qu'il naîtroit un homme de la race des Mirandes (qui sont du même lieu) lequel seroit un très-saint prédicateur; qu'il iroit prêcher dans toutes les villes de Portugal, et particulièrement dans Lisbonne, qui en est la capitale; qu'en quelque lieu qu'il prêchât, beaucoup de gens le suivroient, comme un prophète et un très-saint homme; qu'il assembleroit auprès de lui plusieurs disciples, pour entendre sa doctrine; mais parce qu'il devoit reprendre fort aigrement les vices, et surtout ceux des ecclésiastiques; que ces ecclésiastiques par l'envie qu'ils portent à sa gloire, et par la haine de la doctrine qui publieroit leurs fautes, machineroient sa mort par de fausses accusations; qu'enfin ils auroient un si grand pouvoir auprès des juges séculiers, qu'ils le condamneroient à la mort, même à la mort de la croix. Si cette prophétie ajoutoit encore que le royaume de Portugal seroit détruit pour ce sujet, et que la ville de Lisbonne seroit renversée par terre pour cela même, de sorte qu'il ne resteroit pierre sur pierre; que tous les Portugais iroient vagabonds par le monde, maltraités et asservis par toutes les nations; si elle

disoit après cela que les disciples de ce grand homme, peu de temps après sa mort, sortiroient de Lisbonne pour aller prêcher l'Evangile en Afrique, à Constantinople et dans tous les pays du Turc et du Sophi; et que dans le cours de bien peu d'années, et après avoir souffert de grandes persécutions des Turcs et des Maures, ils auroient enfin le crédit de leur persuader la foi de Jésus Christ, tellement qu'eux-mêmes connoissant leurs erreurs, renverseroient leurs mosquées, brûleroient les livres de leur Alcoran, reconnoîtroient que leur Mahomet n'a été qu'un trompeur et qu'un faux prophète, prendroient ses os et ses reliques pour les mettre en poudre et les jeter sur des fumiers. S'il étoit dit qu'à la place de leurs mosquées ils bâtiroient des églises très-superbes, qu'ils y élèveroient la figure de la croix et dans des tabernacles le très-saint Sacrement de l'autel, lequel ils adoreroient avec un respect extrême, aussi-bien que la très-sainte Trinité. S'il étoit encore prophétisé, que ces Turcs, qui avant que d'avoir reçu la foi étoient des gens très-charnels et très-impurs, deviendroient si vertueux, qu'il y en auroit plusieurs parmi eux qui garderoient une perpétuelle virginité, et qui dans la pureté de leur vie imiteroient les anges, et que de ces saintes personnes il se peupleroit une infinité de très-religieux monastères; qu'entre ceux-ci il y en auroit qui meneroient une vie plusqu'humaine dans des ermitages et dans des solitudes où ils ne vivroient que de racines d'herbes, ou au plus avec du pain sec et du sel; que plusieurs filles aussi de ces infidèles, après

s'être converties à la foi, feroient un vœu de virginité perpétuelle, et qu'en divers lieux il s'en feroit de très-saints monastères. Si la prophétie passant plus avant, prédisoit que tout cela arriveroit quatre cents et tant d'années après qu'elle auroit été écrite. Je vous demande, mon frère, ce que vous diriez, ce que vous jugeriez, quel sentiment vous auriez, si vous saviez certainement que tout cela a été prophétisé, si vous en voyiez de votre temps l'accomplissement tout entier, si vous voyiez d'un côté tout le royaume de Portugal détruit, la cité de Lisbonne toute par terre, les Portugais répandus et maltraités partout, sans qu'ils eussent en propre le moindre héritage; et si de l'autre côté vous voyiez toute la Turquie convertie à notre sainte foi, les disciples de ce grand prédicateur crucifié, sortis de Lisbonne, lesquels n'étant que de pauvres pêcheurs grossiers et ignorans, auroient mis fin à ce grand ouvrage.

Le Catéchumène. Certainement celui qui verroit toutes ces choses accomplies, ne pourroit être sans étonnement, voyant une chose si admirable, ni s'empêcher aussi d'avouer que le bras de Dieu auroit travaillé à cet ouvrage, n'y ayant que lui seul qui pût avec de si foibles instrumens faire une si grande action, ou la prophétiser avec tant de particularités et tant de circonstances, tant d'années auparavant, puisqu'il n'appartient qu'à Dieu seul de prévoir avec certitude les choses à venir.

Le Docteur. C'est par cet exemple que je vous ferai comprendre la vérité du mystère que nous trai-

tons : car les prophètes disent en divers lieux toutes les mêmes particularités et toutes les mêmes circonstances, en parlant de notre Sauveur, que nous avons ici recueillies ensemble ; savoir le lieu de sa naissance et de sa race, de sa doctrine, de sa mort sur la croix, et de toutes les autres choses qui l'accompagnèrent. Ils parlent de la conversion des gentils, qui se devoit faire par le moyen de ses disciples, du temps qu'elle devoit arriver, du lieu d'où ils devoient partir, du temps auquel tout cela devoit être fait, et rapportent toutes les autres particularités que nous avons remarquées en ce livre. Si donc il est vrai que l'exemple que je viens de vous proposer a bien pu vous faire avouer que Dieu devoit manifestement avoir conduit cette œuvre, soit à cause de sa grandeur, ou à cause de la prophétie, à combien plus forte raison le devons-nous confesser en celle-ci? car dans l'exemple il n'y avoit qu'une seule prophétie, au lieu qu'en ceci nous y voyons le consentement uniforme de tous les prophètes, avec celui des sybilles : surtout, nous devons considérer de combien cette œuvre étoit plus difficile que l'autre, puisqu'en l'une il ne s'agit que de la conversion des Turcs ou des Maures, qui n'occupent qu'une partie du monde, au lieu que l'autre a chassé l'idolâtrie qui régnoit partout. Ajoutons encore que la conversion des Turcs n'étoit pas à beaucoup près si difficile que celle des Gentils, parce que ceux-là s'accordent avec nous, au moins en ceci, qu'ils donnent de grandes louanges à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, à saint Jean-Baptiste, et aux saints patriarches; qu'ils

adorent un seul Dieu; qu'ils confessent la providence avec l'immortalité de l'âme, et reconnoissent la peine et la gloire pour les bons et pour les méchans, bien qu'ils l'établissent fort mal : les gentils tout au contraire ne s'accordoient en rien avec nous; au contraire ils abhorroient le nom de Jésus-Christ, jusqu'à le persécuter, et tenoient pour folie la publication d'un Dieu mort et crucifié. Mais ce qui témoigne bien mieux combien cette œuvre étoit plus relevée et plus digne de Dieu que l'autre, est que les infidèles et les Turcs ne persécutent point les chrétiens qui demeurent parmi eux pour le seul titre de chrétiens, puisqu'au contraire ils leur permettent de vivre selon leur loi. Mais les gentils, ô grand Dieu ! de quelles sortes, par quelles inventions de tourmens et de cruautés (qui n'avoient été auparavant ni vues, ni pensées) est-ce qu'ils persécutoient les chrétiens, pour le seul nom qu'ils portoient de chrétiens, sans qu'il parût en eux d'autres crimes : on les mettoit en pièces, on les rôtissoit, on les grilloit, on disloquoit tous leurs membres, on les précipitoit, on les brûloit, on déchiroit leurs chairs avec des griffes de fer, on leur fichoit des aiguilles fort pointues entre les ongles des pieds et des mains, on les traînoit à la queue des chevaux, on les exposoit aux lions et aux bêtes farouches. Que dirai-je davantage? on ne sauroit nombrer les cruautés qu'on inventoit tous les jours pour ébranler leur foi; et néanmoins ils sont sortis si glorieusement de ce combat, qu'ils ont même fait qu'une infinité d'hommes ont embrassé avec tant d'ardeur la foi, contre laquelle ils

avoient si opiniâtrément combattu, qu'ils venoient bien souvent à souffrir pour l'honneur de la même foi, tous les tourmens qu'ils avoient fait endurer aux autres, pour la détruire. Que peut-il y avoir de plus admirable, ou de plus digne du bras de Dieu? Or, si vous avez été étonné de cette conversion que nous avons feinte des Turcs et des Maures, combien vous doit davantage étonner celle-ci, et vous faire plus manifestement connoître le bras de Dieu, puisque beaucoup de choses et des événemens beaucoup plus importans y sont intervenus? Puis donc que tous les prophètes ont témoigné que cette action étoit réservée pour le temps du Messie, et que ses disciples l'ont terminée, que tous les autres signes et les autres prophéties que nous avons alléguées nous le confirment; ne s'ensuit-il pas que Jésus-Christ est le vrai Messie promis de la part de Dieu, et que nous n'en devons point espérer d'autre?

Ajoutez à ceci les persécutions que le peuple juif a souffertes depuis la mort de notre Sauveur, lesquelles nous avons fait voir bien au long. Vous y avez vu les calamités qui commencèrent dès le temps même de Pilate, et qui furent continuées par tous les autres présidens de Judée qui lui succédèrent. Vous avez vu la destruction, la mort, et la servitude de toutes les villes de la province de Galilée, et des autres voisines; vous avez vu le siége de Jérusalem, la famine épouvantable qui y régna, et la multitude incroyable de morts et de captifs qui s'y trouvèrent; vous avez vu cette grande et superbe cité rasée, ainsi que le

Sauveur l'avoit prophétisé avec beaucoup de larmes; vous voyez encore à présent ce très-puissant et très-ancien royaume réduit à néant, sans qu'il soit resté aux habitans un seul pied de terre qui leur appartienne en propre ; vous voyez l'exil dont Dieu les avoit menacés, qui les répand et les rend vagabonds par tout le monde; vous voyez enfin l'accomplissement de la prophétie d'Osée (*c.* 3.), qui avoit prédit, « que » les enfans d'Israël seroient sans roi, sans prince, » sans autel, sans sacrifice, sans vêtemens sacerdo» taux, aussi-bien que sans idoles. »

Mais pour comble de tous ces maux, ne voyez-vous pas cette malheureuse nation vivre dans le plus grand mépris et dans la plus grande servitude qui se puisse imaginer? Et que sont donc devenues ces magnifiques promesses de Dieu, dont nous avons fait mention, pour ceux qui garderoient sa loi (*Deut.* 28.) : *Vous serez béni dans toutes vos voies, dans toutes vos entrées et dans toutes vos issues*, et le reste? Qu'est devenue celle qui dit : *Le Seigneur vous rendra la plus puissante et la plus glorieuse nation de toutes celles qui sont sur la terre; vous serez toujours en haut, et jamais en bas.* O pauvre et misérable nation! qui est-ce qui a eu le pouvoir de te fermer les yeux, de t'obscurcir l'entendement, et d'endurcir ta volonté, pour t'empêcher de sentir et de voir des choses si évidentes?

Puisque Dieu a dit (*Isa.* 28) que la tribulation ouvre l'entendement, quelle est la dureté de ton cœur, pour faire qu'étant accablée du poids de tant de malheurs et de tant de disgrâces, comme tu es, tu ne

veuilles ni t'adoucir, ni sentir, ni connoître ton erreur? Car autrement, comment est-ce que ce Juge très-juste auroit permis ce châtiment si long et si épouvantable sur ce peuple anciennement si chéri et si favorisé, vivant surtout et persévérant parmi tant d'afflictions dans l'observation de sa loi?

Ce châtiment si grand et si extraordinaire, prophétisé depuis si long-temps, et l'accomplissement de toutes les autres prophéties, sont certainement des témoignages si clairs et si manifestes de la dignité et de la venue de notre Sauveur, que la lumière en plein midi ne l'est pas davantage. Par là vous connoîtrez donc, mon frère, la grâce que Dieu vous a faite de vous retirer des ténèbres dans lesquelles vous viviez, en vous ouvrant les yeux pour vous découvrir une si importante vérité, de laquelle tout votre salut dépendoit.

Le Catéchumène. Je rends de tout mon cœur autant de grâces que je puis au Seigneur, pour cette lumière, qui a tellement pénétré dans tous les replis de mon âme, qu'il ne me reste plus aucune sorte de doute ni de scrupule touchant ce mystère; et en effet mon esprit possède maintenant une si grande joie et un si grand repos, qu'il me seroit impossible de l'exprimer.

II.e DIALOGUE,

Des mensonges, impostures et extravagances du Talmud.

LE DOCTEUR. PAR les choses que j'ai traitées jusqu'ici, vous avez pu voir combien l'aveuglement des incrédules demeure convaincu par le témoignage des Ecritures; mais que sera-ce, si avec cela nous trouvons d'autres preuves aussi claires qu'ont été celles que nous en avons tirées?

LE CATÉCHUMÈNE. Comment se pourroit faire cela? Y a-t-il une chose aussi certaine que la parole de Dieu et la lumière de la foi qui est appuyée sur elle?

LE DOCTEUR. Ce que vous dites est fort vrai; mais avec cela vous m'accorderez que comme la lumière de la foi vient de Dieu, celle de la raison qu'il a imprimée dans nos âmes en vient aussi; et bien que cette lumière naturelle ne soit pas égale à la surnaturelle, dans la certitude des choses dont elle rend témoignage, elle a néanmoins de la clarté et de l'évidence pour les choses qu'elle comprend, (ce qui ne se rencontre pas dans la foi, qui est comme le fondement d'un édifice qui ne se voit point) et cette clarté apporte une très-grande joie et un très-grand repos aux esprits. Ce sera donc par cette lumière que tout homme raisonnable pourra connoître l'aveuglement de ceux qui ajoutent foi aux fables et aux mensonges de leur Talmud, comme si c'étoit une écriture sainte.

Pour vous faire mieux entendre ceci, vous saurez qu'au temps du pape Benoît XIII, un fameux médecin du même pape, très-savant en la doctrine des Juifs, se convertit à notre sainte foi, et fut nommé Jérôme de sainte foi. Sa Sainteté poussée du désir d'illuminer les âmes et de les retirer de leurs erreurs, commanda à ce médecin de composer un livre, par lequel, selon le témoignage des Ecritures, il prouvât que le Messie étoit déjà venu, et que c'étoit notre Sauveur. Il le fit avec une extrême exactitude; et non content de cela, il écrivit un autre Traité par le commandement du même pape, où il fait voir plusieurs faussetés, et plusieurs choses vaines et fabuleuses contenues dans les livres du Talmud. Ces livres ont depuis été traduits du latin en portugais, par dom Gaspard, archevêque de Goa, afin d'éclairer et d'enseigner les âmes aveugles qui sont en ces pays-là. Ces deux livres se voient aujourd'hui imprimés en cette langue; et c'est du second Traité, qui raconte les faussetés du Talmud, que je me suis résolu de tirer certaines choses, pour faire voir l'erreur dans laquelle vivent ceux qui y ajoutent foi. Ce Talmud, qui veut dire doctrine, fut composé par les docteurs des Juifs quatre cents ans après la mort de notre Rédempteur. Ils disent que c'est une seconde loi que Dieu donna de vive voix seulement à Moïse, et rapportent là dedans mille faussetés, sans les appuyer d'aucune preuve de raison ni d'autorité; leur écrit est dix fois plus grand que notre Bible, sans y comprendre les gloses tant anciennes que nouvelles, qui ont été faites là-

dessus en grand nombre; les auteurs de ce Talmud, pour donner plus d'autorité à leurs erreurs et à leurs ordonnances, publièrent en divers lieux, qu'on devoit donner autant de croyance et d'autorité aux choses qu'ils avoient établies, qu'à celles qui avoient été ordonnées de Dieu même dans la loi de Moïse; ajoutant la peine de mort à tous ceux qui désavoueroient quelque chose de leurs Ecritures, quoiqu'ils n'imposassent point la même rigueur contre ceux qui contrediroient les paroles de la loi de Dieu.

Mais avant que de me mettre à raconter les fausse-tés de ce mauvais livre, je veux prier le lecteur chrétien de prendre garde, et de se souvenir qu'il n'y a point de méchanceté au monde que l'on ne doive attendre d'une âme que Dieu a abandonnée, surtout, si elle s'est déclarée ennemie, et si elle se porte à blasphémer contre Jésus-Christ notre Sauveur. Comme il est la lumière, la porte et le chemin de la vérité, il n'y a point d'homme aussi sans lui, c'est-à-dire, qui se trouvant sans chemin, sans lumière et sans vérité, ne tombe en mille sortes de labyrinthes et de précipices. Je dis bien plus, l'emportement d'une âme qui est en cet état, est tel, qu'entre les appétits de notre chair, celui qui sert à la génération, lequel est le plus furieux de tous, ne pouvant être surmonté entièrement sans l'assistance de la grâce divine, de là vient aussi que ceux qui se trouvent privés de cette grâce, tombent en des ordures abominables. Je dis ceci, parce que ce livre du Talmud étant composé par des personnes opposées à l'esprit de Dieu et à sa grâce, contient

des choses si sales et si déshonnêtes, que je n'entreprendrai pas de les dire, pour n'offenser point les oreilles chastes par des choses si infâmes, quoique cela eût été fort important pour faire plus clairement voir la fausseté de cet écrit, aussi-bien que sa turpitude. Afin même que ce qui s'en dit ne semble point incroyable, le même auteur qui a compilé tant d'absurdités, allègue sur chaque point, le livre, le chapitre, et l'endroit d'où les choses sont tirées; tellement qu'on ne doit point croire qu'il mette rien en avant qui n'y soit contenu. Je prie surtout mon lecteur, et lui demande par charité, qu'encore qu'il voie ici des choses très-vaines et très-ridicules, de ne s'en moquer point pour cela. Il doit au contraire, apprêter plutôt des larmes pour pleurer l'aveuglement de ceux qui croient des choses de cette sorte, avec la même foi que si la propre bouche de Dieu les avoit prononcées.

Commençant donc par ce qui concerne la connoissance de Dieu, les talmudistes sont sur ce sujet dans une telle erreur, que par fois ils lui ôtent le pouvoir, d'autres fois le savoir, et d'autres fois aussi la sainteté et la justice. Tellement que dans un de leurs livres intitulé Berachot, au chapitre premier, ils divisent la nuit en trois parties, en chacune desquelles ils disent que Dieu rugit comme un lion, et qu'il s'écrie : « Mal-» heur sur moi, qui ai détruit ma maison, brûlé mon » temple, et réduit mes enfans en servitude sous les » autres peuples du monde. Dans le même chapitre, Rabi Joseph dit : « J'entrai une fois dans une maison » ouverte dans la ville de Jérusalem, et comme j'en

» sortois, je rencontrai Elie, lequel me salua, et me » dit : Paix à toi, maître; et je lui répondis : Paix à » vous, maître et seigneur; et il me dit : Mon fils, » quelle voix as-tu ouïe en cette maison déserte? A » quoi je répondis : J'ai ouï une voix qui gémissoit » comme une colombe, et qui disoit : Hélas, j'ai dé- » truit ma maison, et brûlé mon temple ! Elie me ré- » pondit là-dessus : Mon fils, Dieu ne dit pas cela seu- » lement à une certaine heure, mais il le dit les jours » tout entiers. Aussi toutes les fois qu'Israël entre dans » les synagogues, et qu'ils répondent à l'oraison, Dieu » arrache les cheveux de sa tête, et dit : Bienheureux » est le roi qui est ainsi glorifié par ses enfans en sa » maison; mais malheureux le père qui a réduit ses » enfans en captivité, et malheureux aussi les enfans » qui ont été faits captifs, et qui ont été éloignés de la » table de leur père. » Voilà les paroles extraites de ce chapitre, et qu'on juge par ceci combien grand est ce blasphème, qui lie les mains à Dieu, qui lui ôte sa puissance, et l'assujétit à la destinée.

Comme en cet endroit ils lui ôtent le pouvoir, en d'autres ils lui ôtent le savoir, et lui attribuent des choses très-vaines et frivoles. Tellement qu'au livre intitulé Havo de Saza, chapitre premier, à la demande qui est faite, à quoi Dieu s'occupe, ils répondent : « Que les trois premières heures du jour, Dieu s'oc- » cupe à l'étude de la loi; les trois suivantes, il s'as- » sied pour enseigner les enfans qui sont morts fort » jeunes; les autres trois il s'assied pour juger tout le » monde, et que les trois dernières il les passe à jouer,

» à se réjouir et à badiner avec le dragon, appelé Lé-
» viathan.» Voilà les occupations du jour; et lorsqu'on leur demande ce qu'il fait de nuit, ils répondent, « qu'il monte sur un chérubin fort léger et fort vite,
» et qu'il visite dix-huit mille mondes qu'il a créés.
» C'est ce qu'il fait depuis la création du monde; mais
» avant que de l'avoir créé, il s'employoit à bâtir des
» mondes et à les défaire.» Voyez, je vous prie, combien de folies et d'extravagances sont contenues en toutes ces paroles. Au livre Berachot, ils disent encore, au premier chapitre, « qu'après que le temple
» fut détruit, il ne demeura de reste à Dieu dans tout
» ce monde, que quatre coudées d'espace pour étu-
» dier Halac, qui veut dire lecture du Talmud; ce qui
» leur fait dire, que les trois premières heures du jour
» il s'assied pour étudier le Talmud.» Voyez, je vous prie, quelle folie.

Ils lui ôtent aussi la vérité, car en Bava Mechia, au chapitre qui commence Meca Haboet, Rabi Ismaël dit : « C'est certainement une grande chose que
» la paix, puisque Dieu, pour mettre la paix entre
» Abraham et Sara, n'a pas fait difficulté de dire un
» mensonge.» Il ne restoit plus qu'à attribuer aussi à Dieu un péché, mais ils n'y ont pas manqué; puisqu'ils disent en Hulin, au chapitre qui commence Elloé Terephot, la chose du monde la plus ridicule et la plus sotte, sur ce texte de la Genèse, *Dieu créa les deux grandes lumières.* Car Rabi Siméon dit : « qu'à
» l'heure de la création, la lune et le soleil étoient
» égaux, et que la lune se présenta devant Dieu, et

» lui dit : Seigneur, est-il bien séant que deux rois » se servent d'une même couronne ? et que là-dessus » Dieu commanda que la lune perdît la moitié de sa » lumière; de quoi se sentant fort offensée, elle lui dit: » Seigneur pour t'avoir représenté ce qui étoit raison- » nable, tu m'as diminuée; et que Dieu pour la satis- » faire, lui répliqua : ne te fâche point pour cela, car » je ferai que le soleil ne paroîtra que de jour, au lieu » que tu paroîtras de nuit et de jour. Mais cela ne la » contenta pas, au contraire elle lui dit : Seigneur, de » quoi sert la chandelle devant le soleil ? Et Dieu lui » dit alors : je ferai que mon peuple d'Israël comptera » par tes mois; mais tout cela ne satisfit pas la lune, » jusqu'à ce que Dieu avoua qu'il avoit failli, et com- » manda à Moïse qu'à la fin de chaque lune, il eût à » faire sacrifice d'un bouc, afin que Dieu obtînt par- » don de ce péché. » Ils prouvent ceci par le chapitre 28 des Nombres, où Dieu commande que cet animal soit sacrifié pour les péchés. Je prie tous ceux qui ont tant soit peu de jugement, de considérer par ces extravagances, combien sont à plaindre des personnes à qui Dieu a donné du jugement, d'être obligées sous peine de la mort à croire des choses si fausses et si prodigieuses.

Ils disent encore en Lava Batraa, au chapitre qui commence Hamor, «que Raba, fils de Rabhana, alloit » par un chemin, et qu'un muletier lui dit : montre- » moi, je te prie, le mont Sinaï; j'y allai avec lui, et » là j'ouïs une voix qui disoit : O misérable et malheu- » reux que je suis, qui ai fait un serment ! Qui est-ce

» qui m'en absoudra ? Qu'il retourna après cela à son » étude, et raconta ceci à ses maîtres qui, en le re- » prenant, lui dirent : à l'heure que tu as ouï cette » voix, tu devois dire, Seigneur, je t'absous de ce » serment. Sur cela Rabi Salomon glose, et dit : Que » ce serment dont Dieu demandoit absolution, étoit » celui de la captivité d'Israël. » Peut-il y avoir une plus grande folie que celle là ?

S'il y a de la folie parmi les talmudistes, il n'y a pas moins d'impudence en ce qu'ils ont la témérité d'inventer des gloses contraires à la loi de Dieu. Cela se voit dans le Canhedrin, au chapitre qui commence Arbamitor, sur les paroles du Lévitique, où il est dit (*c.* 20) : « Tu ne donneras aucune chose de ta se- » mence pour être consacrée à l'idole Moloch; là-des- » sus ils disent : que ces paroles, *tu ne donneras de ta* » *semence*, doivent être entendues que l'homme ne pè- » che que lorsqu'il donne un seul de ses enfans à cette » idole; mais que s'il les donne tous, il ne pèche point. » Cette consécration des enfans se faisoit lorsqu'on les » donnoit aux prêtres de l'idole, lesquels les jetoient » au feu devant l'idole; et sur ce que le texte dit : *Tu* » *ne donneras point*, il faut entendre, qu'il n'y a » point de péché, sinon lorsque le père donne son en- » fant au prêtre de l'idole de Moloch, afin qu'il en » fasse le sacrifice; mais que si le père le fait lui-mê- » me, il ne pèche point. Et parce qu'il y a encore dans » le passage, *de ta semence*, ils glosent, que si l'hom- » me fait sacrifice, ou de son père, ou de son frère, » ou de soi-même à cette idole, il ne pèche pas. »

Ils

Ils disent encore au même chapitre et au même livre, « que celui qui adore les idoles par amour, ou par » crainte, ne pèche point. Et Rabi Salomon expli- » que, que *par amour* il faut entendre lorsque quel- » que seigneur les prie d'adorer; et *par crainte*, lors- » qu'il les menace s'ils ne le font pas. » Qui ne voit point combien ceci est contraire à toute l'Ecriture? Car les enfans d'Israël, pour l'amour des femmes madianites ayant adoré l'idole de Phogor (*Num.* 25); Moïse à cause de ce péché fit mettre à mort vingt-quatre mille hommes; et Dieu lui commanda de faire pendre tous les princes du peuple, pour ne s'être pas opposés à ce mal. Pour comble de châtiment, si ce n'eût été que le grand prêtre Phinées apaisa Dieu, Dieu même dit qu'il eût détruit tout le peuple pour ce seul péché. Quoique tout cela soit écrit au livre des Nombres, chapitre 25, ces gens impies, et par un exécrable blasphème, ne laissent pas de soutenir ouvertement tout le contraire de ce que Dieu avoit ordonné.

Ils n'ont pas de honte non plus de contredire la sainte Ecriture, sur la louange qu'elle donne à la chaste fidélité du saint patriarche Joseph (*Gen.* 39), lequel ne voulut jamais consentir aux mauvais désirs de sa maîtresse; ils disent tout au contraire en Hulin, au chapitre qui commence Colhabacar: « Que Joseph en- » tra en la chambre de sa maîtresse, dans l'intention » de pécher avec elle; mais que l'ange Gabriel vint là- » dessus qui le fit eunuque; de sorte qu'il se trouva in- » habile pour ce péché. » Et cette glose, outre qu'elle

est fabuleuse, est encore entièrement contraire à l'Ecriture.

Ces talmudistes ne se contentant pas d'être fous et impies, s'abandonnent encore à un orgueil insupportable; jusqu'à ce point, que dans le livre de Cora, chapitre 3, Rabi Siméon, un de leurs docteurs, fils de Joas, dit : « Je suis si juste et j'ai tant de mérite, » que si je voulois, à cause de ma vertu et de ma bonté, je pourrois au jour du jugement délivrer tous » les hommes qui naîtront au monde, depuis le jour » que je suis né jusqu'aujourd'hui. Et si mon fils Alazar » étoit avec moi, nous pourrions tous deux délivrer » du jugement tous ceux qui sont nés depuis le jour » que le monde a été créé jusqu'à présent. Et si Jonathan, fils de Husiel, étoit avec nous, nous pourrions délivrer tout le genre humain, depuis le jour » de la création du monde jusqu'à la fin. » Qu'on juge s'il est possible que celui qui avançoit toutes ces folles vanités en fût persuadé; et si quelqu'un de ceux qui sont enfermés dans les petites maisons, pourroit rien dire de plus extravagant. Or, les talmudistes ne se contentent pas de mettre en avant ces folies, ils obligent même ces misérables qui suivent leur secte, à les recevoir et à les croire; et disent que tout homme qui se moquera de l'un des sages du Talmud, ou qui en médira, sera condamné aux peines de l'enfer. Par ces horribles menaces, ils épouvantent tellement ces pauvres gens, grossiers et superstitieux, qu'ils leur font croire des mensonges si étranges; ils sont tels en

effet, que les vieilles mêmes ne les voudroient pas conter aux petits enfans.

N'étant pas contens de tant de blasphèmes contre Dieu, ils font aussi des lois très-iniques entr'eux mêmes, et contre toute sorte d'humanité et de justice; de sorte que Rabi Moïse, d'Egypte, met en avant au livre de Sopu, chapitre 5, « que celui qui maudit son » père ou sa mère ne pèche point, si ce n'est qu'en sa » malédiction il ait nommé quelqu'un des noms pro- » pres de Dieu; » tellement qu'il ne permet pas seulement de maudire ses pères charnels contre le commandement de Dieu, qui a dit : « que celui qui mau- » dira son père ou sa mère mourra, » mais encore il permet de maudire Dieu même. Cela se voit en Canhedrin, au chapitre qui commence Arba Mihot, où il est dit, « que celui qui maudit Dieu, ne pèche point, si » ce n'est lorsqu'il exprime le nom propre de Dieu, » qui est Semhamephoras. Mais s'il nomme Dieu lors- » qu'il le maudit, par quelqu'un de ses autres noms, » comme Adonaï, Eloïm ou Sabaoth, qui veulent » dire Seigneur, Juste, Dieu des armées, il ne pèche » point. » Que sauroit-on s'imaginer de plus contraire à la justice, à l'Ecriture et à la raison?

Ils permettent encore de tuer impunément; c'est pourquoi il est dit en Canhedrin, au chapitre qui commence Ellu : « Que si quelqu'un lie les pieds et les » mains à son compagnon, et que pour cela il meure » de faim, celui qui l'a lié n'est point coupable de » mort; mais que s'il l'attache vers le soleil ou bien » au froid, et qu'il meure, il sera coupable de sa

» mort. Que s'il l'attache et l'expose devant un lion, » il n'est point coupable de mort; mais que s'il l'ex- » pose à des moucherons, il en est coupable. Que s'il » le jette dans un puits où il y ait une échelle, et » qu'un autre la vienne tirer, celui qui l'aura jeté » dans le puits ne sera point coupable de mort. »

Il dit encore : « Que si dix hommes en attaquent » un seul avec chacun une barre, et qu'ils le tuent, » ils sont tous libres et exempts de crime. »

Rabi Moïse, d'Egypte, au livre de Cuprin, dans les leçons de Canhedrin, chapitre 9, dit : « Que si » un criminel est accusé devant des juges, et que tous » d'une voix le condamnent à mort, ce condamné doit » être délivré, parce qu'il est nécessaire que les juges » soient de différentes opinions, et que les uns con- » damnent, les autres absolvent, et qu'un jugement » légitime doit passer par la pluralité des voix. »

Ils écrivent dans le livre de Hulin : « Que si Pierre » dit un faux témoignage contre Martin, sur lequel » Martin soit condamné à mort, si avant sa mort la » fausseté du témoignage se découvre, l'accusateur » doit mourir; mais si elle ne se découvre qu'après » la mort de l'accusé, l'accusateur demeure absous. » Qui nevoit point combien ces constitutions sont contraires aux lois divines et humaines?

Quel cœur voyant ceci, ne s'étonnera point de tant d'extravagances, et ne déplorera point le malheur de tant d'âmes obligées sous peine de mort à déférer à des choses si injustes, si ridicules et si abominables? O justice de Dieu! ô fléau de Dieu, qui permettez pour peine du péché un si étrange aveuglement!

Pour revenir à mon sujet, je vous demande, mon frère, ce qu'il vous semble maintenant de la croyance que vous aviez à des choses si horribles et si contraires, non-seulement à l'Ecriture, mais aussi à la lumière de la raison que Dieu en nous créant nous a donnée? Mais peut-être qu'il s'en trouvera quelqu'un, qui honteux d'avoir cru ces folies, dira qu'il n'y a rien de tout ceci dans le Talmud; sur quoi je lui réponds que cela ne se peut soutenir sans une extrême impudence. L'auteur qui nous a découvert tout ceci, ayant été très-exact à citer le livre, le chapitre et le commencement même du chapitre, en sa propre langue. D'ailleurs il écrivoit dans Rome, où il y a une synagogue et des docteurs de cette malheureuse secte; il le faisoit encore par commandement du pape; et nous ne devons pas croire qu'un homme fût assez fou ni assez effronté pour écrire en présence du pape et des cardinaux, des choses qui pussent être manifestement et sur-le-champ convaincues de fausseté. Tellement que ce que nous avons dit sur ce sujet ne peut recevoir de contradiction.

Le Catéchumène. Maintenant que Dieu m'a ouvert les yeux pour voir la lumière de la vérité, je vois bien plus clairement la fausseté et l'erreur où j'ai vécu; et comme ceux qui ont demeuré long-temps dans un cachot obscur et sale, ne sentent pas la mauvaise odeur qui y est, à cause de l'habitude, au lieu que ceux qui viennent récemment d'un bon air, la sentent aussitôt; de même étant accoutumé, comme j'étois, à croire ces fables et ces mensonges, je ne m'apercevois

pas de leur fausseté; mais maintenant éclairé des lumières de la vérité, je vois plus clair que le jour, l'absurdité de ces impostures, et je rougis de honte de moi-même d'avoir cru des choses si ridicules. Mais mon malheur a été que j'étois né et nourri là-dedans, que je les avois sucées avec le lait, et qu'elles faisoient une partie de la succession de mes pères; et c'étoit ce qui me tenoit captif et aveugle dans mon erreur. Ce qui m'y retenoit encore étoit l'autorité et l'excellence des saintes Ecritures, qui étoient aussi reçues parmi nous; mais au lieu de me faire tirer quelque profit des vérités qui y sont contenues, nos faux docteurs me donnoient à boire le poison de leurs mensonges. Mahomet le faux et damnable prophète, en a fait de même; car sous prétexte d'exalter et de faire grand cas de la dignité et de la gloire de Jésus-Christ, il a attiré un grand nombre de chrétiens à l'impiété de sa secte. Mais ce n'est pas par ces seules considérations que nous avons été comme forcés à nous obstiner dans notre erreur; nous ne l'avons été guère moins par le mépris et par les mauvais traitemens que nous recevons de plusieurs chrétiens en diverses rencontres; au lieu qu'ils nous devroient attirer à la connoissance de la vérité, par leurs bienfaits et par leurs bons exemples. Car nous avons voulu nous venger d'une disgrâce par une autre; et de l'aversion des personnes, nous avons passé à celle de leur religion. Mais si celui qui souhaitoit d'être anathème de Jésus-Christ pour le salut de ses frères, venoit à ressusciter, avec combien de raison diroit-il ce qu'il a écrit : *Qui est-ce qui peut*

être infirme, sans que je le sois aussi? L'Apôtre ne convertissoit donc pas les hommes de la manière qu'on fait aujourd'hui, il le faisoit se mettant soi-même en mille pièces (pour ainsi dire), en se faisant tout à tous les hommes, pour les sauver tous, et en ne méprisant jamais les pécheurs, mais en pleurant leurs péchés.

III.e DIALOGUE,

Où il est traité de la divinité de Jésus-Christ notre Sauveur.

Le Catéchumène. Encore que par la bonté de Notre-Seigneur je sois maintenant si ferme et si constant dans la foi, que je serois prêt à mourir de bon cœur pour elle, je ne veux pas laisser pour cela de vous proposer ici toutes les erreurs dans lesquelles sont entretenus ces pauvres incrédules parmi lesquels j'ai vécu, et qui les empêchent de recevoir cette belle et pure lumière de la foi, la vraie paix et l'unique consolation des âmes; c'est la mort et la divinité du Fils de Dieu, le mystère de la très-sainte Trinité, et celui du très-saint Sacrement de l'autel, l'abolition des cérémonies et des sacrifices de la loi de Moïse, la réprobation du peuple juif, et l'élection des gentils et autres choses semblables.

Le Docteur. Ces matières comprennent, ainsi que je vous ai dit ailleurs, une grande partie de notre théologie, et demanderoient par conséquent un fort

long discours ; néanmoins je ne laisserai pas de vous en donner l'éclaircissement avec toute la brièveté à laquelle ce livre m'oblige, quoique pour une entière résolution, ainsi que je vous ai déjà enseigné, la doctrine de notre Sauveur nous dût suffire, Dieu nous ayant commandé de croire en lui.

Pour venir donc au particulier, je dis sur la première de vos questions, qui concerne la divinité de Jésus-Christ, que ce que vous demandez est très-bien éclairci dans le nouveau Testament, comme il l'est aussi dans le vieux; mais les docteurs des Hébreux, ont, comme dit l'Apôtre (2 *Cor.* 2), un voile devant les yeux, pour ne voir pas une chose si évidente; et moi, pour leur découvrir la vérité même au travers de ce voile, je leur allègue premièrement cette question que le Sauveur proposa aux pharisiens, leur demandant de qui le Messie étoit fils. Ils répondirent que c'étoit de David (*Matt.* 22), et le Sauveur leur répliqua : *Comment donc David en esprit* (c'est-à-dire poussé et instruit par le Saint-Esprit) *l'appelle-t-il Seigneur* dans le psaume 109, *lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds?* S'il étoit son fils, comment l'appelle-t-il son Seigneur? A quoi ils ne surent que répondre, et demeurèrent si confus et si surpris, que depuis ce jour-là ils n'eurent plus la hardiesse de le tenter par leurs questions. La cause pour laquelle ils ne surent répondre, fut pour n'avoir pas connu la divinité de Jésus-Christ, qui est fils de David, selon la nature humaine; mais selon

la divine, il est son maître et son seigneur. Cela se confirme encore par cette parole qui vient ensuite : *Asseyez-vous à ma droite.* Car quelle créature y a-t-il, soit créée ou à créer, au ciel ou sur la terre, à qui une si grande dignité soit due, comme est celle d'être assis à la droite de Dieu, si elle n'est égale à Dieu même? *Qui est-ce,* dit David, *qui pourra s'égaler à Dieu sur les nues? Et qui sera-ce entre les enfans de Dieu* (qui sont les anges et les saints), *qui sera semblable à lui?* Si nous faisons comparaison du plus haut des séraphins avec Dieu, le séraphin demeurera des degrés infinis au-dessous; et si Dieu même créoit de nouveau une créature mille fois plus haute que le plus haut des séraphins, elle demeureroit toujours dans le même degré de bassesse. Parce que la perfection de la créature, quelque haute qu'elle soit, est limitée et finie; au lieu que celle du Créateur est infinie; et du fini à l'infini il n'y a nulle proportion : de là il s'ensuit nécessairement que nul ne peut être égal, c'est-à-dire assis à la main droite de Dieu, si ce n'est Dieu même. Cela se découvre encore plus manifestement par ce qui suit incontinent au même psaume, où le Père parlant au Fils, lui dit : *Je vous ai engendré de mon sein avant que j'eusse créé la lumière du jour.* Par là nous voyons deux personnes désignées, l'une qui engendre et l'autre qui est engendrée. Mais par ce mot *avant la lumière du jour,* il faut entendre avant la création du monde, prenant une partie pour le tout; et celle-ci, *qu'il l'a engendré de son sein,* signifie que le Fils a été engendré de la propre substance du Père;

et ce mot *de mon sein*, fait voir qu'il n'est pas son Fils par adoption et par participation de sa grâce, mais par communication de sa propre substance. Car comme la nature divine est très-simple, elle ne peut être divisée ni partagée; c'est pourquoi elle se communique toute entière au Fils, en qui est la même essence qu'au Père. Tellement que ces deux paroles, être assis à la droite de Dieu, et être engendré de son sein, n'appartiennent à aucun fils adoptif de Dieu, mais au seul fils par nature.

A ce témoignage nous en pouvons ajouter un autre qui n'est pas moins évident. C'est celui que rend encore David au psaume 2, qu'il commence en s'étonnant des persécutions que les gentils devoient exciter contre Dieu et contre son Christ. Il ajoute que le Seigneur se moquera d'eux, en montrant par les effets combien leurs propositions et leurs conseils étoient inutiles, de vouloir attaquer et détruire le royaume du Christ. Ces paroles finies, le Christ même propose contre les mauvais desseins de ces gens-là, la gloire de sa dignité royale, avec celle de sa divinité; voici ses paroles: *Je suis par l'autorité de Dieu, établi roi sur la sainte montagne de Sion, pour annoncer ses commandemens et ses décrets, et le Seigneur m'a dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, demandez-moi, et je vous donnerai les nations en héritage, et je mettrai en votre possession les extrémités de la terre.* En cette prophétie les deux natures de Jésus-Christ sont bien clairement expliquées; car en disant, qu'il le constitue roi sur sa sainte mon-

tagne de Sion, et en lui ordonnant après cela de lui demander, la nature humaine est désignée, qui a été créée dans le temps, parce que ces paroles de demander et de régner sur le mont de Sion, conviennent à Jésus-Christ en tant qu'homme. Mais lorsque Dieu dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui;* c'est une déclaration de sa divinité, qui a été de toute éternité, laquelle éternité est signifiée par cette parole, *aujourd'hui*; parce que dans l'éternité il n'y a que le seul aujourd'hui, toutes choses lui étant présentes, sans qu'il n'y ait ni passé ni futur. C'est pourquoi cette parole, *je vous ai engendré aujourd'hui*, ne peut appartenir à aucun des anges, n'ayant pas été engendrés de Dieu, mais créés. Encore n'ont-ils pas été créés dans cet aujourd'hui, c'est-à-dire dans l'éternité, mais dans un temps déterminé, qui fut à la création du monde. Et par conséquent ces paroles n'appartiennent qu'au seul Fils unique de Dieu, éternellement engendré.

Lisez aussi bien attentivement le psaume 44, qui depuis le commencement jusqu'à la fin parle du Messie, de son règne, de sa beauté, de sa puissance, de ses vertus, de la reine, qui est l'Eglise son épouse, et des enfans spirituels qu'elle doit produire, et vous verrez qu'il l'appelle Dieu par deux fois dans ce psaume. La première fois, parlant au roi Messie de l'excellence et de la perpétuité de son règne, il dit : *Votre trône, ô Dieu ! durera dans tous les siècles des siècles; et la verge qui est le sceptre de votre royauté, est la verge de justice et d'équité.* Un peu plus bas parlant

à la reine épouse de ce roi souverain, il dit : *La reine s'est assise à votre main droite, vêtue d'or et ornée de diverses couleurs;* et incontinent après adressant ses paroles à cette reine, il lui dit : *Ecoutez, ma fille, et regardez et prêtez l'oreille; mettez en oubli votre pays et la maison de votre père, et le roi sera amoureux de votre beauté; car il est votre Dieu et votre Seigneur; et il sera adoré;* dans lesquelles paroles le Père éternel reconnoît manifestement la divinité de ce Fils.

Isaïe, au chapitre 9, parlant de ce Seigneur et Messie, ne déclare pas moins sa divinité et son humanité par ces paroles : *Un petit enfant nous est né, et un Fils nous a été donné; sur les épaules duquel il mettra son royaume et sa principauté; son nom sera admirable, conseiller, Dieu, fort, Père du siècle futur, et prince de paix.* Voilà les paroles d'Isaïe. Quel témoignage plus clair pouvions-nous recevoir de la divinité et de l'humanité de notre Sauveur? Car en l'appelant petit, il montre bien clairement son humanité; puisque le nom de petit ne peut convenir à Dieu; mais afin que ce nom ne nous trompât pas, il met incontinent les noms de sa grandeur, *l'un desquels est Dieu;* et par là manifestement sans détours ni figures, il témoigne sa divinité. Il est bien à remarquer sur ce passage, que les septante interprètes qui traduisirent la Bible de la langue hébraïque en la langue grecque, par l'ordre de Ptolomée, roi d'Egypte, voyant que ce prince, qui bien que païen n'adoroit néanmoins qu'un seul Dieu, pourroit être offensé s'ils

faisoient voir par leur traduction qu'il y avoit un autre Dieu que le sien, couvrirent à dessein ce mystère. Tellement qu'au lieu de tous ces noms, ils n'en mirent qu'un seul, qui fut celui de conseiller. Ils l'appelèrent donc ange de grand conseil, comme s'ils eussent voulu dire messager de Dieu, envoyé pour nous donner un grand conseil, ou pour nous enseigner le chemin de notre salut; ce qu'ils n'auroient pas fait, s'ils n'avoient bien reconnu que la divinité de ce Seigneur étoit très-manifestement déclarée par les termes dont ils couvrirent à dessein l'explication.

Le même prophète lui donne encore ce nom-là dans cette illustre prophétie, où il dit (*c.* 7) : « Qu'une vierge » concevroit et enfanteroit un fils, lequel s'appelleroit » Emmanuel, qui signifie, Dieu avec nous. » Et ajoutant aussitôt, que cet enfant mangeroit du lait et du miel comme les autres enfans, il nous montre son humanité, comme le nom Emmanuel nous avoit enseigné sa divinité. Ce nom convient fort bien, selon l'interprétation de quelques-uns, avec une autre prophétie du même prophète, dans laquelle parlant du Sauveur, il dit: Qu'*il lui sera imposé un nom tout nouveau, que Dieu nommera lui-même.* Quel peut être ce nouveau nom? Car ce nom de Jésus qui lui fut donné à la circoncision n'est pas un nouveau nom, plusieurs autres l'ayant porté avant lui. Comment donc vérifiera-t-on cette parole et cette promesse divine? Quel sera ce nouveau nom qui n'a jamais été ni vu, ni ouï au monde? Certainement il ne peut être autre que celui de Dieu et homme tout ensemble, n'y en ayant point

eu de semblable dans le monde. Il me semble qu'il est bien à propos d'avertir ici combien différemment les docteurs hébreux qui ont écrit avant la venue du Sauveur, ont interprété l'Ecriture, d'avec ceux qui sont venus depuis. Parce que ceux-ci aveuglés par leur passion, qui leur offusquoit la raison, falsifioient l'Ecriture pour la faire cadrer à leur damnable intention, au lieu que les autres (qui étoient sans passion) n'ayant aucune raison de la corrompre, l'interprétoient sainement, et selon sa vraie signification. Je dis ceci, parce qu'il y en a de ces anciens, qui interprétant ce nom d'Emmanuel, disent qu'à cause que le Messie devoit être Dieu et homme, on lui imposa le nom d'Emmanuel, qui veut dire, Dieu avec nous, c'est-à-dire, dans notre corps, et dans notre chair. Job l'avoit ainsi entendu, lorsqu'il disoit : *Je verrai Dieu en ma propre chair.* L'un de ces docteurs hébreux ajoute de plus : Parce qu'il est Dieu, il est appelé conseiller admirable, à cause qu'il a découvert un conseil merveilleux pour sauver les âmes qui avoient été condamnées par le péché d'Adam, et ne pouvoient être sauvées que par la mort très-douloureuse du roi Messie, accompagnée de plusieurs tourmens. Tout ceci est d'un de ces docteurs hébreux, lequel n'ayant pas devant ses yeux le voile qu'ont ceux d'aujourd'hui, voyoit clairement et nettement dans la source des saintes Ecritures.

§ 1.

Jérémie ne rend pas un moindre témoignage de cette divinité, lorsqu'il dit ces paroles (*c.* 13) : *Voyez, dit Dieu, que les jours viendront dans lesquels David naîtra. Ce sera une plante de justice, et ce roi régnera, il sera sage, et il rendra jugement et justice sur la terre.* Il ajoute ensuite : *Le nom qu'on lui donnera, sera notre Seigneur juste.* Mais au lieu de cette parole, *Seigneur*, il y a dans l'hébreu le nom des quatre lettres, qui n'appartient qu'à Dieu seul. Le même témoignage nous est rendu par Baruc (*c.* 3), qui après avoir montré que Dieu est le Créateur et le Seigneur de toutes choses, ajoute aussitôt ces paroles : *Celui-ci est notre Dieu, et il n'y en a point d'autre qui puisse être comparé à lui. C'est lui qui a trouvé tous les chemins de la sagesse, et il l'a donnée à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. On l'a vu après cela sur la terre, conversant avec les hommes.* Avec quelles paroles plus claires et plus expresses eût-on pu expliquer les deux natures, divine et humaine, que par celles-ci? Et combien évidemment voyons-nous l'explication de ce nom, *Emmanuel*, ou Dieu avec nous!

Le témoignage encore du prophète Michée n'est pas moins évident, lorsqu'il dit (*c.* 5) : *O Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la plus petite entre les villes de Juda; car c'est de vous qu'il naîtra un prince qui gouvernera mon peuple d'Israël.* Mais la traduction chaldéenne, au lieu de ces paroles, explique plus clai-

rement : *C'est de vous que naîtra le Messie.* A quoi le prophète ajoute : *Et sa sortie sera dès le commencement des jours de l'éternité.* Ces paroles nous font bien manifestement voir deux naissances de ce prince; l'une dans le temps, à Bethléem ; et l'autre avant tous les temps, c'est-à dire, dès les jours de l'éternité, qui n'est propre qu'à Dieu seulement.

Il y a plusieurs autres lieux dans l'Ecriture où la divinité et la gloire de notre Sauveur nous est enseignée par des paroles bien plus nouvelles et plus extraordinaires. On met entre celles-ci, le serment que le patriarche Abraham demanda à son serviteur, lorsqu'il l'envoya pour chercher une femme à son fils Isaac, lui disant : *Mets ta main sur ma cuisse, afin que je te conjure par le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, de ne point prendre de femme pour mon fils Isaac, d'entre les femmes des Cananéens, où je fais mon habitation, etc.* Quel serment est ceci? lorsque les hommes jurent solennellement en jugement, par les saints Evangiles ou par la croix, ils mettent la main dessus, et jurent de la sorte; mais lorsque le saint Patriarche lui commanda de toucher sa cuisse avec la main, et de faire serment par le Seigneur du ciel et de la terre, ce fut pour nous faire comprendre que le Seigneur du ciel et de la terre devoit naître de cette cuisse, de quoi il avoit eu une révélation très-certaine, lorsque Dieu lui jura qu'il naîtroit de lui un fils, par lequel toutes les nations du monde devoient être bénies; car si le saint homme n'eût pas eu cette pensée, à quel propos eût-il commandé de mettre la

main

main sur sa cuisse, pour jurer par le Seigneur du ciel et de la terre? Et ceci, avec les autres autorités que nous avons rapportées, nous témoigne évidemment la divinité du Sauveur, qui est le véritable Seigneur du ciel et de la terre.

Ce mystère ne fut pas non plus caché à Salomon, qui nous l'a fort bien fait entendre, lorsque dans le chapitre 30 de ses Proverbes, il parle de la sagesse éternelle, qui avec Dieu a créé toutes les choses du monde; ce qu'il explique en des termes très-magnifiques : mais il n'a pas moins de magnificence en ses paroles, lorsqu'après avoir dit, que Dieu demeuroit en lui, et parloit par sa bouche, il ajoute : *Qui est celui qui est monté au ciel, et qui en est descendu? Qui est celui qui tient les vents en sa main? Qui est celui qui a ramassé et recueilli les eaux comme dans un vêtement? Qui a créé toutes les bornes et les extrémités de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils? le savez-vous?* Voyez avec quelle grandeur et avec quelle majesté de paroles, il nous manifeste cette grande vérité. Qui est celui qui a créé toutes choses à un fils, lequel étant seul au ciel, est néanmoins descendu en terre pour nous secourir? Et par l'addition de cette parole, *le savez-vous?* il nous a voulu faire connoître combien ce mystère étoit profond et secret. L'Ecclésiastique néanmoins, quelque secret qu'il fût, l'avoit bien découvert, et nous le voyons dans son oraison, lorsqu'il dit (*c.* 1. 51) : *J'ai invoqué le Seigneur, père de mon Seigneur, auquel j'ai demandé, qu'il ne me délaissât pas au temps de*

la tribulation. Nous voyons que dans ces paroles il distingue fort clairement le nom du Père et du Fils de Dieu, puisqu'il nomme ici Père et Fils, quand il dit : *J'ai invoqué le Seigneur, Père de mon Seigneur.*

Je sais bien que les docteurs des Hébreux, convaincus par les autorités, cherchent mille inventions pour échapper à des vérités si claires : c'est pourquoi ils détournent quelquefois le sens de l'Ecriture, appliquant à une chose ce qui appartient à une autre. Cela se voit dans le chapitre 53 d'Isaïe, qui traite de la passion; car ils appliquent tout ce qui y est contenu aux calamités que souffre maintenant le peuple d'Israël pendant sa captivité. D'autres fois ils corrompent et falsifient le texte de leurs Bibles, sans considérer qu'ils sont contredits par la version des septante interprètes, et par la chaldéenne qu'ils approuvent. D'autres fois se voyant fort pressés, ils ont recours à des inventions fabuleuses, et à des mensonges pour se défendre; de quoi je vais donner ici un exemple remarquable, dans l'autorité que j'ai naguère alléguée du prophète Michée, où il dit (*c.* 5.) : *Que Jésus Christ naîtra en Bethléem*, et que *sa sortie sera depuis le commencement des jours de l'éternité* : et par ces paroles, comme j'ai fait voir, outre la naissance temporelle de Jésus-Christ à Bethléem, il signifie encore une autre naissance, dans laquelle de toute éternité il naît de son Père éternel. Lorsqu'ils se voient pressés par un si évident témoignage de la divinité de notre Sauveur, ils vont forger une extravagance, et disent que sept choses furent créées avant le monde, savoir : la

loi, la pénitence, l'enfer, la maison du sanctuaire, le trône de la gloire, le paradis terrestre, et le nom du Messie. Par cette fable ils répondent à l'autorité de Michée, disant que cette sortie des jours de l'éternité, s'entend du nom du Messie, qui est une de ces sept choses qui furent créées avant la création du monde; mais la raison fait assez voir la vanité de cette rêverie. Car la loi ne pouvoit exister alors, sans être dans quelque entendement; elle ne pouvoit être en celui de Dieu, en qui il ne peut rien avoir qui ait été créé; elle ne pouvoit être non plus dans celui de l'ange, ni de l'homme, puisque, avant la création, il n'y avoit ni ange ni homme : la même raison regarde aussi le nom du Messie, et en cela, outre la mauvaise foi, on peut remarquer aussi la folie et l'ignorance de ces docteurs, qui ne s'aperçoivent pas combien sont contraires à la raison les choses qu'ils mettent en avant : aussi ne veux-je point perdre du temps à répondre à leurs impertinences, surtout traitant avec vous, qui voyez si clairement la vérité, par la nouvelle lumière que Dieu nous a donnée.

Mais si, outre les autorités des prophètes, vous désirez encore des témoignages des païens; lisez le premier livre d'Augustin Eugubin, et là vous trouverez que plusieurs grands philosophes, comme Mercure Trismégiste, Platon, Plotin, Macrobe, Porphyre, Proclus, et d'autres encore, ou par tradition, ou par révélation, comme les sybilles, ont témoigné cette même génération éternelle du Fils de Dieu, et cela dans des termes si clairs, qu'ils donnent beaucoup

d'admiration à ceux qui les lisent : « tellement qu'ils » l'appellent du même nom que nous, Fils de Dieu, » Sagesse éternelle, Verbe ou parole du Père, Mens, » c'est-à-dire, entendement, ou raison, ou sagesse. » Et Porphyre, quoique grand ennemi de notre religion, rapporte néanmoins le passage de Platon touchant ce mystère, tout-à-fait conformément à notre foi; car il dit premièrement, « que du souverain bien » il naît cette Mens, qui est le Fils de Dieu, d'une » manière qu'aucun des mortels ne sauroit comprendre; que cette Mens a un être par soi-même, comme » Dieu tout-puissant, et qu'elle est le siége, l'origine, la source, le principe et la reine de toutes les » choses; qu'elle est aussi la première beauté et l'origine de toutes les beautés, le patron et le miroir où » elles se voient, et que c'est par elle que toutes les » choses qui ont été faites, sont belles et bonnes. Il » dit encore, que cette Mens fut engendrée éternellement avant tous les siècles. » Et tout ceci est tiré des opinions de Platon, et rapporté par cet autre philosophe de sa secte. Mais le plus ancien de tous ces philosophes, qui a été Trismégiste, parle si clairement de cette génération divine, qu'on ne le sauroit lire sans une extrême admiration. Voici ce qu'il dit, parlant à son fils qu'il enseigne : « O mon fils ! le » Verbe (qui est la parole du Créateur) est éternel; il » se meut par soi-même : il ne souffre ni augmentation » ni diminution; il est immuable, incorruptible, singulier, toujours semblable à soi, égal, d'accord, » stable, et un en soi-même. » Quelles plus grandes

louanges pourroit-on donner au Verbe divin que celles-ci ? Eugubin dit là-dessus, qu'il ne pouvoit assez admirer, et qu'il demeuroit confus d'étonnement, lorsqu'il venoit à considérer les témoignages que l'ancienne philosophie avoit rendus au Fils de Dieu ; et qu'il rendoit grâces de tout son cœur au Rédempteur du monde, de ce que par la prédication de son Evangile, il avoit rempli toute la terre de la connoissance de sa divinité, qui étoit dans les temps anciens connue de si peu de personnes, et qu'en cela il voyoit avec joie l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, qui avoit dit (*c.* 21) : Que *la terre* seroit *remplie de la connoissance de Dieu, comme la mer, lorsqu'elle s'enfle jusqu'à se répandre sur son rivage.*

Que si par-dessus tous ces témoignages, vous me demandez encore quelque raison, souvenez-vous de ces paroles que Dieu dit par Isaïe (*c.* 26) : *Quoi donc, moi qui fais enfanter les créatures, n'enfanterai-je pas aussi? Moi qui leur donne la puissance d'engendrer, demeurerai je stérile, dit le Seigneur?* Si vous jetez les yeux sur toutes les choses qui sont dans ce monde inférieur, au moins celles qui ont quelque sorte de vie, vous trouverez que toutes étant arrivées à la perfection de leur nature, engendrent leurs semblables. Tous les arbres, toutes les herbes, et généralement toutes les plantes, étant parvenues au dernier point de leur croissance et de leur perfection, produisent aussitôt des semences qui en produisent d'autres semblables à elles, comme filles de même père, qui est une espèce de génération. Ainsi, tous les animaux

de la terre, les poissons de la mer et les oiseaux de l'air, engendrent leurs semblables; le lion engendre le lion, le cheval le cheval, et ainsi de tous les autres. Pour l'homme, nous n'en pouvons douter, et cela est tellement propre à toutes les créatures, qu'Aristote en a pris sujet de dire, que c'est une chose très-naturelle à toutes celles qui ont vie, d'en engendrer d'autres semblables à elles. Or, ceci étant une perfection naturelle donnée à toutes les choses qui ont vie, par l'auteur et le créateur de la nature, il n'étoit pas juste que celui qui est infiniment parfait, fût privé de la perfection qu'il a donnée à ses créatures; de sorte que nous avons sujet de confesser, et de croire comme nous le croyons et le confessons, qu'il a engendré son Fils unique notre Sauveur.

§ 2.

Il faut ajouter à ceci une autre divine raison, que nous avons alléguée au traité précédent; laquelle servoit aussi grandement pour le mystère de l'incarnation, dont nous parlions alors, et servira encore pour celui de la très-sainte Trinité dont nous allons parler. Pour la mieux comprendre, vous devez supposer cette célèbre opinion de saint Denis, tant de fois répétée dans ses livres : que la nature du bien est d'être communicatif de soi-même, ce que nous voyons dans le soleil, qui communique si libéralement sa lumière à toutes les créatures du monde. Cela même se peut voir aussi en plusieurs saintes et religieuses personnes, qui ne font pas de difficulté d'aller jusqu'aux ex-

trémités du monde, ni de s'exposer à tous les périls de la mer et de la terre, pour communiquer aux infidèles cette lumière et cette bonté que Dieu leur a donnée. Et d'où pensez-vous aussi qu'ait procédé cette grande quantité de livres saints, sinon de ce même principe, savoir du désir qu'ont eu les gens de bien de communiquer la doctrine et la sainteté qui étoit en eux, non-seulement aux siècles présens, mais aussi aux siècles à venir? Or, ceci étant la nature et la propriété du bien, il s'ensuit que plus la chose croîtra en degrés de bonté, plus elle sera communicable d'elle-même. Comme il est donc vrai que notre Dieu immense est infiniment bon, il s'ensuit qu'il doit être infiniment communicatif de soi-même, c'est-à-dire, des richesses, de la bonté et de la divinité qui sont en lui. Car ceci est la dernière et très-parfaite communication, qui est par conséquent la plus convenable à la bonté suprême. Et bien que cette bonté ait communiqué à ses créatures, surtout aux anges et aux hommes, tout le bien qu'ils possèdent, toute cette communication et tout ce qui leur peut être communiqué, n'est presque rien en comparaison de cette suprême communication de sa divinité; parce que tout ce qui leur a été communiqué, sont des biens finis et limités, au lieu que cette substance divine est un bien infini; et du fini à l'infini, il n'y a ni proportion, ni comparaison. Cette considération est très-puissante, pour comprendre la divinité de Jésus-Christ notre Sauveur, aussi-bien que de la très-sainte Trinité; parce que de cette propriété, et de cette nature du souverain bien, procède

cette communication du Père au Fils de sa propre essence; et le Père et le Fils, qui n'ont qu'une même volonté, et qui s'aiment infiniment, produisent la troisième personne, qui est le Saint-Esprit, à qui ils communiquent aussi leur propre divinité et leur essence, comme nous allons dire incontinent.

Le Catéchumène. Vous avez si bien établi la divinité de notre Sauveur, et sur de si bons témoignages des prophètes, des philosophes, des sybilles, et vous l'avez appuyée de si bonnes raisons, surtout de cette dernière, fondée sur la nature et sur la condition du bien, que je n'ai plus rien à désirer ni à demander pour mon entière satisfaction touchant ce point-là.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

DIALOGUES ENTRE UN DOCTEUR ET UN DISCIPLE.

I.er Dialogue. *Où il est traité des causes de la venue du Fils de Dieu au monde*, page 1

II.e Dial. *Dans lequel on demande pourquoi le Sauveur venant au monde, voulut prendre la nature humaine*, 11

§ 2. *Pour montrer combien il a été convenable à la nature divine, de se lier et de s'unir à la nature humaine; et combien de fruits admirables se sont ensuivis de cette admirable union*, 27

III.e Dial. *Dans lequel on demande pourquoi notre Sauveur ayant voulu se faire homme, il a choisi une vie humble, pauvre et laborieuse*, 36

§ 2. *Pour montrer qu'il a été convenable que Jésus-Christ ait mené cette sorte de vie, pauvre et humiliée, à cause de la fin pour laquelle l'homme a été créé*, 51

IV.e Dial. *Où il est traité des causes et des convenances de la mort et passion de notre Sauveur*, 61

Conclusion de tout ce traité, 102

Du fruit que nous devons tirer de tout ce discours, 106

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP I. *De la manière dont procède l'auteur en cette quatrième partie*, page 131
II. *Du premier principe et de la cause de notre rédemption, qui a été la bonté immense de notre Créateur très-clément, et de la fin pour laquelle il a créé l'homme*, 133
III. *En quel état est demeuré l'homme par le péché*, 140
IV. *De la première espérance de salut qui nous a été donnée après le péché*, 143
V. *De quelques autres prophéties et signes plus particuliers touchant notre Sauveur*, 156
VI. *Des prophéties de la vie de Jésus-Christ*, 166
VII. *Des prophéties de la mort de notre Sauveur, et de toutes les choses qui arrivèrent dans sa sacrée passion*, 170
§ 1. *Prophétie d'Isaïe sur la passion de Jésus-Christ*, 174
VIII. *Des prophéties qui ont été accomplies après la mort et la sépulture de notre Sauveur*, 181
IX. *Des grandes et merveilleuses actions que notre Sauveur devoit faire après sa venue au monde*, 186
X. *De la première des œuvres de notre Sauveur après sa venue au monde, qui fut de chasser le blasphème de l'idolâtrie qui occupoit le monde presque entièrement*, 198
§ 2. *Des sacrifices abominables que les gentils offroient à leurs dieux*, 207
XI. *De la seconde action que notre Sauveur devoit exécuter dans le monde, qui étoit de ramener les hommes à la connoissance du vrai Dieu*, 213

§ 1. *D'une autre grande action réservée à la venue de Jésus-Christ, qui étoit de soumettre à sa religion et à son empire, la ville de Rome (qui étoit la capitale du monde) avec son empereur,* page 219

XII. *De la troisième action merveilleuse qui devoit être faite dans le monde après la venue de notre Sauveur, qui étoit la réformation des mœurs des hommes,* 221

§ 3. *De l'excellente vie et de la sainteté des moines d'Egypte et d'autres pays,* 234

§ 4. *Abrégé de l'histoire du pélerinage de sept bons religieux de la Palestine, lesquels rendent témoignage des monastères et des saints Pères d'Egypte, qu'ils visitèrent dans leur voyage,* 246

XIII. *De la quatrième action de notre Sauveur après sa mort, qui a été le châtiment public et fameux de ceux qui la lui avoient procurée;* 262

XIV. *Des calamités qui ont précédé la destruction de Jérusalem,* 270

XV. *Des grandes calamités qui arrivèrent après la venue de Vespasien, en la conquête qu'il fit des provinces de Galilée et de Judée,* 284

XVI. *Du siége de Jérusalem, et des calamités, des séditions et de la famine qui survinrent dans la ville,* 290

§ 3. *De l'action épouvantable d'une femme qui mangea son propre enfant, et de la fin malheureuse des Juifs, ainsi que Jésus-Christ l'avoit prophétisée,* 308

§ 4. *Des visions et spectres épouvantables qui annoncèrent la destruction de Jérusalem, avant qu'elle arrivât,* 314

XVII. *Des autres calamités que souffrirent et que souffrent encore aujourd'hui les Juifs qui persévèrent dans leur incrédulité,* 318

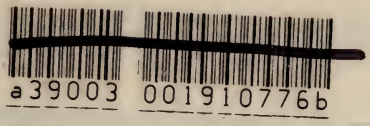
CHAP. XVIII. *De l'exil universel que souffre jusqu'à présent cette partie du peuple juif qui persévère en son infidélité*, page 329
XIX. *Du temps de la venue de notre Sauveur, qui devoit donner commencement à toutes les œuvres merveilleuses que nous avons ci-devant exposées*, 367
§ 1. *De la prophétie de Daniel, qui explique encore plus distinctement le temps de la venue de notre Sauveur*, 374
XX. *Conclusion et sommaire de tout ce qui a été dit*, 387
XXI. *Des choses que les Sybilles ont prophétisées touchant le mystère de Jésus-Christ notre Sauveur*, 403

DIALOGUES ENTRE UN DOCTEUR ET UN CATÉCHUMÈNE.

I.er DIAL. *Dans lequel la venue du Sauveur est prouvée par la conversion du monde, prédite par les prophètes*, 412
II.e DIAL. *Des mensonges, impostures et extravagances du almud*, 425
III.e DIAL. *Où il est traité de la divinité de Jésus-Christ notre Sauveur*, 439

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

Réseau de bibliothèques Université d'Ottawa Échéance	Library Network University of Ottawa Date Due


a39003 0019107766

BX 1752 .L8214 1825 V4
LUIS, DE GRANADA
CATECHISME

CE

BX
1752
.L8214 1825 V0004

LUIS, DE GRANADA
CATECHISME

1488801

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 05 18 1